U d'/of OTTAWA
39003002134350

Ottaviensis

27-1/64

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/romansnodi00nodi

ROMANS

DE

CHARLES NODIER

ŒUVRES DE CHARLES NODIER

publiées dans la Bibliothèque Charpentier

à 3 fr. 50 le volume

Souvenirs de la Révolution et de l'Empire	2 vol.
Contes de la veillée	1 vol.
Nouvelles	1 vol.
Romans	1 vol.
Souvenirs de jeunesse	1 vol.

Angers, imp. orientale A. Burdin et Cie.

CHARLES NODIER

ROMANS

PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1900

PQ
2376
.N6R6
1900

AVERTISSEMENT

Les romans qui composent ce volume sont les mêmes que ceux qui se trouvent dans notre édition de 1840 ; seulement nous avons rétabli entre ces divers morceaux l'ordre chronologique de publication, afin de faire mieux apprécier les développements et les évolutions successives du talent de Nodier ; de plus, nous y avons ajouté la remarquable étude intitulée *des Types en littérature,* pour donner la *poétique* de l'auteur comme romancier.

Ce volume, dans sa composition définitive, présente un double intérêt, l'un absolu qui résulte du mérite de l'œuvre en elle-même, l'autre relatif et qui se rattache à l'histoire littéraire de notre temps.

« Le roman moral, a dit avec raison un éminent critique, ce genre de littérature presque absolument inconnu à l'antiquité, est presque l'expression la plus vivante et la plus fidèle de notre civilisation moderne : il est l'histoire privée de la société, tandis que l'histoire elle-même n'est que la peinture des hommes publics et des événements extérieurs. De plus, ce reproche fait par un homme d'esprit à la nation française, de n'avoir pas la tête épique, appartient un peu à tous nos peuples modernes, si enfoncés dans les intérêts matériels de la vie, si en-

través, si préoccupés de tous les soins de leur civilisation élégante et industrieuse. Il faut le dire, le roman éloquent, le roman passionné, le roman moral et vertueux, est, sous certains rapports, le poëme épique des nations modernes. Sans doute ce nom ne sera réservé que pour un bien petit nombre de romans privilégiés, mais il le méritent. De même que chez les peuples poétiques de l'antiquité, au milieu de cette vie toute musicale qui les transportait sous leur beau climat, les chants conservés de quelques bardes ravissaient les imaginations ; ainsi, dans notre vie à la fois plus sociale et plus oisive, ainsi dans nos mœurs de salon substituées aux mœurs de l'*Agora* et du *Forum*, quelques-unes de ces inventions savantes, ou spirituelles, ou passionnées, qui règnent dans les romans, préoccupent tous les esprits et produisent presque l'impression que ces chants populaires des premiers temps faisaient sur les âmes plus naïves des nations antiques[1]. »

Adèle, *Thérèse Aubert*, sont sans aucun doute du petit nombre de ces romans privilégiés dont M. Villemain parle en si bons termes, et si notre rôle d'éditeur faisait suspecter nos éloges de partialité, les nombreuses éditions qui ont été faites de ces productions charmantes répondraient suffisamment pour nous Le public ne se lasse point de les lire, et, comme le talent de l'auteur, il semble qu'elles s'embellissent avec les années, car on l'a dit justement à propos de *Thérèse Aubert*, les divines aspirations de la jeunesse restent éternellement jeunes et fraîche .

Considérés au point de vue de l'histoire littéraire, les romans de Nodier, et principalement le *Peintre de Saltzbourg* et *Jean Sbogar*, méritent aussi de fixer l'attention. Le *Peintre de Saltzbourg*, qui date de 1803, se rattache à Saint-Preux ; mais, ainsi que l'a remarqué M. Sainte-Beuve, à Saint-Preux germanisé, vaporisé, werthérisé, et ce roman est en quelque sorte le trait

[1] Villemain, *Cours de littérature française*, tableau du dix-huitième siècle, IIe partie, 1re leçon.

d'union qui joint l'école des novateurs littéraires du dix-huitième siècle à l'école des novateurs du dix-neuvième. Nodier y continue, en assombrissant certaines couleurs, et en se détournant de la philosophie pour se reporter vers la foi, ce mouvement romantique qui commence à poindre avec les drames de Diderot, de Mercier, les traductions de Letourneur et les préfaces de Bonneville.

Jean Sbogar, qui est aussi une innovation, présente en même temps à la curiosité un attrait d'un autre genre, en ce qu'on y trouve, annoncés comme dans une prophétie littéralement réalisée, tous les axiomes de cet esprit de paradoxe, de cette misanthropie antisociale qui domine aujourd'hui tant de cerveaux envahis par des idées maladives. Les *Tablettes de Lothario* ne sont que la critique anticipée des doctrines désolantes propagées de notre temps comme une contagion intellectuelle, et pour que l'analogie soit plus frappante, Nodier a eu soin de dire que dans ces *tablettes* fatales plusieurs lignes étaient écrites avec du sang. C'était sans doute cette divination mystérieuse et confuse d'un avenir obscur encore, mais déjà menaçant, qui, dans l'exil de Sainte-Hélène, attirait sur *Jean Sbogar* l'attention de Napoléon. C'est elle aussi qui rend aujourd'hui à cette œuvre, vraiment téméraire à l'époque où elle fut écrite, un intérêt nouveau.

DES TYPES EN LITTÉRATURE

L'imitation est l'objet de l'art proprement dit ; l'invention est le sceau du génie.

Il n'y a certainement point d'invention absolue. L'invention la plus empreinte de hardiesse et d'originalité n'est qu'un faisceau d'imitations choisies. L'homme ne compose rien de rien ; mais il s'élève presque au niveau de la puissance de création, quand d'une foule d'éléments épars il forme une individualité nouvelle, et quand il lui dit : Sois.

Le statuaire copie une figure d'homme ; c'est l'homme lui-même avec les proportions harmonieuses de ses membres, l'ondoyante souplesse de ses muscles, l'élasticité animée de ses chairs presque mobiles à l'œil : le statuaire n'a fait qu'une académie.

Il cherche, il compare, il assemble, il met en rapport dans un ordre possible, et si possible qu'il paroît vrai, toutes les parties d'une organisation parfaite, où respire la majesté souveraine à peine humanisée par un reste de colère et de dédain ; le statuaire n'est plus un statuaire ; il a fait l'Apollon Pythien, il a fait un dieu.

Du temps d'Homère, aucun guerrier n'avoit été identiquement son Achille, ou son Ajax, ou son Diomède, aucun roi son Nestor; et ce roi et ces guerriers qui ne furent jamais, ils sont vivants.

Si vous voulez reconnoître à des signes sûrs dans le poëte l'invention et le génie, qui sont la même chose, arrêtez-vous à celui dont les personnages deviennent des *types* dans toutes les littératures, et dont les noms propres deviennent presque toujours des substantifs dans toutes les langues. C'est qu'en effet le nom d'une figure typique n'est plus l'étiquette banale qu'on attache au socle d'un buste ou aux plinthes d'un bas-relief; c'est le signe représentatif d'une conception, d'une création, d'une idée. Aujourd'hui même le titre de héros et de demi-Dieu parle moins à la pensée que le nom d'Achille.

Dans les âges secondaires, où le mouvement progressif de la civilisation a mis en jeu de nouveaux ressorts et développé de nouvelles combinaisons, l'esprit humain a suivi deux voies, l'une qui étoit toute tracée, et qui n'aboutissoit qu'à la reproduction perpétuelle des beaux *types* antiques; l'autre qui étoit inventrice et téméraire, et où il s'agissoit de saisir sur le fait le caractère et la physionomie des *types* modernes. C'est peut-être dans le choix de ces directions que s'est manifesté le partage de deux écoles qu'on appelle le *classique* et le *romantique*, bien qu'elles aient été en principe aussi *romantiques*, et qu'elles doivent devenir en résultat aussi *classiques* l'une que l'autre.

Plus l'éducation des peuples de seconde formation s'est fondée sur la tradition des peuples anciens, plus l'esprit d'imitation y a prévalu. Si on excepte cette galerie fantastique de Dante, où les *types* les plus frap-

pants et les plus extraordinaires sont entassés avec une profusion effrayante, comme dans le *jngement dernier* de Michel-Ange, les Italiens ont été rarement inventeurs Shakspeare est aussi riche en *types* qu'Homère, et il en à saisis à tous les degrés de l'échelle de l'imagination depuis le naturel le plus positif jusqu'à la plus délirante fantaisie. La pétulance chevaleresque, la fougue des mœurs et l'*acutesse* de mots de l'Italien Mercutio, n'en sont pas plus vrais, la férocité sensible et l'héroïque naïveté d'Othello n'ont rien de plus individuel que le vaporeux enfantillage de Puck et la grossièreté brutale de Caliban. Mais Shakspeare savoit tout personnifier, jusqu'au génie, aux passions, aux erreurs, aux vagues inquiétudes, à la maladie naissante d'une société qui s'éveille avec des germes de mort dans le sein. La sublime figure d'Hamlet, qui ne sera jamais assez appréciée, est un prototype complet du moyen âge. Les Allemands, qu'un penchant organique à la mysticité entraîne toujours vers le spiritualisme, étoient moins propres à comprendre et à fixer les images de la vie sociale dans ses réalités absolues. L'élan de leur psychisme rêveur les porte vers un monde plus idéal; et quand ils découvrent un *type* sensible, c'est plutôt par le privilége de la prévision que par celui de la perception, et dans l'avenir que dans le présent. L'homme qui est disparoît pour eux devant l'homme qui sera, ou devant l'homme qui devroit être. Stationnaires dans les mœurs, car ils ont placé leur vie morale dans une autre région, ils marchent en précurseurs à la tête des idées. Ainsi, dans les *Brigands* de Schiller, chef-d'œuvre dont il concevoit à peine lui-même toute la portée, il a jeté en se jouant comme le sommaire poétique des révolutions prochaines. Ainsi,

dans la peinture de cette sensibilité rêveuse, irritable et passionnée de *Werther*, qui finit par être obligée de réagir sur elle-même, Gœthe en a révélé le mystère. Si vous pouvez enfermer ces deux *types* dans un tour du compas, vous n'avez pas besoin de laisser d'autres monuments de notre histoire contemporaine ; elle y est toute.

J'ai dit que le génie de l'écrivain inventeur se reconnoissoit surtout à la création des *types*, et qu'aucun caractère d'invention ne devenoit *type* s'il ne présentoit cette expression d'individualité originale, mais saisissante, qui le rend familier à tout le monde. Qui de vous ne connoît don Quichotte et Sancho? qui de vous n'aimeroit à être convaincu qu'ils ont existé, trottant de compagnie, l'un sur Rossinante, et l'autre sur le grison, dans les plaines de la Manche? qui de vous ne quitteroit à grands frais de poste les causeries de la Rambla et les voluptés du Prado, pour aller les rejoindre, inattendu, comme Doloride ou l'esclave africain, à la modeste *posada* qui les héberge? Dans une de ces guerres impériales qui avoient pour objet de donner à l'Espagne un souverain de la façon de notre maître, les François, harcelés par des bandes populaires, se vengeoient, suivant l'usage immémorial des héros, en parcourant le pays à la lueur de l'incendie. Voilà un village encore que la torche va consumer; on le nomme, c'est le Toboso. Un éclat de rire sympathique s'élève de tous les rangs ; les armes tombent des mains du vainqueur, et les heureux compatriotes de Dulcinée échappent au carnage, sous la protection du génie de Cervantès.

On a souvent contesté aux François le génie d'invention. Aucun peuple ne l'a possédé au même degré, et

n'a été plus varié dans la création de ses *types*. Ce qui lui a manqué, c'est la liberté littéraire, qu'on lui dispute depuis qu'il a une littérature, au nom d'Aristote, au nom de la Sorbonne, au nom de l'Université, au nom de l'Académie, et qui, dans les jours d'émancipation universelle où nous sommes parvenus, lui sera refusée probablement au nom de la liberté. Je ne sais pourquoi le génie en France me rappelle toujours la fable de Gulliver à Lilliput. S'il paroît, on le fuit; s'il s'endort, on lui monte dessus ; et quand il se réveille, il se trouve garrotté par des nains.

Ce qu'il y a de certain, c'est que cet esprit de création nous étoit propre. Notre vieux Pathelin est un *type* immortel, et, comme tant d'autres, il confirme ma règle : il est devenu substantif. Rabelais est l'inventeur de *types* le plus fécond qui ait existé. On n'a fait que glaner après lui. C'est frère Jean, c'est Panurge, c'est Rominagrobis, Picrochole, Bridoie, Janotus de Bragmardo, personnages essentiellement vrais, monnoies sociales au titre et au coin de notre esprit, qui passent chaque jour dans nos mains, mais que Rabelais seul a frappées. Pour trouver un génie jumeau de celui-là, il faut en venir à Molière. Tartufe est mieux qu'un *type*, c'est un signalement. Tout le monde connoît Tartufe ; tout le monde, ou peu s'en faut, a eu affaire avec Harpagon. Le Misanthrope est bien autre chose. Pour cette fois, c'étoient des empreintes molles, usées, indéchiffrables. Molière s'est placé lui-même au milieu de cette société fruste, sans saillies, sans relief, sans caractères lisibles, qui n'avoit rien par où la prendre. Il l'a surprise, il l'a saisie, il l'a jetée dans le moule immortel de ses inventions : il en a fait un *type*.

Si la belle et fière organisation de Corneille n'avoit pas

été misérablement assujettie par l'Académie de son temps aux dimensions de ce lit de Procuste, sur lequel tous les génies de la France devaient être torturés à leur tour, il auroit laissé plus de *types* qu'il ne l'a fait, car la nature lui avoit donné au plus haut degré la puissance d'invention. Mais que faire, grand Dieu ! quand on a Richelieu pour ennemi, Scudéry pour adversaire et Chapelain pour juge? Toutefois, les *types* qu'il a créés sont empreints d'une spécialité si intime que l'imitation même ose à peine y toucher. Polyeucte et Nicomède sont des figures vierges.

En admettant l'hypothèse que j'ai embrassée, on comprendra facilement que Racine, bien plus soumis encore que ne l'étoit Corneille aux exigences académiques, et, par surcroît de malheur, devenu homme de cour, ait produit moins de ces *types* frappants dont l'expression vive et originale représente, avec toute l'exactitude d'un chiffre, la valeur réelle du poëte. Il a fallu qu'il s'affranchît un jour, par le choix de son sujet, des traditions routinières de l'antiquité et de l'influence stupéfiante des grands seigneurs, pour oser tracer le caractère d'Acomat et celui de Roxane. Là seulement il s'est montré ce qu'il étoit, capable de nouveautés hardies et de sublimes inventions; le reste n'est qu'un reflet éblouissant des tragiques grecs et les lyriques sacrés.

Voltaire vint, qui étoit un *type* à lui seul. Courtisan assidu des pouvoirs finis et des pouvoirs commencés, *classique* frondeur et *romantique* méticuleux, un de ces génies remuants, mais indécis, qui servent de pivot aux révolutions du monde, il savoit rompre des chaînes, et il traînoit des lisières. Ses personnages sont presque

toujours des calques où l'on trouve à peine des linéaments d'une physionomie humaine. Depuis Orosmane, qui est une contrefaçon maniérée d'Othello, jusqu'à Pangloss, qui est une contre-épreuve effacée de Panurge, il n'a pas fait mouvoir une image vraie, une image typique de l'homme. On croiroit souvent qu'il a pris à tâche de la travestir et de la parodier. Ses Guèbres ne sont pas des Guèbres, ses Scythes ne sont pas des Scythes, ses Musulmans ne sont pas des Musulmans, ses Américains ne sont pas des Américains. Ce sont des comparses du club d'Holbach qui débitent en vers alexandrins des lambeaux de philosophie rimée. Le type de Mahomet étoit à prendre et à faire. Il l'a tenté, il l'a manqué; et c'est pourtant dans cet ouvrage qu'il a prouvé une fois qu'il n'étoit pas dénué de l'esprit d'invention. Séide est un *type*, et il est devenu, comme vous savez, un substantif : c'est une pierre de touche infaillible.

Si le génie a carrière quelque part pour la création des *types*, c'est dans le drame d'abord, et puis c'est dans le roman. Il est facile de calculer d'après cela combien est borné le nombre des écrivains de génie, relativement à la masse innombrable des écrivains de profession, et même relativement à l'élite déjà fort restreinte des écrivains de talent. Le roman, genre essentiellement moderne, s'est en effet multiplié de jour en jour, depuis trois siècles, dans une progression toujours croissante et si infinie, qu'il échappe maintenant à toutes les dimensions des bibliographies spéciales. Cependant on renfermeroit en très-peu de lignes les titres de tous les romans qui contiennent des *types* vrais, originaux et bien caractérisés, et qui méritent une place dans cette catégorie, à la suite des immortels chefs-d'œuvre de Cervantès et de Rabe-

lais. Personne ne s'avisera sans doute de dénier à le Sage un esprit fin, subtil, inventeur, plein de souplesse dans les formes et d'aptitude à l'observation, animé de tout le trait d'une gaieté verveuse et communicative, aiguisé de tout le trait d'une saillie pétulante et caustique; mais il n'a pas mis un seul *type* dans la circulation des créations littéraires. Gil Blas est un personnage de convention, placé avec l'adresse la plus rare dans une fable ingénieuse à cent actes divers; ce n'est pas une individualité ravie tout d'une pièce au laboratoire de la nature. Crébillon fils et Marivaux étoient aussi des observateurs, mais dont le tact minutieux s'assortissoit à merveille aux mesquines proportions d'une société de pygmées. On croiroit qu'ils se sont joués à appliquer aux mœurs de leur temps l'étude des infiniment petits. Le microscope le plus efficace à poursuivre la matière dans ses dernières divisions ne vous fera pas découvrir un seul *type* chez eux : vous n'y trouverez que des atomes. Le génie tout idéaliste de Rousseau l'a jeté dans l'extrême contraire. Accoutumé à vivre au milieu du monde conjectural qu'il s'étoit fait, il planoit trop loin de l'autre pour y discerner un seul *type* distinct. Nul n'a pénétré plus profondément dans la pensée, et n'a plus superficiellement effleuré l'homme. Il n'avoit pas ce regard universel de l'aigle, qui peut tour à tour fixer le soleil ou marquer de loin un insecte caché sous l'herbe : il ne savoit lire que dans les cieux. Cependant à force d'élévation et de puissance, il parviendra quelquefois à vous faire partager l'illusion qu'il se fait à lui-même; mais ne vous y trompez pas, ce n'est qu'une illusion. Les *types* qu'il s'efforce d'imaginer ne sont pas seulement défectueux et incorrects, ils sont faux. Ce ne

sont pas des *types*, ce sont des jetons spéciaux dont la valeur fictive s'anéantit à la première épreuve de l'essayeur. Il y a cent fois moins de réalité morale dans les caractères de Saint-Preux, de Julie et de Volmar, que dans ceux de l'Ogre et du petit Poucet.

Laissez-le s'égarer dans la vague hauteur de ses conceptions avec quelques esprits spéculatifs qui ne touchent à notre nature que par un petit nombre de points, et qui ont répudié, en faveur d'une perfectibilité imaginaire, les sympathies intimes de leur propre espèce. Le *type* d'une parfaite organisation de jeune fille, mais ingénue et vraie dans sa perfection, d'une innocence instinctive, d'une héroïque pudeur, ce *type*, revêtu de la plus céleste idéalité, c'est à Bernardin de Saint-Pierre qu'il étoit réservé de le produire ; c'est la délicieuse et touchante figure de Virginie, conception fraîche, pure, inimitable, que sa naïveté, que sa candeur ont rendue populaire, quoiqu'elle émanât de haut, quoique sa grâce tout angélique semblât moins participer des inventions d'un poëte que des révélations d'un dieu.

Le nom de Bernardin de Saint-Pierre rappelle toujours celui du plus illustre des prosateurs de notre époque, de M. de Chateaubriand; et quand on s'occupe des *types en littérature*, il n'est pas permis d'oublier *René*, imposante et magnifique création, dans laquelle le génie a déposé le secret effrayant de notre civilisation expirante. J'ai dit que l'histoire anticipée des révolutions prêtes à se déborder sur l'Europe étoit tout entière dans *Charles Moor* et dans *Werther*. *René* contient, comme une prophétie amère et terrible, l'histoire des sociétés finies. Ce ne sont, au premier aspect, que des traits graves, solennels, mystiques, et d'un vague où la pensée s'anéantit ;

mais ils sont imprimés du doigt tout-puissant qui traça sur les murailles du palais de Balthazar l'arrêt d'une monarchie, et, chose merveilleuse, ils resteront longtemps inintelligibles aussi aux sages et aux grands de la terre. Il faudra, pour en pénétrer la formidable énigme, que les rois se réveillent de la pompe de leurs fêtes et de l'ivresse de leurs festins, au bruit des trônes fracassés et au craquement du christianisme qui tombe.

En France, quand on n'a pas les bras assez longs pour envelopper une idée nouvelle dans toute son intensité, on ne renonce pas pour autant à la prétention de la soumettre et de se l'approprier, et l'on a pour y parvenir un moyen commode et sûr, qui ne manque jamais à la critique : c'est d'en réduire les dimensions dans une proportion analogue aux facultés qui la jugent, et de la rapetisser progressivement jusqu'à ce qu'elle entre dans la mesure commune. Ainsi on a voulu voir dans *René* une imitation de *Werther*, il est très-possible qu'on n'y voie que cela quand on a la vue courte. En général, je suis d'avis qu'il ne faut pas comparer les chefs-d'œuvre. Les productions de l'esprit ont leur individualité comme les hommes, et celles qui n'ont pas cette individualité ne méritent pas qu'on s'en occupe. Elles rentrent alors dans le domaine de la médiocrité, où la comparaison devient facile, parce qu'il n'y a plus de *types;* mais *Werther* et *René*, qui sont des *types* voisins, sont toutefois des *types* différents. Celui de *Werther* est l'expression des troubles d'une âme qui ne peut plus se suffire à elle-même; celui de *René* est l'expression des angoisses d'une âme qui a tout embrassé, et qui sent que tout va lui échapper, parce que tout finit. C'est l'anxiété mortelle, c'est le doute inexorable, c'est

l'inconsolable désespoir d'une agonie sans avenir; c'est le cri effrayant de la création sociale au moment de se dissoudre. Il y a dans *Werther* l'émotion profonde de quelques générations souffrantes; il y a dans *René* la dernière convulsion d'un monde qui meurt.

Les Anglois, dont la physionomie morale est plus variée que la nôtre, ont été plus à portée que nous de multiplier les *types* dans leurs romans. Fielding en a d'ingénieux et de frappants, Richardson de naïfs et de sublimes. Walter Scott, dont les fables trop diffuses, les sujets principaux trop sacrifiés aux accessoires, les dénoûments trop précipités, ne remplissent pas toujours exactement les conditions d'une composition bien entendue, doit probablement l'immense popularité de son génie à l'abondance et à la nouveauté de ses *types*. Il est vrai qu'il en a pris un certain nombre dans une nature fantastique, où l'imagination paroît plus à l'aise, parce qu'elle dispose alors d'une création qui lui appartient en propre, et qui ne reconnoît pour règle que la puissance magique dont elle est l'ouvrage; mais on auroit tort d'en conclure que ces *types* manquassent du degré de vérité relative qui est le caractère essentiel du beau dans les ouvrages de l'homme. Peu importe le système idéal ou positif dans lequel l'auteur place ses personnages, pourvu qu'il leur attache un sceau d'identité reconnoissable à jamais. Ce n'est évidemment qu'en vertu d'une fiction très-invraisemblable et d'une allusion très-large, que nous attribuons aux animaux des mœurs et des passions qui sont les nôtres, et cependant La Fontaine est plus riche lui seul en *types* d'une étonnante réalité que tout le reste des poëtes. Les gens sensés ne croient ni au diable ni à la sorcellerie, et tout le monde

convient que Faust et Méphistophélès sont des *types* admirables.

Il n'y a donc, selon moi, que le génie qui invente des *types*, et c'est en cela que l'imitation la plus adroite ne sauroit le contrefaire. La contre-épreuve d'un *type* se trahit elle-même par les efforts qu'a faits l'esprit pour la soustraire à la comparaison, et ses efforts sont d'autant plus maladroits, qu'on ne peut rien produire de vraisemblable en altérant une nature vraie. Il vaut mieux se renfermer alors dans les attributions modestes du traducteur et du copiste, destination littéraire qui n'a rien d'ailleurs d'absolument humiliant en soi, car il y a cent mille copistes pour un inventeur. Une traduction spirituelle, une imitation bien faite, un pastiche habile, pour n'être pas des œuvres de génie, n'en sont pas moins des œuvres de goût et de talent; et puis, si l'on ne sait pas se contenter de ce lot, qui est le partage de tous les écrivains distingués, si l'on se trouve à l'étroit dans ces rangs au-dessus desquels s'élèvent à peine quelques génies doués du plus rare des priviléges ; si l'on est pourvu d'une de ces présomptions robustes qui tiennent pour usurpées toutes les gloires dont elles n'atteignent pas la hauteur, on a une ressource encore, on peut citer Aristote, la Harpe et Marmontel ; on peut crier à la barbarie et à la stupidité sur le chemin des triomphateurs ; on peut se réfugier, comme Achille dans sa tente, au milieu des honneurs de l'Académie : c'est une grande consolation.

LE PEINTRE DE SALTZBOURG

JOURNAL DES ÉMOTIONS D'UN CŒUR SOUFFRANT

1803

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1840

Le *Peintre de Saltzbourg* est antérieur de dix ans à *Jean Sbogar*. Je n'avois pas vingt ans quand je l'écrivois, et toute ma confiance dans le talent qu'on se croit à vingt ans n'alloit pas jusqu'à croire qu'il arriveroit un jour à sa quatrième édition[1]. Il est vrai de dire que celle-ci n'étoit pas fort demandée par le public, et que je n'aurois pas couru grand risque d'être démenti si je l'avois donnée pour la première. Je serois toutefois bien fâché qu'on la prît pour telle ; si fâché que j'ai eu

[1] Voici l'indication des quatre éditions auxquelles Nodier fait allusion dans ce passage : Le *Peintre de Saltzbourg*, journal des émotions d'un cœur souffrant, suivi des *Méditations du cloître*. Paris, Maradan, 1803, in-12, avec une gravure. — Deuxième édition, corrigée et augmentée. Paris, Gide fils, 1820, in-12. — Troisième édition. Paris. Renduel, 1832. (Œuvres, tome deuxième.) — Quatrième édition. Paris, Charpentier, 1840, in-12.

Depuis cette époque, deux autres éditions ont été publiées dans la *Bibliothèque-Charpentier;* enfin, pour être exact, il faut ajouter une traduction espagnole publiée en 1851 à Paris.

besoin de le dire, et je ne connois pas d'autre raison déterminante pour faire une préface au *Peintre de Saltzbourg*.

Il faut que je le déclare cependant, ce genre de livres avoit un mérite de révélation ou d'instinct qui n'étoit pas encore commun. Le gouvernement du Directoire avoit été réparateur, mais il ne passoit pas pour sentimental. Les hommes de génie étoient fort occupés de leur gloire, et les hommes d'esprit de leur fortune. Le langage de la rêverie et des passions, accrédité une trentaine d'années auparavant par quelques pages sublimes de Jean-Jacques Rousseau, malheureusement trop empreintes de l'amour physique, qui est extrêmement joli, mais sur lequel il ne faut jamais écrire : cette expression mélancolique d'une âme tendre qui cherche sa pareille en pleurant, et qui pleure encore quand elle l'a trouvé, parce que toutes les joies du cœur humain ont des larmes ; cet élan de la sensibilité, qui est tentée de tout et que rien ne satisfait, tout cela étoit, surtout en France, le secret d'un petit nombre, et ce secret sympathique, celui de la vague destinée que nous avons pour la plupart cherchée dans la vie, prêtoit un peu au ridicule à cette époque de réalités matérielles où nous voilà bientôt revenus par les bénéfices de la civilisation. Je ne dirai pas aujourd'hui que le ridicule fût de trop, car je commence à me désintéresser beaucoup de ces mystères.

Il n'en étoit pas de même dans cette merveilleuse Allemagne, la dernière patrie des poésies et des croyances de l'Occident, le berceau futur d'une forte société à venir, s'il reste une société à faire en Europe ; et l'influence littéraire de l'Allemagne commençoit alors à se faire sentir chez nous, même avant l'influence de sa philosophie, mais elle n'avoit pas franchi jusque-là les barrières inamovibles du classique. Tout son empire s'étendoit sur quelques femmes nerveuses et sur quelques jeunes gens exaltés. Nos aînés avaient lu *Faublas*, digne Télémaque de cette génération de malheur. Nous lisions *Werther*, *Goëtz de Berlichingen* et *Charles Moor;* et notre génération,

à nous, préludoit à d'autres misères, au moins rachetées par des illusions plus touchantes et plus énergiques. Je ne dirai pas ce qui le vaut mieux dans toutes ces chimères de la pensée, dont on existe quand on commence à exister ; mais si j'avois à renouveler mes jours, à mon grand regret, je ne ferais pas maintenant un autre choix. Sous le rapport même des voluptés les plus intimes, nous n'avions rien à envier aux heureux, si leurs succès se comptent par le nombre des cœurs qu'ils ont fait palpiter.

Je reviens à ma préface, dont je m'éloignois trop volontiers pour retomber dans mes romans. Celui-ci n'est donc qu'un pastiche du roman allemand, et, s'il m'en souvient, il fut plus particulièrement inspiré par la lecture du *Chant de Schwarzbourg* de Ramond, dont j'ai donné une édition chez Techener. Le *Chœur des Pèlerins* en est imité presque littéralement.

On peut, d'après cela, juger du style, qui réunit au suprême degré les deux grands défauts de l'école germanique, exagérés par l'inexpérience d'un débutant, la naïveté maniérée et l'enthousiasme de la tête. Quant à l'amour, les femmes jugeront aisément, à supposer qu'il s'en trouve quelques-unes pour me lire, que la notion m'en étoit tout au plus parvenue alors comme celle des délices du ciel aux enfants morts à la vie avant d'être nés au salut, et qui n'ont pas reçu du baptême le privilége de passer les limbes d'un paradis. Il est vrai que je n'en ai jamais su beaucoup davantage, et que, si j'ai conservé un peu de jeunesse de cœur, je la dois en grande partie à la crainte de me détromper de quelques mensonges plus doux que la vérité.

Le hasard seul m'a fait tomber dans cette composition sans art sur le seul artifice qui puisse la justifier aujourd'hui. Mon héros a vingt ans ; il est peintre ; il est poëte ; il est Allemand. Il est exactement l'homme avec lequel je m'étois identifié à cet âge, et il y avoit tant de vérité au fond de cette fiction, dans ses rapports avec mon organisation particulière, qu'elle me faisoit

prévoir jusqu'à des malheurs que je me préparois, mais que je n'avois pas encore subis. Son langage, tout faux qu'il soit sans doute, a donc au moins le mérite de propriété qu'on recherche dans la représentation d'un personnage; et, tout réfléchi, si j'avois à recommencer le *Peintre de Saltzbourg*, je ne sais si je l'écrirois autrement.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne l'écrirois pas.

LE PEINTRE DE SALTZBOURG

Le 25 août.

Oui, tous les événements de la vie sont en rapport avec les forces de l'homme, puisque mon cœur ne s'est pas brisé.

Je me demande encore si ce n'est point quelque mauvais songe qui m'ait apporté ce blasphème : — Eulalie épouse d'un autre ! — et je regarde autour de moi pour m'assurer si je veille ; et je suis désespéré quand je retrouve la nature dans le même ordre qu'auparavant. Il vaudroit mieux que ma raison fût égarée. Quelquefois aussi je voudrois me reposer dans mon courage ; mais voici tout à coup cette nouvelle incroyable qui vient retentir à mon oreille, et qui me ressaisit des angoisses de la mort.

J'ai compté beaucoup d'infortunes ; mais cette infortune est trop amère ! Banni de la Bavière comme un misérable factieux, proscrit et fugitif, errant pendant deux ans des rives du Danube aux montagnes de l'Écosse, on m'avoit tout dérobé, la patrie et l'honneur ! Eulalie me restoit cependant ! ce souvenir ineffable enchantoit ma misère et peuploit ma solitude. J'étois heureux par l'avenir et par elle.

Hier encore, palpitant de désir, d'impatience, d'amour, je venois, — je croyois, et aujourd'hui !...

Le 26 août.

Il y a une idée qui resserre mon cœur, une idée douloureuse et mortelle!

Comment se fait-il que nos impressions les plus profondes soient quelque chose de si vague et de si incertain, que la révolution de quelques mois, de quelques jours, qu'un instant presque indivisible les efface? Quelle est la nature de ce sentiment, si violent dans son ivresse, si rapide dans sa durée, qui aspire à embrasser l'avenir, et qu'une année dévore? Seroit-il vrai que les affections de l'homme ne fussent qu'un sablier renversé, qui laisse échapper peu à peu tout ce qu'on lui donne à contenir? et faudra-t-il que nous mourions partout où nous avons vécu, — là même où l'on trouveroit tant de douceur à s'immortaliser,—dans le cœur de ceux qui nous aiment?

Oh! combien la Providence fut sage quand elle assigna une si courte carrière aux voyageurs de la vie! Si elle avoit été plus prodigue de jours, et que le temps eût amené plus lentement l'heure de notre destruction, quel homme auroit pu se flatter d'entraîner avec lui quelques souvenirs de sa jeunesse? Après avoir erré dans un cercle sans fin de sensations toujours nouvelles, il arriveroit, seul, au monument; et, en jetant un regard éteint sur la scène obscure et confuse du passé, il y chercheroit inutilement une des émotions de son premier âge: il auroit tout oublié! tout! jusqu'au premier baiser de sa bien-aimée, jusqu'aux cheveux blancs de son père.

Mais si le vulgaire use ses jours dans ces misérables résolutions, il me sembloit, du moins, qu'il étoit donné à certaines âmes d'éterniser leurs sentiments. Une fois je crus l'avoir trouvée, cette âme voisine de mon âme, et e lui confiai mon bonheur! Qui pourra redire tout ce qu'elles ont eu de charme, ces heures d'ivresse, où pen-

ché sur le sein d'Eulalie, respirant son haleine, attentif au moindre battement de son cœur, toutes mes facultés s'abîmoient dans un seul de ses regards? C'est pourtant celle-ci qui m'a trompé! et lorsqu'en la pressant des tristes étreintes d'un long adieu, je lui demandois le titre d'époux, elle me le promettoit devant le père de tout amour. De quel droit me l'a-t-elle ravi? pourquoi m'a-t elle réduit à ce néant?

Ils m'oublioient donc tous! car je pense que si quelque voix amie avoit fait vibrer mon nom, au milieu de la solennité parjure... — Mais ils m'oublioient tous, et personne ne lui disoit: — Tremblez, Eulalie, Dieu vous voit! — Ils m'oublioient tous, et cette trahison fut consommée!

Le 28 août.

Ce soir, je marchois au hasard; et je ne sais comment cela s'est fait, — j'ai senti un poids qui m'oppressoit, un nuage qui troubloit ma vue, un feu qui parcouroit mon sang, et je me suis assis. Un instant après, j'ai levé les yeux, et j'ai reconnu dans la maison qui m'étoit opposée la demeure d'Eulalie. Sa chambre étoit éclairée. Eulalie est venue, et s'est arrêtée derrière la fenêtre, dans une contemplation silencieuse. Elle souffroit, car elle a regardé le ciel. Sa poitrine paroissoit gonflée, ses cheveux étoient épars; elle a porté sa main sur son front: il brûloit sans doute. Ensuite elle s'est retirée sans m'avoir aperçu, et j'ai vu son ombre s'agrandir sur la muraille, et se confondre avec toutes les ombres. J'ai voulu parler; mais je n'ai point trouvé de voix, et j'étois muet de saisissement, comme un voyageur de nuit qui a rencontré quelque apparition.

Après cela, je me suis approché de cette fenêtre, et je

me suis plongé dans la lumière qui en descendoit. Mais je n'ai pu supporter longtemps ces agitations; j'ai repris tristement ma route, et quand je suis arrivé chez moi, mes jambes ont défailli; je me suis laissé tomber contre terre, et j'ai fondu en larmes.

Le 29 août.

Tout conspire à m'accabler. En m'égarant dans ces campagnes, j'ai vu, au-devant d'une jolie ferme, une femme proprement vêtue; et, avant que j'eusse distingué ses traits, elle s'est jetée dans mes bras, et a mouillé mes joues de pleurs. Et comme j'hésitois: Vous ne me reconnoissez pas? a-t-elle dit; c'est moi, c'est moi qui suis cette jeune fille que le désespoir avoit poussée au suicide, et que vous sauvâtes au péril de vos jours; c'est moi que vous avez comblée de tant de biens, que vous avez arrachée à la misère, que vous avez rendue au bonheur; c'est à vous que je dois et la vie dont je jouis, et mon cher époux, et mes enfants bien-aimés : et je veux... — Elle vouloit que je visse ses enfants. Cessez, cessez, lui ai-je dit en pressant sa main contre mon cœur, vous ne savez pas si je suis assez fort pour tout ceci. — Et cette jeune dame? a-t-elle ajouté mystérieusement; que le ciel vous soit propice à tous deux! Si belle, et une âme si grande! Oh! de combien de joies ne doit-elle pas maintenant embellir votre existence! — A ces mots, j'ai détourné mon visage, en frissonnant d'indignation et de douleur; et cette femme a cru... — Oui, tuée, morte, perdue à jamais! me suis-je écrié; et je l'ai abandonnée à l'erreur de ses regrets.

De retour ici, j'ai appris qu'Eulalie étoit partie aujourd'hui pour la campagne. Partie! savoit-elle !... Oh! je partirai, je veux partir aussi; et, mille fois déjà, j'ai

tourné le couteau contre mon sein; et, mille fois, j'ai demandé à Dieu la mort et le néant, — le néant; car de revivre encore, et se rappeler que l'on a vécu, j'aimerois autant ne pas m'en aller. Mais je ne reviendrois peut-être pas comme je suis; — et le changement! — et puis d'ailleurs, il faudroit un peu de temps pour m'ajuster d'une autre manière.

Ce sont là de grandes considérations.

Le 2 septembre.

La journée a été calme, le ciel pur et pacifique; mais, à l'instant où le soleil descend dans sa pompe occidentale, l'horizon s'est tout a coup enveloppé de nuages, comme d'une ceinture; et peu à peu de grandes ténèbres ont dévoré la lumière du crépuscule.

Ainsi, ai-je dit, j'ai commencé dans une aurore douce et brillante; et je vais finir, comme cette journée, dans le trouble d'un soir nébuleux. A cette idée, je me suis représenté, avec beaucoup de force, les sensations neuves et superbes du bel âge; j'ai recherché dans ma mémoire les jeunes désirs, les espérances naïves d'une âme vierge, et je me suis rebercé dans ces souvenirs.

Cependant des éclairs fréquents parcouroient l'atmosphère, et ouvroient dans les nuages déchirés d'éclatantes avenues et de vastes portiques de feu. La foudre glissoit sous les voûtes de la nuit, comme une épée flamboyante; et, à sa lueur passagère, on voyoit quelquefois des ombres sinistres se balancer sur le vallon, semblables à ces esprits de vengeance qui sont envoyés sur les ailes de la tempête, pour effrayer les enfants des hommes. Les vents frémissoient dans les forêts, ou grondoient dans les abimes; et leurs voix impétueuses se confondoient, dans les profondeurs de la montagne, avec les sons graves du

tocsin, le tumulte de la cascade et le fracas des tonnerres; et dans le silence même qui succédoit, triste et terrible, à ces harmonies imposantes, on distinguoit des bruits étranges et des concerts mystérieux, comme ceux qui doivent s'élever dans les solennités du ciel.

Dans ces bouleversements qui désolent la création, il y a un baume pour les plaies du cœur, parce que nos afflictions sont absorbées par des afflictions si augustes, et que notre compassion est obligée à se répartir sur un monde. Tout à l'heure, par exemple, je m'identifiois avec cette nature souffrante, et je l'embrassois tout entière de ma pitié. J'ai essayé de me maintenir dans cet état; mais depuis que je souffre seul, il a bien fallu que ma pitié réagît sur moi-même.

Le 3 septembre.

J'avois souvent désiré de revoir ce monastère abandonné, où j'ai recueilli jadis de touchantes inspirations, dans le silence des cloîtres. Il me souvenoit de m'être promené avec Eulalie parmi ses ruines confuses et ses bâtiments délabrés; et en apercevant au sommet de la colline la longue flèche de l'église, hardiment élancée dans les airs, j'ai tressailli de joie, comme à l'approche d'un ami. Seulement, j'ai observé, non sans douleur, qu'on avoit réparé les brèches de la muraille, et que les haies venoient d'être émondées. Le désastre des clôtures démolies, et l'énergie d'une végétation libre et sauvage, m'avoient imprimé des sensations d'une tout autre grandeur. Mais comme elles ont assiégé ma pensée, quand, arrivé à l'antique vestibule, j'ai entendu le bruit de mes pas, retentissant dans les échos des chapelles et du sanctuaire; et comme les portes tremblantes crioient, en tournant difficilement sur leurs gonds! avec quels

serrements de cœur et quelle volupté de larmes j'ai traversé les corridors résonnants et les cours dévastées, pour parvenir au pied du grand escalier de la terrasse! Là s'échappoient, du milieu des marches rompues, les cylindres veloutés du verbascum, les cloches bleues des campanules, des bouquets d'arabette et des touffes d'éclaire dorée; la jusquiame y croissoit aussi, avec ses couleurs atres et ses fleurs meurtries. Je me suis appuyé contre une colonne qui, seule, étoit restée debout, comme quelque noble orphelin d'une famille malheureuse; et près de moi, il y avoit encore un grand orme qui paroissoit à peine au-dessus des vieux débris, mais dont le feu céleste avoit déjà brûlé la cime.

J'ai dit : Pourquoi mon génie lui-même n'est-il plus qu'une ruine? Pourquoi la nature que je trouvois toute belle s'est-elle décolorée avant le temps? Que n'ai-je encore ce pouvoir créateur, cette délicatesse exquise et cette fleur de sentiment qui inspiroient mes premiers ouvrages? Maintenant mes crayons sont froids, mes toiles inanimées, et mon âme s'est éteinte dans les douleurs. Si quelquefois une idée forte et magnifique m'apparoît, je cherche en vain à la fixer. Bientôt mon sang fermente, et je ne la retrouve plus qu'à travers des teintes bizarres et des formes gigantesques; ou bien, je me lasse de sentir, et alors elle se dégrade et pâlit sous mes pinceaux; c'est, peut-être, que l'image d'Eulalie repose avec trop d'empire devant ma mémoire, et que cela me distrait.

Pendant ce temps-là, je me suis approché de l'ancien cimetière des moines; et j'ai vu une femme qui dessinoit, assise sur une tombe. Elle a jeté les yeux sur moi; et quand les miens les ont rencontrés, j'ai été ébloui, comme si un météore avoit passé contre ma vue, et je suis tombé sur mes genoux. Alors, Eulalie, — c'étoit elle, — Eulalie s'est avancée, a soulevé ma main tremblante, et m'a adressé des paroles de consolation. Quand

je suis revenu à moi, et que j'ai pu me rendre compte de cet événement; quand j'ai réfléchi sur le hasard sinistre qui nous avoit préparé ce rendez-vous sépulcral; quand j'ai prévu ce que notre entretien devoit avoir de pénible, et quelles nouvelles impressions alloient tourmenter mon cœur, — j'ai désiré qu'un abîme s'ouvrît sous nos pieds, et nous ensevelît tous les deux. Vous ici! ai-je dit enfin. — Ici, a-t-elle répondu;— c'est dans ces lieux pleins de vous, c'est au milieu de mes souvenirs heureux que j'ai voulu habiter, et cette pensée même fût-elle coupable aujourd'hui... Coupable! a-t-elle ajouté vivement; que le ciel ait pitié de nous! — Mais elle a prononcé ces mots avec un son de voix, un soupir et un regard, qui n'étoient plus faits pour moi.

Cependant je me suis assis à ses côtés, en m'abandonnant à tous mes regrets; je me suis répandu en imprécations contre la destinée et contre elle-même; je lui ai rappelé le jour de mon bannissement, l'heure plus funeste de notre séparation, et les serments qu'elle a violés, serments scellés par tant de baisers et de larmes! J'ai pleuré encore avec beaucoup d'amertume, et les sanglots qui me suffoquoient m'ont empêché de continuer.

— Que la volonté de Dieu soit faite, a repris Eulalie; mais qu'il ne permette pas que vous me condamniez sans m'avoir entendue! Savez-vous ce que j'ai souffert! Marchiez-vous près de moi quand j'épiois les dernières traces de votre passage, et que mon œil troublé de pleurs ne pouvoit plus distinguer l'endroit d'où vous étiez parti? Avez-vous assisté à ces longues veilles que je passois à gémir en m'occupant de vous! M'avez-vous vue, enfin, — et pourquoi ne suis pas morte ce jour-là! je croyois, j'espérois mourir; car je ne pensois pas que le foible cœur d'une femme pût contenir tant de douleurs... Dites, m'avez-vous vue, prête à expirer de désespoir à la nouvelle de votre mort?

A ce mot, qui me frappoit pour la première fois, j'ai

soupiré; tant la seule pensée que j'aurois pu mourir de la sorte, emportant son amour et regretté par elle, m'offroit de charmes et m'inspiroit de désirs! Elle a poursuivi ainsi :

— M. Spronck arriva de Carinthie à Saltzbourg ; il nous fut présenté. Je le vis. Il plut à ma mère. Moi-même, — je ne sais, — mais je lui trouvois — comme elle — quelque chose de votre air et de votre manière de sentir ; et, surtout, cette empreinte de mélancolie, ce caractère touchant d'une âme qui nourrit des peines cachés, ce je ne sais quoi qui impose avant que nous ayons entrepris de le définir. Il avoit d'ailleurs éprouvé de grands chagrins. L'intérêt qu'il m'inspira, il l'auroit obtenu de vous. N'est-il pas vrai qu'il y a une tendre pitié qu'on ne peut refuser au malheur?

Vous le savez, Charles, pendant votre absence j'ai perdu ma mère. Quand elle vit s'avancer le moment fatal, elle nous appela autour d'elle, — lui aussi ; — d'abord elle me regarda, un nuage d'inquiétude sembla ternir l'éclat qui commençoit à briller sur son visage. Ensuite elle nous regarda tous deux ensemble; elle engagea la main de Spronck dans la mienne, et l'expression d'une volonté irrésistible s'arrêta sur ses lèvres mourantes ; puis elle passa si doucement de cette vie dans l'éternité, qu'on auroit cru qu'elle sommeilloit, si notre douleur n'avoit pas témoigné qu'elle n'étoit plus. Voilà comment, déplorable héritage de l'infortune et de la mort, je suis devenue l'épouse d'un autre; c'est ainsi que j'ai trahi votre mémoire pour obéir à la voix de la nature et du tombeau ; et ce que toutes les puissances du monde ne m'auroient pas contrainte à faire, c'est ainsi que le dernier regard de ma mère l'a obtenu.

Ceci achevé, Eulalie s'est tournée vers moi avec une douce compassion : — Charles, a-t-elle dit, nous voilà comme deux voyageurs du désert qui avoient rêvé du repos et de la patrie, et qui reprennent parmi les sables

un chemin laborieux. Tout s'est évanoui ; — mais armez-vous de courage, et soyez sûr, ô Charles, que mon amitié vous suivra.

En prononçant ces paroles, elle s'est échappée, disparoissant à la faveur des ténèbres qui descendoient sur le monastère. Je me suis attaché à ses pas ; je voulois la retrouver et la voir une fois encore ; mais le bruit que j'entendois, c'étoit celui du saule pleureur, qui frémissoit dans ses rameaux épars et dans sa chevelure mélancolique. Tout à coup j'ai répété ces mots, *son amitié me suivra ;* et avec quelle douceur je les ai répétés jusqu'ici ! Cette idée rassérénoit mes sens, embaumoit l'air, et jetoit sur toute la nature un charme indéfinissable qui tenoit de l'enchantement. J'ai été plus heureux. — Pourquoi pas ? J'étais avide d'affections ; et Dieu sait de quelles chimères je remplis quelquefois le néant de mon cœur !

Le 4 septembre.

Son amitié ! — Jusqu'à quel point ce sentiment me suffit, — voilà la question. Que peut-il y avoir de commun entre une société froide et austère, qui n'a que des joies sérieuses et des plaisirs compassés, et cette union, pleine d'ivresse et de voluptés, où deux êtres prédestinés à se chérir viennent confondre toute leur existence? — entre cet aliment de quelques âmes appauvries, et le feu pur et régénérateur qui dévore la vie et qui la reproduit? L'amitié ! eh quoi ! à l'enfant opiniâtre qui redemande l'objet qu'on veut lui soustraire, on jette quelque hochet pour amuser sa douleur.

A vingt-trois ans, je suis cruellement désabusé de toutes les choses de la terre, et je suis entré en un grand dédain du monde et de moi-même ; car j'ai vu qu'il n'y avoit qu'affliction dans la nature, et que le cœur de

l'homme n'étoit qu'amertume. Il arrive, il jette sur ce qui l'entoure un regard inexpérimenté, et son immense affection embrasse avidement toutes les créatures. A lui seul, il croit pouvoir animer un autre univers, tandis qu'il marche, hélas! au milieu d'un monde mort, et qu'il prodigue inutilement ses journées fugitives et son amour inconsidéré. Bientôt il observe, il apprend, il juge; déjà son imagination s'éteint, ses illusions se flétrissent, sa sphère se rétrécit, toutes ses relations se resserrent autour de lui-même jusqu'à l'instant où une expérience douloureuse brille à ses yeux, comme une torche allumée sur des tombeaux, et achève de l'éclairer sur son néant. Enfin il ne trouve plus que des âmes sourdes et réfractaires; l'amitié l'oublie, l'amour le trahit, la société le rebute; il sent que tous les liens vont se rompre: — ils se rompent en effet; et heureux s'il cède lui-même à ce grand déchirement! Après cette époque, je ne vois plus que des égoïstes qui sont parvenus à dessécher leur cœur, et des enthousiastes qui l'épuisent sur des chimères.

Tournoyer dans un océan d'inquiétudes et de douleurs; et quand on se délasse à peine de tant d'émotions violentes, quand les appréciations exagérées commencent à peine à se rectifier; — voici venir la mort, colère et inattendue, qui vous étreint de ses bras inflexibles, et qui vous endort tout entier dans le silence du tombeau!...

Le 6 septembre.

Encore un douloureux souvenir! J'ai retrouvé ce soir, sur les bords de la rivière, l'angle d'un bastion à demi démoli, au pied duquel nous nous reposions de nos promenades dans les belles soirées de l'été. Le tapis de mousse où nous fûmes si souvent assis a conservé sa

fraîcheur : la ruine menaçante qui le surmonte est encore debout. J'ai pensé quelquefois qu'elle pouvoit nous ensevelir dans sa chute ; et maintenant, elle survit à l'amour immortel qu'Eulalie m'avoit juré, à l'immortelle félicité que je m'étois promise. Là, peu de jours avant mon départ, en suivant des yeux le mouvement de l'onde, en me transportant par la pensée au milieu de ces mers lointaines où j'allois la suivre ; — pénétré de douleur, à l'idée d'une séparation peut-être irréparable, — je saisis la main d'Eulalie, et je l'inondai de larmes. Aussi troublée que moi, elle essaya de me distraire d'un sentiment trop pénible, en chantant une de ces romances qui avoient tant de fois charmé nos soirées. C'étoit, — puis-je l'oublier jamais ! — Ah ! il n'y a pas un son de sa voix qui ne retentisse encore dans mon cœur !...

Claire et Paulin avec simplesse
Couloient leurs jours,
Et voyoient fleurir leur jeunesse
Et leurs amours.
Rien ne pouvoit en apparence
Les désunir;
Le temps cher à leur espérance
Alloit venir.

Ils ne rêvoient qu'hymen et joie
Loisirs heureux,
Qu'un dieu consolateur envoie
Aux amoureux.
Mais de Paulin voici le père :
— Il faut partir,
Et de l'amour de votre Claire
Vous départir. —

Il s'en alla vers sa future
En grand émoi,
— Déplorable mésaventure!

C'est fait de moi!
Mon père veut que je le suive,
Et dès ce soir!
Mais jurons, quoi qu'il arrive,
De nous revoir.

Si quelqu'un d'un amour coupable
Veut te lier,
Tu répondras : Suis-je capable
De l'oublier?
Bientôt, mon ami va me dire :
Éveillez-vous!
C'est enfin l'heure de sourire
A votre époux.

Mais si l'un de nous, dans l'attente,
Est trépassé,
Que son âme reste constante
Au délaissé;
Qu'avec doux regard, doux visage,
Et doux parler,
Elle vienne, du noir rivage,
Le consoler. —

Paulin partit. Un cœur novice
Est si léger!
Un rien, un désir, un caprice,
Le fait changer.
Claire est bien loin! Rose est jolie!
Un trait l'atteint.
Le temps fuit. Le serment s'oublie.
L'amour s'éteint.

Claire, apprenant par renommée
Ses nouveaux feux,
Lui mande : — Une autre bien-aimée
Obtient tes vœux;
Celui qui m'occupe à toute heure
M'a pu trahir!
Claire lui pardonne, le pleure,
Et va mourir. — —

D'abord, à de grandes alarmes
Il se livra;
Mais Rose d'un air plein de charmes
Le rassura :
— Pourrois-tu croire à la nouvelle
De ce trépas?
On se lamente, on se querelle,
On ne meurt pas.

La joie est si vite ravie
A nos désirs!
Faut-il consumer notre vie
En déplaisirs?
Viens à la fête qu'on dispose
Finir le jour,
Et tu recevras de ta Rose
Merci d'amour. —

Il vole au bal, et fend la presse
Pour la chercher;
Il lui semble que tout s'empresse
A la cacher;
Il croit l'entendre dans la foule
Au moindre bruit,
Et voit son esprit qui s'écoule
Avec la nuit.

Mais voilà bien de son amante
Le domino,
Son cou de lis, sa main charmante,
Et son anneau :
— Rose, un heureux projet t'appelle;
Il t'en souvient!
Tu me diras trop tôt, cruelle,
Que le jour vient.

Disparaissez, forme empruntée,
Masque envieux! —

Il dit, et Claire ensanglantée
S'offre à ses yeux,
Le bras armé d'un glaive humide,
L'œil égaré,
Le sein meurtri, le teint livide,
Et déchiré.

Sans le délivrer de cette ombre,
Le jour a lui;
Elle promène un regard sombre
Autour de lui;
Dès que ses sens, chargés de veilles,
Vont s'assoupir,
Elle murmure à ses oreilles
Un long soupir.

Mais quand sa peine fut comblée,
Il eut merci,
Et rendit son âme accablée
D'un noir souci. —
Puisse comme lui tout parjure
A son serment
Subir de sa lâche imposture
Le châtiment.

En me rappelant cela, je me suis surpris à répéter cette imprécation d'une voix haute avec l'accent de la colère, et je me suis enfui, plein de terreur; car je craignois que le ciel ne m'eût entendu.

Le 8 septembre.

A quelques pas de Saltzbourg, il y a un petit village, découpé d'une manière agreste et légère au revers de la montagne. Plusieurs ruisseaux descendus des rochers se réunissent au-dessous de l'enclos du presbytère, et for-

ment ensemble un canal qui se déroule au travers de la plaine, comme un large sillon d'argent, et va se perdre dans la rivière. Le murmure des petits flots, le mugissement éloigné des ondes, et le frissonnement des peupliers émus par le vent, s'harmonient avec une douceur inexprimable, et portent à l'âme je ne sais quelle langueur quel trouble délicieux qu'on aime à entretenir. Mais jamais ce tableau n'a un charme plus indicible qu'à l'heure où le ciel, orné des couleurs de l'aube, sourit à l'approche du jour, quand un brouillard humide et blanchâtre nage sur le vallon, et que les premiers feux du soleil commencent à dorer les plombs du clocher.

Ce matin, je me promenois de ce côté, en proie à des rêveries plus heureuses que d'habitude, quand les sons lugubres, distants et prolongés de l'airain mortuaire sont venus me distraire de tous les songes du passé. Je me suis tourné vers la ville, et j'ai vu, à l'angle du chemin; un convoi qui s'avançoit avec lenteur, en récitant des prières à voix basse. Quatre hommes, qui portoient une bière couverte d'un grand linceul, ouvroient ce funeste cortége. Près d'eux marchoient autant de jeunes filles vêtues de blanc, les cheveux épars, les yeux rouges de larmes, le sein haletant de soupirs ; et, d'une main, elles soulevoient les extrémités du drap funèbre. Ensuite venoient pêle-mêle des femmes, des enfants et des vieillards, qui paroissoient tous pénétrés de douleur, mais d'une douleur muette et résignée ; ce qui m'a fait penser que l'être infortuné qu'on alloit déposer dans sa dernière demeure n'y étoit point accompagné par ses parents, car les regrets de la nature ont un autre caractère. J'oubliois de dire que le linceul étoit blanc, et qu'on y avoit attaché une petite couronne de fleurs, semblable à celles dont on pare le front des vierges.

Lorsque la foule a été écoulée, je me suis adressé à une femme presque octogénaire, qui suivoit d'un pas plus tardif, à cause de son grand âge ; et je lui ai demandé le

nom de la personne qu'on emportoit dans cette bière. — Hélas! monsieur, m'a-t elle reparti en sanglotant, vous n'avez pas marqué d'entendre parler de la bonne Cordélie. Si jeune encore, elle étoit déjà la mère des pauvres et l'édification des sages. C'est elle qui est morte hier. — Mais comme j'ai témoigné à cette bonne femme que le nom de Cornélia m'étoit inconnu, et que, depuis quelques années, j'étois étranger à Saltzbourg, elle m'a raconté ce qui suit, pendant que je prenois son bras pour lui adoucir les fatigues du voyage.

« Cordélia étoit née d'une famille opulente ; mais elle étoit si humble et si compatissante pour la misère, qu'on ne s'étoit jamais aperçu de sa fortune qu'à ses libéralités. La mère de Cordélia se glorifioit de sa fille ; les pères la donnoient pour modèle à leurs enfants ; ses amies la nommoient avec orgueil, les pauvres la bénissoient ; et l'envie elle-même se taisoit quand on parloit d'elle, car tout le monde l'aimoit, tant elle étoit douce et bonne. La pauvre Cordélia ! Il faut bien que les anges en aient été jaloux, pour que Dieu l'ait éprouvée à ce point. Il y a déjà longtemps que sa mère s'aperçut qu'elle dévoroit un chagrin caché, et qu'elle s'efforça de pénétrer le mystère de son cœur. Qu'as-tu, ma Cordélia, lui disoit-elle ; et Cordélia se penchoit sur le sein de sa mère, et gémissoit. Tu aimes? ajouta sa mère un jour. Cordélia ne répondit rien. C'est que c'étoit là son secret, et qu'elle n'osoit ni le taire ni l'avouer.

« Cependant elle n'avoit point à rougir du choix qu'elle avoit fait, car Guillaume est un digne garçon ; mais elle croyoit qu'on ne voudroit point consentir à son mariage avec lui parce que Guillaume étoit pauvre. Voilà pourquoi elle déroboit la connoissance de son mal, quoiqu'il s'accrût tous les jours. Enfin, elle fut atteinte d'une maladie effrayante, et dans les accès de délire qui la saisissoient, elle prononçoit souvent le nom de Guillaume. Quand la fièvre commençoit à se calmer, et que Cordélia

reprenoit ses sens, sa mère s'assoyoit auprès d'elle et l'interrogeoit de nouveau. Une fois elle convint de tout, parce qu'on lui apprit comment elle s'étoit trahie. Ses parents se réunirent, et après y avoir mûrement réfléchi, ils résolurent de la marier à Guillaume, puisqu'elle lui avoit donné son amour.

« On profita d'un de ses moments paisibles où Cordélia laissoit quelque espoir de convalescence pour lui en apporter la nouvelle, et comme on pensoit que sa parfaite guérison pouvoit dépendre de cette union tant désirée, on prit jour pour y procéder, dans une chapelle voisine de la maison. C'étoit hier, à pareille heure, que maintenant, et précisément comme elle venoit d'atteindre à sa dix-septième année. Elle se leva, s'habilla, et se rendit à la chapelle, entre sa mère qui étoit toute consolée, et Guillaume qui ne se sentoit pas de joie. Ces amies qui l'entourent encore marchoient à ses côtés. On disoit en la voyant passer : Voyez Cordélia ! elle est plus pâle, mais elle est au moins aussi belle. En effet, son air étoit plein de noblesse, de grâce et de sérénité. Seulement, au pied de l'autel, elle prononça tout bas ces mots, en s'appuyant sur Guillaume : Je me trouve mal. On la ramena ; mais le coup étoit porté, et il avoit détruit toutes les ressources de la vie. Quelques minutes après midi, son œil sembla se ternir et s'éteindre. Elle le fixa tendrement sur son mari et sur sa mère, soupira et sourit. Ensuite elle détourna la tête, et demeura immobile. Guillaume effrayé prit sa main ; elle étoit froide. Cordélia venoit de mourir. »

Nous marchions déjà dans le village que Cordélia, pendant le cours de sa maladie, avoit marqué pour le lieu de sa sépulture ; et je m' informois encore, avec une triste curiosité, de tous les détails de cet événement. J'aimois à entendre comment cette âme sensible et généreuse s'étoit fait connoître des malheureux pendant son trop rapide séjour sur la terre. Je plaignois Guillaume surtout;

car, de survivre à ce qu'on aime... Que dis-je? il en mourra, sans doute !

Et cependant nous arrivons devant l'église. La porte s'ouvre, le corps est déposé sur le seuil; et le prêtre debout, les yeux levés au ciel, le front calme, les bras étendus, l'aspersoir à la main, laisse tomber quelques gouttes d'eau consacrée sur la prison étroite et mystérieuse qui renferme Cordélia. Ensuite on introduit le cercueil; le convoi l'accompagne, silencieux, sous la nef antique, et se divise en deux rangs, auprès des grilles du chœur; le peuple se prosterne, et le sacrifice commence.

Quel spectacle elle offroit à mes yeux, et de quelles idées elle venoit assaillir mon cœur, cette pompe touchante que la religion a placée comme un point de repos entre le trépas et l'éternité! La sainteté du lieu, la grandeur des cérémonies, la mélodie imposante qui retentit dans l'enceinte sacrée, les vapeurs de l'encens qui se mêlent à la fumée des flambeaux funéraires, un prêtre auguste qui apporte au Tout-Puissant les prières de la multitude, une foule pieuse qui appelle les miséricordes inépuisables du Créateur sur le tombeau de la créature, Dieu lui-même, descendu en victime expiatoire pour la rédemption des hommes, et ramenant les fidèles au pied du trône de son père, — et près de moi, dans cette bière, — sous ces tristes livrées de la mort, — une jeune fille qui avoit à peine rêvé les embrassements d'un époux, et qui échange si vite ses roses contre des cyprès, les délices de son printemps contre les secrets de l'avenir, son lit nuptial contre une fosse! une vierge qui n'étoit pas encore dépouillée de sa robe d'hymen, et qu'ils vont jeter à jamais dans la terre humide et profonde, à la merci de toutes les intempéries des saisons et de tous les ravages du temps! Cette innocente Cordélia, hier, hélas! si ravissante de perfections et de beautés; aujourd'hui, un cadavre!

Tandis que je me livrois à ces réflexions, le cortége s'est porté au cimetière, où il devoit laisser Cordélia ; et les regrets qu'elle inspiroit ont éclaté avec plus d'amertume. C'est alors qu'on auroit pu penser que chacun pleuroit en elle une fille ou une sœur chérie, tant l'idée de s'en séparer pour toujours, et de perdre bientôt de vue le peu qui en restoit, avoit augmenté le développement de toutes les douleurs !

Dans ce moment même, un étranger s'est approché, et quel homme ce devoit être que celui-ci ! Il paroissoit toucher à l'âge mûr; mais quelque grande douleur avoit déjà gravé sur son front les empreintes d'une vieillesse anticipée. Son regard doux et fier, tendre et cependant un peu sombre, commandoit le respect, l'admiration et l'amour ; et je ne sais quoi de céleste et d'éblouissant flottoit sur son visage avec une majesté incomparable. Il est venu à moi, il m'a interrogé d'une voix émue, et je lui ai répété en peu de mots ce qu'on m'avoit raconté de Cordélia et de sa mort ; mais quand j'en suis arrivé à la fin de ce récit, il a cessé de m'interroger, et peut-être de me voir ; ses joues se sont enflammées, ses membres se sont roidis, tout son corps a tremblé d'une convulsion subite ; il s'est précipité vers la fosse, il y a attaché un regard avide; et quand on y a poussé le cercueil, et que les ais ont crié en glissant le long des cordes, ses bras, qui cherchoient un appui, se sont enlacés autour de moi : — Oh ! vous ne savez pas, s'écrioit-il, vous ne saurez jamais ce que cette matinée me rappelle de tourments ! Vous ne savez pas qu'autrefois j'ai vu mourir et tomber ainsi sur la terre celle qui étoit, à elle seule, toute ma joie et tout mon amour, — ma sœur d'adoption, — l'amie de ma jeunesse, — l'épouse qu'on alloit me donner. — Et il a perdu connoissance. Dès que nos soins empressés ont eu ravivé son cœur, je l'ai entraîné loin de cette scène d'affliction ; et, marchant à grande hâte du côté de la ville, nous ne nous sommes arrêtés qu'au détour de ce

chemin d'où j'avois vu descendre le convoi, et lorsque le village s'est caché derrière le pied des coteaux boisés comme sous un rideau.

Là, nous nous sommes séparés ; mais avant de me quitter, — en me pressant contre son sein avec une ferveur d'amitié dont j'étois tout enorgueilli, en me prodiguant des témoignages si affectueux de reconnoissance pour une action si simple, il s'est nommé ; et cet inconnu, vers qui mon cœur avait volé d'abord, — c'est l'époux d'Eulalie !

Quand je me souviens, après cela, qu'Eulalie avoit cru découvrir quelques rapports entre nous ; et quand je me le représente avec sa physionomie de demi-dieu, il me semble que c'est une faculté qui a été accordée aux âmes tendres, en dédommagement de la vicissitude de nos affections, que de pouvoir retrouver partout des images de ce qu'elles ont aimé.

Le 9 septembre.

C'est encore ici une marque de la foiblesse de notre esprit, et de l'inutilité des efforts que nous employons à combattre nos penchants. Il m'est bien démontré que notre vie a été prévue et ordonnée avec toutes ces harmonies; que toutes les habitudes, toutes les relations que nous contractons dans le commerce du monde sont des conséquences nécessaires de notre organisation ; et qu'il ne nous appartient ni d'expliquer ni de vaincre les sympathies dont nous nous trouvons quelque fois liés. Par quel autre ascendant que celui d'une fatalité toute-puissante ce ravisseur, qui m'a dépossédé de mes plus chères espérances seroit-il venu me séduire et me subjuguer, quand tout m'étoit odieux en lui, et que j'aurois voulu pouvoir mettre un monde entre nous deux ? N'est-il plus l'époux d'Eulalie, et Eulalie ne l'aime-je plus ?

Qui empêchoit cependant que je passasse ma vie entre eux? Idée si riche en délice que ma foible imagination s'en étonne! qui empêchoit que je fusse son époux comme lui, et qu'elle nous partageât sa tendresse? Une âme d'une sensibilité si vive et si tendre ne nous auroit-elle pas facilement confondus dans son amour? et falloit-il que le bonheur des autres ne s'enrichît que de mes pertes et de mes douleurs?

Il le faut avouer, c'est une condition bien digne de pitié que la mienne! car tout maltraités du sort que soient la plupart des hommes, j'ai vu, du moins, qu'ils pouvoient se dédommager de la sévérité de leur fortune dans quelques sentiments consolants. Moi seul, sur cette terre misérable, je réunis toutes les misères de l'humanité; et tout ce qui les charme ou les soulage m'est cruellement interdit. Mes affections les plus douces deviennent des tourments insupportables; et sur mes lèvres, l'air même que je respire s'empoisonne depuis que Dieu m'a déshérité de sa Providence!

Le 10 septembre

Cependant il en a aimé, il en aime, il en regrette une autre. Il ne sait point l'aimer comme je l'aimois. Il ne rapporte pas à elle seule tous ses souvenirs, toutes ses pensées, toute sa vie; et sur le sein d'Eulalie, il rêve un autre amour et une autre félicité. Désabuse-toi de ton bonheur, âme tendre et confiante! Cet époux ne t'étoit pas destiné. Ses transports, ses soupirs, ses larmes ne sont point pour toi. Ce n'est point toi qu'il désire, qu'il cherche à son réveil; mais celle que les prestiges de la nuit lui avoient montrée, et qui enchantoit son sommeil adultère. Infortunée! ce n'est point toi qu'il aime! et de quel droit exigeroit-il de toi l'affection qu'il

ne peut plus te donner? n'est-il pas nul l'engagement qui a annulé tous les engagemrnts du cœur, et qui a trahi la nature?

Je pourrois donc — jamais. Cette idée a beau fermenter dans mon sein, — jamais! Chimère! illusions de ténèbres! Que suis-je? hélas! un captif dont l'imagination s'est reposée un moment dans des songes voluptueux; qui croyoit marcher sur des routes de verdure et sous des bocages de roses; qui ne s'occupoit que d'espérances faciles et de pensées riantes, et qui retrouve tout à coup autour de lui ses chaînes et son cachot.

Quand je me vois ainsi séparé de tout bonheur par un océan sans rivage; quand je me sens froissé, anéanti par le désespoir; quand j'observe comment toutes mes facultés se dégradent et s'irritent tour à tour dans cet état de convulsion et de douleur; quand j'essaye de calculer jusqu'à point de légères modifications de circonstances ou de tempérament peuvent influer sur nos résolutions les plus graves, et que je réfléchis sur tant de misérables que le ciel a jetés, avec une sensibilité brûlante, au milieu des contraintes et des luttes de la vie, — je m'étonne moins de compter un si grand nombre de réputations écrites avec du sang, et je m'indigne des jugements insensés de la foule. Interrogez ces fiers, ces aveugles dispensateurs de gloire et de châtiments: ils ont tout apprécié, tout mesuré, tout prévu. Il n'est pas un crime, pas une pensée qui échappe à leurs lois, à leurs inquisitions, à leurs bourreaux; et cependant ils ne savent pas, ils ne sauront jamais combien est foible, étroite, imperceptible, la distance qui sépare un révolté de son empereur, et le supplice d'un proscrit de l'apothéose d'un demi-dieu.

Le 11 septembre.

Pour la seconde fois je l'ai vu, — j'entrois dans une maison étrangère ; on m'annonce, et M. Spronck vole à moi avec les marques de la plus vive affection. — Charles Munster ! a-t-il dit, hélas ! c'est donc vous ? — et il n'a point achevé ; mais son silence même parle à mon cœur. Il sembloit me plaindre et se justifier ; il vouloit se défendre de ma haine ! et, moi, pendant ce temps-là, frémissant, interdit, et les yeux trempés de pleurs, j'ai été vingt fois tenté de me jeter à ses genoux — ou dans ses bras.

Le 12 septembre.

Il y a des plaisirs que nous avons goûtés avec tant de délices, que nous croirions volontiers que le souvenir qui nous en reste doit suffire à nourrir notre cœur d'idées riantes et heureuses pendant tout le cours de la vie ; et quand nous nous retrouvons longtemps après dans les mêmes circonstances, il arrive cependant que ces émotions, si agréables et si regrettées, ont perdu presque tout ce qu'elles avoient d'ivresse. Nous nous plaignons alors de l'instabilité des choses de la terre ; et parce que nous ne savons plus jouir de beautés qui nous transportoient, nous accusons follement la nature d'avoir changé.

Est-il rien de plus doux, disois-je, que de pouvoir, après de grandes traverses et des années d'exil et de douleur, se reporter par la pensée aux jours si purs de l'heureuse enfance ; que de revoir les lieux qui ont été le théâtre de nos premiers jeux, de nos premiers travaux

et de nos premiers succès, les perspectives qui ont exercé nos premiers crayons, le toit natal et les domaines héréditaires ; que de reconnaître le champ que notre père a défriché, l'arbre dont il aimoit l'ombrage, sa charrue, son foyer rustique et le lit de paix d'où il nous a bénis ? On se rappelle avec tant d'envie ce temps, riche d'ignorance et de simplicité, où une médiocrité laborieuse bornoit nos désirs, et un horizon étroit notre univers ! Nous avons tant de fois souhaité de rassembler autour de nous tous ceux avec lesquels nous avons fait l'apprentissage de la vie, et nous espérions tant de ravissements dans leur entretien ! J'ai quitté Saltzbourg pour venir réchauffer mon cœur à ce foyer d'innocentes voluptés ; et au lieu des consolations que j'y cherchois, tout ce que j'ai vu n'a servi qu'à redoubler mes chagrins. Plaisirs péniblement achetés que ceux qui ont de tels retours ! le bonheur passé peut donc être un tourment de plus !...

Je me figure un de ces anges réprouvés qui consument leur éternité dans d'inutiles repentirs. Quelquefois il s'élève pensif jusqu'aux confins de sa première patrie ; il contemple avec une tristesse profonde le ciel dont il a été banni et les biens dont sa rébellion l'a frustré : son infortune s'en augmente ; et, rugissant de désespoir, il se replonge dans les abîmes.

Le 14 septembre.

Combien de gens qui se plaignent de la monotonie de la nature, qui n'y voient que des tableaux stériles et fastidieux, qui pensent d'un coup d'œil tout apercevoir et tout embrasser, et qui ne devroient s'en prendre de l'imperfection de leurs jouissances qu'à la pauvreté de

leur imagination et de leurs organes ; pendant que l'artiste gémit de l'impuissance de ses ressources et maudit ses toiles et ses palettes, quand il remarque tant de nuances inimitables, tant d'aspects mobiles, tant d'expressions variées dans le grand tableau de la superbe création. — Et quel sujet d'incertitude pour lui que de voir un seul point de l'horizon modifié par toutes les influences des saisons, par tous les accidents de la lumière et par toutes les émotions de son propre cœur !

Je me suis arrêté ce matin sous un vieil orme autour duquel, à certains jours de fête, les jeunes gens, rassemblés par les simples concerts du ménétrier, faisoient briller à l'envi leur force et leur légèreté, tandis que les anciens du village, tout émus de délicieux souvenirs, se rappeloient entre eux quelque notable événement de leur jeunesse arrivé à pareil anniversaire. On a sans doute conservé cette tradition heureuse ; car j'ai vu l'herbe foulée en rond, des fleurs éparses et des pâquerettes effeuillées. Heureux ceux-ci, du moins, qui sont encore fidèles à leurs premiers plaisirs et à leurs premières mœurs !

De cet endroit, la vue s'étend sur une immense vallée qui se creuse et se déploie avec grâce entre les revers des forêts, et dont l'aspect riant et calme enchante le cœur. Quelques ruisseaux bordés de saules s'égarent dans la plaine sans trop s'éloigner les uns des autres, se divisent en compartiments élégants, se cherchent et se fuient tour à tour, et les voici bientôt qui reviennent, tous ensemble, embrasser les bocages de leurs contours indécis. A droite, parmi des cabanes de paysans, on distingue les tourelles d'un château gothique dont les ailes ruineuses s'étendent pesamment sur une large plate-forme ; et plus bas, la rivière qui sort tout à coup de derrière la colline comme si elle y avoit pris sa source, et qui va se perdre ensuite, à de grandes distances, dans les fonds bleuâtres du ciel. Le pont qui la traverse au

loin ressemble à un petit croissant noir appliqué sur un champ d'azur.

L'orient commence-t-il à se colorer des premières teintes du jour, tout est douteux, vague et indéfini. Le paysage, à peine ébauché, n'offre que des couleurs incertaines, des traits confus et des formes capricieuses. A mesure que le jour s'élève, les montagnes naissent, les perspectives se reculent, les plans se détachent et se caractérisent; des nuées d'oiseaux de toute couleur parcourent l'air avec toutes sortes de vols et de ramages. Bientôt l'heure des travaux peuple les routes et les champs. L'agriculteur descend du hameau, le muletier suit ses charges et le pâtre ses brebis. Chaque heure qui s'approche amène d'autres scènes. Quelquefois un seul coup de vent suffit pour tout changer. Toutes les forêts s'inclinent, tous les saules blanchissent, tous les ruisseaux se rident, et tous les échos soupirent.

Le soleil descend-il, au contraire, vers l'occident, le vallon s'obscurcit, les ombres s'étendent. Quelques points plus élevés se font encore remarquer avec leurs reflets d'or parmi les nuages de pourpre; mais ces lueurs mourantes ne brillent nulle part avec plus d'éclat que sur la surface de la rivière, qui se précipite étincelante, et enveloppe tout le couchant d'une vaste écharpe de feu.

La lune enfin s'ouvre-t-elle un passage dans les espaces du ciel : soit que sa lumière, tendre et craintive comme les regards d'une vierge, repose endormie sur les plaines; soit qu'elle tremble sous les ombrages transparents; soit qu'elle se déroule en gerbe ou se berce en réseau d'argent sur les vagues agitées, c'est alors qu'on croit trouver à tous les objets des charmes inexplicables et des douceurs infinies; c'est alors que tous les bois ont des bruits religieux, des pompes et des secrets. Tous les aspects du ciel et de la terre prennent je ne sais quoi d'idéal. L'air est chargé d'émanations très-pures et de parfums très-agréables. Le son du cor, le tintement de

la cloche lointaine, l'aboiement du dogue attentif qui veille au-devant de l'habitation de l'homme, un rien vous trouble et vous pénètre ; il semble que cette nuit imposante jette quelque chose d'imposant sur toutes vos sensations.

Que dis-je? les inspirations superstitieuses et les rêveries crédules sont filles de la solitude et des ténèbres. Qui m'empêche de donner à ce château des habitants et des mystères? de gémir sur le sort d'une épouse opprimée, qui se meurt dans ses souterrains, et d'évoquer sur ces tours les vieilles ombres de leurs anciens possesseurs?

Ces chaumières ne peuvent-elles pas me cacher un couple de vrais amants qui ont préféré le simple toit de leurs pères, un petit champ cultivé par leurs mains, et des plaisirs sans regrets, à toutes les séductions de la ville?

Rêvons, rêvons cette félicité dans ce qui nous environne, puisqu'elle ne doit jamais devenir notre partage.

Le 17 septembre.

Ce village n'est séparé de celui où j'ai vu Eulalie pour la première fois que par une hauteur plantée de différents arbres, entre lesquels on a placé mille petits sentiers. Soit prédilection, soit hasard, mes rêveries solitaires me ramenoient toujours à une jolie esplanade, tapissée d'une molle verdure, et que de larges érables recouvrent de leurs voûtes fraîches et ombreuses. Sur la pente de la colline, un clocher, noirci par un incendie encore récent, élevoit sa tour enfumée du milieu de quelques masures grossièrement groupées en amphithéâtre, et sur les bords de la plaine on comptoit quelques mé-

tairies avec leurs champs, et quelques maisons de plaisance avec leurs jardins.

Dans un enclos d'une coupe agréable et d'une exposition heureuse, j'avois souvent remarqué Eulalie s'égarant pensive à travers les vergers, et laissant flotter au gré des vents les plis de sa robe blanche et les ondes de sa chevelure, ou venant, au déclin du jour, arroser d'une eau pure les fleurs de ses parterres, quand elles se penchoient toutes fanées des ardeurs du soleil, comme de touchants symboles d'une âme tendre qui se consume dans ses langueurs; — et chaque fois un désir inquiet, un sentiment mêlé de trouble et de volupté se glissoit dans mes veines et faisoit bouillonner mon sang. Mon âme brûloit de s'allier, à travers l'espace, à l'âme de cette inconnue; si elle s'éloignoit, je la suivois de mes regards jusqu'à ce qu'elle m'échappât, je l'attendois jusqu'à ce qu'elle revînt, et dès qu'elle paroissoit, je cherchois à m'emparer de son image, à me l'approprier tout entière, à l'identifier avec moi pour ne la reperdre jamais. Fixe, debout, sans respiration, sans mouvement, sa présence étoit un mystère que je craignois de troubler. Quelquefois aussi de noirs pressentiments s'étendoient sur mon avenir comme un voile de douleurs; et alors j'éprouvois un déchirement dans le cœur, un malaise partout. Des nuages de sang flottoient devant mes yeux, et m'offusquoient le ciel; des larmes, tièdes et pesantes comme les premières gouttes d'une pluie d'orage, rouloient de mes paupières, et la terre fuyoit sous moi. Voulois-je partir? j'avois tout oublié, mon papier, mes crayons et mon Ossian.

Puis, je m'engageois au hasard dans le bois, et je me frayois des chemins nouveaux, en écartant des mains les branches humides et les arbrisseaux épineux. Je me plaisois à parcourir des lieux où l'homme n'a pas coutume de pénétrer, tant j'étois jaloux du sentiment qui remplissoit mon âme, et tant il m'eût été pénible d'en

être distrait! Je parlois d'elle sous mille noms imaginaires; je les gravois sur l'écorce ou sur le sable, et souvent j'y joignois le mien. Si quelque temps après je venois à passer dans le même endroit, et à reconnoître ces chiffres, je palpitois de joie, comme si j'avois pu croire qu'elle les eût entrelacés elle-même. Souvent je courbois de jeunes arbres pour en faire des dômes de verdure; ou bien je les arrondissois en portiques, j'en tressois les rameaux, et j'y suspendois encore de fraîches guirlandes de liane, avec leurs feuilles en fer de piques et leurs cymbales d'ivoire toutes brillantes de rosée.

Peut-être un jour, disois-je alors, je la conduirai sous mes berceaux, je la ferai passer sous mes voûtes de fleurs, et je la couronnerai de mes lianes. C'étoient les douces chimères et les illusions présomptueuses de l'amour sans expérience.

Aujourd'hui, j'ai voulu revoir tout cela; mais la magie des beaux jours n'y est plus. La maison est abandonnée à de nouveaux propriétaires; et ceux-ci, sans respect, ont ravagé ses parterres et arraché ses chèvre-feuilles. Ils n'ont rien épargné de ce qu'elle aimoit: ce qu'elle aimoit! ces étrangers le savoient-ils?

Cependant j'ai cédé au prestige de mes souvenirs avec tant de confiance et d'abandon, qu'avant de quitter l'esplanade je me suis machinalement détourné pour savoir si Eulalie ne venoit pas. — Après quoi, en réfléchissant sur cette erreur, je me suis pris à pleurer; mais combien plus amèrement, quand j'ai aperçu mes berceaux désolés et détruits par le vent, mes petits arbres abattus par la cognée, et la terre jonchée de leurs branches! A cette dernière perte, si légère qu'elle paroisse, je me suis rappelé tout ce que j'avois perdu; je me suis contemplé avec effroi dans ma solitude et dans ma misère; sans amis, sans famille et sans patrie, sans appui et sans espérance, trahi par le passé, accablé du présent, et dépossédé de l'avenir, abandonné d'Eulalie et du ciel!

Là même, j'avois autrefois résolu de consacrer à mon cher Werther une fosse couverte d'herbe ondoyante comme il l'a souvent désirée ; et aujourd'hui j'ai sent une secrète envie d'y creuser bientôt la mienne. C'est une destinée si cruelle que de mourir loin de ce qui nous fut cher, — et de laisser le soin de sa sépulture à la pitié d'un passant !

Le 24 septembre.

Oui, au feu qui parcourt mes veines, je sens qu'il n'y avoit de bien pour moi sur la terre que dans cette autre moitié de moi-même, dont le sort injuste m'a séparé ! Et qui me rendroit ces jours de délices et de gloire? Quel Dieu me fera revivre ce passé jaloux qui a dévoré mon avenir ! Ce temps, hélas ! où mon cœur était inondé d'affections si heureuses ! où toutes mes facultés jouissoient d'une activité si puissante; où, à sa seule approche, au seul bruit de sa voix, au plus petit frémissement de sa robe, je sentois la vie prête à me manquer partout, et mon âme se renverser dans tous mes nerfs ; où je me plaignois de n'avoir pas assez de forces pour suffire à mon bonheur, ou pas assez d'amour pour y succomber ! Qu'il m'eût été doux de finir ainsi, et d'exhaler mon dernier soupir dans cette béatitude? Pourquoi n'osois-je pas la ceindre de mes bras, la ravir comme une proie, l'entraîner hors de la vue des hommes, et la proclamer mon épouse devant le ciel? Ou si ce désir même est un crime, pourquoi s'est-il si étroitement uni au propre sentiment de mon existence, que je ne puis plus l'exiler sans mourir? Un crime? ai-je dit. Dans des jours de barbarie, dont le souvenir est lié à toutes les idées d'ignorance et de servitude, le vulgaire s'est avisé d'écrire ses préjugés, et il a dit : Voici des lois ! Étrange

aveuglement de l'humanité, spectacle digne de mépris, que celui de tant de générations gouvernées par les caprices d'une génération éteinte, et de tant de siècles, dont un siècle obscur a décidé !

Après avoir longtemps gémi sous le poids de ces odieuses contraintes, qui ne voudroit abréger le pénible essai de la vie, si cette joie restoit du moins en notre puissance? Mais le ciel et les hommes s'accordent à nous la défendre, et nous ne nous affranchissons de nos jours que pour recommencer la douleur. Elle veille à la porte des tombeaux, comme ces monstres qui se nourrissent de cadavres; elle nous désenchante du sommeil de la mort, et s'empare de notre éternité comme d'un héritage. Quel que soit cependant le terrible avenir, l'avenir de sang et de larmes que vous gardez à vos réprouvés, souffrez, souffrez, ô Dieu ! qu'Eulalie me soit un moment rendue! qu'un seul moment ce cœur palpite contre son cœur! que ma foible existence puisse s'évanouir dans l'ivresse de ses regards et de ses baisers! que je meure dans son amour. — Et un enfer à ce prix!

Le 9 octobre.

C'est une chose admirable et pleine de charme que de suivre un grand génie dans sa course, d'être en quelque sorte associé à ses découvertes, et de parvenir avec lui à des distances auxquelles on n'auroit jamais pu atteindre sans guide, comme le navire accoutumé à des voyages de peu de cours, quand un pilote habile le fait cingler tout à coup au milieu des mers immenses et vers des ports inconnus. Ainsi notre imagination entraînée dans le sublime essor de ta muse, ô divin Klopstock, et parcourant sur ses pas les espaces que tu as peuplés, s'étonne des miracles qui l'entourent, et s'ai-

rête saisie d'effroi. Avec quelle magnificence tu rassembles sous nos yeux tout ce que la poésie a de merveilles; soit que tu nous introduises dans les conseils du Très-Haut, quand les premiers-nés des anges célèbrent les mystères du ciel, et que les chérubins, pénétrés d'une religieuse frayeur, se voilent de leurs ailes d'or, soit que tu perces devant nous les voûtes ténébreuses des enfers, que tu évoques, avec une autorité incroyable, ces puissances déchues, qu'une éternelle vengeance poursuit de tourments éternels, et que tu nous les montres frémissant sous le poids de leurs chaînes brûlantes et de leurs rochers foudroyés; soit que tu nous transportes au grand sacrifice de Golgotha, quand le Créateur du monde se dévoue aux angoisses de la mort pour racheter ses bourreaux!

Mais la lecture de la Bible m'offre encore de plus délicieuses jouissances. Il n'est point de circonstance dans la vie de l'homme où elle ne mêle quelque douceur; point de revers qu'elle ne solennise, point de prospérité qu'elle n'embellisse : voilà le caractère que devoit avoir un livre émané du ciel même.

Souvent, quand la nature, dans tout l'éclat de sa parure automnale, et avec toutes ses forêts diaprées d'or et de pourpre, sourit, au soleil couchant, je m'assieds sur la pente d'un coteau, sous quelque vieux chêne, et je relis les bucoliques ingénues des premiers temps, la naïve histoire de Ruth et les chants d'amour de Salomon. D'autres fois, sous les arches gothiques d'une église en ruine qui élève ses tours solitaires dans le vallon, j'écoute; — et, dans le gémissement des vents, qui grondent au travers de ses murailles, comme des voix d'airain, je crois saisir la parole prophétique d'un Daniel ou d'un Jérémie. De temps en temps sur la fosse de mon père, et à l'ombre mélancolique des arbres que j'y ai plantés, je me rappelle, avec des pleurs très-abondants, l'histoire de Joseph et de ses frères; car moi aussi

qui voyois des frères dans tous les hommes, j'ai été vendu par eux, et ils m'ont envoyé dans un exil lointain. Mais plus souvent, quand la nuit, voilée de crêpes obscurs, s'avance dans ses voies silencieuses, — debout, sur un rocher couvert de mousse, je répète avec Job, dans toute l'effusion de ma douleur, ce cri profond de l'âme désabusée :

Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée à un misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur?

Le 10 octobre.

De dépit je briserois volontiers mes pinceaux, quand je pense à quel point la nature de ce triste Occident est chétive et disgraciée ! — quand je rêve ces climats favorisés, ces ciels purs et ce soleil sans nuages du magnifique Orient, et que j'erre, en idée, sous les huttes nomades et patriarcales des pastorales oasis, ou parmi les monuments augustes de la vieille Égypte; quand le magnifique habitant de ces régions heureuses s'élève à mes yeux dans toute l'énergie de sa première grandeur et de ses formes originaires; — tandis que j'observe ici comment on a comprimé toutes les forces et restreint toutes les facultés ; — lorsqu'il me semble voir cet Arabe, seul avec son coursier, qui respire, comme lui, toute la liberté des solitudes ; lorsqu'il me semble, dis-je, le voir franchir les sables torrides, ou bien se reposant sous l'ombrage réparateur de ses palmiers ; — en rassemblant ces traits devant ma pensée, je me plains quelquefois à la Providence qu'elle m'ait exilé sur une zone froide, au milieu d'une création timide, et si loin des superbes regards du soleil inspirateur ; — et je m'écrie : Pourquoi les hommes m'ont-ils fait leur captif, et pourquoi m'ont-ils amené prisonnier dans leurs cités ?

vous l'eussiez vu ce lion, dans le désert, se jeter sur la terre altérée, oublier qu'elle brûle, et la goûter longtemps entre ses dents.

Dans le désert, ai-je dit, — car dans les liens de fer de la société, et sous le poids de ses institutions ignominieuses, — pauvres esclaves que nous sommes! — nos organes lassés ne pourroient pas supporter longtemps l'éclat de cette nature exubérante. Ses riches prodigalités se sauroient appartenir à l'homme qui s'est laissé dégrader de la dignité de son espèce, et qui a lâchement trafiqué de son indépendance. Et comme elle se sent profondément humiliée, l'âme généreuse qui a engagé toutes ses forces dans ce contrat, quand elle vient à savoir à quel prix, et pour quels pitoyables avantages, elle en a fait le sacrifice ; quand elle se trouve subjuguée par l'ascendant audacieux de ces insolents dominateurs, et qu'elle se reporte à ces âges fortunés de la jeunesse du monde, où les sociétés circonscrites dans l'étroite enceinte des familles ne reconnoissoient d'autres pouvoirs que ceux qui ont été conférés par la Divinité, d'autre chef que celui qu'elles tenoient de la nature!

C'est alors qu'on sent le besoin de choisir parmi les harmonies de la terre celles qui ont une affinité plus particulière avec notre misérable condition; c'est alors et je l'ai souvent éprouvé, qu'on préfère à la pompe radieuse du soleil les douteuses clartés de la lune et les mystères de la nuit; à l'appareil des étés, aux grâces du printemps, aux opulentes faveurs de l'automne, la triste nudité de l'hiver, les brises froides et les noirs frimas.

Ainsi, quand mon âme vint à se détacher de ses jeunes illusions, et qu'elle ne trouva plus rien qui pût la fixer parmi les hommes, elle épia les secrets des ténèbres, et les joies silencieuses de la solitude; elle s'égara dans les demeures de la mort, et sous les gémissements de l'aquilon; elle aima les ruines, l'obscurité, les abîmes, — tout ce que la nature a de terreurs; et voilà comment elle a

étudié en elle-même quelques-uns des caractères de l'infortune.

Oui, je le répète, l'hiver dans toute son indigence, l'hiver avec ses astres pâles et ses phénomènes désastreux, me promet plus de ravissement que l'orgueilleuse profusion des beaux jours. J'aime à voir la terre dépouillée de sa parure féconde, et nageant dans ces horizons brumeux comme dans une mer de nuages. Au milieu de ces grandeurs évanouies et de cette végétation réprimée, tout semble prendre des voies gémissantes et des aspects funèbres, tout devient sévère et terrible. A travers les voiles grisâtres et les nuées formidables dont il est enveloppé, on prendroit le soleil pour un météore qui s'éteint. Les rivières n'ont plus de frissonnement; les forêts n'ont plus d'ombrage ni de murmure. On n'entend que le cri de la branche morte qui se rompt et le bruissement des vents qui se glissent en sifflant sous les landes sèches. — Plus de verdure que celle du lierre, qui déploie ses larges tentures sous les parois des rochers, qui les attache aux murailles rustiques ou les roule autour des vieux chênes, et celle du houx au feuillage armé, qui groupe ses bouquets épineux sur la lisière des bois. Seulement, quelques sapins dessinent çà et là, contre la neige des montagnes, leurs obélisques foncés, comme autant de monuments dédiés à la mémoire des morts... — Et vous voyez de temps en temps, dans le lointain, des voyageurs qui traversent précipitamment la plaine, — ou des pèlerins qui prient sur une tombe.

Le 17 octobre.

Après des pluies abondantes, un torrent large et rapide, grossi de tous les ruisseaux et de toutes les ravines, descend du haut de nos montagnes, tombe avec le bruit de

la foudre, s'élance furieux dans la plaine, la remplit d'épouvante et de désastre, brise, envahit, dévore tout ce qui contrarie son passage, et, chargé d'arbres déracinés de rocs et de décombres, il roule, et se précipite en grondant dans la Salza.

Si vous trouvez par hasard, sur ces bords, quelque bouquet de peupliers, qui oppose doucement sa tranquille majesté à l'agitation véhémente de l'onde, votre âme s'ouvre à des pensers graves et religieux ; et vous méditez tristement sur ces vaines grandeurs du monde, qui apparoissent tout à coup, comme le torrent, sans qu'on en sache la source ; qui, comme lui, s'écoulent avec beaucoup de bruit et de ravages, et comme lui, s'abîment sans laisser de nom !

Quant à moi, je souris de pitié aux sons puérils que les hommes se donnent, pendant que le temps emporte dans son avenir toujours naissant le court présent dont ils jouissent ; et je sens mes peines s'adoucir, en considérant que la vie n'est qu'un moment qui fuit au milieu de l'immense éternité.

Le 19 octobre

Cette nuit, — je me trouvois dans cette situation indéfinissable, qui n'a presque rien de l'activité de la vie, mais qui n'est pas tout à fait le sommeil. Je crus entendre une musique très-mélodieuse, d'une expression suave et touchante, et dont les sons étoient modulés avec tant de douceur, que la harpe elle-même n'a point d'accents plus tendres et plus séduisants. Vous auriez dit quelques concerts angéliques ! mais leur harmonie inconstante et capricieuse ne multiplioit mes joies fugitives que pour multiplier mes regrets ; et je l'avois à peine saisie, qu'errant au gré de tous les souffles de l'air

elle m'échappoit de nouveau. Enfin, avec une cadence gémissante qui retentit profondément dans mon âme, elle cessa, et je n'entendis plus qu'un bruit sourd à peu près pareil à celui d'un fleuve éloigné. Alors une main froide s'imprima pesamment sur mon cœur; un fantôme se courba vers moi, en me nommant de sa voix grêle; et je sentis que le souffle de sa bouche m'avoit glacé. Je me détournai, et je pensai voir mon père, — non tel qu'il me paroissoit jadis, — mais d'une forme vague et sombre, pâle, défiguré, l'œil enfoncé, la prunelle sanglante, et les cheveux épars comme un petit nuage; puis il s'éloigna, devenant à chaque pas moins distinct, et décroissant dans l'obscurité, comme une lumière prête à s'éteindre. Je voulus m'élancer pour le suivre; mais au même instant, cette lumière, cette voix, ce fantôme, tout s'évanouit avec mon rêve, et je n'embrassai que les ténèbres.

Le 23 octobre

Puisqu'il est vrai que, dès le commencement de ce court passage de la vie, tout ce que nous avons vu autour de nous ne nous a laissé que des regrets, heureux le sage qui s'enveloppe de son manteau, qui s'abandonne à son esquif, et qui ne tourne plus les yeux vers le rivage! — Mais ce courage difficile ne m'a pas été donné.

Je m'étonne moi-même des irrésolutions de mon cœur et de l'aveugle facilité avec laquelle il embrasse tous les jours d'autres chimères. Tout ce qui a une apparence de nouveauté le séduit, parce qu'il ne sait rien de pire que son état ordinaire, et qu'il se fie au changement. Il veut des émotions inégales et distraites, une manière d'être diverse et fortuite, parce qu'il a observé qu'il gagnoit plus sur ce qu'il laissoit au hasard que sur ce qu'il donnoit à

la prévoyance. Telle est pourtant son inquiétude, qu'au milieu des agitations qu'il cherchoit, il désire encore le repos, uniquement peut-être, parce que le repos est autre chose que ce qu'il éprouve habituellement; mais il ne tarde pas à se fatiguer du repos lui-même. Il ne voit le bonheur que loin de lui; et dès qu'il croit l'avoir vu quelque part, il brise, pour atteindre à ce point, les nœuds qui l'attachoient ailleurs; plus heureux, du moins, s'il pouvoit les briser tous! — Qu'arrive-t-il, cependant? Avant que la route qui nous mène au but désiré soit parcourue à demi, le prestige cesse et le fantôme s'envole, en se jouant de nos espérances. Dieu me préserve d'exister longtemps de cette manière!

Me rapprocher d'Eulalie! — disois-je ce matin — oui, vivre près d'elle! habiter où elle habite! respirer l'air qu'elle respire! — Et, depuis ce temps-là, tout ce que je vois ici m'importune.

Le 30 octobre.

L'autre jour, je m'étois presque involontairement acheminé vers Saltzbourg; mais dès que j'aperçus la forteresse de la montagne, les flèches des églises, les dômes des palais, et dès que je pus renouer la sensation que j'éprouvois avec tous mes souvenirs, je me trouvai si puissamment entraîné, qu'à quelque prix que ce fût, je n'aurois pas changé de direction. Cependant la nuit s'approchoit, et les brumes épaisses et pluvieuses de cette saison avoient hâté les ténèbres. J'avois besoin, d'ailleurs, de recueillement et de liberté, et je ne voulois entrer dans la ville qu'après avoir exercé mon âme à supporter les agitations qui la menacent. Je m'emparois avec volupté de cette nuit longue et rigoureuse où rien ne limitoit plus l'indépendance de ma pensée. Tous ces tableaux que le

jour anime et colore, tout ce qui me rappelle la vie, me froisse et me contraint. S'il y a en moi quelque activité toute-puissante, si je me sens quelquefois une force au-dessus de l'homme, c'est dans l'isolement de la nuit et dans la contemplation des tombeaux. Toutes les idées sublimes naissent du cœur, et le cœur de l'homme est sombre et souffrant.

En passant dans le village où j'ai vu enterrer Cordélia, où j'ai rencontré le mari d'Eulalie, — je pénétrai dans le cimetière par les brèches de la muraille. L'obscurité étoit profonde. Les hiboux de la vieille église pleuroient ou sifflioient sur les corniches. La cloche, lentement vibrée par le vent, rendit des sons plaintifs, et je ne sais quels accents lugubres s'élevèrent auprès de moi. Alors un homme s'élança sur mon passage; puis, s'arrêtant tout à coup, et laissant reposer sa tête sur son sein, il nomma tristement Cordélia. — C'étoit Guillaume, et le ciel me permit de lui donner quelques consolations; car la voix des malheureux parvient facilement au cœur des malheureux; et on a dit que ceux qui avoient beaucoup souffert savoient des paroles pour charmer la douleur. Nous conversâmes longtemps.

« Si j'avois voulu, me dit-il, — la vie est facile à quitter, et les jours de l'homme se dépouillent comme un vêtement. — Mais, vous le dirois-je? il étoit minuit; j'étois assis sur ces pierres, et prêt à briser ce fragile talisman de l'existence, je m'égarois dans la contemplation des temps, je les embrassois de ma pensée. Déjà tous les événements écoulés se succédoient devant ma mémoire, comme les réminiscences d'un rêve, mais j'aspirois encore à l'avenir; et cet avenir incertain, je le peuplois de mes chimères : — quand, tout à coup, — une idée horrible me frappa! Écoutez ce que le ciel m'avoit inspiré. L'avenir! m'écriai-je : et de quel droit, misérable suicide, oses-tu compter sur l'avenir? Tu as voulu cesser d'être avant ton heure; et qui sait si ta punition ne sera

pas de n'être jamais? Tu trouves une issue pour échapper aux douleurs de la vie; mais qui sait si tu ne te fermes pas l'éternité? Cordélia, cependant, la plus pure des filles de la terre, t'attendoit parmi les justes; et, avec une joie ineffable, elle se préparoit à t'initier aux délices du ciel... Mais celui qui a détruit l'image de Dieu ne vivra plus; il a semé la mort, et il recueillera le néant.

« Depuis, j'y ai beaucoup réfléchi, reprit Guillaume après un moment de silence; je crois que celui qui se donne la mort a trompé l'intention de la Divinité; et, en réfléchissant à cette foule de relations qui rattachent l'homme à tous les objets d'ici-bas, je l'ai considéré comme le centre d'une multitude d'harmonïes qui naissent et qui périssent avec lui, de sorte qu'il ne peut tomber sans entraîner toute une création dans sa chute, et que le dernier soupir qu'il exhale met en deuil toute la nature. En méditant sur ces choses, j'ai reconnu que la suprême vertu étoit à aimer ses semblables, et la suprême sagesse à supporter sa destinée.

« Je sais pourtant que la raison de l'homme est un roseau qui cède à beaucoup d'orages; moi-même, hélas! j'ai péniblement appris qu'il est difficile de lutter avec la douleur, quand on ne lui oppose pas l'absence et surtout la religion! C'est pourquoi j'ai résolu de m'exiler d'ici et de chercher ailleurs une tombe. Il y a auprès de Donnawert un monastère ancien, dont les murailles sont baignées par le Danube, et auquel on arrive par un bois de sapins d'un aspect triste et formidable. Ce lieu est plein de mystères et de solennité; et l'âme s'y abandonne à des sentiments d'un ordre si sublime, qu'ils absorbent, dit-on, par un privilége miraculeux, toutes les anciennes émotions de la vie. Ce monastère sera mon asile. »

Le jour nous surprit dans cet entretien. Le soleil se levoit derrière la tour de l'église et la couronnoit de ses rayons comme d'une pâle auréole; l'air étoit chargé de

vapeurs humides, et à travers le brouillard dont nous étions enveloppés, on auroit pu nous prendre pour des ombres qui erroient, avec leurs robes de nuages, au milieu des sépultures. Je compris qu'il étoit l'heure de se séparer ; j'embrassai tendrement Guillaume, et je franchis les murs du cimetière.

Mais, en entrant à Saltzbourg, — je ne sais quel pressentiment affreux !... — mon cœur s'est serré, mes yeux se sont obscurcis, et le sentiment de ma vie est demeuré suspendu.

CONCLUSION

C'est ici que finit le journal de Charles Munster. Il paroît qu'il eut à éprouver des agitations si violentes qu'il ne lui resta pas même la force de s'en rendre compte ; et nous ne retrouvons de lui que des notes de peu d'importance sur ses relations multipliées avec Guillaume, jusqu'au départ de celui-ci pour le couvent de Donnawert. Ce que nous allons ajouter à ces mémoires est écrit d'une autre main dans l'original.

Depuis longtemps la mélancolie de M. Spronck n'avoit fait qu'augmenter : il avoit entendu parler de Charles Munster avant son mariage ; il le croyoit mort quand il épousa Eulalie, et à la nouvelle de son retour, il pressentit tout ce que ces infortunés auroient à souffrir. L'événement qui lui représenta d'une manière si vive la perte qu'il avoit faite peu d'années auparavant, et qui remit sous ses yeux la pompe funèbre de sa prétendue, porta les derniers coups à son cœur ; poursuivi du sentiment de ses propres douleurs et de celles dont il étoit l'occasion, son caractère contracta quelque chose de sinistre et d'effrayant. Les soins d'Eulalie elle-même

envenimoient ses chagrins; et quand elle s'approchoit de lui avec un regard plein de tendresse et de douceur, il détournoit tristement les yeux et la repoussoit en gémissant. Vers ce temps-là, le hasard lui apprit que Charles, qu'on avoit cru reparti pour des pays lointains, étoit revenu à Saltzbourg, après avoir passé quelques semaines dans son village natal. Cette nouvelle sembla d'abord lui apporter beaucoup de consolations; mais le soir même son état empira tout à coup, son teint se plomba, ses yeux s'égarèrent, toute sa force l'abandonna, et on s'attendoit à chaque instant à le voir expirer, quand Charles arriva au monastère, où une lettre du malheureux époux d'Eulalie l'avoit mandé. M. Spronck étoit étendu, sans connoissance et presque sans vie. Eulalie, à genoux devant son lit, baignoit ses mains de pleurs, et une lampe qui alloit s'éteindre jetoit seule quelque lumière sur cette scène de douleur. Au bruit de la porte qui s'ouvroit, le mourant donna des signes d'existence; la vue fixe et la physionomie immobile, il étoit dans la situation d'un homme qui sort d'un songe pénible, et qui cherche à réconcilier ses sens avec les objets qui l'entourent. Enfin il parut frappé d'un puissant souvenir, et il prononça, d'une voix forte et empressée, le nom de Charles Munster. A peine l'eut-il nommé, qu'il le reconnut à quelques pas; et aussitôt il le salua avec un sourire si tendre et si paternel, que Charles attendri se laissa tomber à genoux devant lui. Alors M. Spronck imposa ses mains sur son ami et sur sa femme; et après avoir rassemblé toutes les puissances de son âme, il leur peignit d'une manière touchante les adversités qui avoient empoisonné sa jeunesse, la grandeur de ses pertes, la douleur de ses épreuves, et surtout l'acharnement de cette fatalité funeste qui les avoit enveloppés tous deux dans les horreurs de sa propre destinée. Il leur demanda grâce du mal involontaire qu'il leur avoit fait; il leur parla de sa fin prochaine; et les

enlacant de ses bras, il termina en ces termes : — Soyez heureux, dit-il, — maintenant que ma misérable vie ne peut plus y porter d'obstacle; soyez heureux, maintenant que je vais rendre à la terre ce cœur brisé de désespoir; soyez heureux, et n'ayez point de regret aux jours que le sort m'avoit peut-être encore réservés; car je ne pouvois pas en espérer de plus doux que celui-ci, où il m'est permis de vous léguer un avenir sans alarmes, et de vous dédommager des peines que je vous ai causées. En permettant que ma mort fût un bienfait pour ceux que j'aime, le ciel avoit placé dans ma mort la seule joie que je dusse goûter ici-bas. Il me pardonnera sans doute d'en avoir hâté l'heure, et il ne me condamnera pas, — comme les hommes ! Aimez-moi, du moins, et pardonnez-moi.

A ces mots, sa poitrine se souleva avec un grand effort, son corps se roidit, et la parole expira sur ses lèvres. Eulalie s'échappa de la chambre en poussant des cris affreux, et Charles perdit connaissance. Quelque temps après, celui-ci reprit ses sens, mais la lampe ne brilloit plus, et il ne lui restoit, de tout ce qui s'étoit passé, que des idées vagues et incertaines comme les illusions de la nuit. Il étendit les bras en tâtonnant, et rencontra un corps immobile et froid. Les hommes qui venoient chercher cette dépouille pour le tombeau le reconduisirent à Saltzbourg.

Les profondes impressions qu'il avoit reçues n'étoient pas de nature à s'effacer promptement. Un mois entier se passa sans que son âme se fût remise de ces violentes émotions. Dans ce temps-là on lui apporta une lettre d'Eulalie; au seul aspect de cette écriture si chère, il changea d'abord de contenance et de couleur; ses joues s'enflammèrent; toute sa vie se fixa dans ses yeux, et à l'inquiétude qui l'agitoit, on auroit vu aisément qu'il étoit balancé entre la crainte d'apprendre son sort et le tourment de l'ignorer. Enfin il reprit peu à peu du calme

et de l'assurance. Il s'étoit attendu à tout, et une résolution qui l'occupoit secrètement le détourna de sa douleur. Eulalie lui déclaroit, comme il l'avoit prévu, qu'elle ne pouvoit envisager sans horreur l'idée de passer à un nouvel engagement après la mort volontaire de son premier mari; qu'elle augureit assez bien de lui-même pour être certaine qu'il ne voudroit jamais d'un bonheur qui auroit coûté si cher, si toutefois il étoit permis d'appeler heureuse l'union qui dépendroit d'une telle cause et qui entretiendroit de telles pensées; que profiter du généreux attentat de M. Spronck, c'étoit se le rendre personnel, et en appeler sur soi la punition; qu'il leur convenoit, au contraire, de passer leur vie à l'expier, et de se placer comme de justes holocaustes, entre la colère de Dieu et cette ombre dévouée qui alloit se livrer à ses châtiments. Elle finissoit par lui dire que le jour où cette lettre lui parviendroit, elle se seroit déjà séparée du monde par une barrière qu'il n'est plus possible de franchir quand on l'a fermée derrière soi, et qu'elle entroit en religion. Charles recommença plusieurs fois cette lecture avec la même résignation; puis il ferma la lettre, y imprima un ardent baiser, et l'attacha sur son cœur à un ruban qu'il avoit eu jadis d'Eulalie. Ensuite il écrivit à Guillaume pour lui faire part du projet qu'il avoit formé de se retirer chez les moines de Donnawert; et il disposa de son patrimoine en faveur de quelques pauvres familles de Saltzbourg; car il ne lui restoit plus de parents.

Il se mit en voyage un des premiers jours de janvier. Quand il fut arrivé auprès du couvent d'Eulalie, qui est à une lieue de la ville, il s'assit devant les murailles du cloître, et il s'y arrêta plusieurs heures; mais il ne vit et n'entendit rien. Quelques personnes de sa connoissance passèrent devant lui sans qu'il les aperçût. Il avoit les cheveux épars, la barbe longue, le teint hâve, les yeux égarés; et, malgré la rigueur de la saison, il ne

portoit pour vêtement qu'une espèce de tunique grossière, fermée sur la poitrine avec une ceinture de laine. La neige, balayée par le vent, rouloit en tourbillons sur sa tête, et un aquilon glacé siffloit dans les plis de sa robe. Enfin, au déclin du soleil, il se leva de cette place et s'éloigna d'un pas précipité. Le ciel étoit devenu plus pur, la lune se leva sans nuage; la nuit fut calme.

Peu de jours après, la température changea encore et tourna aux pluies; les neiges et les glaces fondues tombèrent des montagnes, et grossirent toutes les rivières. Tous les travaux furent arrêtés, toutes les routes désertes. Vers cette époque, cependant, on vit Charles dans un village assez voisin de Donnawert; il fut rencontré par une noce rustique. Son visage étoit en partie voilé de sa chevelure; ses pieds étoient nus, et son habillement tomboit en lambeaux. Il eut occasion de parler à quelqu'un; sa voix, ses gestes, ses regards annonçoient une profonde aliénation d'esprit. Il est probable que la solitude avoit laissé plus d'activité à la douleur, et que sa raison, mal guérie des fortes atteintes qu'elle venoit d'essuyer, y avoit enfin cédé. On ajoute que quelques âmes compatissantes s'efforcèrent de le retenir, en lui faisant observer que les environs du village étoient impraticables, et qu'il ne seroit pas sans danger pour lui de poursuivre son voyage; mais il s'obstina dans sa résolution.

Le lendemain, le Danube déborda.

Cependant Guillaume s'étonnoit que Charles n'arrivât pas; et il comptoit impatiemment les jours écoulés, depuis le jour où son ami étoit attendu. Mais ses regrets s'accrurent encore, quand il vit que l'inondation, parvenue jusqu'au pied du monastère, devoit couvrir toute la campagne et rompre toutes les communications. Tantôt il regardoit d'un œil inquiet cette mer presque immobile; tantôt il la suivoit dans ses décroissements, en se flattant qu'elle n'avoit plus qu'un faible espace à par-

courir pour redescendre dans ces limites ; et à mesure que les terres commençoient à s'élever çà et là comme de petites îles, son cœur renaissoit à l'espérance. Une fois, parmi les débris dont le fleuve étoit chargé, il crut apercevoir je ne sais quoi d'informe et de livide, que les flots venoient heurter contre leurs grèves et contre leurs récifs, et qui, tour à tour englouti et repoussé, finit par échouer sur un banc de sable où l'onde l'abandonna tout à fait.

Poussé par une curiosité vague, mais invincible, il descendit du cloître, il traversa l'église, et, arrivé au-dessous des murs, il reconnut l'objet qui l'avoit frappé. Il s'approcha, et tressaillit d'horreur. Un cadavre presque nu, pâle, déchiré, couvert de meurtrissure et de fange, les membres crispés, la tête pendante, les cheveux roides et sanglants, et à travers le désordre de ces traits défaits et souillés, un aspect plein de noblesse encore et de douceur : — c'est ainsi que Charles Munster s'offrit à sa vue. Guillaume alors, sans pousser une plainte et sans verser une larme, étendit sa robe noire sur ce corps privé de vie, l'enveloppa, le chargea sur ses épaules, et rentra dans le monastère. Il s'y arrêta sur le parvis du grand escalier ; et après avoir déposé son triste fardeau, il convoqua, au bruit de la cloche, les religieux du couvent. Quand ceux-ci furent rassemblés autour de lui, et qu'il les vit disposés à l'entendre, il souleva brusquement le voile sous lequel Charles étoit caché, et, d'une voix pénible et douloureuse, il dit : C'est ici Charles Munster. Mais la parole expira sur ses lèvres, il sentit ses forces défaillir, et il tomba sur le cadavre. En rouvrant les yeux, il n'aperçut plus qu'un frère qui lui apprit que la communauté n'avoit pas cru devoir accorder à l'étranger la sépulture catholique ; et que, dans le doute qui restoit sur la nature de sa mort, elle craindroit de transgresser ses devoirs, en entourant le cercueil de cet infortuné des pompes de la religion.

A ces mots, il reprit son ami entre ses bras, et retourna silencieux sur le rivage, où il lui creusa une fosse. Au-dessus, il avoit placé un bloc de pierre, et il y avoit gravé une courte inscription; mais le premier coup de vent chargea l'inscription de sable et de poussière, et le premier débordement du Danube entraîna la pierre, la fosse et tout.

Guillaume mourut l'année suivante.

Eulalie existe; elle a maintenant vingt-huit ans.

NOTE

LE SUICIDE ET LES PÈLERINS

IMITÉ

DU CHANT DE SCHWARZBOURG

UN PÈLERIN.

Qu'est devenu l'étranger
Qui respirait l'amour, la liberté, la gloire?
Quels Lords ont recueilli son esquif passager?
Son nom s'est-il éteint sans laisser de mémoire,
Ainsi qu'un rêve léger!

UN JEUNE ERMITE.

Sa jeunesse fut rapide;
Le feu qui l'animoit n'a brillé qu'un moment,
Et voici que l'onde avide
Roule sur son monument.
Il a dit à la mort : Vous êtes mon égide!
Il a dit au sable humide :
Vous serez mon vêtement.

LE PÈLERIN.

Qu'est-il resté de lui?

L'ERMITE.

Sa dépouille livide,
Et quelque pâle ossement.

LE PÈLERIN.

En vain l'humble violette
S'enrichit d'appas naissants :
Sa vapeur tendre et discrète
Ne charmera plus tes sens.
En vain l'aube matinale
Ouvre ses portes d'opale
Au char pompeux du soleil :
Jamais si douce lumière
N'affranchira ta paupière
Des froids liens du sommeil.

LES PÈLERINS.

Quand ils s'éveilleront aux lueurs de la foudre,
Les morts des temps écoulés;
Quand leurs fronts sourcilleux diviseront la poudre
De ces mondes écroulés,
O père de la nature,
Retiens sur la sépulture
De ta faible créature
Ton courroux prêt à tonner;
Et si l'âme du transfuge
Va demander un refuge
Entre les bras de son juge,
Souviens-toi de pardonner!

LES MÉDITATIONS DU CLOITRE

1803

L'existence de l'homme détrompé est un long supplice, ses jours sont semés d'angoisses, et ses souvenirs sont pleins de regrets.

Il se nourrit d'absinthe et de fiel : le commerce de ses semblables lui est devenu odieux ; la succession des heures le fatigue ; les soins minutieux qui l'obsèdent l'importunent et le révoltent ; ses propres facultés lui sont à charge, et il maudit, comme Job, l'instant où il a été conçu.

Chancelant sous le poids de la tristesse qui l'accable, il s'assied au bord de sa fosse ; et dans l'effusion de la douleur la plus amère, il élève ses yeux vers le ciel, et demande à Dieu si sa providence l'abandonne.

Si jeune encore et si malheureux, désabusé de la vie et de la société par une expérience précoce, étranger aux hommes qui ont flétri mon cœur, et privé de toutes les espérances qui m'avoient déçu, j'ai cherché un asile dans ma misère et je n'en ai point trouvé.

Je me suis demandé si l'état actuel de la civilisation étoit si désespéré, qu'il n'y eût plus de remèdes aux calamités de l'espèce, et que les institutions les plus solen-

nellement consacrées par le suffrage des peuples eussent ressenti l'effet de la corruption universelle.

Je marchois au hasard, loin des chemins fréquentés ; car j'évitois la rencontre de ceux que la nature m'a donnés pour frères, et je craignois que le sang qui couloit de mes pieds déchirés ne leur décelât mon passage.

Au détour d'un sentier creux, dans le fond d'une vallée sombre et agreste, j'aperçus un jour un vieil édifice d'une architecture simple mais imposante, et le seul aspect de ce lieu fit descendre dans mes sens le recueillement et la paix.

Je parvins au-dessous des murailles antiques, en prêtant une oreille curieuse aux bruits de cette solitude, et je n'entendis que le vent du nord qui grondoit foiblement dans les cours intérieures, et le cri des oiseaux de proie qui planoient sur les tours. Je ne trouvai au dedans que des portes rompues sur leurs gonds rouillés, de grands vestibules où les pas de l'homme n'avoient pas laissé de traces, et des cellules désertes. Puis, descendant par des degrés étroits, à la lumière d'un soupirail, dans les souterrains du monastère, je m'avançai lentement parmi les débris de la mort dont ils étoient encombrés ; et pressé de me livrer sans distraction au trouble vague et presque doux que m'inspiroit la solennité de ces retraites, je m'assis sur les ais d'un cercueil détruit.

Quand je vins à me rappeler ces associations vénérables que je devois voir si peu de temps et regretter tant de fois ; quand je réfléchis sur cette révolution sans exemple qui les avoit dévorés dans sa course de feu, comme pour ravir aux gens de bien jusqu'à l'espoir d'une consolation possible ; quand je me dis, dans l'intimité de mon cœur : Ce lieu seroit devenu ton refuge, mais on ne t'en a point laissé ; souffrir et mourir, voilà ta destination ! Oh ! comme elles m'apparurent belles et touchantes, les grandes pensées qui présidèrent à l'inauguration des cloîtres, lorsque la société passant enfin

des horreurs d'une civilisation excessive aux horreurs infiniment plus tolérables de la barbarie, et dans cette hypothèse où le retour de l'état de nature et même du gouvernement patriarcal n'étoit plus que la chimère de quelques esprits exaltés, des hommes d'une austère vertu et d'un caractère auguste érigèrent, comme le dépôt de toute la morale humaine, les premières constitutions monastiques.

Ces hospices conservateurs furent autant de monuments dédiés à la religion, à la justice et à la vérité.

La manie de la perfectibilité, d'où dérivent toutes nos déviations et toutes nos erreurs, étoit déjà près de renoître; le monde alloit se policer peut-être encore une fois. Toutes les pensées généreuses, toutes les affections primitives alloient s'effacer encore, et des solitaires obscurs l'avoient prévu.

Modestes et sublimes dans leur vocation, ils n'aspirent qu'à nous conserver la tradition du beau moral, perdu dans le reste de l'univers.

Celui qui étoit riche fait de ses biens le patrimoine des pauvres.

Celui qui étoit puissant, et qui imposoit autour de lui des ordres inviolables, se revêt d'un rude cilice, et entre avec soumission dans les voies qui lui sont prescrites.

Celui qui étoit brûlant d'amour et de désirs renonce aux plaisirs promis, et creuse un abîme entre son cœur et le cœur de la créature.

Le moindre sacrifice du plus foible de ces anachorètes feroit la gloire d'un héros.

Examinons cependant avec une scrupuleuse attention ce que cette milice sacrée pouvoit avoir de si révoltant pour les sages de notre siècle, et par quels crimes d'humbles cénobites s'attirèrent cette animadversion furieuse, unique dans les annales du fanatisme.

C'étoient des anges de paix qui s'adonnoient dans le silence de la solitude à la pratique d'une morale excel-

lente et pure, et qui ne paroissoient au milieu des hommes que pour leur apporter quelque bienfait.

Leurs loisirs mêmes étoient voués à la prière et à la charité.

Ils dirigeoient la conscience des pères; ils présidoient à l'éducation des enfants; ils protégeoient, comme les fées, les premiers jours du nouveau-né; ils appeloient sur lui les dons du ciel et les lumières de la foi. Plus tard, ils guidoient ses pas dans les sentiers difficiles de la vie; et quand elle touchoit à son période suprême, ils soutenoient ce débile voyageur dans les avenues du tombeau et lui ouvroient l'éternité.

Qu'on ne dise plus que le malheureux est un anneau brisé dans les chaînes des êtres.

Le pauvre expirant sur la paille étoit du moins entouré de leurs exhortations et de leurs secours.

Ils enchantoient de leurs consolations l'agonie des malades et la tristesse des prisonniers.

Ils embrassoient tous les affligés d'une égale compassion. Leur vive charité s'informoit moins de la faute que du malheur; et si l'innocent leur étoit cher, le coupable ne leur étoit point odieux. Le crime aussi n'a-t-il pas besoin de pitié?

Quand la justice avoit choisi une victime, et que le patient, abandonné de toute la terre, s'avançoit lentement vers son échafaud, il retrouvoit à ses côtés ces divins émissaires de la religion, et ses yeux près de s'éteindre lisoient dans leurs yeux résignés la promesse du salut.

Leurs fastes modestes s'enrichissoient toutefois des plus illustres souvenirs. Ils avoient vu de puissants monarques abdiquer la pourpre devant leurs autels, et ils gardoient dans leurs reliquaires le sceptre d'Amédée et la double couronne de Charles-Quint.

Ils avoient donné des chefs au monde chrétien; à l'Église, des Pères et des orateurs; à la vérité, des interprètes et des martyrs.

Leurs fondateurs étoient des élus que Dieu avoit inspirés; leurs réformateurs, de courageux enthousiastes que l'infortune avoit instruits.

C'est au milieu d'eux que mûrit le génie de cet Abailard, dont la mémoire est liée à tous les sentiments de piété et d'amour.

C'est dans l'obscurité de leurs cellules que Rancé cacha ses regrets, et que cet esprit ingénieux, qui avoit deviné à douze ans les beautés délicates d'Anacréon, embrassa librement, à l'âge du plaisir, des austérités dont notre foiblesse s'étonne.

Enfin, leurs habitudes, leurs mœurs, et jusqu'à leurs vêtements, participoient du caractère noble et sévère de leur mission.

Presque contemporains du vrai culte, leur origine remontoit d'ailleurs aux esséniens de la Syrie, aux thérapeutes du lac Mœris.

Les déserts de l'Afrique et de l'Asie parloient de leurs grottes et de leurs thébaïdes.

Ils vivoient en commun comme le peuple de Lycurgue, et se traitoient de frères comme les jeunes guerriers thébains.

Ils avoient des remèdes comme les psylles, et des secrets comme les prêtres d'Isis.

Quelques-uns s'abstenoient de la chair des animaux et de l'usage de la parole, comme les élèves de Pythagore. Il y en avoit qui portoient la tunique et le bonnet des Phrygiens, et d'autres qui ceignoient leurs reins, comme les hommes des anciens jours.

Les ordres de femmes ne présentoient pas des harmonies moins merveilleuses.

Leur vie étoit chaste comme celle des Muses. Elles chantoient d'une voix mélodieuse, et habitoient des lieux retirés, comme elles.

Certaines avoient des voiles et des bandeaux comme les vestales, ou des robes traînantes comme les veuves

romaines, et des casques ou des armures comme les filles sarmates.

On en voyoit qui prenoient soin des petits enfants délaissés, comme autant de nouvelles mères données par la Providence, et d'autres qui pansoient les blessures des braves, comme les princesses des siècles héroïques et les châtelaines des vieilles guerres.

Elles gardoient la mémoire des Héloïse et des Chantal, des Louise et des La Vallière ; elles citoient les noms de plusieurs filles, de plusieurs amantes de rois qui avoient échangé parmi elle les atours du faste et les illusions de la volupté contre la bure et les travaux de la pénitence.

Enfin, plus j'approfondis l'histoire de ces moines si décriés, plus l'étendue de leurs travaux m'impose d'admiration et de respect.

Chevaliers de la foi à Rhodes et à Jérusalem; holocaustes de la foi chez les idolâtres ; conservateurs des lumières dans toute l'Europe, et propagateurs de la morale sur les deux hémisphères ; artistes et lettrés à la Chine; législateurs au Paraguay; instituteurs de la jeunesse dans les grandes villes, et patrons des pèlerins dans les bois ; hospitaliers sur le mont Saint-Bernard, et rédempteurs des captifs sous le froc de la Merci, je ne sais si les torts qu'on leur reproche pourroient balancer tant de services; mais il m'est démontré qu'une institution parfaite seroit contradictoire à notre essence, et que s'il est vrai que les associations monastiques ne soient pas elles-mêmes sans inconvénients, c'est parce que le génie du mal a imprimé son sceau à toutes les créations humaines.

Qu'espérois-tu donc de tes orgueilleuses tentatives, novateur séditieux? Anéantissement ou perfection? Le premier de ces desseins est peut-être un crime; le second n'est à coup sûr que la plus vaine et la plus dangereuse des erreurs. Porte, si tu le veux, le flambeau

d'Érostrate dans l'édifice social, mon cœur est assez aigri pour t'approuver; mais puisque le ciel a voulu que nous habitassions une terre imparfaite, où rien n'est achevé que la douleur, n'essaye plus désormais, aux dépens de l'expérience de tous les temps, ces réformes partielles qui ne doivent servir de monuments qu'à ta nullité.

Eh quoi! ils ont analysé le cœur de l'homme, ils en ont sondé toutes les profondeurs, ils en ont étudié tous les mouvements, et ils n'ont pas pressenti une seule de ces occasions trop nombreuses pour lesquelles la religion avoit inventé les cloîtres! Terreurs d'une âme timide qui manque de confiance dans ses propres forces; expansion d'une âme ardente qui a besoin de s'isoler avec son Créateur; indignation d'une âme navrée qui ne croit plus au bonheur; activité d'une âme violente que la persécution a aigrie; affaissement d'une âme usée que le désespoir a vaincue; quels spécifiques opposent-ils à tant de calamités? Demandez aux suicides.

Voilà une génération tout entière à laquelle les événements politiques ont tenu lieu de l'éducation d'Achille. Elle a eu pour aliments la moelle et le sang des lions; et maintenant qu'un gouvernement qui ne laisse rien au hasard, et qui fixe l'avenir [1], a restreint le développement dangereux de ses facultés; maintenant qu'on a tracé autour d'elle le cercle étroit de Popilius, et qu'on lui a dit, comme le Tout-Puissant aux flots de la mer : Vous ne passerez pas ces limites, sait-on ce que tant de passions oisives et d'énergies réprimées peuvent produire de funeste? sait-on combien il est près de s'ouvrir au crime, un cœur impétueux qui s'est ouvert à l'ennui? Je le déclare avec amertume, avec effroi : le pistolet de Werther et la hache des bourreaux nous ont déjà décimés!

[1] Il est inutile de rappeler au lecteur que ceci a été écrit sous le règne de Napoléon.

CETTE GÉNÉRATION SE LÈVE, ET VOUS DEMANDE DES CLOÎTRES.

Paix sans mélange aux heureux de la terre! mais malédiction à qui conteste un asile à l'infortune! Il fut sublime le premier peuple qui consacra au nombre de ses institutions un lieu de repos pour les malheureux. Une bonne société pourvoit à tout, même aux besoins de ceux qui se détachent d'elle par choix ou par nécessité.

J'étois de retour dans les bâtiments supérieurs; et en m'appuyant contre un pilier gothique, orné de tristes emblèmes, je remarquai des caractères péniblement gravés sur une des faces de sa base. On y lisoit ce qui suit :

« En voyant l'aveuglement et les misères de l'homme, « et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa « nature, et regardant tout l'univers muet, et l'homme « sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré « dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, « ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, « j'entre en effroi comme un homme qu'on auroit em- « porté endormi dans une île déserte et effroyable, et « qui se réveilleroit sans connoître où il est, et sans « avoir aucun moyen d'en sortir; et sur cela j'admire « comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable « état. »

C'est Pascal qui a crayonné dans ces lignes toute l'histoire du genre humain.

JEAN SBOGAR

ROMAN HISTORIQUE

PRÉLIMINAIRES

Je ne dirai pas quelles circonstances me décidèrent à publier en 1818 le roman de *Jean Sbogar*, ébauché en 1812 aux lieux qui l'ont inspiré. Il me suffira de noter en passant que j'entrois alors dans une carrière très-sérieuse où je n'ai fait qu'un pas, et que cette considération me défendoit d'attacher mon nom au frontispice. La politique de Jean Sbogar eût été en effet une mauvaise recommandation pour l'homme qui alloit professer les sciences politiques dans la petite Tartarie ; et personne ne s'étonnera que l'auteur, reconnu malgré ses précautions, y ait été mis à l'*index* comme son livre. On pourra juger au reste, par l'opportunité de cette publication, du haut esprit de convenance et d'aptitude aux concessions intéressées qui m'a dirigé dans toutes les grandes affaires de ma vie.

Le succès me dédommagea un peu cette fois des vicissitudes de la faveur. L'anonyme me porta bonheur dans les journaux, où l'on a toujours toléré assez volontiers la vogue passagère d'un écrit nouveau, quand elle ne tire pas à conséquence pour

une réputation. L'impression d'un moment que produisit cette bagatelle étoit d'ailleurs fort étrangère au mérite intrinsèque du livre. Elle résultoit de la disposition générale des esprits que les événements des années antérieures avoient peu à peu ramenés aux doctrines de la liberté, et le caractère de mon héros m'avoit permis de porter à leur dernière expression des théories dont je suis loin d'accepter en tout point la responsabilité. Elle étoit grave alors, et le seroit peut-être aujourd'hui davantage si les prolétaires lisoient les romans. Je me réjouis de penser que les progrès de la civilisation n'en sont pas encore venus là, et que les rêveries de mon Gracchus de Spalato n'exerceront pas plus d'influence jusqu'à nouvel ordre sur les sociétés savantes que celles du dieu qu'on adoroit à la rue Taitbout.

Il faut pourtant que ma brochure en deux volumes ait porté quelque empreinte d'un caractère d'homme, puisqu'on ne trouva qu'un homme à qui l'attribuer, et que ce fut (j'en demande humblement pardon à sa noble mémoire) mon illustre ami Benjamin Constant. Des journalistes qui se crurent mieux avisés, et qu'avoit trompés je ne sais quel mélange d'ascétisme d'amour et de philanthropie désespérée qui se confondent dans cette bluette, en accusèrent madame de Krudener, qui n'étoit pas un homme, et qui commençoit à n'avoir plus de sexe. Je n'intervins pas dans ce combat qui ne pouvoit durer longtemps. *Adolphe* et *Valérie* répondoient pour leurs auteurs.

Me voici parvenu à l'histoire du plus éclatant de mes succès, et je ne peux guère m'y tromper, car je ne suis pas ébloui par la quantité. Je raconte des faits, et c'en est assez pour mettre mon humilité à son aise. Je crois avoir dit quelque part qu'une préface étoit un ouvrage d'orgueil ; je le répète volontiers. Orgueil innocent du reste, et presque digne d'une tendre compassion, que celui qui se fonde sur le bruit d'un petit livre, et qui dure tout juste le temps de l'escorter du magasin sous le pilon, en attendant qu'il subisse une nouvelle métamorphose

dans les moules du cartonnier ! La vieille Marie de Gournay, digne fille d'alliance de Montaigne, a merveilleusement exprimé ma pensée dans un vers sublime qui feroit envie à nos jeunes et brillants poëtes :

L'homme est l'ombre d'un songe, et son œuvre est son ombre.

En vérité, *Jean Sbogar* n'est que mon ombre, tout au plus, ou je me suis grandement trompé sur la pauvre place que je tiens au soleil.

Le nom de l'auteur de *Jean Sbogar* revint à Paris de Sainte-Hélène. Ce n'est pas le plus long de mes voyages, mais c'est l'*odyssée* de ma renommée On ne la reprendra jamais à voler si loin. Napoléon, dont le goût littéraire n'étoit pas bien sûr, témoin sa prédilection pour les supercheries épiques de Macpherson et pour le pastiche homérique de Luce de Lancival, s'occupa de *Jean Sbogar* pendant deux jours. Les journaux anglois annoncèrent qu'il avoit passé une nuit à le lire, et quelques heures à l'annoter sur un exemplaire qui est resté, à ce qu'on m'a dit souvent, dans les mains du général Gourgaud. Quant au souvenir de mon nom, il ne seroit pas tout à fait nécessaire, pour supposer qu'il l'eût conservé, de lui attribuer la puissance de mémoire de César, qui appela, chacun par le sien, les quarante mille soldats dont il étoit accompagné dans les plaines de Pharsale. Si Napoléon a cru réellement, comme il l'a dicté à ses chroniqueurs, qu'il ne se soit fait, sous son règne, que vingt-six arrestations sans mandat judiciaire et sans écrous, sur lettres de cachet revêtues de sa signature impériale, j'aurois bien pu me trouver là. Cette particularité s'explique heureusement d'une manière encore plus naturelle, par un fait très-simple. Un des amis de Napoléon, à Saint-Hélène, avoit été le mien, à Paris, en 1814, et il savoit l'histoire de *Jean Sbogar*, dans un temps où je ne pensois pas à l'achever. Je suis fier, mais je suis sincère ; une pareille cir-

constance rabat beaucoup de l'illustration qui résulteroit pour moi d'avoir été deviné par Napoléon, et j'aurois renoncé volontiers à ce titre équivoque de gloire, s'il m'avoit été permis d'en faire tort à mon éditeur.

Quoi qu'il en soit, cette apostille, venue de haut lieu, excita probablement un instant de rumeur dans le bureau de rédaction des feuilletons bonapartistes, où je ne jouissois pas d'un grand crédit. Je suppose que ce fut d'abord une assez grave question que de savoir si l'auteur de *Jean Sbogar* avoit gagné quelque peu de chose en capacité, ou si Napoléon étoit tombé en enfance. Comme il n'étoit pas de ma destinée d'être posé dans une telle balance, j'ai aujourd'hui quelque pudeur à le dire. Tout en y réfléchissant, les rédacteurs, qui étoient gens habiles, et qui l'ont supérieurement prouvé depuis, convinrent d'un parti moyen. Il fut décidé qu'on n'invente rien en littérature, ce qui est tout à fait mon avis; que cela est défendu plus spécialement qu'à personne aux écrivains qui ne sont pas de l'Académie, ce que je n'admets pas d'une manière aussi exclusive, et que tout homme qui avoit osé composer *Jean Sbogar* seroit convaincu de l'avoir volé. Cette résolution passa, je dois le dire, à l'unanimité. Le procureur du roi n'informa point. Il avoit cependant beau jeu.

Byron parut tout juste, en françois, au milieu de la discussion, et on s'aperçut soudainement tant sont profondes les perspicacités de la malveillance, que mon malheureux voleur avoit été volé au *Corsaire*. Il est vrai que *Jean Sbogar* avoit quatre ou cinq ans de plus que son aînée d'invention ; mais on n'y regarde pas de si près quand on dispute avec l'agneau. La critique a un bon côté. Je lus Byron, que je connoissois à peine pour l'avoir entendu nommer deux ou trois fois à madame de Staël. Je l'ai lu souvent depuis avec une admiration dont il n'est pas redevable à ma reconnoissance. Le *Corsaire* ressemble à beaucoup de choses, comme tout ce que l'on écrira d'ici à la fin des siècles. Il m'a été impossible, et en fait mon

compliment à Byron, de lui trouver le moindre rapport avec *Jean Sbogar*. Certainement, ce n'étoit pas là le cas de dire, dans aucune acceptation possible, que les beaux esprits se rencontrent. Si j'avois été Byron, j'aurois porté plainte. Byron, qui savoit le françois précisément comme je sais l'anglois, ne se plaignit point. Il est mort sans avoir ouvert ni *Jean Sbogar*, ni les journaux où il en est question, et ce n'est pas de cela qu'il est mort.

Je ne me plaignis pas non plus. La bibliographie m'avoit bien quelques obligations. Je ne m'étois jamais sérieusement occupé que d'elle, et comme c'est son affaire d'éclairer les dates et de redresser les torts littéraires, j'espérois qu'elle me vengeroit, si jamais, bibliographie et moi, nous arrivions côte à côte par-devant la postérité. C'est alors que s'imprimoit, sur un papier magnifique, et décoré au frontispice de l'ancre scientifique des Aldes, l'excellent *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*. Le docte et ingénieux auteur se garda bien de me reprocher d'avoir volé Byron; il étoit trop fort pour cela sur le synchronisme des livres, et il estimoit à leur prix ces sornettes, bonnes tout au plus pour l'érudition d'un journal; mais, après avoir fait justice de cette polémique *aigre-douce*, à laquelle il oublioit probablement que je n'avois pas concouru, il me déclara voleur, en sa qualité de jury-critique. Il n'y avoit que le nom du volé de changé. Vous me direz que les voleurs ne savent pas toujours le nom des gens qu'ils volent; mais vous seriez peut-être aussi embarrassé que moi si on vous accusoit d'avoir volé Zchocke.

Cette notule beaucoup plus *aigre-douce*, pour ne pas dire plus aigre, que ma polémique, à laquelle je n'avois jamais pensé, me plongea dans une cruelle consternation. Je me trouvois atteint et convaincu, dans un livre doué du principe de vie, du crime d'avoir volé Zchocke, moi qui ne voudrois voler personne au monde, fût-ce Zchocke, moi qui ne connoissois pas Zchocke, bien qu'il eût été traduit par Lamartelière, et

qu'il se trouvât de ladite traduction dudit Zchocke un exemplaire en papier vélin à dos de maroquin bleu dans la bibliothèque de M. Renouard; moi qui n'étois pas digne de connoître Zchocke en 1815, puisque je ne connoissois pas Byron! J'allai demander partout des nouvelles de Zchocke. Au diable qui avoit ouï parler de Zchocke! Je commençois à me persuader enfin que la pièce de Zchocke n'existoit qu'à un exemplaire, qui tenoit sa place chez M. Renouard, parmi tant d'autres précieuses raretés, quand mon bon camarade, M. de Pixérécourt, m'apprit que Zchocke étoit en effet l'auteur d'un drame qui n'avoit aucun rapport avec *Jean Sbogar*, et dont il avoit composé, lui, un mélodrame qui valoit cent fois mieux que *Jean Sbogar* et le drame de Zchocke. Je n'eus aucune peine à le croire, mais je ne voulois juger que pièces en main, tant j'avois à cœur, dans mon innocence littéraire, de n'avoir pas pillé Zchocke.

Je finis par le trouver. Quelle humiliation, grand Dieu! D'abord, mon héros s'appelle Jean Sbogar, celui de Zchocke Abelino : et mon savant confrère à l'ancienne Académie celtique, Éloi Johanneau, vous prouvera quand vous voudrez que c'est littéralement la même chose. En second lieu, Abelino est un grand seigneur qui se fait passer pour un bandit, et Jean Sbogar un bandit qui se fait passer pour un grand seigneur. Le plagiat devient sensible. Troisièmement, Abelino est marié avec la plus riche héritière de la République, et Jean Sbogar refuse d'épouser la jeune fille qu'il aime, de peur de la tacher de son infamie. Le larcin est flagrant. Quatrièmement, Abelino sauve son pays en trahissant la foi qu'il a jurée à des voleurs; et Jean Sbogar, qui n'a porté ses vues qu'à la liberté ou à l'échafaud, marche à la mort avec ses compagnons. Ici l'effronterie du vol va jusqu'à l'impudence. Enfin les deux actions se passent à Venise, où jamais on n'avoit eu l'idée de placer une autre action romanesque, et c'est, pour cette fois, comme si vous me preniez la main dans la poche de Zchocke!

Je suis très-sensible à cette partie de la critique littéraire qui implique des questions morales. Je n'avois rien eu à faire avec Zchocke, mais il me sembla que tout le monde pouvoit dire en me voyant passer : Voilà le plagiaire de Zchocke. J'avois appris que Zchocke étoit un de ces talents éminents qu'on ne rencontre pas souvent sur la route des réputations, et sur cette route-là j'étois bien sûr de mon *alibi ;* mais cela ne me tranquillisoit pas. J'avois des visions de Zchocke et d'Abelino. J'avois des cauchemars d'Abelino et de Zchocke ; j'en fis une grosse maladie dont je ne fus sauvé que par le sentiment de ma vertu. Je tenois en effet une bien grande consolation en réserve dans le for intérieur de ma conscience injustement soupçonnée : c'est que je n'avois eu besoin de prendre *Jean Sbogar* à personne, puisque je devois au hasard l'avantage peu envié, selon toute apparence, de l'avoir connu assez particulièrement.

Pendant que j'y réfléchissois, il arriva une chose fort singulière: c'est qu'on oublia aussi complétement mon livre que s'il n'avoit jamais paru. Il fallut me résoudre à garder ma défense pour la troisième édition. Aujourd'hui que revoilà *Jean Sbogar*, et qu'il en sera peut-être question jusqu'à demain, je me vois obligé de déclarer que personne au monde n'a de plagiat à m'imputer dans cette affaire, si ce n'est, peut-être, le greffier des assises de Laybach en Carniole, l'honnête M. Repisitch, qui voulut bien me donner, dans le temps, les pièces de la procédure en communication, pour y corriger quelques germanismes esclavonisés dont il craignoit de s'être quelquefois rendu coupable dans la chaleur de la rédaction. Je proteste en outre que tout ce que j'ai pris dans son dossier se réduit à certains faits que je n'aurois pas pu mieux inventer, quand j'aurois été Zchocke, et qu'il n'y a rien dans mon cœur qui me reproche de lui avoir fait tort d'une seule des formes de son style, ce bon M. Repisitch étant très-entêté sur le classique du greffe, qui n'est pas celui du roman.

On vous dira en Istrie, en Croatie, en Dalmatie, quand vous prendrez la peine d'en tirer des informations, que je n'ai pas fait un grand effort d'esprit pour inventer le nom de Jean Sbogar. Mon principal personnage s'appeloit ou se faisoit appeler Jean Sbogar, et je présume que les petits enfants des bords du golfe de Trieste vous l'attesteroient encore comme moi, car le nom des chefs de voleurs a le même privilége que celui des conquérants : on s'en souvient partout où ils ont passé. La cour de justice qui le condamna étoit présidée par M. le comte Spalatin. Les juges que je me rappelle étoient M. de Koupferschein et M. de Giscelon; les hautes fonctions du ministère public étoient exercées, avec la toute-puissance d'un jeune et précieux talent, par M. Desclaux, procureur général impérial, qui tient maintenant une place distinguée parmi les avocats de la cour de cassation, et qui me défendroit volontiers, si j'avois besoin de son secours en dernier ressort, de la méchante imputation d'avoir pris *Jean Sbogar* dans une tragédie de Zchocke. Il sait que je l'ai trouvé tout fait.

Jean Sbogar ne fut cependant remarqué du tribunal que par cette expression plus qu'humaine de physionomie qui étoit le trait caractéristique de son signalement, et qui le faisoit tenir, selon l'expression de Schiller, de l'ange, du démon et du dieu. L'intérêt moral de sa défense consistoit à mourir sous le nom obscur d'un simple aventurier morlaque, en se dérobant à toute identité avec le ménechme éblouissant dont le déshonneur devoit froisser toutes ses amitiés et flétrir toutes ses amours. Il ne répondit aux questions de ses juges que par l'affirmative ou la négative esclavonne, et s'il faillit se trahir, ce fut seulement à la lecture du jugement capital, prononcé en françois, et qui ne frappoit en lui qu'un bandit vulgaire. La nuit s'avançoit au point qu'on venoit d'être obligé d'apporter des flambeaux. J'étois debout contre sa banquette; je remarquai qu'il écoutoit cette langue qu'il avoit refusé de comprendre, et qu'un regard de joie illumina ses yeux, quand il put recon-

noître au texte de la condamnation qu'elle avoit écarté les faits relatifs à ses pseudonymies d'Allemagne et d'Italie. Ce regard radieux de bonheur, je l'interceptai peut-être, car il n'en fut pas question au parquet. Voilà pourquoi j'ai écrit une nouvelle intitulée *Jean Sbogar*.

La condamnation de Jean Sbogar étoit un fait légal auquel il ne manquoit que la sanction matérielle d'une exécution de sang; mais le cérémonial coquet de nos codes philanthropiques exigeoit un appareil inconnu dans le pays. Il fallut donc que Jean Sbogar se résignât à implorer dans son cachot le jour de délivrance où un charpentier de la ville des Argonautes parviendroit à élever à élever sur des tréteaux deux longs poteaux parallèles, et où le taillandier carniolan consentiroit à y ajuster un couteau propre à couper une tête d'homme. Les essais furent si gauches et si malheureux, qu'il forcèrent probablement les hommes d'État à désespérer de la civilisation de l'Illyrie. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous la quittâmes quelques mois après, avec peu de confiance dans la perfectibilité des nations conquises. Nous ne lui avions pas même laissé la guillotine.

Jean Sbogar, affranchi par un jugement en forme de la seule inquiétude qui eût troublé son sommeil, devint plus communicatif, et s'ouvrit sans difficulté aux hommes dans lesquels il croyoit pouvoir placer quelque foi, surtout quand ils lui offrirent la garantie jusqu'alors inviolée des serments du carbonarisme. C'est alors que je le vis à deux ou trois reprises, fort supérieur au Jean Sbogar que j'ai tenté de peindre, et peut-être à tous les types du même caractère qu'offrent le roman et la poésie, depuis le capitaine Larcque de Cervantes, jusqu'au Charles Moor des *Voleurs*. Il parloit avec élégance, et souvent éloquemment, le françois, l'italien, l'allemand, le grec moderne et la plupart des dialectes slaves. Quelques-unes des phrases fort hérétodoxes en politique, dont j'ai composé ses *Tablettes*, sont tirées de sa conversation avec une scrupuleuse littéralité. J'ajouterai seulement quelques détails à son portrait

pour les lecteurs qui veulent tout savoir, et qui ne pardonnent pas au *nouvellier* de s'éloigner de l'historien dans les moindres particularités ; mais on ne sauroit contenter tous les goûts. N'ai-je pas eu quelques disputes avec les femmes pour lui avoir laissé des boucles d'oreilles?

Jean Sbogar n'avoit pas les cheveux de ce blond doré qui prête une beauté pittoresque de plus aux têtes gracieuses du Nord et de l'Occident. Il tiroit à peu près sur le rouge cuivre, couleur fort estimée au nord de l'Italie, mais qui n'est pas de mise à Paris, et dont j'aurois d'autant plus de peine à faire comprendre le charme, que la seule comparaison qui me soit venue est un sacrifice aux conventions du langage. Elle n'exprime pas leur nuance qui varioit aux yeux de la lumière de tous les reflets de dix métaux confondus dans la fournaise, depuis le moment où ils en débordent en flamboyant, jusqu'au moment où ils y noircissent refroidis. On pourroit cependant se faire une idée du caprice des couleurs de leurs touffes épaisses et flottantes quand on a vu l'éruption d'un volcan du commencement à la fin. Par une singulière bizarrerie de la nature, sa moustache et sa barbe, qu'il portoit longue au cachot, étoient d'un noir d'acier bruni.

L'habitude du cheval avoit arqué remarquablement les jambes de Jean Sbogar, mais son buste étoit si large, surtout aux épaules, qu'on ne s'étonnoit pas que ses supports eussent fléchi sous le poids. Son cou paroissoit au contraire extrêmement grêle vers le bas, peut-être à cause de sa longueur. Il plaisantoit avec une gaieté horrible sur cet avantage de sa conformation, et cet effrayant badinage étoit tel, que j'aime mieux le laisser deviner que de l'écrire.

Le signalement n'avoit pas pu oublier la main blanche, délicate et féminine de Jean Sbogar, qui contrastoit, à la vérité, d'une manière extraordinaire avec le reste de ses formes sveltes, mais robustes, et presque athlétiques. Je n'en ai point vu de plus jolie ; on auroit jugé à la regarder qu'elle étoit tout

au plus capable de supporter les quatorze joyaux qui la paroient le jour de son arrestation, et qui furent estimés quatre-vingt mille francs, et qui, révérence gardée pour le bijoutier expert, en valoient probablement davantage. On ne se seroit pas douté, si l'on l'avoit vue sortir de la manche d'un domino de Venise, qu'elle fût capable de soutenir une épée, et bien moins encore de la manier avec dextérité à la tête d'un escadron ; elle auroit cependant émietté, si elle en avoit pris la peine, des barreaux, des verrous, des grilles, des portes de fer.

Il manqueroit quelque chose au portrait de Jean Sbogar si je n'en esquissois le grand trait moral : c'étoit une sorte de morgue royale qui se manifestoit dans toute sa personne, dans son port, dans ses attitudes, dans son regard souverain, dans son dédaigneux sourire, dans sa parole haute, brusque et impérative, mais surtout dans le pli rude et menaçant qu'il rouloit, creusoit en sillons, brisoit en angles aigus, croisoit, pour ainsi dire, en éclairs entre ses sourcils, à la plus légère contradiction. Cette manifestation farouche d'une volonté despotique m'auroit fait horreur du haut d'un trône, mais je ne saurois exprimer combien je la trouvai sublime sur la paille du condamné, entre les guichetiers soumis qui l'entouroient comme des chambellans, et qui recevoient comme des grâces les ordres de l'infortuné que la justice venoit de donner au bourreau.

Une nuit, les portes de la prison furent ouvertes par un événement de force majeure, tout à fait étranger à Jean Sbogar et à sa troupe, et que je raconterai peut-être ailleurs si l'occasion s'en présente, ou si l'on ne s'ennuie de m'entendre conter. Tous les prisonniers s'enfuirent ; le concierge disparut ; ses employés se dispersèrent. Au lever du soleil, toutes les issues étoient libres. Jean Sbogar sortit le dernier, mit en sûreté une vieille femme que l'arrêt avoit frappée avec lui, et que le système de l'accusation présentoit comme sa mère, alla chercher son cheval à une auberge du faubourg de Cracaw où il l'avoit laissé, lui fit donner de l'avoine, prit la route d'Istrie et coucha

le soir à Adelsberg; deux jours après, il fut enveloppé dans l'antique masure de Duino, et le reste se passa ainsi que je l'ai dit, ou à peu près, car je ne pensois pas que le roman fût tenu à l'exactitude de la gazette, et quiconque s'entend à ce genre de composition ne s'étonnera point que j'aie supprimé l'épisode surabondant de Laybach, malgré sa péripétie, pour arriver plus vite au dénoûment de Mantoue. Là mourut Jean Sbogar sur l'échafaud qui avoit bu, dit-on, en six mois, le sang d'un millier de ses compagnons, chose difficile à croire et que je ne garantis pas. A Mantoue, jamais charpentiers ni taillandiers n'avoient failli à l'appel de l'autorité, quand il s'agissoit des préparatifs d'un supplice. L'instrument officiel de l'assassinat juridique s'y étoit conservé par tradition, de temps immémorial, comme dans la plus grande partie de la péninsule italique, ce qui est suffisamment prouvé aux amateurs des monuments et des *humanités* du moyen âge, par une des admirables estampes dont Bonasone enrichit à Bologne en 1555 les fastidieux emblèmes du noble Achille Bocchius, et que les bibliomanes recherchent peu dans les exemplaires retouchés en 1574 par Augustin Carrache. La perfectibilité aura beau dire et beau faire : la guillotine n'est pas de son invention.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer ne sont pas entièrement inconnus partout. M. Percival Gordon, qui a pris la peine de traduire *Jean Sbogar* en anglois, sur la première édition, déclare dans sa préface de 1820 que Jean Sbogar est un personnage historique, dont la renommée aventureuse remplit encore les États vénitiens. Ce n'est du moins pas en Angleterre qu'on m'a imputé l'imitation subreptice d'un poëme anglois qui n'y manque pas de popularité, et cela me console.

Je n'ai plus qu'à parler de ce qui distinguera cette édition des précédentes, et c'est plutôt l'affaire du libraire que la mienne. Les corrections seront assez nombreuses; elles seroient innombrables si j'avois le courage difficile de relire attentivement ce

que j'ai écrit il y a vingt ans. On concevra sans peine qu'il y a beaucoup de fautes à laisser dans un livre qu'on n'est pas le maître de détruire tout d'une pièce. Le ciel m'est témoin que c'est là le seul avantage que me fassent regretter aujourd'hui les mauvaises chances de ma fortune, emportée dans un naufrage plus grand et plus mémorable que le mien. *Plectuntur Achivi.*

Les *Tablettes* sont augmentées de plusieurs pages que mes amis avoient supprimées sur le premier manuscrit, dans quelques accès de prudence politique dont le motif m'échappe totalement, car je ne les trouve pas plus insensées et pas plus furieuses que les autres. On sait ce que j'en pense, et pourquoi je les donne.

Ce qui résultera de plus essentiel de ces longues et ennuyeuses élucubrations, c'est que *Jean Sbogar* n'est ni de Zchocke, ni de Byron, ni de Benjamin Constant, ni de madame de Krudener ; c'est qu'il est de moi ; et cela étoit fort essentiel à dire pour l'honneur de madame de Krudener, de Benjamin Constant, de Byron et de Zchocke.

JEAN SBOGAR [1]

I

> Hélas! qu'est-ce que cette vie où ne manquent jamais les afflictions et les misères, où tout est plein de pièges et d'ennemis! car le calice de la douleur n'est pas plutôt épuisé qu'il se remplit de nouveau; et un ennemi n'est pas plutôt vaincu qu'il s'en présente d'autres pour combattre à sa place.
>
> IMITATION DE J.-C.

Un peu plus loin que le port de Trieste, en s'avançant sur les grèves de la mer, du côté de la baie verdoyante de Pirano, on trouve un petit ermitage, depuis longtemps abandonné, qui étoit autrefois sous l'invocation de saint André, et qui en a conservé le nom. Le rivage, qui va toujours en se rétrécissant vers cet endroit, où il semble se terminner entre le pied de la montagne et les flots de l'Adriatique, semble gagner en beauté à mesure qu'il perd en étendue; un bosquet presque impénétrable de figuiers et de vignes sauvages, dont les fraîches vapeurs du golfe

[1] La première édition de ce roman est de 1818. — La seconde, corrigée et augmentée, de 1820. — La troisième, de 1832. — La quatrième, de 1840. « *Jean Sbogar*, dit avec raison M. Francis Wey, dans la *Vie de Charles Nodier*, est la première excursion de la poésie française au delà du Rhin. Les guerres impériales avaient exercé sur nous peu d'influence : *Jean Sbogar* en eut une fort grande. Madame de Staël popularisa moins que Nodier le goût de Burger et de Schiller; elle éveilla la curiosité. Nodier

entretiennent le feuillage dans un état perpétuel de verdure et de jeunesse, entoure de toutes parts cette maison de recueillement et de mystère. Quand le crépuscule vient de s'éteindre, et que la face de la mer, légèrement ridée par le souffle serein de la nuit, commence à balancer l'image tremblante des étoiles, il est impossible d'exprimer tout ce qu'il a d'enchantement dans le silence et le repos de cette solitude. A peine y distingue-t-on, à cause de sa continuité qui le rend semblable à un soupir éternel, le bruit doux des eaux qui meurent sur le sable : rarement une torche qui parcourt l'horizon avec la nacelle invisible du pêcheur jette sur les flots un sillon de lumière qui s'étend ou diminue selon l'agitation de la mer; elle disparoît bientôt derrière un banc de sable, et tout rentre dans l'obscurité. En ce beau lieu, les sens, tout à fait inoccupés, ne troublent d'aucune distraction les pensées de l'âme, elle y prend librement possession de l'espace et du temps, comme s'ils avoient déjà cessé de se renfermer pour elle dans les limites étroites de la vie ; et l'homme, dont le cœur plein d'orages ne s'ouvroit plus qu'à des sentiments tumultueux et violents, a compris quelquefois le bonheur d'un calme profond, que rien ne menace, que rien n'altère, en s'arrêtant à l'ermitage de Saint-André.

Près de là s'élevoit, en 1807, un château d'une architecture simple, mais élégante, qui a disparu dans les dernières guerres. Les habitants l'appeloient *la casa*

excita les passions. » — Ceci était écrit en 1844, et les événements qui se sont passés depuis ont donné à *Jean Sbogar* un intérêt nouveau. Les théories dont parle Nodier dans les préliminaires, et qui se trouvent résumées comme une fantaisie pessimiste dans les *Tablettes de Lothario*, ont reçu depuis le baptême de la politique. Ce que notre auteur présentait en raillant comme le rêve d'un esprit malade, comme un réquisitoire romantique contre la société humaine, a été depuis présenté comme une science par les hommes qui n'ont de sérieux qu'un immense orgueil. Il est piquant de voir Nodier pressentir ainsi, à trente ans de distance, les exagérations humanitaires de nos sophistes et de nos charlatans, et formuler dans un roman sans prétention leurs maximes les plus avancées.

(*Note de l'Éditeur.*)

Monteleone, du nom italianisé d'un émigré françois, qui étoit mort depuis peu, laissant une fortune immense qu'il avoit acquise dans le commerce. Ses deux filles l'habitoient encore. M. Alberti, simple négociant, son gendre et son associé, avoit été enlevé par la peste, à Salonique. Peu de mois après, M. de Montlyon perdit sa femme, mère de sa seconde fille. Madame Alberti étoit d'un autre mariage. Naturellement porté à la tristesse, il s'y étoit abandonné sans réserve depuis ce dernier malheur. Une sombre mélancolie le consumoit lentement entre ses deux enfants, dont les caresses même ne pouvoient le distraire. Ce qui lui restoit de son bonheur ne faisoit que lui rappeler amèrement ce qu'il en avoit perdu. Le sourire ne parut renoître sur ses lèvres qu'aux approches de la mort. Quand il sentit que son cœur alloit se glacer, son front chargé d'ennuis s'éclaircit un moment; il saisit les mains de ses filles, les porta sur ses lèvres, prononça le nom de Lucile et d'Antonia, et il expira.

Madame Alberti avoit trente-deux ans. C'étoit une femme sensible, mais d'une sensibilité douce et un peu grave, qui n'étoit pas susceptible d'éclats et de transports. Elle avoit beaucoup souffert, et aucune des impressions pénibles de sa vie n'étoit entièrement effacée de son âme; mais elle conservoit ses souvenirs, sans les nourrir à dessein. Elle ne se faisoit point une occupation de sa douleur, et elle ne repoussoit pas les sentiments qui rattachent par quelques liens ceux dont les liens les plus chers ont été brisés. Elle ne se piquoit point du courage de la résignation ; elle en avoit l'instinct. Une imagination d'ailleurs très-mobile, et facile à s'égarer sur une foule d'objets divers, la rendoit plus propre à recevoir des distractions, et même à en chercher. Longtemps fille unique et seul objet des soins de sa famille, elle avoit eu une éducation brillante ; mais l'habitude de céder aux événements sans résistance ayant rendu le plus

souvent inutile l'usage de son jugement, sa manière d'apprécier les choses tenoit moins du raisonnement que de l'imagination. Personne n'étoit moins exalté, et cependant personne n'étoit plus romanesque, mais c'étoit à défaut de connoître le monde. Enfin, le passé avoit été si sévère pour elle, qu'elle ne pouvoit plus aspirer à un état très-heureux ; mais son organisation la défendoit également d'un malheur absolu. Quand elle eut perdu son père, elle regarda Antonia comme sa fille. Elle n'avoit point d'enfants, et Antonia venoit d'atteindre à sa dix-septième année. Madame Alberti se promit de veiller à son bonheur ; ce fut sa première pensée, et cette pensée adoucit l'amertume des autres. Madame Alberti n'auroit jamais pu comprendre le dégoût de la vie, tant qu'elle sentoit la possibilité d'être utile et de se faire encore aimer.

La mère d'Antonia avoit succombé à une maladie de poitrine : Antonia ne paroissoit pas atteinte de cette affection, souvent héréditaire ; mais elle sembloit n'avoir puisé, dans un sein déjà habité par la mort, qu'une existence fragile et imparfaite. Elle étoit grande cependant, et aussi développée qu'on l'est ordinairement à son âge : seulement il y avoit dans sa taille élancée et svelte un abandon qui annonçoit la faiblesse; sa tête, d'une expression gracieuse et pleine de charmes, un peu penchée sur son épaule ; ses cheveux, d'un blond clair, rattachés avec négligence; son teint d'une blancheur éclatante, à peine animé d'une légère nuance de l'incarnat le plus doux: son regard un peu voilé, qu'un défaut naturel de l'organe rendoit timide et inquiet, et qui devenoit d'un vague triste en cherchant les objets éloignés, tout en elle donnoit l'idée d'un état habituel de langueur et de souffrance. Elle ne souffroit point; elle vivoit imparfaitement et comme avec une espèce d'effort. Accoutumée dès l'enfance aux plus vives émotions, cet apprentissage douloureux n'avoit point émoussé sa sensibilité, et ne

l'avoit pas rendue moins accessible aux émotions moins profondes; elle les subissoit toutes, au contraire, avec la même force. Il sembloit que son cœur n'avoit qu'une manière de sentir, parce qu'il n'avoit encore qu'un sentiment, et que tout ce qu'il éprouvoit lui rappeloit les mêmes douleurs, la perte de sa mère et de son père : aussi la moindre circonstance réveilloit en elle cette funeste faculté de s'associer aux peines des autres. Tout ce qui pouvoit permettre à son imagination cette liaison d'idées lui arrachoit des larmes, ou la frappoit d'un frémissement subit. Ce tremblement étoit si fréquent, que les médecins l'avoient regardé comme une maladie. Antonia, qui savoit qu'il cessoit d'être avec sa cause, ne partageoit pas leur inquiétude; mais elle avoit conclu de bonne heure, de cette circonstance et de quelques autres, qu'il y avoit quelque chose de particulier dans son organisation. De conséquences en conséquences, elle vint à penser qu'elle étoit, jusqu'à un certain point, disgraciée de la nature. Cette persuasion augmenta sa timidité et surtout son penchant pour la solitude, au point d'alarmer madame Alberti, qui s'alarmoit aisément comme tous ceux qui aiment.

Leur promenade ordinaire étoit sur les bords du golfe, jusqu'aux premiers palais qui annoncent l'entrée de Trieste. De là les yeux s'étendent sur la mer, et de distance en distance, sur quelques points plus ou moins rapprochés qui échappoient à la vue d'Antonia, mais que madame Alberti lui avoit rendus en quelque sorte présents à force de les lui décrire. Il n'y avoit pas de jours qu'elle ne l'entretînt des grands souvenirs qui peuplent cette contrée poétique, des Argonautes qui l'avoient visitée, de Japix qui avoit donné son nom à ses habitants, de Diomède et d'Anténor qui leur avoient donné des lois.

— En faisant le tour de l'horizon, et après avoir parcouru cette ligne lointaine d'un bleu foncé, qui se déta-

che de l'azur plus clair du ciel, peux-tu distinguer, lui disoit-elle, une tour dont le sommet réfléchit les rayons du soleil? C'est celle de la puissante Aquilée, une des anciennes reines du monde. Il en reste à peine quelques ruines. Non loin de là coule un fleuve que mon père m'a montré dans mon enfance, le Timave, qui a été chanté par Virgile. Cette chaîne de montagnes qui couronne Trieste s'élève presque à pic au-dessus de ses murailles, et se développe à notre droite, depuis le hameau d'Opschina, sur une étendue incalculable, sert d'asile à une foule de peuples célèbres dans l'histoire ou intéressants par leurs mœurs. Là, vivent ces braves Tyroliens dont tu aimas toujours le génie agreste, le courage et la loyauté; ici, ces aimables paysans du Frioul, dont les danses pastorales et les chansons joyeuses sont devenues européennes. En revenant vers nous, tu dois remarquer un peu plus haut que les derniers mâts du port, au-dessus des toits du Lazaret, une partie de la montagne, qui est infiniment plus obscure que les autres, qui les domine de beaucoup, et dont l'aspect gigantesque et ténébreux inspire le respect et la terreur; c'est le cap de Duino. Le château qui occupe le faite, et dont je vois d'ici les créneaux, passe pour avoir été construit du temps d'une ancienne invasion des barbares : le peuple l'appelle encore le palais d'Attila. Pendant les guerres civiles d'Italie, Dante, proscrit de Florence, y chercha un asile. On prétend que ce séjour sinistre lui inspira le plan de son poëme, et que c'est là qu'il entreprit de peindre l'enfer. Depuis, il a été habité tour à tour par des chefs de parti et par des voleurs. Dans ce siècle où tout se décolore, je crains qu'il ne soit tombé en partage à quelque châtelain paisible, qui aura dépeuplé de démons ses tours formidables pour y faire nicher des colombes

Tel étoit le plus souvent le sujet des entretiens de madame Alberti avec sa sœur, à qui elle cherchoit à inspirer peu à peu le désir de voir des objets nouveaux,

dans l'espérance de produire sur ses idées habituelles une diversion favorable; mais le caractère d'Antonia n'avoit pas assez de ténacité pour suivre longtemps l'impulsion d'un désir curieux. Elle étoit trop foible, et se défioit trop d'elle-même pour oser concevoir une volonté hors de son état, et comme son abattement lui paraissoit naturel, elle ne pensoit pas à en sortir. Il falloit autre chose qu'un simple motif de curiosité pour l'y déterminer. Le tombeau de ses parents était tout ce qu'elle connoissoit du monde, et elle ne supposoit pas qu'il y eût quelque chose à chercher au delà.

— Mais la Bretagne, lui disoit madame Alberti, la Bretagne est ta patrie.

— Ce n'est pas là qu'ils sont morts, répondoit Antonia en l'embrassant, et leur souvenir n'y habite pas.

II

> Ce sont des hommes redoutables que le désir de voir du sang tient éveillés pendant les plus longues nuits d'hiver, et qui égorgeroient une jeune mariée pour avoir son collier de perles.
>
> COVDOLA.

L'Istrie, successivement occupée et abandonnée par des armées de différentes nations, jouissoit d'un de ces moments de liberté orageuse qu'un peuple foible goûte entre deux conquêtes. Les lois n'avoient pas encore repris leur force, et la justice suspendue sembloit respecter jusqu'à des crimes qu'une révolution pouvoit rendre heureux. Dans les grandes anxiétés politiques, il y a une sorte de sécurité attachée à la bannière des scélérats; elle peut devenir celle de l'État et du monde, et les hommes mêmes qui se croient vertueux la respectent par prudence. La multiplicité des troupes irrégulières,

Universitas BIBLIOTHECA

levées au nom de l'indépendance nationale et presque à l'insu des rois, avoit familiarisé les citoyens avec ces bandes armées, qui descendoient à tout moment des montagnes, et qui se répandoient de là sur tous les bords du golfe. Presque toutes étoient animées des sentiments les plus généreux, conduites par le dévouement le plus pur ; mais par derrière elles se formoit du rebut de ces hommes violents, pour qui les désordres de la politique ne sont qu'un prétexte, une ligue redoutable à tous les gouvernements et désavouée de tous. Ennemie décidée des forces sociales, elle tendoit ouvertement à la destruction de toutes les institutions établies. Elle proclamoit la liberté et le bonheur, mais elle marchoit accompagnée de l'incendie, du pillage et de l'assassinat. Dix villages fumants attestoient déjà les horribles progrès des *Frères du bien commun*. C'est ainsi que s'étoit nommée d'abord, avant de se mettre au-dessus de toutes les convenances et de violer toutes les lois, la troupe sanguinaire de Jean Sbogar.

Les brigands avoient paru à Santa-Croce, à Opschina, à Materia ; on assuroit qu'ils occupoient même le château de Duino, et que c'étoit du pied de ce promontoire qu'ils se jetoient, à la faveur de la nuit, comme des loups affamés, sur tous les rivages du golfe, où ils portoient la désolation et la terreur. Les peuples épouvantés se précipitèrent bientôt sur Trieste. La *casa Monteleone* surtout étoit loin d'être un asile sûr. Un bruit s'étoit répandu qu'on avoit vu Jean Sbogar lui-même errer, au milieu des ténèbres, sous les murailles du château. La renommée lui donnoit des formes colossales et terribles. On prétendoit que les bataillons effrayés avoient reculé à son seul aspect. Aussi n'étoit-ce point un simple paysan d'Istrie ou de Croatie, comme la plupart des aventuriers qui l'accompagnoient. Le vulgaire le faisoit petit-fils du fameux brigand Sociviska, et les gens du monde disoient qu'il descendoit de Scanderberg, le Pyr-

rhus des Illyriens modernes. Les hommes simples, qui sont toujours amoureux des merveilles, ornoient son histoire des épisodes les plus singuliers et les plus divers; mais on s'accordoit à avouer qu'il étoit intrépide et impitoyable. En peu de temps, son nom avoit acquis le crédit d'une tradition des temps reculés, et dans le langage figuré de ce peuple, chez qui toutes les idées de grandeur et de puissance se réunissent dans celles d'un âge avancé, on l'appeloit le vieux Sbogar, quoique personne ne sût quel nombre d'années avoit passé sur sa tête, et qu'aucun de ses compagnons, tombé entre les mains de la justice, n'eût pu donner sur lui le moindre renseignement.

Madame Alberti, qu'une imagination facile à ébranler disposoit à accueillir les idées extraordinaires, et qui s'étoit occupée de Jean Sbogar depuis le moment où le nom de cet homme avoit frappé ses oreilles pour la première fois, ne tarda pas à sentir la nécessité de quitter la *casa Monteleone* pour Trieste; mais elle cacha ses motifs à Antonia, dont elle redoutoit la sensibilité. Celle-ci avoit entendu parler aussi des *Frères du bien commun* et de leur capitaine; elle avoit pleuré sur les crimes dont ils se rendoient coupables, quand le récit lui en étoit parvenu; mais cette impression laissoit peu de traces dans son esprit, parce qu'elle comprenoit mal les méchants; il sembloit qu'elle évitât de penser à eux pour n'être pas forcée de les haïr. Ce sentiment passoit la mesure de ses forces.

La position de Trieste a quelque chose de mélancolique qui serreroit le cœur si l'imagination n'étoit pas distraite par la magnificence des plus belles constructions, par la richesse des plus riantes cultures. C'étoit le revers d'un rocher aride, embrassé par la mer; mais les efforts de l'homme y ont fait naître les dons les plus précieux de la nature. Pressé entre la mer immense et des hauteurs inaccessibles, il offroit l'image d'une prison;

l'art, vainqueur du sol, en a fait un séjour délicieux. Ses bâtiments, qui s'étendent en amphithéâtre depuis le port jusqu'au tiers de l'élévation de la montagne, et au delà desquels se développent, de degrés en degrés, des vergers d'une grâce inexprimable, de jolis bois de châtaigniers, des buissons de figuiers, de grenadiers, de myrtes, de jasmins, qui embaument l'air, et au-dessus de tout cela la cime austère des Alpes illyriennes, rappellent aux voyageurs qui traversent le golfe l'ingénieuse invention du chapiteau corinthien : c'est une corbeille de bouquets, frais comme le printemps, qui repose sous un rocher. Dans cette solitude ravissante, mais bornée, on n'a rien négligé pour multiplier les sensations agréables. La nature a donné à Trieste une petite forêt de chênes verts, qui est devenue un lieu de délices : on l'appelle, dans le langage du pays, le *Farnedo*, ou le Bosquet. Jamais ces divinités champêtres, dont les heureux rivages de l'Adriatique sont la terre favorite, n'ont prodigué, dans un espace de peu d'étendue, plus de beautés faites pour séduire. Le Bosquet joint souvent même à tous ces charmes celui de la solitude ; car l'habitant de Trieste, occupé de spéculations lointaines, a besoin d'un point de vue vaste et indéfini comme l'espérance. Debout sur l'extrémité d'un cap, et sa lunette fixée sur l'horizon, son plaisir est de chercher une voile éloignée, et depuis le *Farnedo*, on n'aperçoit pas la mer. Madame Alberti y conduisoit souvent son Antonia, parce que là seulement, elle trouvoit le tableau d'un monde étranger à celui où sa pupille avoit vécu jusqu'alors, et capable d'exciter dans sa jeune imagination le désir des sensations nouvelles. Pour une âme vive, le *Farnedo* est à mille lieues des villes; et madame Alberti cherchoit à développer en Antonia cet instinct de l'immensité qui atténue les impressions locales, et qui les rend moins durables et moins dangereuses. Elle avoit déjà assez d'expérience

de la vie pour savoir qu'être heureux ce n'est que se distraire.

La fête du Bosquet des chênes avoit d'ailleurs le charme le plus piquant pour madame Alberti. Élevée comme un homme dont on veut faire un homme instruit, elle connoissoit les poëtes, et avoit rêvé souvent ces danses d'Arcadie et de Sicile qui ont tant d'agréments dans leurs vers. Elle se les rappeloit, au costume près, en voyant le berger istrien dans son habit flottant et léger, chargé de nœuds et de rubans, sous son large chapeau couronné de bouquets de fleurs, soulever en passant et remettre sur le gazon la jeune fille qui lui échappe, la tête voilée, sans avoir été reconnue, et qui se perd dans un autre groupe, au milieu de ses compagnes, semblables entre elles. Souvent une voix s'élève tout à coup parmi les danseurs, celle d'un aventurier des Apennins, qui chante quelques strophes de l'Arioste ou du Tasse : c'est la mort d'Isabelle ou celle de Sophronie; et chez cette nation qui jouit de toutes ses émotions, et qui est fière de toutes ses erreurs, les illusions d'un poëte sont des autorités qui demandent des larmes. Un jour, comme Antonia pénétroit à côté de sa sœur au milieu d'une de ces assemblées, elle fut arrêtée par le son d'un instrument qu'elle ne connoissoit point : elle s'approcha et vit un vieillard qui promenoit régulièrement sur une espèce de guitare, garnie d'une seule corde de crin, un archer grossier, et qui en tiroit un son rauque et monotone, mais très-bien assorti à sa voix grave et cadencée. Il chantoit, en vers esclavons, l'infortune des pauvres Dalmates, que la misère exiloit de leur pays; il improvisoit des plaintes sur l'abandon de la terre natale, sur les beautés des douces campagnes de l'heureuse Macarsca, de l'antique Trao, de Curzole aux noirs ombrages; de Cherso et d'Ossero, où Médée dispersa les membres déchirés d'Absyrthe; de la belle Épidaure, toute couverte de lauriers-roses; et de Salone,

que Dioclétien préféroit à l'empire du monde. A sa voix, les spectateurs, d'abord émus, puis attendris et transportés, se pressoient en sanglotant, car dans l'organisation tendre et mobile de l'Istrien, toutes les sympathies deviennent des émotions personnelles, et tous les sentiments des passions. Quelques-uns poussoient des cris aigus, d'autres ramenoient contre eux leurs femmes et leurs enfants; il y en avoit qui embrassoient le sable et qui le broyoient entre leurs dents, comme si on avoit voulu les arracher aussi à leur patrie. Antonia, surprise, s'avançoit lentement vers le vieillard, et, en le regardant de plus près, elle s'aperçut qu'il étoit aveugle comme Homère. Elle chercha sa main pour y déposer une pièce d'argent percée, parce qu'elle savoit que ce don étoit précieux aux pauvres Morlaques, qui en ornent la chevelure de leurs filles. Le vieux poëte la saisit par le bras et sourit, parce qu'il s'aperçut que c'étoit une jeune femme. Alors, changeant sur-le-champ de mode et de sujet, il se mit à célébrer les douceurs de l'amour et les grâces de la jeunesse. Il ne s'accompagnoit plus de la *guzla*, mais il accentuoit ses vers avec bien plus de véhémence, et rassembloit tout ce qu'il avoit de forces, comme un homme dont la raison est dérangée par l'ivresse ou par une passion violente; il frappoit la terre de ses pieds, en ramenant vivement vers lui Antonia, presque épouvantée :

— Fleuris, fleuris, s'écrioit-il, dans les bosquets parfumés de Pirane, et parmi les raisins de Trieste qui sentent la rose ! Le jasmin lui-même, qui est l'ornement de nos buissons, périt et livre sa petite fleur aux airs, avant qu'elle se soit ouverte, quand le vent a jeté sa graine dans les plaines empoisonnées de Narente. C'est ainsi que tu sécherois si tu croissois, jeune plante, dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar.

III

> Les collines entendent le son de cette voix terrible, leurs noirs rochers et leurs bosquets en frémissent. Avertis par les songes du danger, le peuple court à travers les bruyères et allume les signaux d'alarme.
>
> OSSIAN.

Antonia retourna lentement vers la ville, appuyée sur sa sœur, mais silencieuse et pensive. Le nom du brigand faisoit noître pour la première fois dans son cœur un sentiment de crainte pour elle-même et une vague inquiétude de son avenir. Elle avoit pensé au sort des malheureux qui tomboient dans ses mains, sans supposer jamais que cette destinée pût devenir la sienne, et le langage comme inspiré du vieil improvisateur morlaque l'avoit frappée de terreur, en lui faisant comprendre la possibilité de cette épouvantable infortune parmi les divers accidents dont la vie est menacée. Cette idée étoit cependant si dénuée de raison, ce danger si éloigné de toute vraisemblance, qu'Antonia qui n'avoit point de secrets pour madame Alberti, n'osa lui confier le sujet de son trouble. Elle se rapprochoit d'elle, se pressoit contre elle avec un frisson que le progrès de la nuit, le silence de la solitude, le murmure plus effrayant encore qui sortoit de temps en temps du fond des bois, ne faisoient qu'augmenter. Inutilement madame Alberti cherchoit à désoccuper sa pensée du sentiment qui paroissoit la remplir; comme elle ignoroit ce qui pouvoit l'exciter, le hasard lui fit choisir le motif de conversation le plus propre à l'entretenir.

— Quelle funeste renommée que celle de Jean Sbogar! dit-elle; combien il est douloureux de fixer l'attention des hommes à ce prix!

— Et qui sait cependant, reprit Antonia, si ce n'est

pas le désir insensé de fixer leur attention qui a produit tant d'égarements et tant de crimes? Au reste, ajouta-t-elle, dans la secrète intention peut-être de se rassurer elle-même, il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce que l'on en raconte. Je suis portée à croire que nous calomnions un peu ces gens qu'on appelle des scélérats, et l'idée que j'ai de la bonté de Dieu ne se concilie pas bien avec la possibilité d'une dépravation si horrible.

— La bienveillance de ton cœur t'abuse, répondit madame Alberti. Il est vrai que le mal absolu répugne à la juste idée que nous nous faisons de l'extrême bonté du Créateur et de la perfection de ses ouvrages; mais il l'a cru certainement nécessaire à leur harmonie, puisqu'il l'a placé dans tout ce qui est sorti de ses mains à côté du bon et du beau. Pourquoi n'auroit-il pas jeté dans la société des âmes dévorantes et terribles, qui ne conçoivent que des pensées de mort, comme il a déchaîné dans les déserts ces tigres et ces panthères effroyables, qui boivent le sang des animaux sans jamais s'en désaltérer? Quoiqu'il fût le principe de tout bien, il a voulu permettre le mal dans l'ordre moral; mais n'a-t-il pas donné des formes hideuses à certaines espèces dans l'ordre physique, quoiqu'il soit le principe de toute beauté, et qu'il ait revêtu ses ouvrages de tant d'attraits quand il l'a voulu? N'as-tu pas remarqué qu'il se plaisoit à attacher le sceau repoussant de la laideur la plus rebutante aux êtres malveillants et dangereux? Tu te souviens de cette espèce de vautour blanc comme la neige qu'un des correspondants de mon père avoit apporté de Malte? Sa forme n'a rien de désagréable; il n'y a rien de plus pur et de plus élégant que son plumage; quand on le voit par le dos sur une des pierres éparses des cimetières où il fait sa demeure, on désire de s'en approcher et de l'examiner en détail; s'il se retourne en sautillant sur ses jambes grêles, et qu'il arrête sur vous son œil plein d'un feu sanglant entouré d'une

large pellicule cadavéreuse, comme d'un masque de spectre, vous tressaillez d'horreur et de dégoût. Sous les apparences les plus flatteuses, je me persuade qu'il en est de même de tous les méchants, et qu'on trouve en eux, au premier regard, le signe distinct de réprobation que Dieu leur a attaché en les créant pour le crime.

— D'après cela, dit Antonia en affectant de sourire ton imagination ne prête pas des charmes bien séduisants au chef des *Frères du bien commun ;* tu dois te faire une étrange idée de la beauté de Jean Sbogar.

Madame Alberti, qui se représentoit avec une facilité extrême les objets dont sa pensée étoit frappée, et qui s'étoit composé sur-le-champ l'idéal du plus féroce des bandits, alloit répondre à sa sœur, quand le bruit d'un pas précipité se fit entendre derrière elles, au détour du chemin.

La nuit étoit tout à fait tombée, et tous les promeneurs étoient rentrés dans les bastides, dont l'amphithéâtre est semé d'espace en espace. Les deux sœurs s'arrêtèrent en tremblant, péniblement prévenues par les sombres images qui venoient de passer devant leurs yeux. Elles écoutoient, immobiles et la respiration suspendue. Une voix douce, mélodieuse, une de ces voix qui ont le privilége d'enchanter les soucis, de transporter l'âme dans une région plus calme, dans une vie plus parfaite, fit succéder à leur trouble une agréable émotion.

C'étoit un jeune homme : on pouvoit en juger à la délicatesse et à la fraîcheur de son organe. Il étoit enveloppé d'un manteau court à la vénitienne, coiffé d'un chapeau retroussé à panache flottant, et il passoit au-dessus du sentier, ou plutôt il voloit de rocher en rocher, comme un fantôme de nuit, en répétant le refrain du vieil aveugle :

« Si jamais tu croissois, jeune plante, dans les forêts soumises à la domination de Jean Sbogar, du cruel Jean Sbogar. »

Parvenu à un roc plus élévé, que sa blancheur détachoit du contour obscur de la montagne, il resta debout et interrompit brusquement son refrain ; puis, après un moment de silence, il partit de l'endroit où il s'étoit arrêté un cri sauvage, si douloureux, si formidable et si plaintif tout à la fois, qu'il ne sembloit pas procéder d'une voix humaine; et au même instant ce gémissement farouche, semblable à celui d'une hyène qui a perdu ses petits, se répéta sur vingt points différents de la forêt ; ensuite l'inconnu disparut en reprenant sa romance.

Antonia ne fut entièrement rassurée qu'à l'entrée de la ville, et elle s'étoit souvent promis, en revenant, de ne plus quitter si tard le *Farnedo*. Cependant en y réfléchissant depuis, elle condamnoit ses terreurs, et trouvoit à tout ce qui l'avoit émue des explications naturelles ; mais sa foiblesse et sa timidité ne tardoient pas à l'emporter encore sur les efforts de sa raison. Sa sensibilité, à défaut d'exercice extérieur, s'attachoit de plus en plus à des chimères effrayantes ; elle se perdoit dans un vague sans bornes, et il se composoit en elle un sentiment inquiet du monde, que son isolement, sa défiance, son éloignement pour toutes les sociétés nombreuses rendoient de jour en jour plus irritable; quelquefois ce désordre d'idées que produit la peur, alloit jusqu'à une sorte d'égarement qui lui causoit de la honte et de l'effroi. Madame Alberti l'avoit remarqué avec une extrême douleur; mais, fidèle à son système de distraction, elle se promettoit toujours de fournir assez de diversion à son esprit, jusqu'à ce qu'une affection heureuse et légitime vînt en donner à son cœur. C'étoit la dernière, c'étoit aussi la plus agréable et la plus spécieuse de ses espérances. Il ne faut en effet désespérer de rien pour ceux qui n'ont pas aimé : leur existence a un complément à recevoir, et un complément qui fait souvent la destinée de tout le reste de la vie.

IV

> Lors apparoissent figures estranges, impreuvues et portenteuses : et ne sçauriez dire que ce fust hommes ou démons, ny que telle phrénésie fust effet de veille dormante ou de sommeil esveillé.
>
> DE LANCRE.

Les promenades du *Farnedo* n'avoient pas discontinué; seulement madame Alberti avoit soin de les commencer de bonne heure, et de rentrer dans Trieste avant le déclin du jour. La saison étoit ardente, et l'ombrage des chênes entretenoit à peine assez de fraîcheur pour tempérer les ardeurs du soleil, quand le vent d'Afrique souffloit sur le golfe. Des nuages énormes d'un jaune terne, et cependant éblouissant, s'amassent dans une partie du ciel, roulent et tombent de leurs sommets gigantesques, comme des avalanches de feu, s'étendent, s'aplanissent et se fixent. Un bruit sourd les accompagne, et cesse quand ils s'arrêtent : alors la nature entière reste enchaînée de terreur, comme un animal menacé de sa destruction, qui prend l'aspect de la mort pour lui échapper. Il n'y a pas une feuille qui frémisse, pas un insecte qui bruisse sous l'herbe immobile. Si l'on tourne les yeux vers l'endroit où doit être le soleil, on voit flotter dans une colonne oblique d'atomes lumineux la poussière impalpable que le sirocco a enlevée au désert, et dont on reconnoît l'origine à sa nuance d'un rouge de brique. Nul mouvement d'ailleurs qui se fasse apercevoir, si ce n'est celui du milan qui décrit, au haut du firmament, son vol circulaire, en marquant de loin, dans le sable, sa proie accablée sous le poids de cette atmosphère redoutable. Nulle voix qui se fasse entendre, si ce n'est le cri aigu et plaintif des animaux carnassiers, qui, remplis d'un instinct féroce, et se croyant au dernier jour du monde, viennent réclamer les débris des êtres

créés qui leur ont été promis. L'homme lui-même, malgré sa puissance morale, cède à cette puissance contre laquelle il n'a jamais essayé ses facultés. Son noble front se penche vers la terre, ses membres foiblissent et se dérobent sous lui; sans courage et sans ressort, il tombe et attend dans une langueur invincible qu'un air plus doux le ranime, rende le mouvement à ses esprits, la chaleur à son sang et la vie à la nature.

Madame Alberti se reposoit souvent avec Antonia sous un groupe d'arbres, dans un joli endroit d'où l'on découvre une partie de Trieste, jusqu'à l'église des Grecs, et où la terre est revêtue d'un gazon court et frais qui invite au sommeil. Antonia, dont les organes délicats ne résistoient pas à l'impression du sirocco, s'étoit endormie; et sa sœur se promenoit à quelques pas, en lui faisant une guirlande de petites véroniques bleues, à la manière des filles d'Istrie, qui les tressent avec beaucoup d'art. Comme il lui en manquoit quelques-unes pour la compléter, elle avoit marché en divers sens hors de l'enceinte où Antonia reposoit, et quand elle s'étoit aperçue qu'elle en étoit sortie, les efforts qu'elle avoit faits pour la retrouver l'en avoient éloignée davantage. D'abord elle s'étoit amusée de son erreur, comme d'un accident sans conséquence, puis elle s'étoit un peu inquiétée ; et son inquiétude, qui rendoit sa démarche plus précipitée, la rendoit aussi plus incertaine. Enfin l'inquiétude avoit fait place à un sentiment plus pénible, mais qui devoit céder à la réflexion. Il y avoit un moyen sûr de retrouver Antonia ; c'étoit de l'appeler avec force : mais un cri auroit troublé son repos, et non pas sans danger pour cette organisation vive et sensible, que la moindre émotion inattendue offensoit toujours. Quoi de plus naturel que de penser, au contraire, qu'Antonia, réveillée, appelleroit sa sœur, avant de s'être effrayée de son absence ! A cette idée, madame Alberti, rassurée, s'assit et continua sa guirlande.

Pendant ce temps-là, Antonia s'étoit réveillée en effet. Un bruit léger qui se faisoit entendre en face d'elle, dans le feuillage, avoit interrompu son sommeil, et sa paupière s'étoit soulevée à demi sous celui de ses bras qui enveloppoit sa tête. A travers les boucles de ses cheveux, qui couvroient une partie de son visage, elle avoit aperçu, mais d'une manière que la foiblesse de sa vue rendoit plus vague et plus alarmante, deux hommes qui la regardoient attentivement. L'un d'eux, comme voilé d'un large panache qui retomboit sur sa figure, s'appuyoit sur l'autre, qui étoit agenouillé à ses pieds, les jambes croisées sous lui, dans l'attitude des Ragusains en repos. Antonia, saisie de crainte, referma les yeux, et retint sa respiration, pour ne pas laisser reconnoître l'agitation qu'elle éprouvoit, au mouvement de son sein.

— La voilà, dit un de ces inconnus, voilà la fille de la *casa Monteleone*, qui a fixé le sort de ma vie.

— Maître, lui répondit l'autre, vous en disiez autant de la fille du bey des montagnes, à qui nous avons tué tant de monde, et de l'esclave favorite de ce chien de Turc, qui nous a fait payer si cher la forteresse de Czetim. Par saint Nicolas, si nous avions voulu en faire autant pour réduire la Valachie, vous seriez maintenant hospodar, et nous n'aurions pas besoin...

— Tais-toi, Ziska, reprit celui qui avoit parlé le premier, tes ridicules exclamations la tireront de son sommeil, et je serai privé du bonheur de la voir, dont je ne jouirai peut-être plus. Prends garde d'agiter l'air qui circule autour d'elle, car je te punirois jusque sur ton vieux père, qui pleure si amèrement de t'avoir enfanté. Tu ris, Ziska... Conviens cependant que mon Antonia est belle...

— Pas mal, dit Ziska, mais pas assez pour efféminer un cœur d'homme, et pour arrêter une troupe de braves dans une forêt de plaisance, où il n'y a pas de l'eau à

boire. Maître, continua-t-il en se relevant, où voulez-vous que je porte cet enfant?

Antonia trembla, et, malgré elle, son bras retomba sur son sein.

— Misérable ! reprit d'une voix sourde le maître de Ziska, qui t'a demandé tes exécrables services? Sais-tu que cette fille est mon épouse devant Dieu, et que j'ai juré que jamais une main mortelle ne détacheroit un seul fleuron de sa couronne de vierge, pas même la mienne, Ziska? non, je n'aurai jamais un lit commun avec elle sur la terre... Que dis-je? ah ! si je savois que mes lèvres profanassent un jour ces lèvres innocentes, qui ne se sont entr'ouvertes qu'aux chastes baisers d'un père, je les brûlerois avec un fer ardent. Notre jeunesse a été bercée dans des idées violentes et farouches ; mais cette jeune fille est sacrée pour mon amour, et je veille à la conservation du moindre de ses cheveux... Mon âme s'attache à elle, plane sur elle, vois-tu, et la suit à travers cette courte vie, au milieu de toutes les embûches des hommes et de la destinée, sans qu'elle m'aperçoive un moment. C'est ma conquête de l'éternité ; et puisque j'ai perdu mon existence, puisqu'il m'est défendu de la faire partager à une créature douce et noble comme celle-ci, je m'en empare pour tout l'avenir. Je jure, par le sommeil qu'elle goûte maintenant, que son dernier sommeil nous réunira, et qu'elle dormira près de moi jusqu'à ce que la terre se renouvelle. — Le trouble d'Antonia n'avoit cessé de s'augmenter, mais il commençoit à se mêler de curiosité et d'intérêt. Elle voulut regarder, sa vue trop foible la servit mal ; elle souleva doucement sa tête, les inconnus s'éloignèrent. Elle se leva tout à fait, et fixa ses yeux sur l'endroit où elle les avoit entendus; il n'en restoit qu'un seul qui se glissoit courbé sous les buissons; il étoit hideux.

Les inconnus avoient à peine disparu, que madame Alberti, avertie par quelque bruit, arriva au pied du

chêne sous lequel Antonia s'étoit endormie. Elle écouta son récit sans y croire. Antonia lui avoit donné trop de preuves de la foiblesse de sa raison, pour qu'elle soupçonnât autre chose qu'une vision ou l'illusion d'un songe dans ce qu'elle racontoit; mais comme cette idée même lui inspiroit un attendrissement remarquable, sa sœur se trompa sur la nature de son émotion; elle attribua à la compassion qu'excite un grand péril, la pitié que fait naître un grand égarement d'esprit. Elle se livra avec abandon aux idées qu'elle avoit conçues, et cette préoccupation habituelle prit, autant qu'elle pouvoit le prendre, le caractère d'une manie. Eh quoi! pauvre infortunée, s'écria enfin madame Alberti, de qui te persuades-tu que tu sois aimée? D'un des lieutenants de Jean Sbogar, Dieu me pardonne?

— De Jean Sbogar, reprit Antonia en reculant, comme si elle avoit marché sur une vipère. Cela est probable!

Il étoit impossible, d'après cela, de retourner au *Farnedo*. Antonia ne sortoit presque point de la maison; seulement quand son esprit plus calme n'avoit pas été troublé par quelques-unes de ces terreurs dont l'objet passoit pour imaginaire, elle alloit, seule, respirer sur le port la brise fraîche du soir. Quelquefois elle s'arrêtoit sous les murs du palais Saint-Charles, et elle cherchoit à découvrir de là ce château de Duino, dont son père et sa sœur lui avoient parlé si souvent. Arrivée au môle qui s'en rapproche, elle s'avançoit machinalement le long de la chaussée, jusqu'à l'endroit où elle se termine par un petit ouvrage élevé, revêtu, du côté de la mer, d'un banc étroit, qui ne peut recevoir commodément qu'une seule personne. Cette solitude, placée entre une ville habitée et la mer déserte, plaisoit à son imagination et ne l'effrayoit pas. Elle aimoit à voir, après une journée nébuleuse, le flux sensible du golfe, quand sa face ardoisée se rompt tout à coup d'espace en espace,

que les lames écumeux se précipitent l'un sur l'autre vers le rivage, que la vague monte, blanchit et retombe sous la vague qui la suit, qui l'enveloppe et l'entraîne dans une vague plus éloignée; tandis que les goëlands s'élèvent à perte de vue, redescendent en roulant sur eux-mêmes, comme le fuseau d'une bergère échappé à sa main, effleurent l'eau, la soulèvent de l'aile, ou semblent courir à sa surface. Un soir qu'elle y avoit demeuré plus longtemps que de coutume, retenue par le charme de la nuit, qui n'avoit jamais été d'une sérénité plus pure et qu'éclairoit une lune resplendissante, elle prenoit plaisir à voir la lumière de cet astre pasible s'étendre du haut des montagnes en nappes argentées, lavées d'une légère teinte bleuâtre, et marier la terre, la mer et le ciel, inondés de sa clarté immobile. Le silence de la côte, interrompu seulement d'heure en heure par les signaux des gardes-marine, laissoit entendre le frémissement de l'eau qui venoit mourir devant Antonia, et le battement d'une petite barque attachée à l'extrémité du môle, que le flot repoussoit, à intervalles égaux, contre le pied de la chaussée. Sa pensée, plongée dans un vague infini, comme l'élément qui s'offroit à ses yeux, avoit perdu de vue le monde, quand une subite impression d'effroi la rendit à toutes ses alarmes. Cette sensation, rapide comme l'éclair, déterminée par une liaison inexplicable d'idées, c'étoit le souvenir de ce qui lui étoit arrivé dans sa dernière promenade au *Farnedo*, de l'incompréhensible apparition de cet homme qui s'étoit arrogé un pouvoir absolu sur sa vie. Tel est l'empire de l'imagination, qu'elle se représenta sur-le-champ cette scène, et qu'au bout d'un moment tous ses sens, également trompés, se livrèrent à l'illusion la plus complète. Elle crut encore voir et entendre. Une vive lumière, partie de Duino, et suivie d'une explosion sourde, détruisit le prestige, mais l'impression subsistoit. Le cœur d'Antonia battoit avec violence ; une sueur

froide couloit sur son front, son regard inquiet cherchoit à droite et à gauche un objet qu'elle craignoit de voir; son oreille écoutoit dans le silence, et s'impatientoit de sa continuité désolante. Elle auroit voulu être distraite de cette terreur sans objet par une cause raisonnable de crainte. A force d'attention, elle crut remarquer qu'on parloit à demi-voix auprès d'elle : elle se leva et se rassit; ses jambes trembloient. Les voix prirent un peu plus de force; mais elles s'approchoient davantage. Elle crut reconnoître la voix de ce Ragusain qui avoit proposé de l'enlever de la forêt : *Où voulez-vous que je porte cet enfant?* et au même instant il lui sembla qu'on prononçoit à peu près les mêmes paroles. Elle avoit peine à se persuader elle-même que ses sens ne fussent pas trompés par un songe : elle se pencha pour entendre mieux; ces mots n'étoient pas achevés, ou bien on les répétoit. Ils frappèrent distinctement son oreille.

— Plutôt mourir! répondit une voix plus élevée, qui étoit d'ailleurs plus rapprochée d'elle. Elle jugea qu'elle n'étoit séparée de l'homme qui parloit que par l'angle étroit que la muraille projetoit sur la chaussée : un peu plus elle auroit senti l'air agité par son souffle. Elle se reporta rapidement à l'autre extrémité du banc; et, pendant ce mouvement, elle vit deux hommes qui s'élançoient dans la petite barque, et qui s'éloignoient à force de rames. La lune étoit cachée derrière des nuages d'un gris de perle, qui se déchiroient peu à peu en épais flocons. Un de ces rayons tomba sur la nacelle, et éclaira une plume blanche abandonnée aux vents, qui ombrageoit le chapeau d'un des voyageurs. Antonia ne distinguoit presque plus rien. Empressée de regagner la ville, elle parcourut en deux ou trois minutes la longueur de la chaussée, et passa comme une ombre à côté du factionnaire, qui se reposoit sur son escopette.

— Dieu vous garde, signora, lui dit-il. Il se fait tard pour les jeunes filles.

— Je croyois être seule sur le môle, répondit-elle.

— Aussi y étiez-vous seule, reprit le soldat ; et depuis une heure âme qui vive ne s'en est approchée, à moins que ce ne soit le démon ou Jean Sbogar.

— Le ciel nous réserve de Jean Sbogar ! s'écria Antonia.

— Dieu vous écoute ! dit le soldat en se signant.

Au même instant le canon retentit pour la seconde fois du côté de Duino.

Ce nouveau récit d'Antonia ne fut pas accueilli avec plus de confiance que le premier. Il étoit trop visible que l'attention compatissante et douloureuse qu'on feignoit de lui accorder n'avoit rien de commun avec l'intérêt de la conviction. Frappée de cette idée, elle insista avec un calme noble qui étonna madame Alberti, mais qui ne la persuada pas, Antonia restée seule, couvrit ses yeux de ses mains, et réfléchit sur sa situation avec une profonde amertune. L'opinion qu'elle s'étoit faite, dès l'enfance, de la singularité de son organisation et de l'état de disgrâce dans lequel la nature l'avoit fait naître, confirmée par le sentiment qu'elle excitoit autour d'elle, se fixa dedans son esprit, et développa au plus haut degré cette disposition extrême à la méfiance et à la crainte, qui faisoit le fond de son caractère. Sa foiblesse étoit une espèce de maladie morale, qui n'est pas difficile à guérir avec les soins et les ménagements dont madame Alberti étoit capable : mais celle-ci y voyoit autre chose, et sa prévention s'étoit augmentée à cet égard de tous les efforts qu'elle avoit faits pour la vaincre. Antonia étoit son unique pensée, l'espérance, l'amour et le but de sa vie. Perdre cette fille chérie par la mort, ou la voir ravie aux projets qu'elle avoit fondés sur elle par un égarement incurable d'esprit, c'étoit à peu près la même chose ; et quand elle avoit eu lieu de redouter ce dernier malheur, elle avoit tout fait pour se persuader qu'il étoit impossible. Dans la funeste erreur de

sa tendresse, elle repoussoit bien le soupçon qui l'obsédoit, parce qu'il l'auroit tuée; mais il y avoit trop de danger à le considérer en face, à le discuter froidement, à s'en rendre compte enfin, pour qu'elle osât l'entreprendre. Elle étoit parvenue à s'en distraire, et non pas à le chasser. Son imagination vive et absolue d'ailleurs dans toutes les idées qu'elle se faisoit des choses, et qui s'attachoit, par une préférence involontaire et invincible, à celles qui étoient les plus pénibles à croire, ne modifioit presque jamais l'aspect sous lequel elle les avoit vues une fois. Les deux sœurs se regardoient donc avec un attendrissement mutuel, provenant dans l'une d'un excès de timidité, dans l'autre d'un excès de sollicitude qui les rendoient également malheureuses.

V

> O mon Dieu! vous ne confondrez pas dans les rigueurs de votre justice l'innocent avec le coupable! Frappez, frappez cette tête depuis longtemps condamnée! elle se dévoue à vos jugements; mais épargnez cette femme et cet enfant que voilà seuls au milieu des voies difficiles et périlleuses du monde! N'est-il point parmi ces pures intelligences, premier ouvrage de vos mains, quelque ange bienveillant, favorable à l'innocence et à la foiblesse, qui daigne s'attacher à leurs pas, sous la forme du pèlerin, pour les préserver des tempêtes de la mer, et détourner de leur cœur le fer acéré des brigands?
>
> PRIÈRE DU VOYAGEUR.

A cette époque, des affaires très-importantes, que leur père avoit laissées à régler à Venise, y demandèrent la présence de madame Alberti. Elle regarda cette circonstance comme la plus heureuse qui pût arriver dans l'état d'Antonia, et se persuada de nouveau que les impressions fâcheuses qui avoient altéré son jugement, et qui paroissoient dépendre de l'influence des lieux et des souvenirs, céderoient enfin à un changement total

d'habitudes et de genre de vie. La grande fortune dont elles jouissoient leur permettoit de se procurer, dans cette ville opulente et magnifique, tous les plaisirs que le luxe et les arts y réunissent de tous les points du monde ; et cette nouvelle espèce d'émotion, qui s'adresse plus à l'imagination qu'à la sensibilité, offroit infiniment moins de danger pour une âme irritable que celles qui résultent de la contemplation des beautés naturelles de l'univers, dont la grandeur imposante accable la pensée. Le voyage de Venise fut donc résolu, et jamais Antonia n'avoit reçu aucune nouvelle avec plus de joie. Trieste étoit devenu pour elle un palais magnifique, où sans cesse observée par des espions invisibles, elle vivoit à la merci d'un tyran inconnu, maître absolu de sa liberté et de sa vie, qui, plusieurs fois, avoit balancé à l'enlever du milieu des siens, pour la transporter dans un monde nouveau, dont elle ne se faisoit pas d'idée sans frémir, et qui étoit peut-être à la veille d'accomplir cette funeste résolution, si la Providence ne la déroboit à ses yeux. L'espérance de se voir délivrée de ce sujet de terreur agit promptement sur elle, et lui rendit en peu de jours cette fraîcheur et cette grâce de jeunesse que l'inquiétude avoit longtemps flétries. Le sourire reparut sur ses lèvres, la sérénité sur son front ; une confiance plus expansive, un abandon plus doux régna dans ses discours, et madame Alberti, enchantée que la seule approche du départ produisit des effets si propres à justifier ses conjectures, ne négligea rien pour le hâter encore davantage. Le défaut de sûreté des chemins publics exigeoit cependant qu'il fût remis à un jour fixe où se réunissoient tous les voyageurs qui se dirigeoient vers un même point, pour se servir réciproquement d'escorte. La voiture de madame Alberti se trouva la neuvième au rendez-vous, sur la plate-forme sablonneuse d'Opschina, d'où l'œil embrasse au loin le golfe et les dunes inégales dont son long circuit est hérissé.

Antonia et sa sœur étoient accompagnées d'un aumônier, d'un homme d'affaires, d'un vieux domestique de confiance et de deux femmes. Il restoit une place vacante dans l'intérieur. La journée étoit déjà avancée, parce que la *bora*, qui avoit soufflé le matin, avoit fait craindre un de ces ouragans qu'on ne brave jamais impunément sur les côtes élevées de l'Istrie, d'où ils enlèvent les charges les plus pesantes, qu'ils roulent jusqu'au fond des abîmes. Cette caravane étoit d'ailleurs assez nombreuse pour qu'il n'y eût pas de crainte raisonnable à concevoir des brigands, même quand on se trouveroit surpris par la nuit la plus obscure, et on ne devoit coucher qu'à Montefalcone, qui est à quelques lieues de là, sur les bords poétiques du Timave. La soirée s'étoit tout à coup embellie, l'air étoit frais et pur, le ciel sans nuages. Les équipages se suivoient lentement dans les pentes roides et raboteuses du revers des montagnes de Trieste, à travers de vastes halliers semés de rochers qui lèvent çà et là leurs crêtes aiguës et sourcilleuses dans une mousse courte et aride. La seule verdure qu'on y remarque est celle de la feuille lustrée du houx, et de quelques ronces qui traînent leurs bras épineux sur le sable. Au pied de la côte on aperçoit un groupe de maisons de l'aspect le plus triste, dont les toits, chargés de pierres énormes, attestent les ravages de la *bora*, par les obstacles souvent inutiles qu'on multiplie contre elle, dans tous les lieux où elle a coutume de se déchaîner. C'étoit le hameau de Sestiana, peuplé de mariniers et de pêcheurs.

Pendant que les chevaux se délassoient du long effort qu'ils avoient opposé au poids qui se précipitoit sur eux, dans un chemin glissant et rapide, le vieil hôte du Sestiana s'appuya à la portière de la voiture de madame Alberti, et la pria, au nom de la charité chrétienne, de recevoir jusqu'à Montefalcone un pauvre voyageur accablé de fatigue, qui ne pouvoit continuer sa route.

C'étoit un jeune moine du couvent arménien des Lagunes de Venise, qui revenoit de la mission, et dont la figure douce et honnête lui avoit inspiré le plus vif intérêt. Cette prière étoit de celles que madame Alberti et sa sœur n'auroient jamais repoussées, quelque raison qu'elles eussent pour le faire. La portière s'ouvrit, et l'Arménien, soutenu par le bon vieillard qui l'avoit présenté, mit le pied sur les marches du carrosse, après avoir balbutié quelques mots de remercîment, et se souleva péniblement vers la place qui lui étoit destinée. Sa main blanche et douce comme celle d'une jeune fille s'appuya par mégarde sur la main de madame Alberti, mais il la retira précipitamment; et, reconnoissant que la voiture étoit presque entièrement occupée par des femmes, il rabattit sur son visage les ailes démesurées de son feutre rond, avant d'avoir été aperçu. Bientôt après on se remit en marche. La nuit étoit alors tout à fait tombée.

L'intervalle de Sestiana à Duino est rempli par une grève légère d'un sable fin et mobile, qui fuit de toutes parts sous les roues, et dans lequel, la voiture, se relevant et s'enfonçant tour à tour, semble agitée par un mouvement d'ondulation pareil à celui des flots. Une circonstance qui augmente ce prestige dans la lumière fausse et trompeuse des astres du soir, c'est la couleur brillante de l'arène argentée, et l'étendue vague de l'horizon, qui, moins circonscrit que pendant le jour, se prolonge de toute l'incertitude de ces ténèbres, et présente aux yeux quelque image de la vaste mer. Il semble alors que les chevaux sont descendus dans un gué et parcourent un espace inondé par les eaux des montagnes. Antonia, qui occupoit un des angles de la voiture, avoit levé la glace de son côté, et jouissoit, en respirant l'air froid mais énergique de la nuit, de cette espèce d'illusion. La difficulté de la marche des chevaux sur le sol fugitif et profond qui se déroboit à tout moment

sous leurs pas les avoit extrêmement ralentis, et la moindre agitation extérieure se faisoit remarquer. Plusieurs fois Antonia, qui n'étoit que trop disposée à saisir tous les sujets d'inquiétude, avoit cru voir des ombres d'une forme singulière se glisser dans l'espace indécis qui s'étendoit devant elle; et, troublée, elle avoit retenu sa respiration, pour savoir si ce mouvement n'étoit pas accompagné de quelque bruit, ce qui devoit être indubitablement s'il résultoit d'autre chose que d'une simple erreur de sa vue. Tout à coup le postillon, qui éprouvoit peut-être quelque chose de semblable, ou qui craignoit de céder au sommeil, se mit à entonner un *pismé* dalmate, sorte de romance qui n'est pas sans charme quand l'oreille y est accoutumée, mais qui l'étonne par son caractère extraordinaire et sauvage quand on l'entend pour la première fois, et dont les modulations sont d'un goût si bizarre que les seuls habitants du pays en possèdent le secret. Le chant en est extrêmement simple cependant, car il ne se compose que d'un motif répété à l'infini, selon l'usage des peuples primitifs, et de deux ou trois sons, au plus, qui reviennent dans le même ordre; ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est l'espèce même de ces sons, qui ne paroissent pas procéder de la voix d'un homme, et dont un artifice analogue à celui de ces jongleurs de France, qu'on appelle *ventriloques*, mais qui est naturel au chanteur illyrien, change à tout moment l'expression, le volume, le lieu d'origine sensible. C'est une imitation successive et rapide des bruits, les plus graves, des cris les plus aigus, et surtout, de ceux que l'habitant des lieux déserts recueille au milieu des nuits dans la rumeur des vents, dans les sifflements des tempêtes, dans les hurlements des animaux épouvantés, dans ce concert de plaintes qui sort des forêts solitaires au commencement d'un ouragan, lorsque tout prend dans la nature une voix pour gémir, jusqu'à la branche que le vent a rompue, sans la détacher entière-

ment de l'arbre auquel elle appartient, et qui se balance en criant suspendue à un reste d'écorce. Tantôt la voix pleine et sonore retentit sans obstacle autour des auditeurs ; tantôt on croiroit qu'elle résonne sous une voûte, et quelquefois que l'air l'enlève au delà des nuages et l'égare dans les cieux, où elle l'empreint d'un charme qu'on n'a jamais goûté dans les mélodies humaines. Cependant une musique aérienne n'a pas la pureté si calme et si propre à reposer l'âme que nous attribuons à celle des anges, même quand elle s'en approche le plus; elle est, au contraire, sévère au cœur de l'homme, parce que la pensée qu'elle éveille est pleine de souvenirs tumultueux, de sentiments passionnés, d'inquiétudes et de regrets; mais elle attache, elle entraîne, elle subjugue l'attention, qui ne peut se délivrer de son empire. Elle rappelle ces accords redoutables et doux des divinités marines, qui lioient les voyageurs et qui attiroient leur navire dans des écueils inévitables. L'étranger doué d'une imagination vive, qui, assis sur les rivages de Dalmatie, a entendu une seule fois la jeune fille morlaque exhaler son chant du soir, et livrer aux vents ses accents qu'aucun art ne sauroit enseigner, qu'aucun instrument n'imitera jamais, qu'aucune parole ne peut décrire, a pu comprendre la merveille des sirènes de l'*Odyssée,* et il a excusé, en souriant, la méprise d'Ulysse.

Antonia, par un penchant commun à toutes les âmes foibles qui s'élancent volontiers hors des bornes de la nature, parce qu'elles ont besoin d'être protégées et surtout d'être aimées (c'est peut-être pour elles la même chose), Antonia jouissoit mieux que personne de ces effets mystérieux qui doublent l'aspect de la vie et qui donnent un monde nouveau à l'intelligence. Elle ne croyoit pas à l'existence de ces êtres intermédiaires qui jouent un si grand rôle dans les superstitions de son pays natal et de son pays adoptif; de ces géants ténébreux

qui règnent sur les hautes montagnes, où on les voit quelquefois assis dans une nue, les bras armés d'un pin énorme ; de ces sylphes plus légers que l'air, qui ont leur palais dans le calice d'une petite fleur, et que le zéphyr emporte en passant ; de ces esprits nocturnes qui gardent les trésors cachés sous un roc retourné sur sa pointe, ou qui errent à l'entour pour éloigner les voleurs, en laissant sur leur passage une flamme inconstante qui monte, descend, s'éteint pour renaître, disparoît et renaît encore : mais elle aimoit ces illusions, et le chant morlaque, qu'elle avoit souvent écouté avec plaisir, les renouveloit toutes à la fois. Elle écoutoit donc avec un intérêt vif et sans mélange, quand un mouvement singulier de la voiture, qui s'arrêta subitement en se balançant sur elle-même, vint interrompre sa rêverie. Les chevaux avoient reculé d'un pas, et la chanson morlaque expiroit dans la bouche du postillon.

— Les voitures qui nous précèdent ont pris l'avance, dit-il, pendant que le moine montoit dans celle-ci ; et la route est, si je ne me trompe, coupée par des brigands.

— Que dit-il? s'écria madame Alberti en s'élançant à la portière.

— Que nous sommes arrêtés, reprit Antonia, qui venoit de retomber dans l'angle de la voiture, et qui frissonnoit de terreur.

— Arrêtés ! répétèrent madame Alberti et les voyageurs.

— Arrêtés ! assassinés ! perdus ! continua le postillon : ce sont eux, c'est la troupe de Jean Sbogar : et voilà cet exécrable château de Duino, qui sera notre tombeau à tous.

— Par saint Nicolas de Raguse ! dit le moine arménien, d'un accent profond et terrible, la terre s'écrouleroit plutôt sous nos pieds.

Et en finissant ces paroles, il s'étoit élancé au milieu

des brigands. Le cri féroce qui avoit effrayé Antonia au *Farnedo* se fit entendre au même moment, et mille voix horribles rugirent en le répétant. La portière étoit retombée derrière le missionnaire; les stores étoient baissés, les chevaux restoient immobiles, un silence de mort régnoit dans la voiture, il n'arrivoit plus du dehors qu'un bruit sourd qui s'éloignoit de plus en plus, quand, au sifflement redoublé du fouet, les chevaux repartirent au grand galop, impatients, comme si cet avertissement avoit produit sur eux l'action d'un sortilége. Ils ne s'arrêtèrent qu'en rejoignant les autres voyageurs.

— Et l'Arménien, s'écrioit depuis lontemps Antonia, demi-penchée hors de la portière; ce généreux, ce brave jeune homme qui s'est dévoué pour nous.... Mon Dieu! mon Dieu! l'aurions-nous abandonné aux assassins! ce seroit une action horrible!

— Horrible! répéta vivement madame Alberti.

— Rassurez-vous, mes bonnes dames, répondit le postillon, qui étoit descendu de son siége, et qui avoit repris toute sa sécurité. Ce moine n'a rien à craindre des assassins; ils ne peuvent rien sur lui; et, afin que vous le sachiez, c'est lui qui m'a ordonné de chasser mes chevaux quand je l'ai fait, et qui m'a rendu pour cela la force et la voix : aussi avec quelle impétuosité ils se sont élancés; l'avez-vous remarqué? Quant à lui, je l'ai vu de près, je vous jure, car les brigands me touchoient; et il s'est jeté entre eux et moi, si terrible, qu'il y en a qui sont tombés de frayeur, et que tous les autres ont pris la fuite, sans seulement retourner la tête. Une minute après, il étoit seul, et il étoit là, debout, la main levée, d'un air de commandement : Va-t'en, m'a t-il crié d'une voix si imposante, que mon sang se seroit figé dans mes veines s'il avoit annoncé la colère; mais c'étoit une voix protectrice, la voix dont il parle ordinairement aux matelots....

— Aux matelots ? dit madame Alberti... Tu connois donc cet Arménien ?

— Si je le connois ? reprit le postillon ; ne s'est-il pas nommé lui-même, quand il a crié : par saint Nicolas de Raguse ! Quel est le saint qui éprouve les voyageurs et les récompense ? et quel autre qu'un saint disperse d'un mot, d'un geste, d'un regard, une armée de bandits, qui ont le glaive à la main, la rage dans le cœur, et qui cherchent du danger, de l'or et du sang ?... je vous le demande.

Le postillon se tut en regardant le ciel, qui parut traversé d'une lueur subite. Le canon grondoit à Duino.

VI

> Les uns l'appellent le *Grand-Mogol*, les autres le *Prophète Elie*. C'est un homme extraordinaire qui se trouve partout, qu'est connu de personne, et à qui l'on ne veut pas de mal.
>
> LEVIS.

Cette explication ne suffisoit pas à tout le monde. Madame Alberti en concevoit plusieurs autres, et les accueilloit tour à tour. Antonia ne voyoit rien de distinct dans cet événement, mais elle y trouvoit tout ce qu'il falloit pour entretenir des idées sombres et rêveuses. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'elle poursuivit son voyage au milieu des campagnes enchantées qui lui restoient à parcourir. Elle vit le lendemain la riante Gorizia, riche de fleurs et de fruits, et dont l'aspect charme de loin les yeux du voyageur nouvellement sorti des sables inféconds de la côte d'Istrie. Les souvenirs antiques se réveillent si naturellement sur ce coteau chéri de la nature, ou s'y conservent avec tant de facilité qu'on croit y vivre encore sous l'empire poétique de la mytho-

logie. Les belles s'y promènent sous des berceaux dédiés aux Grâces, les chasseurs s'y rassemblent dans le bosquet de Diane : c'est de là qu'ils descendent pour aller surprendre leur proie dans les champs qui bordent l'Isonzo, l'Isonzo, la plus élégante des rivières de l'Italie et de la Grèce, qui roule, profondément encaissée entre deux montagnes d'un sable d'argent, ses flots bleu de ciel, aussi purs que le firmament qu'ils réfléchissent, et dont ils n'ont pas besoin d'emprunter l'éclat; lorsqu'il est voilé par des nuages, l'habitant de Gorizia retrouve son azur à la surface limpide de l'Isonzo. Un jour plus tard, elle aperçut les délicieux canaux de la Brenta, bordés de riches palais, et le modeste village de Mestre, qui sert de point de communication entre une partie de l'Europe et une cité à laquelle l'Europe ne peut rien montrer d'égal, cette superbe Venise dont l'existence même est un phénomène. Le jour naissoit à peine, quand la barque qui devoit y conduire madame Alberti, Antonia et les personnes qui les accompagnoient, entra de la Brenta dans l'eau marine. Le petit bâtiment glissoit doucement sur l'onde immobile, le long des poteaux qui dirigent le nautonnier. Madame Alberti aperçut à sa droite une maison blanche, d'une construction très-simple, au milieu des îlots dont cette partie des Lagunes est semée. On lui apprit que c'étoit le couvent des catholiques arméniens, et Antonia frissonna, sans pouvoir s'expliquer son émotion. Enfin Venise commença à se dessiner sur l'horizon, comme une découpure d'une couleur sombre, avec ses dômes, ses édifices, et une forêt de mâts de vaisseaux; puis elle s'éclaircit, se développa, et s'ouvrit devant le bateau, qui circula longtemps à travers des bâtiments de toute grandeur, avant d'entrer dans le canal particulier sur lequel étoit situé le palais Monteleone, dont madame Alberti avoit fait l'acquisition depuis peu. Une circonstance pénible différa leur arrivée. Ce canal étoit chargé de gondoles qui suivoient un con-

voi funèbre : c'étoit celui d'une jeune fille, car la gondole qui portoit le cercueil étoit drapée en blanc, et parsemée de bouquets de roses de la même couleur. Deux flambeaux brûlaient à chacune de ses extrémités, et leur lumière, éclipsée par celle du soleil levant, ne sembloit qu'une fumée bleuâtre. Il n'y avoit qu'un rameur. Un prêtre, debout sur le devant de la gondole, mais tourné du côté de la bière, et une croix d'argent dans les mains, murmuroit à basse voix les prières des morts. En face de lui, un jeune homme vêtu de noir, agenouillé à la tête du cercueil, pleuroit amèrement; le bruit de ses sanglots étouffés avoit quelque chose de déchirant : c'étoit probablement le frère de la trépassée. Sa douleur étoit si vive et si profondément sentie que, si elle avoit été exaltée par un autre sentiment, elle auroit été mortelle. Un amant n'auroit pas pleuré.

Cette rencontre de mauvais augure emut aisément la sensibilité d'Antonia; mais le premier objet remarquable lui fit oublier la pensée superstitieuse qu'elle lui avoit suggérée. Elle étoit près de sa sœur, sans motifs raisonnables de crainte pour l'avenir, entourée, au contraire, de toutes les probabilités d'une vie douce, d'une tranquillité inaltérable, d'un bonheur tel, enfin, s'il en est pour les âmes tendres qui compatissent à toutes les souffrances de la société, que peu d'entre elles sont appelées à en goûter un pareil. Elle s'arrêta à cette perspective; elle jouit pour la première fois du sentiment d'une sécurité pure; elle jugea qu'elle étoit heureuse; elle conçut la possibilité de l'être toujours, et, à la vérité, jamais elle ne l'avoit été d'avantage.

Le peuple est, dans tous les pays amoureux de l'extraordinaire, et sujet à se passionner pour les personnes et pour les choses; mais nulle part il ne porte aussi loin qu'à Venise la faculté de se créer des dieux, objets passagers d'un enthousiasme dont les retours sont souvent funestes pour ceux qui l'ont excité. Il n'étoit question, dans

ce temps-là, que d'un jeune étranger qui s'étoit concilié, sans qu'on sût de quelle manière, car il n'en avoit pas même laissé deviner la prétention, cette faveur si brillante et si fugitive. Le génie, le courage et la bonté de Lothario étoient le sujet de tous les entretiens; son nom étoit dans toutes les bouches. Pendant le court trajet de Mestre à Venise, il avoit été ramené vingt fois dans la conversation des mariniers. Après avoir parcouru sa nouvelle demeure en soutenant Antonia, à qui l'habitude d'une santé délicate rendoit le secours de son bras nécessaire, même quand elle ne souffroit pas, madame Alberti venoit de la conduire dans une des principales pièces de l'appartement, et elles s'y étoient assises l'une à côté de l'autre. Le vieil intendant se présenta pour les saluer, et resta debout en attendant leurs ordres.

— Nous sommes contentes, lui dit madame Alberti; tout répond à ce que j'attendois de vos soins, honnête Matteo, et je puis juger à ces commencements que personne ne sera mieux servi à Venise.

— Non pas même le seigneur Lothario, répondit le vieillard en humiliant son front chauve et en tournant dans ses mains son *goura* de soie noire.

Pour cette fois, Antonia, éclatant de rire :

— Et quel est donc, grand Dieu! le seigneur Lothario? Depuis que nous sommes arrivées, je n'ai entendu nommer que lui.

— Il est vrai, dit madame Alberti en récapitulant ses idées avec sa précipitation ordinaire. Quel est donc le seigneur Lothario? Apprenez-nous, mon cher Matteo, ce qu'il faut penser de cet homme, dont la réputation est devenue proverbiale à Venise avant d'avoir passé le golfe?

— Mesdames, répondit Matteo, je ne suis pas moi-même beaucoup plus instruit, quoique j'aie cédé à l'usage en me servant de ce nom qui a un tel crédit dans ce pays que les brigands mêmes le respectent. Cela peut paroître

exagéré, mais il n'y a rien de plus vrai ; et le seigneur Lothario inspire un respect si universel qu'il est arrivé quelquefois qu'on a fait tomber, en le nommant, le stylet des mains d'un assassin ; que le bruit, le seul bruit de son approche a calmé une révolte, dissipé un attroupement de furieux, rendu la tranquillité à Venise. Cependant c'est un jeune homme bien peu redoutable, je vous assure, car on s'accorde à dire qu'il a dans le monde la douceur et la timidité d'un enfant. Je ne l'ai vu qu'une fois et d'assez loin, mais j'éprouvai à contempler sa physionomie un saisissement qui me fit croire tout ce qu'on pense de lui. Depuis ce temps, j'ai inutilement cherché à le revoir. Il avoit quitté la ville.

— Il n'est plus à Venise! s'écria Antonia.

— Il en est absent depuis près d'un an contre son usage, reprit Matteo, car il passe très-rarement plus de deux ou trois mois sans y revenir.

— Il n'y fait donc pas son habitation ordinaire ? dit madame Alberti.

— Non certainement, continua Matteo ; mais il y a longtemps, très-longtemps qu'il y vient de mois en mois passer quelques jours, tantôt plus, tantôt moins, presque jamais au delà d'une semaine ou deux. Cette fois-ci, son long éloignement auroit fait craindre qu'il eût tout à fait abandonné Venise, s'il n'y en avoit pas d'autres exemples; mais on se rappelle qu'il en a disparu déjà pendant plusieurs années.

— Plusieurs années ? dit Antonia ; vous n'y pensez pas, Matteo ; vous nous disiez tout à l'heure, si je vous ai bien entendu, que c'étoit un très-jeune homme.

— Très-jeune, en vérité, répondit Matteo..... au moins à ce qu'il paroît : je n'ai pas dit le contraire, mais je parle d'après les idées singulières du peuple, qui ne méritent pas votre attention, mes illustres dames, et que je rougirois moi-même....

— Continuez, continuez, Matteo, dit madame Alberti

avec véhémence : ceci nous intéresse beaucoup, n'est-il pas vrai, Antonia? Asseyez-vous, Matteo, et n'oubliez rien, absolument rien de ce qui concerne Lothario.

Madame Alberti étoit en effet vivement intéressée, et son esprit, rapide à saisir tous les aspects des choses, avoit devancé de beaucoup la narration de Matteo en conjectures romanesques et merveilleuses qu'elle brûloit de voir vérifiées. Antonia n'avoit pas une sensibilité moins vive ; elle étoit, au contraire, plus irritable et plus avide d'émotions, mais elle les redoutoit, parce que sa foiblesse l'exposoit toujours à y céder. Quand Matteo eut commencé à exciter la curiosité de madame Alberti par les circonstances vagues et bizarres de son récit, elle s'étoit pressée contre sa sœur avec un frisson d'inquiétude et d'effroi dont elle cherchoit à couvrir l'impression par un sourire.

— Ce que je sais du seigneur Lothario, reprit gravement Matteo, qui s'étoit assis pour obéir à madame Alberti, ne m'est connu, comme je vous l'ai dit, mes illustres dames, que par le bruit public. C'est un jeune homme de la plus belle figure, qui paroît de temps en temps à Venise avec le train d'un prince, et qui semble pourtant n'avoir cherché l'habitation d'une grande ville que pour trouver l'occasion de répandre des libéralités plus abondantes parmi les pauvres, car il fréquente peu la société, et on ne lui a presque point connu d'habitudes et d'amitiés familières ni en hommes ni en femmes. Il visite quelquefois une famille malheureuse pour lui porter un secours ; passionné pour les arts, qu'il cultive avec succès, il recherche quelquefois la conversation et les conseils de ceux qui les exercent. Hors de ces rapports-là, qu'il borne avec un soin extraordinaire, il vit presque solitaire dans Venise. Il n'est pas entré dix fois dans une maison particulière, il ne correspond avec personne ; cela est au point que jamais homme n'a été assez avant dans son intimité pour savoir le nom de sa famille, ou

pour connoître le lieu de sa naissance, ou pour former une conjecture fondée sur le mystère de sa vie. Il est vrai qu'il a beaucoup de domestiques, mais tous lui sont étrangers, parce qu'il en change chaque fois qu'il voyage, et qu'il se procure à Venise même ceux qui doivent le servir pendant qu'il y réside. Ses relations hors de sa maison ne donnent pas plus de lumières. Depuis qu'on le connoît, jamais la poste ne lui a apporté une lettre, les banquiers ne lui ont pas fourni un sequin. Les révolutions des États ne changent pas la moindre chose à sa position; dans les temps orageux, il ne s'éloigne pas plus que d'ordinaire ; et quand les voyageurs sont soumis à des formalités de précaution, ses papiers se trouvent toujours signés de l'autorité qui gouverne, sous ce simple nom de Lothario, qu'une pareille circonstance rendroit suspect : si l'on ne savoit que cette foule de bonnes actions qui s'y rattachent l'ont recommandé aux hommes puissants de toutes les époques et de tous les partis.

Il seroit d'ailleurs difficile de l'inquiéter à Venise, où il est, pour une classe immense, un objet de reconnoissance, d'affection, et, pour ainsi dire, de culte. La proscription de Lothario, si jamais il avoit donné lieu d'y penser, seroit peut-être le signal d'un révolution ; mais il n'a pas l'air de le croire, car il oblige la classe malheureuse sans la caresser. Son esprit sévère et un peu hautain, à ce qu'on assure, le sépare d'elle par un obstacle qu'il est seul maître de lever, et qu'il ne lèveroit point sans bouleverser les États vénitiens, s'il l'avoit résolu. Cette forte distance qu'il a laissée entre lui et le peuple ne révolte personne, parce qu'on sent que la nature même en a marqué les limites, et qu'elle le sépare d'ailleurs bien plus sensiblement des hommes qui paroissent se rapprocher de sa condition. En effet, ce sont ceux-là pour lesquels il montre le plus d'éloignement ; et si l'on voit le seigneur Lothario descendre en faveur de quelqu'un des hauteurs de son caractère, ce n'est jamais

pour un seigneur; c'est pour un infirme qui a besoin de son appui, pour un enfant égaré, pour un épileptique dont la vue repousse les passants. Cela ne l'empêche pas de fréquenter les réunions publiques et les grandes sociétés où les hommes peuvent paroître et même briller sans communiquer immédiatement avec personne. Il s'y est fait aisément remarquer, puisque Venise n'a point d'artiste et de *virtuose* qui lui soit, dit-on, comparable; mais loin d'user de ces avantages, on prétend qu'il redoute de les faire valoir, qu'il ne les laisse apercevoir qu'à regret, et que c'est au moment où ils pourroient lui procurer des connoissances agréables, ou de grands établissements, qu'il s'enfuit de Venise, comme pour éviter l'éclat d'une vie publique et répandue, qui le déroberoit à lui-même et au secret dont il veut s'envelopper. L'ambition ne peut rien sur lui; l'amour même ne l'a jamais arrêté, quoiqu'il n'y ait pas sur la terre de femmes plus séduisantes qu'à Venise. Une seule fois, il parut s'occuper beaucoup d'une jeune fille noble, qui, de son côté, avoit témoigné une vive passion pour lui; mais un malheur bien extraordinaire mit fin aux rapports que le public supposoit entre eux. C'étoit au moment du départ de Lothario, qui, cette fois, avoit résidé à Venise un peu plus que de coutume, et que ce sentiment, s'il a existé, ne put cependant y retenir. Deux ou trois jours après son départ, elle disparut, et on ne retrouva son corps que longtemps après, contre ce banc de sable où s'est établi depuis le couvent des Arméniens.

— Voilà qui est incompréhensible, dit Antonia d'un air profondément concentré.

— Non, mademoiselle, répondit Matteo, en suivant sa pensée, qui n'étoit peut-être pas la même que celle d'Antonia. Le mouvement des eaux refoulées par la mer porte de ce côté la plupart des débris qui flottent sur nos canaux. Comme cette dame avoit la tête vive, et que des

particularités que j'ai oubliées annonçoient que sa mort avoit été violente, on l'attribua au désespoir plutôt qu'à un accident : je crois même qu'une lettre de sa main, qui fut trouvée ensuite, et dans laquelle elle expliquoit son dessein, justifia cette supposition.

— Prenez garde, Matteo, dit madame Alberti. Vous avez commencé par nous dire que Lothario étoit jeune.

— Vingt-cinq ou vingt-six ans tout au plus, répondit Matteo ; mais il est très-blond et délicat à le voir, quoique plus adroit et plus robuste que les hommes les plus fortement constitués, et il seroit possible...

— Il ne seroit pas possible, continua-t-elle avec force, qu'il eût été absent pendant plusieurs années depuis qu'il s'est fait connoître à Venise : c'est ce que vous ne nous avez pas éclairci. Pensez d'ailleurs que l'histoire de la jeune fille trouvée morte à l'île des Arméniens doit être antérieure, suivant vos termes, à l'époque où les Arméniens sont venus s'y établir, et qu'alors.....

— Je n'en sais pas davantage, reprit Matteo avec une sorte de confusion ; et je n'ai dit à ces dames que ce que j'ai entendu dire aux Vénitiens d'un âge avancé, qui soutiennent qu'ils ont vu autrefois le seigneur Lothario tel qu'il est aujourd'hui, mais qui supposent qu'il n'a pas été absent moins de cinquante ans ; et vous sentez l'extravagance de cette idée. Au reste, il est trop naturel de croire, d'après le genre de vie du seigneur Lothario, qu'il a un grand intérêt à cacher ce qu'il est réellement, pour ne pas comprendre les soins qu'il a mis sans doute à favoriser et même à faire naître les bruits qui devoient redoubler sur son compte l'incertitude de l'opinion. Aussi faut-il avouer qu'il n'y en a point de si étranges et de si ridicules qui n'aient eu au moins le crédit de se faire répéter, pendant quelque temps, par des personnes qui ont la réputation d'être sensées. Vous en jugerez par le plus vraisemblable de tous : c'est que ce mystérieux étranger à le secret de la pierre philoso-

phale; et, à la vérité, on ne voit pas comment expliquer autrement l'existence magnifique et les dépenses de roi d'un inconnu auquel on ne sait pas le moindre genre de commerce ou d'industrie, la plus petite propriété, la plus légère relation d'affaires de quelque espèce que ce soit. Il y a près des trois ans, c'est l'époque de son premier voyage, depuis la longue absence dont parlent ces gens-ci, que des jaloux, irrités de ses prodigieux succès, et d'autant plus peut-être qu'il y attachoit lui-même moins d'importance, et que la marque d'attention la plus ordinaire qu'on puisse obtenir de lui ressemble singulièrement au dédain, s'avisèrent de faire courir sur lui la fable la plus outrageante; j'ose à peine la répéter, et je ne le ferois pas sans danger ailleurs qu'ici. On alla jusqu'à dire qu'il étoit l'agent d'une troupe de faux-monnoyeurs cachés dans les grottes du Tyrol, ou dans quelque forêt de la Croatie. Cette erreur ne dura pas longtemps, car le seigneur Lothario répand l'or avec tant de profusion, qu'il est aisé d'en vérifier le titre et la fabrique. On se convainquit bien qu'il n'y en avoit point de meilleur dans tous les États de Venise; et, depuis ce moment, si on inventa des fables sur son compte, elles cessèrent du moins d'être injurieuses et atroces. Ce qu'il est réellement, c'est ce que je ne sais point, dit Matteo en se levant de son siége; mais je puis répéter qu'il dépend à peu près de lui d'être tout ce qu'il voudra être à Venise, s'il y revient.

— Il y reviendra, dit madame Alberti en embrassant cette idée avec cette susceptibilité romanesque qu'elle prenoit trop souvent pour de la pénétration : c'étoit son seul défaut.

VII

> Tu me reviens encore une fois sous cette forme, et ce jour sera le dernier.
>
> SHAKSPEARE.

Cette conversation n'avoit pas laissé de traces bien profondes dans l'esprit d'Antonia. Comme le nom de Lothario revenoit souvent dans les cercles où sa sœur l'avoit introduite, il ne frappoit guère ses oreilles sans lui rappeler vaguement les idées bizarres et singulières dont Matteo les avoit entretenues; mais ce n'étoit qu'une sensation passagère, à laquelle elle auroit rougi de se livrer. En cherchant à se rendre compte au premier moment de l'impression que ce récit lui avoit faite, elle s'affligea de ne pouvoir fixer sur Lothario un jugement assuré; mais il n'étoit pas dans son caractère de s'égarer longtemps dans des conjectures inutiles sur des choses qui la touchoient si légèrement. La foiblesse de sa constitution, l'abattement habituel de ses organes, la forçoient à circonscrire beaucoup ses sentiments; et plus ils étoient puissants autour d'elle, moins elle étoit capable de les étendre aux objets inconnus. Un jour cependant le bruit courut dans Venise que Lothario étoit arrivé, et ce bruit, bientôt confirmé par la folle joie d'une populace enthousiaste, parvint rapidement à Antonia. Ce jour-là même elle devoit se trouver, avec madame Alberti, dans une société composée en grande partie de seigneurs étrangers, attirés à Venise par les plaisirs du carnaval, et qui se réunissoient de temps en temps pour faire de la musique. A peine étoient-elles entrées qu'un laquais annonça le seigneur Lothario. Un frémissement subit d'étonnement et de plaisir parcourut l'assemblée, et saisit surtout madame Alberti, que

toutes les idées extraordinaires préoccupoient facilement. Elle prit ce mouvement pour un pressentiment heureux, et comme toutes ses pensées se rapportoient à Antonia, elle lui serra brusquement la main, sans savoir bien au juste ce que cette démonstration pouvoit signifier. Antonia fut autrement affectée; son cœur se serra d'une sorte d'effroi, parce qu'elle rassembla autour du nom de Lothario quelques-unes de ces circonstances inquiétantes et terribles qui l'avoient frappée dans le discours du vieil intendant. Elle tarda même quelque temps à lever les yeux sur lui; mais elle le vit alors distinctement, parce qu'il n'étoit pas loin d'elle, et qu'il paroissoit la regarder quand elle l'aperçut. Au même instant il avoit détourné sa vue, sans la fixer toutefois sur aucun autre objet. Appuyé sur le rebord d'un vase de marbre antique chargé de fleurs, il avoit l'air de prendre part à un entretien de peu d'importance, pour se dispenser de porter ailleurs son attention. Antonia fut saisie à son aspect d'une émotion qu'elle n'avoit jamais éprouvée, et qui ne ressembloit point à un sentiment connu. Ce n'étoit plus de l'effroi; ce n'étoit pas davantage l'idée qu'elle se faisoit des premiers troubles de l'amour; c'étoit quelque chose de vague, d'indécis, d'obscur, qui tenoit d'une réminiscence, d'un rêve ou d'un accès de fièvre. Son sein palpitoit violemment, ses membres perdoient leur souplesse, ses yeux se troubloient, une langueur indéfinissable enchaînoit ses organes fascinés. Elle essayoit inutilement de rompre ce prestige; il s'augmentoit de ses efforts. Elle avoit entendu parler de l'engourdissement invincible du voyageur égaré que le boa glace d'un regard dans les forêts de l'Amérique; du vertige qui surprend un berger parvenu à la poursuite de ses chèvres à l'extrémité d'une des crêtes gigantesques des Alpes, et qui, ébloui tout à coup par le mouvement circulaire que son imagination prête, comme un miroir magique, aux abîmes dont il

est entouré, se précipite de lui-même dans leurs profondeurs horribles, incapable de résister à cette puissance qui le révolte et qui l'entraîne. Elle sentoit quelque chose de semblable et d'aussi difficile à expliquer, je ne sais quoi de tendre et d'odieux, qui étonnoit, qui repoussoit, qui appeloit, qui accabloit son cœur ; elle trembla. Ce tremblement qui lui étoit assez ordinaire n'effraya pas madame Alberti, elle pressa cependant Antonia de sortir, et Antonia le désiroit. Elle fit un effort pour se lever, défaillit, se rassit et sourit à madame Alberti, qui regarda ce sourire comme un consentement à rester. Lothario n'avoit pas changé de place.

Il étoit habillé à la françoise avec une simplicité élégante. Rien n'annonçoit la moindre recherche dans son costume et dans sa parure ; si ce n'est deux petites émeraudes qui pendoient à ses oreilles, et qui, sous les épaisses boucles de cheveux blonds dont son visage étoit ombragé, lui donnoient un aspect singulier et sauvage. Cet ornement avoit cessé depuis longtemps d'être à la mode dans les États vénitiens, comme dans presque toute l'Europe civilisée. Lothario n'étoit pas régulièrement beau, mais sa figure avoit un charme extraordinaire. Sa bouche grande, ses lèvres étroites et pâles, qui laissoient voir ses dents d'une blancheur éblouissante, l'habitude dédaigneuse et quelquefois farouche de sa physionomie, repoussoient au premier regard ; mais son œil plein de tendresse et de puissance, de force et de bonté, imposoit le respect et l'amour, surtout quand on voyoit s'en échapper une certaine lumière douce, qui embellissoit tous ses traits. Son front très-élevé et très-pur avoit quelque chose d'étrange, un pli fortement ondé, que l'âge n'avoit pas produit, et qui marquoit la trace d'une pensée soucieuse et fréquente. Sa physionomie étoit en général sérieuse et sombre ; mais personne n'avoit plus de facilité à effacer une prévention désagréable. Il lui suffisoit pour cela de soulever sa

paupière, et d'en laisser descendre ce feu céleste donses yeux étoient animés. Pour les observateurs, ce regard avoit quelque chose d'indicible, qui tenoit d'une organisation supérieure à celle de l'homme. Pour le vulgaire, it étoit, selon l'occasion, ou caressant ou impérieux : on sentoit qu'il pouvoit être terrible.

Antonia étoit d'une certaine force sur le piano ; mais sa timidité l'empêchoit presque toujours de développer son savoir devant une société nombreuse. Il y a un genre de modestie, et s'étoit le sien, qui consiste à dissimuler continuellement ses facultés pour ne pas blesser les personnes médiocres, qu'on trouve en majorité partout, et peut-être aussi pour ne pas déplaire à la minorité qui juge, par une apparence de prétention. Elle n'avoit jamais consenti à exécuter un morceau de musique en public que par condescendance pour des invitations qu'elle attribuoit à une simple politesse, et auxquelles elle étoit bien sûre de satisfaire, sans intéresser à ce foible effort de bienséance réciproque toutes les ressources de son talent ; elle avoit elle-même remarqué que les témoignages de satisfaction obligée que recueilloit sa complaisance n'étoient pas moindres quand elle avoit rendu un passage simplement et suivant les seules règles de l'exécution mécanique, que lorsqu'elle s'étoit trouvée dirigée par une inspiration subite et heureuse, qui la satisfaisoit intérieurement. Elle s'assit donc au piano avec assez de calme, lorsqu'elle y fut appelée, et elle laissoit courir ses doigts sur le clavier avec son indifférence ordinaire, quand ses yeux, distraits par le reflet d'une glace en face de laquelle elle étoit placée, furent frappés d'une illusion étrange et terrible. Lothario s'étoit approché de son siége, et comme ce siége étoit monté sur l'estrade où étoit placé l'instrument, sa tête pâle et immobile s'élevoit seule au-dessus du cachemire rouge d'Antonia. Les cheveux en désordre de ce jeune homme mystérieux, la fixité morne de son œil

triste et sévère, la contemplation pénible dans laquelle il paroissoit plongé, le mouvement convulsif de ce pli bizarre et tortueux que le malheur sans doute avoit gravé sur son front tout concouroit à donner à cet aspect quelque chose d'effrayant. Antonia, surprise, interdite, épouvantée, reportant successivement ses regards du pupitre à la glace et de la glace au pupitre, perdit bientôt de vue les notes confuses et jusqu'à l'auditoire qui l'entouroit. Substituant involontairemet le sentiment dont elle étoit saisie à celui qu'elle avoit à peindre, elle improvisa par une transition extraordinaire, mais qui devoit passer pour un jeu singulier de son imagination plutôt que pour ce qu'elle étoit réellement, une expression de terreur si vraie que tout le monde frémit : et elle se jeta dans les bras de madame Alberti, qui la reconduisit à sa place au milieu d'une rumeur d'applaudissements, mêlée de surprise et d'inquiétude. Après l'avoir suivie de l'œil jusqu'à l'endroit où elle s'arrêtoit, Lothario s'approcha d'une harpe, et un mouvement universel de curiosité et de plaisir succéda à celui qui venoit de troubler l'assemblée. Antonia elle-même, rassurée et distraite par une impression nouvelle, exprima la plus vive impatience d'entendre Lothario, et comme il paroissoit craindre que son état ne fût pas devenu assez tranquille pour qu'elle pût prendre part au reste des plaisirs de la soirée, elle se crut obligée de lui témoigner par un regard que son indisposition avoit cessé. Cette marque d'intérêt de Lothario l'avoit vivement touchée ; mais on auroit dit que Lothario, plus sensible encore à la légère démonstration qu'il venoit d'en recevoir, avoit changé d'existence pendant qu'Antonia le regardoit. Son front s'étoit éclairci, ses yeux brilloient d'une lumière bizarre; un sourire où se faisoit remarquer un reste d'attendrissement et un commencement de joie embellissoit sa bouche sévère. Passant sa main gauche à travers les larges ondes de ses cheveux pour chercher un motif ou un sou-

venir, et saisissant de l'autre avec légèreté les cordes de la harpe, de manière à leur imprimer seulement une vibration vague, il entraînoit en préludant ces sons fugitifs, mais enchantés, qui tiennent des concerts des esprits, et il sembloit les jeter sans effort et les abandonner aux airs.

« Malheur à toi, murmura-t-il, malheur à toi, si jamais tu croissois dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar ! »

— C'est, continua-t-il, la fameuse romance de l'anémone, si connue à Zara, et la production la plus nouvelle de la poésie morlaque. Antonia, vivement émue par le choix de cet air et par le son de la voix de Lothario, se rapprocha de madame Alberti, qui étoit très-préoccupée de son côté. Elle se rappelait aussi cette voix harmonieuse et le lieu où elle l'avoit entendue; mais ce pouvoit être l'effet d'une ressemblance fortuite. Le chant dalmate est trop simple, trop uniforme, trop dépouillée d'ornements, pour qu'il ne soit pas aisé de se méprendre entre deux voix analogues. Enfin, après un moment de réflexion, Lothario reprit sa romance tout entière, en continuant à s'accompagner de ces accords aériens que la harpe rendoit sous ses doigts, et dont la mélodie religieuse se marioit avec son chant de la manière la plus imposante. Parvenu au refrain du vieux Morlaque, il y mit l'accent d'une pitié si douloureuse que tous les cœurs en furent attendris, mais surtout celui d'Antonia, qui attachoit à cette idée un souvenir d'inquiétude et d'effroi. La romance de Lothario étoit achevée depuis longtemps, que ses dernières paroles et le redoutable nom de Jean Sbogar retentissoient encore dans sa pensée.

VIII

> Rêvez, innocentes créatures, et reposez dans le doux sommeil qui tient vos sens assoupis; vous aurez bientôt, hélas de tristes veilles et de cruelles insomnies.
>
> MILTON.

Au nombre des suppositions qui se succédèrent dans l'esprit de madame Alberti à la suite de cette soirée, il y en avoit une qui offroit assez de vraisemblance pour frapper les imaginations vulgaires, et qui ne manquoit pas cependant de cet aspect romanesque qu'elle cherchoit ordinairement dans ses combinaisons. Le reste de ses conjectures étoit si mal fondé qu'elle ne tarda pas à s'en tenir à celle-ci, qui lui convenoit d'autant mieux qu'elle flattoit le plus agréable et le plus dominant de ses sentiments, son amour pour Antonia. L'établissement de cette sœur chérie l'occupoit sans cesse; elle étoit décidée à ne rien négliger pour qu'il assurât son bonheur, et à subordonner à ce seul intérêt toutes les autres convenances. L'immense héritage d'Antonia, celui que madame Alberti devoit lui laisser un jour, étoient faits pour exciter la cupidité d'une foule de prétendants, et madame Alberti ne vouloit pas que la vie de sa sœur dépendît de l'homme vil dont l'amour seroit une spéculation et l'alliance un marché. C'étoit d'après les sentiments qu'elle se promettoit de voir éclore en elle qu'elle avoit résolu de disposer de sa main, presque sûre que le cœur d'Antonia, dirigé par le jugement et l'expérience d'une seconde mère, ne pouvoit pas se tromper. Déjà plusieurs jeunes gens d'une grande fortune ou d'une naissance distinguée s'étoient mis inutilement sur les rangs. Aucun d'eux n'étoit parvenu à fixer l'attention de sa sœur, et madame Alberti, attentive à épier les moindres sensations de cette âme ingénue et sans détours, ne lui avoit jamais

surpris un secret ; le premier aspect de Lothario sembloit, au contraire, avoir produit sur elle une impression profonde, qui pouvoit seule expliquer la scène singulière du piano. Lothario lui-même n'avoit pas paru moins ému, moins troublé, moins pénétré d'une affection puissante, et l'idée qu'un tel homme, si renommé par l'éclat de son esprit, par la variété de ses talents, par la tendresse et la générosité de son caractère, par la grandeur de ses manières et la pureté de ses mœurs, pourroit devenir l'époux d'Antonia, étoit pour madame Alberti la plus douce des illusions. Qu'étoit cependant ce Lothario, et comment lier des relations aussi sérieuses avec un inconnu qui s'obstinoit, de l'aveu de tout le monde, à s'entourer du mystère le plus suspect? Ce problème n'inquiéta qu'un moment madame Alberti. En peu de temps elle eut trouvé des explications à tout, et elle eut l'art ou le bonheur de les rattacher toutes à sa première pensée, avec assez d'apparence de vérité pour qu'Antonia même, qui ne voyoit pas toujours les choses des mêmes yeux, demeurât sans objection et sans réponse. Il est vrai que son cœur commençoit à s'intéresser à cette hypothèse et à souhaiter qu'elle fût la réalité, non qu'elle ressentît pour Lothario ce mouvement de sympathie douce qui indique le besoin d'aimer, cet attrait indéfinissable qui fait qu'on cesse d'être soi pour vivre de l'existence d'un autre : ce qu'elle éprouvoit n'avoit pas encore ce caractère; c'étoit plutôt l'entraînement d'une âme soumise, la résignation de la foiblesse qui ne demande qu'à être protégée, la dépendance volontaire d'une créature timide et sensible envers celle qui lui impose de la confiance et du respect. Tel lui avoit paru Lothario, et le premier regard de ce jeune homme s'étoit arrêté sur elle avec tant d'empire, qu'il lui sembloit qu'à compter de cet instant il eût pris des droits sur sa destinée.

Je n'ai pas dit jusqu'ici quelle étoit la supposition de

madame Alberti. Elle pensoit, avec assez de raison, qu'en retranchant de l'histoire de Lothario ce que les bruits populaires y avoient ajouté de ridicule et d'absurde, il restoit probable que sa condition et sa fortune étoient tout ce qu'annonçoient son éducation et sa magnificence; que s'il avoit des raisons pour cacher son nom et son rang, elles ne pouvoient être que momentanées; que ce déguisement n'avoit rien d'alarmant pour l'amour d'Antonia, qui n'étoit au-dessous d'aucune alliance; que le désir de frapper son attention, de se rapprocher d'elle et d'intéresser son cœur par des considérations indépendantes de celles qui déterminent la plupart des mariages, étoit probablement au contraire le principal objet de ces apparences mystérieuses dont Lothario avoit voulu s'envelopper; que les plus extraordinaires, les plus inexplicables des faits qui se rapportoient à lui n'étoient sans doute que des mensonges habilement insinués aux gens d'Antonia par des personnes apostées, dans l'intention d'augmenter l'incertitude où l'on vouloit la retenir; et cette dernière conjecture n'étoit pas elle-même dénuée de preuves, car il étoit impossible de se dissimuler que Lothario eût pris une grande part aux derniers événements de la vie d'Antonia. C'étoit, tout bien considéré, le jeune homme qui avoit passé près d'elle au retour du *Farnedo*, en chantant le refrain du Morlaque, et ce jeune homme n'était pas sans dessein à Trieste. Les apparitions qui alarmoient si souvent Antonia, et qui avoient inspiré tant d'inquiétude à madame Alberti, lorsqu'elle les regardoit comme les illusions d'un esprit malade, pouvoient aussi procéder de la même cause. Si elle en avoit exagéré ou changé quelques circonstances, c'est le propre des âmes foibles qui ont tout à redouter, et des âmes tendres qui croient n'intéresser jamais assez. Enfin l'événement du Duino n'étoit pas expliqué. Comment les brigands, animés au pillage et à l'assassinat, auroient-ils cédé au seul aspect d'un jeune moine arménien, si cet homme redoutable par sa valeur et peut-

être par sa renommée ne leur avoit pas imposé une terreur invincible, en s'élançant de la voiture où madame Alberti lui avoit accordé une place? Nul doute qu'il n'en ait renversé plusieurs autour de lui avant de les disperser, et qu'ensuite indécis au milieu de la nuit, sur une route qu'il n'avoit jamais parcourue, il ne se soit trouvé dans l'impossibilité de rejoindre ses compagnons de voyage. Quel seroit ce moine armé contre les statuts de son ordre, et qui se dévoue avec tant de courage et d'oubli de lui-même pour quelques étrangers, sinon un amant déguisé qui veut sauver Antonia ou qui veut mourir pour elle? Si la vision pieuse du postillon étoit, comme il n'y avoit pas à en douter, l'erreur d'un homme du peuple tout à fait privé de lumières, quelle explication pouvoit-on substituer à celle de madame Alberti? Il restoit des choses douteuses et incompréhensibles; mais il seroit étonnant qu'il n'y en eût point dans la vie d'un homme qui cherche à multiplier autour de lui les incertitudes et les mystères, et qui a toute l'habileté nécessaire pour préparer, combiner, faire valoir les moyens qu'il emploie dans ce dessein. Lothario aimoit, il adoroit Antonia, et toutes ses actions annonçoient d'ailleurs un homme si judicieux et si éclairé, qu'il étoit impossible d'attribuer la bizarrerie apparente de quelques-unes de ses démarches à un travers d'esprit. Il avoit ses raisons; et pourquoi les chercher avant le temps? Ce qu'il y avoit d'important pour madame Alberti, c'étoit de connoître mieux Lothario, de s'assurer par une fréquentation plus habituelle de cette perfection de caractère que l'opinion générale lui attribuoit, et de voir se déclarer sous ses yeux les sentiments qu'elle n'avoit fait que soupçonner jusqu'alors. Lothario ne fuyoit pas ces réunions générales où chacun est tributaire de son talent. Il évitoit les sociétés particulières, où il faut porter de la confiance ou des affections, et il étoit bien rare, comme l'avait observé Matteo, qu'il consentît à y paroître plus d'une fois. Cependant il saisit avec em-

pressement, quand elle lui fut présentée, l'occasion de voir chez elle madame Alberti et sa sœur; et cette singularité, promptement remarquée de tout le monde, débarrassa Antonia de beaucoup de prétentions ennuyeuses. Une visite de Lothario avoit l'air d'une démarche, et une démarche de Lothario excluoit jusqu'aux hommes qui pouvoient rivaliser avec lui, quant à de certains avantages, parce qu'il conservoit sur eux des avantages qui ne sont jamais méconnus par le vulgaire et par l'imagination même des femmes les plus éprises de l'éclat et du bruit, une âme sérieuse, un caractère imposant et une vie cachée.

On a vu que l'impression qu'avoit ressentie Antonia à la vue de Lothario ne ressembloit point à celles qui annoncent la naissance du premier amour dans les cœurs ordinaires. Une circonstance bien indifférente en elle-même, et dont l'effet n'étoit cependant pas entièrement détruit, cette singulière illusion de la glace où Lothario lui apparut, y avoit mêlé une sorte de trouble et de terreur indéfinissable. L'intérêt qu'elle prenoit à Lothario, le penchant qui l'entraînoit vers lui, n'avoient toutefois pas moins de puissance pour avoir moins de douceur. Il portoit une empreinte de fatalité qui surprenoit, qui épouvantoit quelquefois Antonia, mais dont elle n'essayoit pas de se défendre, puisque madame Alberti approuvoit ce sentiment, et trouvoit même un certain plaisir à le nourrir, Elle s'étonnoit pourtant que l'amour fût si différent de l'idée qu'elle s'en étoit foite, sur les peintures tendres et passionnées des romanciers et des poëtes. Elle n'y voyoit encore qu'une chaîne austère et menaçante qui l'enveloppoit de liens inflexibles, et dont elle se seroit inutilement efforcée de secouer le poids. Seulement, quand Lothario, distrait pour elle de ses sombres rêveries, daignoit se livrer un moment avec un naturel plein de grâce aux simples entretiens de l'amitié familière; quand cette fierté sourcilleuse, quand cettte

tension douloureuse de l'esprit qui donnoit à sa physionomie une dignité si majestueuse et si triste à la fois, faisoit place à un doux abandon; quand un sourire venoit à éclore sur cette bouche qui en avoit depuis si longtemps perdu l'habitude, et rendoit à ses traits sévères une sérénité franche et pure, Antonia, transportée d'une joie qu'elle n'avoit jamais connue, comprenoit quelque chose du bonheur d'aimer un être semblable à soi, et d'en être aimée sans partage : c'étoit encore Lothario qui la faisoit naître, mais c'étoit Lothario dépouillé de ce je ne sais quoi d'étrange et de redoutable qui alarmoit sa tendresse. Il est vrai que ces instants étoient rares, et qu'ils passoient rapidement; mais Antonia en jouissoit avec tant d'ivresse, qu'elle étoit parvenue à ne plus désirer d'autre félicité; et elle étoit si peu maîtresse alors de dissimuler ce qu'elle éprouvoit, que Lothario ne put longtemps s'y méprendre Dès la première fois qu'il en fit l'observation, on s'aperçut qu'elle n'étoit pas pour lui sans amertume; son front se rembrunit, son sein se gonfla, il appuya fortement sa main sur ses yeux et il sortit. Dès lors, il sourit plus rarement encore; et, quand cela lui arrivoit, il se hâtoit de tourner sur Antonia un œil soucieux et chagrin.

Son amour pour elle n'étoit plus un secret. On sentoit que toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions se rapportoient à elle, et qu'elle étoit l'idée unique et le seul but de sa vie. Madame Alberti n'en doutoit point, et Antonia se le disoit quelquefois à elle-même dans un mouvement d'orgueil qu'elle avoit peine à réprimer : mais l'amour de Lothario, marqué d'un sceau particulier, comme l'existence entière de cet homme inconcevable, n'avoit rien de commun avec le sentiment qui porte le même nom dans la société : c'étoit une affection grave et réfléchie, avare de démonstrations et de transports, qui se satisfaisoit de peu, et qui se recueilloit en elle-même avec une réserve exces-

sive aussitôt qu'elle pouvoit craindre d'être trop bien entendue. Le feu de ses regards le trahissoit souvent : mais, à l'expression ineffable du sentiment chaste et doux qui remplaçoit bientôt l'accès de cette fièvre passagère, Lothario ne paroissoit plus un amant. On auroit dit un père à qui il ne reste plus qu'une fille, qu'une seule fille, et qui a concentré en elle toutes les affections qu'il lui avoit été permis un jour de partager entre d'autres enfants. Il se révéloit alors dans sa passion pour Antonia quelque chose de plus puissant, de plus grand que l'amour, une volonté dominante de protection si bienveillante et si tutélaire, qu'on ne peindroit pas autrement celle de l'ange de lumière qui veille à la garde de la vertu, et qui l'escorte depuis le berceau jusqu'à la tombe. C'étoit aussi l'espèce d'ascendant qu'il exerçoit sur cette jeune fille, et qu'on ne pouvoit comparer à rien dans l'ordre des relations purement humaines. L'imagination tendre et un peu superstitieuse d'Antonia n'avoit pas oublié cette idée dans la foule des hypothèses que l'existence incompréhensible de Lothario lui faisoit concevoir et rejeter tour à tour; mais elle s'en jouoit avec elle-même et avec madame Alberti, comme d'une illusion sans conséquence. Lothario s'appeloit, dans leur intimité, l'Ange d'Antonia.

IX

> Hélas! la plus douce perspective qui puisse flatter mon cœur, c'est l'anéantissement. Oh! ne va pas me tromper, unique espoir qui me reste! Il me semble que j'oserois maintenant supplier mon juge de m'anéantir. Il me semble que je le trouverois maintenant disposé à m'exaucer. Alors, ô ravissante pensée, alors je ne serois plus! Je retomberois dans le calme inviolable du néant, effacé, retranché du nombre des êtres, oublié de toutes les créatures, des anges et de Dieu même! Dieu tout-puissant, me voici : daigne me rendre au chaos d'où tu m'as tiré!
>
> KLOPSTOCK.

Un jour, au déclin du soleil, Antonia étoit entrée dans l'église de Saint-Marc pour prier. Les derniers rayons du crépuscule expiroient à travers les vitraux sous les grands cintres du dôme, et s'éteignoient tout à fait dans les recoins des chapelles éloignées. On voyoit à peine briller de quelques reflets mourants les parties les plus apparentes des mosaïques de la voûte et des murailles. De là les ombres croissantes descendoient toujours plus épaisses le long des fortes colonnes de la nef, et finissoient par inonder d'une obscurité profonde et immobile la surface inégale de ses pavés, sillonnés comme la mer qui les entoure, et qui vient souvent jusque dans le lieu saint reconquérir son empire sur les usurpations de l'homme. Elle aperçut, à quelques pas d'elle, un homme à genoux, dont l'attitude annonçoit une âme fortement préoccupée. Au même instant un des clercs de l'église vint déposer une lampe devant une image miraculeuse, suspendue en cet endroit, et la flamme agitée par le mouvement de sa marche répandit autour de lui une clarté faible et passagère, mais qui suffit à Antonia pour reconnaître Lothario. Il se levoit avec précipitation et il alloit disparoître, lorsqu'Antonia se trouva au-devant de ses pas sur le parvis. Elle saisit son bras, et marcha quelque temps sans lui parler; puis, avec une effusion pleine de tendresse ;

— Eh quoi! Lothario, lui dit-elle, quelle inquiétude vous tourmente! Rougiriez-vous d'être chrétien, et cette croyance est-elle si indigne d'une âme forte, qu'on n'ose l'avouer devant ses amis? Quant à moi, le plus grand de mes chagrins, je puis vous l'assurer, étoit de douter de votre foi, et je me sens soulagée d'une peine mortelle depuis que je suis sûre que nous reconnoissons le même Dieu, et que nous attendons le même avenir.

— Hélas! que dites-vous, chère Antonia? répondit Lothario. Pourquoi faut-il que ma mauvaise destinée ait amené cette explication. Cependant je ne l'éviterai pas : il est trop affreux d'abuser une âme comme la vôtre. L'homme, mal organisé peut-être, qui ne croit pas à la religion dans laquelle il est né; qui plus malheureux encore, ne comprend ni la grande intelligence qui gouverne le monde, ni la vie immortelle de l'âme, est plus digne de pitié que d'horreur; mais s'il cachoit son incrédulité sous des pratiques pieuses, s'il n'adoroit que pour tromper le monde tout ce que le monde adore, si sa raison superbe désavouoit l'hommage qu'il rend au culte public à l'instant même où il se prosterne avec les fidèles, cet homme seroit un monstre d'hypocrisie, la plus perfide et la plus odieuse des créatures. Voyez plutôt mon cœur dans toute son infirmité et dans toute sa misère. Balancé depuis l'enfance entre le besoin et l'impossibilité de croire; dévoré de la soif d'une autre vie et de l'impatience de m'y élever, mais poursuivi de la conviction du néant comme d'une furie attachée à mon existence, j'ai longtemps, souvent, partout cherché ce dieu que mon désespoir implore, dans les églises, dans les temples, dans les mosquées, dans les écoles des philosophes et des prêtres, dans la nature entière, qui me le montre et qui me le refuse! Quand la nuit déjà avancée me permet de pénétrer sous ces voûtes, et de m'humilier sans être vu sur les degrés de ce sanctuaire, j'y viens supplier Dieu de se communiquer à moi. Ma voix le prie, mon cœur l'appelle, et rien ne me

répond. Plus fréquemment, parce qu'alors je suis plus sûr de ne pas tromper un témoin par des démonstrations mal interprétées, c'est au milieu des bois, c'est sur le sable des rivages, c'est couché sur une barque abandonnée à la mer, que j'invoque cette lumière du ciel, dont la douce influence me guériroit de tous mes maux! Combien de fois et avec quelle ferveur, ô ciel, je me suis prosterné devant cette création immense en lui demandant son auteur! Combien j'ai versé de larmes de rage, lorsqu'en redescendant dans mon cœur je n'y ai trouvé que le doute, l'ignorance et la mort! Antonia, vous tremblez de m'entendre! Pardonnez-moi, plaignez-moi, et rassurez-vous! L'aveuglement d'un malheureux, désavoué du ciel, ne prouve rien contre la foi d'une âme simple. Croyez, Antonia! votre Dieu existe, votre âme est immortelle, votre religion est vraie. Mais ce Dieu a réparti ses grâces et ses châtiments, avec l'ordre merveilleux, avec l'intelligence prévoyante qui règnent dans tous ses ouvrages. Il a donné la prescience de l'immortalité aux âmes pures, pour qui l'immortalité est faite. Aux âmes qu'il a dévouées d'avance au néant, il n'a montré que le néant.

— Le néant! s'écria Antonia ! Lothario, y pensez-vous? Ah! mon ami, votre âme n'est pas dévouée au néant! Vous croirez, ne fût-ce qu'un moment, un seul moment; mais il arrivera l'instant où l'immortalité se fera sentir à la raison de Lothario, comme à son cœur! L'âme de Lothario seroit mortelle, Dieu tout-puissant! et à quoi serviroit la création tout entière, si l'âme de Lothario devoit finir? Oh! pour moi, continua-t-elle, avec plus de calme, je sens bien que je vivrai, que je ne finirai plus, que je posséderai tout ce qui m'a été si cher, dans un avenir sans vicissitude, mon père, ma mère, ma bonne sœur... et je sais que toutes les douleurs de la vie la plus pénible, toutes les épreuves auxquelles la Providence peut soumettre une foible créature dans ce court passage de la naissance à la mort, ne me réduiront jamais

à un désespoir absolu, parce que l'éternité me reste pour aimer et pour être aimée.

— Pour aimer! Antonia, dit Lothario. Quel homme est digne d'être aimé de vous?

Il achevoit ces paroles en entrant dans le salon de madame Alberti, qui lui sourit d'un air significatif. Lothario sourit aussi, mais ce n'étoit pas de ce sourire enchanteur qu'une distraction heureuse lui enlevoit quelquefois; c'étoit d'un sourire amer et douloureux qui paroissoit étranger à son visage.

Antonia commençoit à trouver une explication à la profonde tristesse de Lothario. Elle concevoit comment cet infortuné, déshérité de la plus douce faveur de la Providence, du bonheur de connoître Dieu et de l'aimer, et jeté sur la terre comme un voyageur sans but, devoit fournir avec impatience cette carrière inutile et aspirer au moment d'en sortir pour jamais. Il paroissoit d'ailleurs qu'il étoit seul au monde, car il ne parloit jamais de ses parents. S'il s'étoit connu autrefois une mère, il l'auroit nommée sans doute. Pour un homme qui n'étoit lié par aucun sentiment, ce vide immense où son âme étoit plongée ne pouvoit manquer d'être effrayant et terrible, et Antonia, qui n'avoit jamais supposé qu'une créature pût tomber dans cet excès de misère et de solitude, ne le contemploit pas sans épouvante. Elle réfléchissoit surtout avec un serrement de cœur extrême à cette idée de Lothario, qu'il y avoit pour certains êtres réprouvés de Dieu une prédestination du néant qui faisoit leur malheur en ce monde de la conviction de ne point revivre dans un autre. Elle pensoit pour la première fois à ce néant effroyable, à la profonde, à l'incommensurable horreur de cette séparation éternelle; elle se mettoit à la place du malheureux qui ne voyoit dans la vie qu'une succession de morts partielles qui aboutissent à une mort complète, et dans les affections les plus délicieuses, que l'illusion fugitive de deux cœurs

de cendre ; elle imaginoit la terreur de l'époux qui presse dans ses bras son épouse bien-aimée, quand il vient à songer qu'au bout de quelques années, de quelques jours peut-être, tous les siècles seront entre eux, et que chaque moment de ce présent qui s'écoule est un à-compte donné à l'avenir sans fin ; et dans cette méditation douloureuse, elle éprouvoit le même sentiment qu'un pauvre et foible enfant, égaré dans les bois, qui, d'erreurs en erreurs et de détours en détours, seroit arrivé, sans moyen de reconnoître sa trace et de retourner sur ses pas, au penchant rapide d'un précipice. Absorbée dans ces réflexions, comme par un rêve pénible, elle s'étoit levée de son siége, pendant que madame Alberti et Lothario la regardoient en silence, et elle avoit gagné sa chambre. A peine y fut-elle arrivée que son cœur, affranchi de toute contrainte extérieure, se soumit sans résistance à l'oppression qui l'accabloit, et goûta la liberté de souffrir avec une sorte de volupté. Jusque-là les passions avoient exercé un peu d'empire sur elle, et l'amour même que madame Alberti aimoit à voir développer en elle pour Lothario ne s'y étoit pas manifesté par ces orages qui accompagnent les sentiments exaltés, qui augmentent l'action de la vie, et qui font parvenir toutes les facultés à leur plus haut degré de puissance. Elle avoit conçu qu'elle aimoit Lothario, et cette persuasion pleine de douceur et d'abandon n'avoit rien coûté à son bonheur. Mais cette pensée d'anéantissement ou de damnation, la damnation, l'anéantissement de Lothario, soulevoit dans son cœur les idées les plus tumultueuses et le remplissoit de confusion et de terreur.

— Quoi ! disoit-elle, au delà de cette vie si rapidement écoulée... rien ! plus rien pour lui ! et c'est lui qui le pense ! et c'est lui qui le dit ! et c'est lui qui nous menace, de ne le revoir jamais dans l'endroit où l'on se reverra pour ne plus se quitter !

Le néant! qu'est-ce donc que le néant? et qu'est-ce que l'éternité si Lothario n'y est point?

Pendant qu'elle cherchoit à se rendre compte de cette pensée, elle s'étoit, sans le savoir, rapprochée de son Christ, et sa main s'appuyoit sur un des bois de la croix. Elle releva les yeux, et tomba à genoux :

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, vous à qui l'espace et l'éternité appartiennent, vous qui pouvez tout et qui aimez tant, n'avez-vous rien fait pour Lothario?

En prononçant ces mots, Antonia se sentit défaillir; mais elle fut rappelée à elle par l'impression d'une main qui la soutenoit, celle de madame Alberti, qui avoit quitté Lothario pour la suivre, dans la crainte qu'elle ne fût malade...

— Tranquillise-toi, pauvre Antonia, lui dit madame Alberti; tes aïeux ont donné des princes à l'Orient, et ta fortune se compte par millions. Tu seras l'épouse de Lothario, quand il serait fils de roi.

— Qu'importe, répondit Antonia d'un air égaré, qu'importe s'il ne ressuscite point?

Madame Alberti, qui ne pouvoit pas saisir le sens de ces paroles, secoua la tête avec douleur, comme une personne qui se confirme malgré elle dans une conviction désolante qu'elle a longtemps et inutilement repoussée...

— Malheureuse enfant! dit-elle en la pressant dans ses bras et en l'arrosant de ses larmes, que tu fais de mal à ta sœur! Ah! si le ciel te réserve à cette infortune, puissé-je du moins mourir avant d'en être témoin!

X

On est détrompé sans avoir joui ; il reste encore des désirs, et l'on n'a plus d'illusions. L'imagination est riche, abondante et merveilleuse, l'existence pauvre, sèche et désenchantée. On habite avec un cœur plus ou moins vide, et sans avoir usé de rien on est désabusé de tout.

CHATEAUBRIAND.

L'intimité de Lothario étoit devenue un besoin pour Antonia, que l'espérance de ramener son cœur à la foi enflammoit d'un zèle plein de tendresse, et qui l'aimoit déjà vivement avant de s'être avoué qu'elle l'aimoit. Elle n'étoit pas moins précieuse à madame Alberti, qui, de plus en plus inquiète sur le sort d'une jeune fille sans appui, qui entroit dans le monde avec une organisation débile, une santé chancelante, et une disposition extrême à subir douloureusement toutes les impressions fortes, ne concevoit la possibilité de lui assurer quelque bonheur qu'en lui faisant trouver, dans une affection puissamment sentie, une protection de plus contre les froissements de la vie. Elle voyoit un grand avantage à aider de bonne heure l'attachement presque maternel qu'elle avoit pour sa sœur, du secours d'un sentiment plus tendre encore et plus prévoyant, tel qu'Antonia l'avoit sans doute inspiré à Lothario, quoique, par une singularité difficile à définir, il évitât de rapporter ce qu'il éprouvoit si évidemment à aucun être particulier. On auroit cru qu'il s'étoit formé dans un monde plus élevé quelque type admirable de perfection dont la figure et le caractère d'Antonia ne faisoient que lui retracer le souvenir, et que s'il arrêtoit sur elle ses regards avec une attention si vive et si tendre, c'est que ses traits réveilloient une réminiscence dont l'objet n'étoit pas sur la terre. Cette

circonstance avoit entretenu dans leurs rapports une sorte de mystère pénible, qui étoit à charge à tous, mais que le temps seul pouvoit éclaircir. Antonia se trouvoit assez heureuse d'ailleurs de l'amitié d'un homme tel que Lothario ; et son âme timide et défiante, qui comprenoit bien un autre bonheur, n'eût pas osé le désirer. Sa vie s'embellissoit de l'idée qu'elle occupoit la vie de Lothario, et qu'elle avoit pris dans les pensées de cet homme extraordinaire une place que personne, peut-être, ne partageoit avec elle. Quant à Lothario, sa mélancolie augmentoit tous les jours, et s'augmentoit surtout de ce qui sembloit propre à la dissiper. Souvent, en serrant la main de madame Alberti, en reposant ses yeux sur le doux sourire d'Antonia, il avoit parlé de son départ avec un soupir étouffé, et ses paupières s'étoient mouillées de larmes.

Cette disposition mélancolique de l'esprit qui leur étoit commune les éloignoit des lieux publics et des plaisirs bruyants auxquels les Vénitiens se livrent pendant la plus grande partie de l'année. Leur temps se passoit ordinairement en promenades sur les Lagunes, dans les îles qui y sont semées, ou dans les jolis villages de la Terre-Ferme qui bordent les rives élégantes de la Brenta. Cependant, de tous les lieux où ils aimoient à se retrouver, il n'en étoit aucun qui leur offrît plus de charmes qu'une île étroite et allongée, que les habitants de Venise appellent le *Lido*, ou le rivage, parce qu'elle termine en effet les Lagunes du côté de la grande mer, et qu'elle est comme leur limite. La nature semble avoir imprimé à ce lieu un caractère particulier de tristesse et de solennité qui ne réveille que des sentiments tendres, qui n'excite que des idées graves et rêveuses. Du côté seulement où il a vue sur Venise, le Lido est couvert de jardins, de jolis vergers, de petites maisons simples, mais pittoresques. Aux beaux jours de fête de l'année, c'est le rendez-vous des gens du peuple, qui viennent s'y délasser des

fatigues de la semaine, par des jeux et des danses champêtres. De là, Venise se développe aux yeux dans toute sa magnificence; le canal, couvert de gondoles, présente dans sa vaste étendue l'image d'un fleuve immense, qui baigne le pied du palais ducal et les degrés de Saint-Marc. Une pensée amère serre le cœur, quand on distingue au-dessous de ces dômes majestueux les murs noircis par le temps de l'inquisition d'État, et quand on essaye de compter à part soi les innombrables victimes d'une tyranne inquiète et jalouse que ces cachots ont dévorées.

En remontant vers la crête du Lido, on se sent attiré par l'aspect d'un bosquet de chênes qui en occupe toute la partie la plus élevée, qui s'étend en rideau de verdure au-dessus du paysage, ou qui s'y divise çà et là en groupes frais et ombreux. On croiroit, au premier abord, que cet endroit, favorable à la volupté, ne renferme d'autres mystères que ceux du plaisir; il est consacré aux mystères de la mort. Un grand nombre de tombes éparses, chargées de caractères singuliers et inintelligibles pour la plupart des promeneurs, semblent annoncer la dernière demeure d'un peuple effacé de la terre, qui n'a point laissé d'autres monuments. Cette idée imposante qui rassemble, qui confond avec le sentiment de la brièveté de la vie celui de l'antiquité des temps, a quelque chose de plus vaste et de plus austère que celle qui nait sur la pierre mortuaire d'un homme que nous avons connu vivant; mais elle n'est qu'une erreur. On n'a pas fait quelques pas que la rencontre d'une pierre plus blanche, ornée d'une manière plus moderne, et souvent semée encore de fleurs à peine fanées qu'est venu y déposer l'amour conjugal, la piété filiale en deuil, dissipe cette illusion. Ces lettres inconnues sont empruntées à la langue d'une nation à laquelle Dieu a promis de ne point finir, et qui vit séparée des hommes, au milieu des hommes avec lesquels elle n'a pas même

le droit de mêler sa poussière. C'est le cimetière des Juifs. En redescendant à l'opposé de Venise, tout à coup les arbres deviennent plus rares, le gazon poudreux et flétri ne se fait plus remarquer que d'espace en espace ; la végétation disparoît enfin tout à fait, et le pied s'enfonce dans un sable léger, mobile, argenté, qui revêt tout ce côté du Lido, et qui aboutit à la grande mer. Ici le point de vue change entièrement, ou plutôt l'œil égaré sur un espace sans bornes cherche inutilement ces monuments somptueux, ces bâtiments élégamment pavoisés, ces gondoles agiles, qui, un moment auparavant, l'occupoient de tant de distractions brillantes et flatteuses. Il n'y a pas un récif, pas un banc de sable qui le repose dans cette vague étendue. Ce n'est plus la surface plane et opaque des canaux tranquilles qui ne se rident le plus souvent que sous la rame légère du gondolier, et qui embellissent, de leur cours toujours égal, des rues où chaque maison est un palais digne des rois. Ce sont les flots orageux de la mer indépendante, de la mer qui ne reçoit point les lois de l'homme, et qui baigne indifféremment des villes opulentes ou des grèves stériles et désertes.

Ce genre d'idées étoit d'une nature bien sérieuse pour l'âme timide d'Antonia, mais elle s'étoit peu à peu familiarisée avec les scènes et les images les plus sombres, parce qu'elle savoit que Lothario y prenoit plaisir, et qu'il ne goûtoit avec douceur, avec plénitude, le charme d'une conversation recueillie que dans les solitudes les plus agrestes. Ennemi des formes du monde qui contraignoient, qui réprimoient l'expansion de son ardente sensibilité, il n'étoit véritablement lui que lorsque le cercle de la société étoit franchi, et que, seul avec la nature et l'amitié, il pouvoit donner carrière à l'impétuosité de ses pensées souvent bizarres, toujours énergiques et franches, quelquefois grandes et sauvages comme le désert qui l'inspiroit. C'est alors surtout que

Lothario paroissoit quelque chose de plus qu'un homme. C'est quand, libre des convenances qui rapetissent l'homme, il sembloit prendre possession d'une création à part, et respirer du poids des institutions sociales dans un endroit où elles n'avoient point pénétré. Appuyé contre un arbre sans culture, sur un sol que les pas du voyageur n'ont jamais foulé, il rappeloit quelque chose de la beauté d'Adam après sa faute. Plusieurs fois, Antonia l'avoit considérée dans cette situation à cette partie supérieure du Lido où se trouve le cimetière des Israélites. De là, pendant qu'il portoit alternativement ses regards sur Venise et sur la mer, sa physionomie si mobile, si animée, si expressive, peignoit ce qui se passoit en lui avec autant de netteté, autant de précision que la parole. On lisoit dans ses regards le rapprochement pénible que faisoit son esprit de ces tombeaux intermédiaires entre un monde tumultueux et la monotomie éternelle des mers avec le terme de la vie de l'homme, qui est aussi placé, peut-être, entre une agitation sans but et une inaction sans fin. Sa vue s'arrêtoit douloureusement aux dernières limites de l'horizon du côté du golfe, comme si elle eût cherché à les reculer encore, et à trouver au delà quelque preuve contre le néant. Un jour Antonia, pénétrée de cette idée comme s'il la lui avoit communiquée, s'élança jusqu'à lui du tertre où elle étoit assise, et, saisissant sa main de toute la force dont elle étoit capable :

— Dieu, Dieu! s'écria-t-elle en lui indiquant du doigt la ligne indécise où la dernière vague se mêloit au premier nuage.... il est là!

Lothario, moins surpris que touché d'avoir été compris, la pressa contre son sein.

— Dieu manqueroit dans toute la nature, répondit-il, qu'on le trouveroit dans le cœur d'Antonia.

Madame Alberti, témoin de tous leurs entretiens, prenoit moins d'intérêt à ceux qui se tournoient vers

ces grands objets de méditation, parce qu'elle croyoit sans effort, avec une foi naïve, et qu'elle n'avoit jamais supposé qu'on pût mettre en doute les seules idées sur lesquelles reposent le bonheur et les espérances de l'homme. Quelques circonstances lui avoient donné lieu de croire que les opinions religieuses de Lothario n'étoient pas d'accord en tout avec celles d'Antonia; mais elle étoit loin de penser que cela s'étendît jusqu'aux principes fondamentaux de sa croyance, et ce petit défaut d'harmonie entre des cœurs qu'elle vouloit unir l'inquiétoit bien légèrement. Quelque parfait que fût Lothario, elle sentoit qu'il pouvoit se tromper, mais elle étoit sûre qu'un homme aussi parfait que Lothario ne pouvoit pas se tromper toujours.

XI

> Je grince les dents quand je vois les injustices qui se commettent, et comment on peut se dire ce pouvoir existé lois au nom de la justice et des lois.
>
> GŒTHE.

Un jour que leur promenade s'achevoit plus tard que de coutume, à une heure où l'obscurité qui commençoit à s'étendre sur la mer ne laissoit plus distinguer Venise qu'aux lumières éparses de ses bâtiments; dans le silence où reposoit toute la nature, et où l'oreille saisissoit facilement les moindres bruits, celle d'Antonia fut tout à coup frappée d'un cri extraordinaire qui n'étoit cependant pas nouveau pour elle et qui la fit tressaillir. Elle se souvenoit de l'avoir entendu au *Farnedo*, le jour où elle y avoit rencontré un vieux poëte morlaque, et, depuis, aux environs du château de Duino, quand le moine arménien s'étoit élancé au milieu des

brigands et les avoit dispersés devant lui. Elle se rapprocha de sa sœur par un mouvement involontaire, et chercha de l'œil Lothario, qui étoit debout à la proue de la gondole. Peu après, ce bruit se renouvela, mais il partoit d'un point beaucoup plus voisin, et au même instant la gondole éprouva une secousse violente, comme si elle avoit été touchée par une autre. Lothario n'y étoit plus. Antonia poussa un cri et se leva précipitamment en l'appelant. La gondole restoit immobile. Un grand bruit qui se faisoit à côté fixa son attention, et changea son épouvante en curiosité. Elle distinguoit très-bien, dans cette rumeur confuse, la voix de Lothario qui parloit avec autorité au milieu d'une poignée d'hommes assemblés sur un bateau découvert. Il ne lui fallut qu'un moment pour comprendre que ces hommes étoient des sbires déguisés qui conduisoient un prisonnier à Venise, et qui se plaignoient qu'on leur eût fait perdre leur proie. Indigné en effet de la violence qu'on faisoit à ce misérable, et ne voyant, dans les traitements rigoureux qu'il éprouvoit, qu'un abus odieux de la force, Lothario s'étoit élancé sur le bâtiment, et avoit délivré l'inconnu en le précipitant dans la mer, d'où il pouvoit gagner un bord voisin à la nage. Les sbires éclatèrent d'abord en reproches et en menaces, car ce prisonnier étoit fort important; on avait même des raisons de penser que c'étoit un émissaire de Jean Sbogar, et ils attendoient un grand prix de leur capture ; mais ils rentrèrent dans un respectueux silence en reconnoissant Lothario, dont l'influence mystérieuse servoit de frein, dans ces temps de crise, à tous les excès du pouvoir. Après leur avoir adressé quelques mots de mépris, il laissa tomber au milieu d'eux une poignée de sequins, et remonta paisiblement sur la gondole, où son retour mit un terme aux inquiétudes d'Antonia. A l'instant où ils entroient dans le canal, le cri singulier qui avoit averti quelque temps auparavant l'attention de Lothario se fit entendre de

nouveau à la pointe de la Judecque. Antonia présuma que l'homme que Lothario venoit de tirer des mains des sbires étoit abordé en cet endroit, et qu'il en donnoit connoissance à son libérateur, pour lui apprendre qu'il n'avoit pas reçu de lui un bienfait inutile. Lothario parut éprouver un vif transport de joie, et ce sentiment se communiqua au cœur d'Antonia, qui, à travers la crainte vague qui l'occupoit encore, jouissoit vivement de la perfection de l'âme de Lothario, qu'elle avoit vu toujours prêt à se révolter contre l'injustice et à se dévouer pour le malheur. Elle concevoit que cette impétuosité invincible de sentiments l'exposoit à tomber quelquefois dans des excès dangereux, mais elle ne supposoit pas qu'on pût blâmer jamais des fautes aussi nobles dans leur motif.

Madame Alberti recevoit rarement du monde, parce qu'elle avoit remarqué que ce genre de distraction, qui consiste le plus souvent dans un échange de bienséances réciproquement importunes, convenoit peu à Antonia, dont les goûts la dirigeoient en toutes choses. Cependant ce jour-là même, contre l'ordinaire, elle attendoit une société assez nombreuse, qui arriva presque en même temps qu'elle. Déjà le bruit du singulier incident qui venoit de se passer s'étoit répandu dans les groupes de la place Saint-Marc, et l'opinion populaire, toujours favorable à Lothario, avoit présenté sa conduite sous le jour le plus brillant. Le peuple vénitien, qui est en apparence le plus souple de tous et le plus facile à asservir, ce peuple si soumis, si humble, si caressant pour ses maîtres, est peut-être de tous les peuples le plus jaloux de sa liberté; et, dans ces moments de tourmente publique où le pouvoir indécis passoit de main en main à la merci du hasard, il se rattachoit avec enthousiasme à tout ce qui paroissoit garantir son indépendance ou la défendre dans l'absence des institutions. La moindre atteinte à la sûreté des individus inquiétoit, révoltoit

son irritabilité ombrageuse, et il étoit bien moins porté à voir, dans les actes les plus légitimes de l'autorité, ce qu'elle faisoit pour maintenir sa sécurité, que ce qu'elle pouvoit faire un jour pour la détruire. Le nom de Jean Sbogar étoit parvenu à Venise comme celui d'un homme dangereux et redoutable ; mais il n'y avoit jamais donné d'alarmes, parce que sa troupe, trop peu nombreuse pour tenter un coup de main sur une grande ville, ne portoit guère les ravages que la renommée lui reprochoit que dans quelques villages de la Terre-Ferme auxquels les habitants des Lagunes étoient aussi étrangers que s'ils en avoient été séparés par des mers immenses. Un émissaire de Jean Sbogar n'étoit donc pas un ennemi pour Venise, et l'on ne voyoit généralement dans l'action de Lothario qu'un de ces mouvements de générosité énergique qui paroissoient si naturels à son caractère, et qui lui avoient déjà gagné l'affection des classes inférieures et l'estime de tout le monde. La conversation se tourna naturellement sur cet objet dans le cercle de madame Alberti, malgré l'embarras visible de Lothario, dont la modestie ne supportoit pas les moindres éloges sans impatience, et rien n'annonçoit que cette thèse inépuisable dans le style de la politesse vénitienne dût se terminer enfin à la grande satisfaction de l'homme qui en étoit l'objet, lorsque Antonia, tourmentée du malaise que manifestoit sa physionomie, s'empressa de saisir un aspect moins favorable de cet événement pour soulager Lothario du poids d'une admiration importune.

— Si cependant, dit-elle, en souriant, le seigneur Lothario s'étoit trompé sur l'objet de son généreux dévouement, si la mauvaise opinion qu'il a des sbires s'étoit trouvée cette fois en défaut, s'il avoit joint au malheur d'entraver l'action des lois et de leur opposer une résistance qui est toujours répréhensible, celui de dérober au châtiment qui lui est dû un de ces coupables qu'aucune classe de la société ne réclame, de faire ren-

trer dans le monde effrayé quelques-uns de ces monstres qui ne marquent leurs jours que par des scélératesses ; s'il avoit délivré un des compagnons de Jean Sbogar.... et, je frémis d'y penser, Jean Sbogar lui-même?...

— Jean Sbogar! interrompit Lothario avec l'accent de l'inquiétude et de la surprise. Mais qui pourroit penser, continua-t-il, que Jean Sbogar, ou même un des siens, eût osé se jeter au milieu de Venise, sans but, sans intérêt connu, car ce n'est point dans une grande ville que ces bandits peuvent exercer ouvertement le brigandage et l'assassinat. Cet artifice des sbires est trop grossier!...

— Il est absurde, s'écria madame Alberti. On conçoit qu'un proscrit d'un ordre élevé, que le chef d'un parti généreux s'introduise dans une ville où son jugement est porté, où il est dévoué à la mort et attendu par l'échafaud. Quand cette tentative seroit inutile à sa cause, combien de sentiments peuvent l'y déterminer! Mais quel sentiment, quelle passion détermineroit un misérable chef de voleurs, dont le cœur n'a jamais palpité que de l'espoir du butin, à exécuter une entreprise aussi téméraire? Ce n'est pas l'amour, sans doute! Heureux ou malheureux dans ses desseins, toujours sûr d'inspirer le même mépris, de quelle femme obtiendroit-il les regards, sinon de celles pour qui l'on seroit honteux de rien entreprendre? Est-il quelqu'un qui comprenne l'amante de Jean Sbogar?

— En effet, dit Lothario, ce seroit singulier.

— Au reste, continua madame Alberti, qui sait même si cet homme existe; si son nom n'est pas le mot d'ordre d'une bande aussi méprisable que les autres, mais assez adroite pour chercher à relever sa bassesse par l'éclat de quelque renommée?

— Sur ce point, madame, dit un homme d'un âge avancé, qui avoit écouté attentivement madame Alberti pendant qu'elle parloit, et qui faisoit remarquer depuis

quelque temps l'intention de lui répondre, vos doutes sont mal fondés. Jean Sbogar existe très-réellement, et ne m'est pas tout à fait inconnu.

Le cercle se resserra, à l'exception de Lothario, qui continuoit de prêter à la conversation une attention assez froide, selon son usage, celle tout au plus qu'exige la politesse dans un entretien dont l'objet est également indifférent à tout le monde.

— Je suis Dalmate, continua l'étranger, et né à Spalatro.

— A Spalatro? dit Lothario en se rapprochant. Je connois beaucoup ce pays.

— C'est dans les environs de cette ville qu'est né Jean Sbogar, reprit le vieillard, au moins si j'en crois les témoignages qui me sont parvenus, car ce nom même n'est pas son nom. Il le prit en quittant sa famille, qui est une des plus nobles et des plus illustres de notre province, et qui remonte en ligne directe à un prince d'Albanie. Je ne vous dirai pas ce qui le détermina à cette démarche, mais il passa presque enfant au service des Turcs, et de là dans la révolte des Serviens, où il s'acquit promptement une grande réputation militaire. Les événements n'ayant pas été favorables à son parti, il fut obligé de fuir pour se dérober à la proscription. Il rentra, dit-on, en Dalmatie et s'y trouva déshérité. Accoutumé à une vie orageuse, et tourmenté, à ce qu'il paroît, de passions sombres et violentes, il saisit la première occasion venue de se rattacher à un état de révolution permanent. S'il s'étoit trouvé dans une de ces positions heureuses où l'activité et le génie mènent à tout, il se seroit acquis peut-être une réputation honorable. A défaut des périls qui donnent la gloire, il a embrassé ceux qui ne donnent que le mépris et l'échafaud. C'est un être bien à plaindre !

— Vous l'avez vu vous avez vu Jean Sbogar? dit Antonia.

— Je l'ai souvent pressé dans mes bras quand il étoit enfant, répondit le vieillard. C'étoit alors une âme douce et tendre, et une figure si noble et si belle!

— Il étoit beau? s'écria madame Alberti.

— Pourquoi pas? murmura Lothario. Une belle physionomie est l'expression d'une belle âme; et que de belles âmes ont été altérées, aigries, quelquefois dégradées par l'infortune! Que d'enfants étoient l'orgueil de leurs mères, qui sont devenus le rebut ou la terreur du monde! Satan, la veille de sa chute, étoit le plus beau des anges. Mais, continua-t-il en élevant la voix, l'avez-vous connu plus âgé?

— Jusqu'à dix ou douze ans, dit le vieux Dalmate, et depuis quelque temps il étoit devenu rêveur et solitaire. J'ai toujours pensé depuis que je le reconnoîtrois si je le rencontrois jamais.

— Dieu vous préserve, reprit Lothario, de le reconnoître sur le banc des assassins! Ce moment seroit également affreux pour vous et pour lui... pour lui à qui il rappelleroit les souvenirs d'une jeunesse dont il a démenti les promesses, et qui fait peut-être maintenant son plus grand supplice!

— En vérité, Lothario, dit Antonia, vous êtes trop disposé à pressentir de semblables impressions dans les autres. Vous ne pensez pas que, dans Jean Sbogar, elles se sont nécessairement aliénées par le seul effet de ses habitudes, et que son âme basse et flétrie ne les comprendroit plus quand il seroit vrai, comme on le dit, qu'elle eût jamais pu les comprendre!

Lothario sourit avec douceur à Antonia; puis, se retournant vers les autres personnes qui composoient la société, et s'adressant plus particulièrement au vieillard qui venoit de parler :

— Que le coupable est malheureux sur la terre, dit-il en secouant la tête, puisqu'il est détesté par de telles âmes, sans qu'il lui reste devant elles un prétexte pour

se justifier ou pour attendrir la rigueur de leur jugement! Il ne leur paroît qu'un monstre placé tout à fait hors de la nature par la bizarrerie féroce de sa destinée, et qui ne tient à rien d'humain. Il n'a été jeté au rang des vivants que pour les effrayer et pour mourir. Cet infortuné n'a pas eu de parents. Il n'a point compté d'amis. Son cœur n'a jamais battu d'un sentiment profond de tristesse à la vue d'un malheureux comme lui. Son œil sans larmes s'est fermé au sommeil à côté de la misère qui veille et qui pleure. Grand Dieu! qu'une pareille supposition troubleroit pour moi l'ordre déjà si triste de la société humaine! Ah! j'aime mieux croire à l'erreur d'un jugement faux, à l'aigreur d'un cœur blessé, à la réaction d'une vanité noble, mais impitoyable, qui s'est révoltée contre tout ce qui la froissoit, et qui s'est ouvert une voie de sang parmi les hommes pour se faire connoître à son passage et pour en laisser une marque.

— J'ai pensé cela, dit Antonia émue en se rapprochant de Lothario, et en appuyant sa main sur son épaule.

— La pensée d'Antonia, continua-t-il, est toujours une révélation du ciel. Quant à moi, j'ai bien compris, j'ai senti souvent de quelle amertume les misères de la société pouvoient navrer une âme énergique; je conçois les ravages que la passion du bien même produiroit quelquefois dans un cœur ardent et inconsidéré. Il est des hommes turbulents par calcul, orageux par intérêt, dont l'exaltation hypocrite ne surprendra jamais ni mon esprit ni ma pitié; mais tant que je trouve la loyauté sous une action téméraire, extravagante ou féroce, je suis tout prêt à me faire le second de l'homme qui l'a commise, la justice l'eût-elle déjà condamné.

Antonia retira sa main avec une sorte d'effroi. Lothario la saisit.

— L'homme a appartenu à deux états bien différents, mais il a emporté dans le second quelques souvenirs du

premier; et chaque fois qu'une grande commotion politique fait pencher vers son état naturel la balance de la société, il s'y précipite avec une incroyable ardeur, parce que telle est la tendance de son organisation, qui le ramène toujours d'une autorité irrésistible à la jouissance la plus complète de liberté qu'il puisse se procurer. Ce sentiment peut être affreux par ses résultats; il est presque toujours absurde dans ses combinaisons, mais il tient à la nature de l'homme, et il est en lui-même noble et touchant. C'est bien autre chose encore dans une société usée comme celles parmi lesquelles nous vivons, et où tout le pouvoir, partagé pour quelques moments entre des institutions également précaires qui n'ont plus que le droit du temps ou qui n'ont encore que celui de l'audace, menace de tomber à tout moment des mains de la témérité dans celles de la noblesse, et de devenir le partage des derniers misérables.

Eh quoi! lorsqu'un peuple est arrivé à ce point; lorsque, arraché à ses anciennes mœurs et à ses anciennes lois par une force invincible, et incertain de son existence, il endort sa lâche agonie dans les bras des jongleurs hypocrites qui le caressent pour hériter de ses dernières dépouilles; lorsque la société, si près de sa ruine, ne repose presque plus parmi les méchants que sur des intérêts, parmi les honnêtes gens que sur quelques règles de morale qui vont cesser d'exister, il sera interdit à l'homme fort qui trouve en lui, et dans l'impulsion qu'il est capable de donner aux autres, la garantie, la seule garantie des droits de l'espèce entière,... il lui sera défendu de rassembler toutes ses facultés contre l'ascendant de la destruction, contre le progrès de la mort! Je sais bien que cet homme n'arborera point l'étendard des sociétés ordinaires. Les sociétés ordinaires le repousseroient, car il leur parleroit un langage qu'elles n'entendent point et qu'il leur est défendu d'entendre. Pour les servir, il doit se séparer d'elles, et la guerre qu'il leur

déclare est la première caution de l'indépendance qu'elles trouveront un jour sous ses auspices, quand la main qui maintient les États se sera retirée tout à fait. Alors ces méprisables brigands, l'objet du dégoût et l'horreur des nations, en deviendront les arbitres, et leurs échafauds se changeront en autels.

Ce n'est point ici un paradoxe, continua Lothario, c'est une induction tirée de l'histoire des peuples, et qui s'appuie de l'exemple de tous les siècles. Qui ne verroit un effet très-naturel de l'ordre des choses dans cet esprit de renouvellement qui se manifeste à la fin d'une civilisation, et qui la tue pour la rajeunir? car enfin les nations ne rajeunissent qu'ainsi, au moins s'il faut en croire l'expérience. Et vous croyez à la Providence, et vous osez blâmer ses moyens! Quand un volcan épure la terre en couvrant vos campagnes de laves fumantes, vous dites que Dieu l'a voulu ; et vous ne croyez pas que Dieu a revêtu d'une mission particulière ces hommes de sang et de terreur qui usent, qui brisent les ressorts de l'état social pour le recommencer! Cherchez dans votre mémoire quels sont les fondateurs des sociétés nouvelles, et vous verrez que ces hommes sont des brigands comme ceux que vous condamnez! Qu'étoient, je vous le demande, ces Thésée, ces Pirithoüs, ces Romulus qui ont marqué le passage des âges barbares à l'âge héroïque auquel ils ont présidé ; Hercule lui-même dont le nom est resté en vénération parmi les foibles, parce que les forts n'eurent jamais d'ennemi plus redoutable, et dont la colère ne s'adressoit qu'aux rois et aux dieux? Les prêtres consacrèrent le souvenir de ses travaux, et lui décernèrent l'apothéose, quoiqu'il fût bâtard, voleur, meurtrier et suicide. J'ai vu, dans mon voyage à Athènes, la montagne sur laquelle Mars a été mis en jugement pour assassinat.

Pendant que Lothario parloit, Antonia s'étoit assise, et le regardoit avec un sentiment indéfinissable. Ma-

dame Alberti prenoit une part moins vive à ses discours, mais elle en jouissoit comme d'une idée singulière et nouvelle; et tel étoit sur elle l'empire de ces idées, qu'il lui faisoit souvent oublier combien elles étoient en opposition avec les sentiments qu'elle avoit reçus de son éducation, ou que sa propre raison lui avoit inspirés.

Le caractère de Lothario, connu d'ailleurs par une indépendance un peu farouche, et par un penchant prononcé pour les opinions qui ne portoient pas le sceau du pouvoir, et l'approbation plus honteuse encore de la multitude, prêtoit à ses expressions un intérêt piquant et singulier; sa position dans le monde étoit telle, qu'on ne pouvoit voir dans ses idées les plus bizarres et les plus hasardées qu'un caprice de son imagination. Cette impression étoit si générale quand il avoit parlé, qu'il étoit rare qu'on essayât de le contredire. On lui savoit gré de l'effusion de son cœur, de l'abandon de ses mouvements. On ne lui en demandoit pas compte. Cette conversation étoit finie depuis longtemps, et Lothario, absorbé, ne prenoit plus part à l'entretien indifférent, à l'échange froid des phrases insignifiantes qui y avoit succédé. La tête appuyée sur sa main, il attachoit un œil sombre sur Antonia, qui avoit changé de place sans s'en apercevoir pour se rapprocher de lui, et qui paroissoit frappée d'une pensée douloureuse.

— Lothario, lui dit-elle à demi-voix en lui tendant la main, votre amour pour les foibles et les malheureux vous entraîne quelquefois à dire des choses que vous n'approuveriez plus après avoir réfléchi. Défiez-vous d'un enthousiasme que de certaines circonstances pourroient rendre funeste à votre bonheur, au bonheur de ceux qui vous aiment.

— De ceux qui m'aiment! s'écria Lothario... Ah! si j'avois été aimé! si j'avois pu l'être! si le monde m'avoit été connu, si le regard d'une femme digne de mon cœur

étoit tombé sur mon cœur avant que le malheur l'eût flétri!... Quelle étrange supposition!...

Antonia s'étoit encore rapprochée pour isoler Lothario, ou pour mieux l'entendre. Sa main étoit croisée dans la sienne.

— Oui, reprit Lothario, si une femme qui m'auroit été destinée avoit permis à ma misérable vie un sentiment qui ressemblât à de l'amour; si un être qui eût approché d'Antonia, qui en eût approché de loin comme l'ombre de la réalité, m'avoit pris alors sous la protection de sa pitié;... si j'avois pu respirer sans profanation l'air agité par les plis de sa robe ou les ondes de ses cheveux; si mes lèvres avoient osé te dire : Antonia, je t'aime!...

La société s'écoulait. Antonia, tremblante, avoit cessé de comprendre sa position. Elle restoit immobile, et madame Alberti étoit rentrée; mais Lothario n'avoit rien changé à son langage. Il répétoit sa dernière phrase avec une expression plus sombre, et entraînoit madame Alberti vers sa sœur avec un cri douloureux.

— Que faites-vous, dit-il, que faites-vous de Lothario? Connaissez-vous Lothario, ou plutôt cet inconnu, cet homme du hasard qui n'a point de nom? Et vous, la sœur de cet enfant, savez-vous que je l'aime, et que mon amour donne la mort?

Antonia sourioit amèrement.

Cette liaison d'idées ne se faisoit pas sentir à son esprit; mais elle y voyoit un présage pénible.

Madame Alberti ne s'étonnoit point. Ces expressions n'étoient pour elle que celles d'un amour exalté, comme Lothario devoit le sentir, et comme elle s'en étoit souvent fait l'image. Elle pressa la main de Lothario, en le regardant d'une manière affectueuse, pour lui témoigner qu'il dépendoit de lui d'être heureux, et qu'il ne trouveroit point d'obstacle à ses vœux dans la seule personne qui pût encore exercer quelque empire sur les résolutions de sa

sœur. Les sentiments d'Antonia, encouragés par cet aveu, se manifestoient avec plus d'abandon. Elle les peignit d'un regard, le premier regard de ses yeux que l'amour eût animé.

— Malheur à moi ! dit Lothario d'une voix étouffée, et il disparut.

Le bruit d'une rame qui frappoit le canal troubla le morne silence qui avoit suivi son départ. Antonia s'élança vers la fenêtre. La lune éclairoit d'un de ses rayons le panache flottant de Lothario, qui étoit ce jour-là vêtu à la vénitienne. L'aspect du ciel, le mouvement de l'air, l'heure, l'instant, quelque autre circonstance peut-être, rappelèrent à Antonia l'apparition de ce brigand inconnu qu'elle avoit vu partir du môle de Saint-Charles. Son cœur ne cédoit qu'un moment à ce souvenir d'effroi. Quel que fût le motif secret du trouble de Lothario, il lui avoit dit qu'il l'aimoit; et sa tendresse devoit le protéger contre tous les périls.

XII

> Ah! contrée délicieuse! s'il se trouvoit quelque séjour propre à calmer un peu les peines d'un cœur désolé, à panser les blessures profondes faites par les traits du chagrin, et à rappeler les premières illusions de la vie, ce seroit toi sans doute qui l'offrirois! Ton aspect enchanteur, tes bois solitaires, ton air pur et balsamique ont le pouvoir de calmer toute sorte de tristesse... hors le désespoir.
>
> CHARLOTTE SMITH.

Madame Alberti passa la nuit et une partie du jour suivant à chercher des interprétations aux discours mystérieux de Lothario. Elle n'en trouva point qui changeassent la moindre chose à ses dispositions. Une naissance peut-être obscure, une fortune peut-être dérangée par des

prodigalités excessives, de grands malheurs politiques ou privés qui le tenoient pour jamais éloigné de sa patrie, telles furent les diverses suppositions sur lesquelles son imagination s'arrêta, et aucune d'elles ne lui faisoit naître l'idée d'un obstacle fondé au bonheur d'Antonia. La résistance même de Lothario s'expliquoit alors par des sentiments si délicats et si honorables, qu'elle n'hésita pas sur les moyens d'en triompher.

Après quelques moments d'entretien avec Antonia, elle l'autorisa à disposer de sa main en faveur de Lothario, et à lui en donner la nouvelle elle-même, persuadée que ses généreux scrupules ne résisteroient pas à l'amour. Antonia, plus craintive et menacée, par des sentiments sombres dont elle avoit conservé l'habitude depuis l'enfance, de ne jamais goûter la félicité dont on lui présentoit les images, attendoit avec une impatience plus inquiète que ce jour fût écoulé. Il lui sembloit que Lothario ne reviendroit point, qu'elle l'avoit vu pour la dernière fois.

Il revint cependant.

Sa physionomie triste et fatiguée annonçoit des méditations pénibles. Son teint étoit plombé. Son œil avoit perdu la douceur ordinaire de son expression; il peignoit le vague inquiet et orageux d'une imagination malade. Il s'assit près d'Antonia et la regarda fixement; madame Alberti étoit occupée à quelque distance et se déroboit à dessein de leur conversation. Cette situation avoit quelque chose de difficile pour l'organisation timide et foible d'Antonia. Elle essayoit de sourire, et une larme rouloit dans ses yeux. Son cœur battoit avec une grande violence. Quelquefois elle se détournoit de Lothario, et puis elle s'étonnoit, en revenant à lui, de le retrouver dans cette contemplation immobile et sinistre où elle l'avoit laissé. Elle vouloit articuler quelques paroles, mais elle balbutioit à peine des sons confus, et Lothario ne s'informoit point de ce qu'elle avoit voulu

dire. L'attention avec laquelle il la couvroit de son regard avoit quelque chose d'un prestige et d'une vision nocturne. Enfin elle parvint à rompre une partie de ce charme, en lui disant :

— Vous êtes donc malheureux, Lothario?...

Cette question se lioit, par un rapport imperceptible, à leur dernier entretien, mais elle étoit plutôt l'expression d'un sentiment douloureux qui résultoit de ce qu'elle avoit promis de dire.

Lothario ne répondit point.

— Cependant, continua-t-elle, vous seriez trop cruel envers ceux qui vous aiment...

— Ceux qui m'aiment! dit Lothario en couvrant sa tête de ses mains. Toujours ceux qui m'aiment! Mon mauvais ange vous a enseigné là une phrase magique qui me navre l'âme!

— J'y revenois à dessein, répondit Antonia, car je ne sais point de malheur absolu pour l'homme qui est aimé; et si tel est votre destin, Lothario, que beaucoup d'affections aient trompé votre tendresse, que beaucoup de félicités aient échappé à vos espérances, ce ne fut jamais à ce point, mon ami, que vous n'ayez plus trouvé auprès de vous cette compensation si précieuse qui dédommage un cœur sensible de toutes les douleurs; vous le savez, Lothario, vous êtes aimé.

Lothario se remit à regarder Antonia, mais le caractère de sa physionomie étoit tout à fait changé. On ne remarquoit en lui qu'un mélange de joie inquiète, d'étonnement et de terreur qui n'appartenoit pas à ses traits.

— Lothario, poursuivit-elle, je ne connois ni votre famille, ni votre rang, ni votre fortune, et il m'importe peu de connoître tout cela; mais on m'a dit que la main de cette Antonia dont vous désirez d'occuper le cœur n'étoit à dédaigner pour personne, sous aucun de ces rapports; et Antonia, libre de son choix, ne l'arrêteroit que sur vous.

— Sur moi! s'écria Lothario avec une sorte de fureur.

Madame Alberti s'approcha.

— Sur moi! et c'est vous, c'est Antonia qui m'accable d'une dérision si amère!

— Lothario, reprit Antonia, d'un ton de dignité froide, vous méprisez Antonia, ou vous ne l'avez pas comprise.

— Mépriser Antonia! Que signifie ce langage? De quoi m'a-t-on parlé? D'un mariage, si je ne me trompe, et c'est vous...

Antonia s'appuya sur sa sœur. Elle pleuroit.

— Ma fille, dit madame Alberti, respecte ses secrets. Il ne te repousseroit point si un obstacle invincible, un autre lien peut-être...

Lothario l'interrompit.

— Ah! gardez-vous de le croire. Né pour aimer Antonia, et pour n'aimer qu'elle, je n'ai engagé ma liberté dans aucune autre affection... Et si sa main pouvoit être le prix de l'amour — ou du courage, c'est à moi, je le jure, qu'elle appartiendroit; mais de quel droit et à quelles conditions? A quelles conditions, grand Dieu! et quel homme oseroit les proposer? Vengeances du ciel, que vous êtes redoutables! Écoutez-moi, n'avez-vous pas entendu dire, — ne vous a-t-on pas parlé — il y a peu de temps encore d'un homme qui s'appelle — Lothario — ce doit être son nom! et l'épouse de Lothario, dans quel palais, le savez-vous, dans quels domaines il la présenteroit à ses vassaux!

Antonia s'assit. Un frisson mortel glaçoit ses membres. Des lueurs horribles apparoissoient à son esprit qui se révoltoit contre elles. Elle cherchoit à pénétrer cet impénétrable mystère: et tout ce qu'elle pouvoit distinguer, c'est qu'il étoit profond et affreux. Lothario s'éloignoit, se rapprochoit d'elle tour à tour. Quelquefois ses traits portoient l'empreinte du délire, quelquefois ils paroissoient se détendre et se décomposer sous une force irrésistible. Depuis quelque temps il étoit pensif et abattu.

Tout à coup son front s'éclaircit, ses yeux s'animèrent, une idée subite qui le réconcilioit avec l'espérance éclata sur sa physionomie. Il tomba aux genoux d'Antonia ; et pressant avec transport ses mains et celles de madame Alberti en les baignant de larmes ?

— Si cependant, dit-il, j'avois été le monde pour elle et pour vous ?

— Le monde ! répondit Antonia.

— Elle et vous, continua madame Alberti. Toute ma vie étoit dans cette pensée.

— Il seroit vrai? s'écria Lothario, comme accablé sous le poids d'un bonheur qu'il n'avoit jamais prévu ; il seroit vrai, et je pourrois commencer avec vous une existence nouvelle, emporter mon nom et ma destinée au milieu des hommes, — je le pourrois ! Mais faut-il... comment oserois-je soumettre ce que j'aime... Ainsi le veut ma fatale étoile ! C'est loin d'ici, loin des villes, dans un pays où vous jouiriez inutilement de l'éclat d'un grand nom et d'une grande fortune, mais où désormais je consacrerois ma vie entière... Ah ! laissez-moi me reposer un moment sous les sentiments qui m'oppressent !

Lothario garda le silence pendant quelques minutes, puis il se leva ; et, reprenant son discours avec plus de calme, il s'exprima ainsi :

— Bien jeune encore, je sentois déjà avec aigreur les maux de la société, qui ont toujours révolté mon âme, qui l'ont quelquefois entraînée dans des excès qu'Antonia me reprochoit hier, et que je n'ai que trop péniblement expiés. Par instinct plutôt que par raison, je fuyois les villes et les hommes qui les habitent ; car je les haïssois, sans savoir combien un jour je devois les haïr. Les montagnes de la Carniole, les forêts de la Croatie, les grèves sauvages et presque inhabitées des pauvres Dalmates, fixèrent tour à tour ma course inquiète. Je restai peu dans les lieux où l'empire de la société s'étoit étendu, et, reculant toujours devant ses progrès qui indignoient

l'indépendance de mon cœur, je n'aspirois plus qu'à m'y soustraire entièrement. Il est un point de ces contrées, borne commune de la civilisation des modernes et d'une civilisation ancienne qui a laissé de profondes traces, la corruption et l'esclavage : le Monténègre est comme placé aux confins de deux mondes, et je ne sais quelle tradition vague m'avoit donné lieu de croire qu'il ne participoit ni de l'un ni de l'autre. C'est une oasis européenne, isolée par des rochers inaccessibles, et par des mœurs particulières que le contact des autres peuples n'a point corrompues. Je savois la langue des Monténégrins. Je m'étois entretenu avec quelques-uns d'entre eux, quand les besoins qui ne s'accroissent jamais, et qui ne changent jamais de nature, en avoient amené par hasard dans nos villes. Je me faisois une douce idée de la vie de ces sauvages qui se suffisent depuis tant de siècles, et qui, depuis tant de siècles, ont su conserver leur indépendance en se défendant soigneusement de l'approche des hommes civilisés. En effet, leur situation est telle, que nul intérêt, nulle ambition ne peut appeler dans leurs déserts cette troupe de brigands avides qui envahissent la terre pour l'exploiter. Le curieux seul et le savant ont quelquefois tenté l'accès de ces solitudes, et ils y ont trouvé la mort qu'ils alloient y porter ; car la présence de l'homme social est mortelle à un peuple libre qui jouit de la pureté de ses sentiments naturels. Il étoit donc difficile d'y pénétrer ; j'y parvins cependant, à la faveur de vêtements semblables aux leurs et de l'habitude de leur langage. Ce n'étoit point d'ailleurs des hommes que j'allois chercher, c'étoit une terre indépendante où n'avoit jamais retenti la voix d'un pouvoir humain fondé sur d'autres droits que la paternité. J'avois mesuré mes besoins, ceux d'un adolescent à tête ardente, qui croit se suffire toujours, parce que, dans quelque moment d'ivresse amère, il a cru sentir que toutes les affections sont insuffisantes pour son cœur, et que Dieu

l'a fait seul de son espèce. Il ne falloit à mon ambition qu'une cabane contre les froids rigoureux de l'hiver, un arbre fruitier et une fontaine. J'errai longtemps sur la seule trace des bêtes sauvages, à travers les groupes variés des montagnes Clémentines, fuyant de loin la fumée des maisons de l'homme, dans lequel un sentiment que les Monténégrins éprouvent bien réciproquement me faisoit voir partout un ennemi.

Je ne vous peindrai pas les fortes impressions que je recevois de cette grande et imposante nature qui n'a jamais été soumise, et dont les bienfaits suffisent à un population heureusement assez rare pour être dispensée de les solliciter. Je ne vous dirai pas avec quelle joie je ravissois à la terre une racine nourrissante, sans crainte de faire tort à la cupidité d'un fermier avare, ou de tromper l'espérance d'une famille de laboureurs affamés et d'entendre résonner ce mot fatal qui me rappelle toujours, comme à un de vos écrivains, l'usurpation de la terre : Ceci est mon champ ! Un jour enfin, comment exprimerai-je le mélange inexplicable des sentiments qui se succédèrent en moi? le soleil se couchoit dans la plus belle saison de l'année, il se couchoit à l'extrémité d'une vallée immense qu'ombrageoient de toutes parts des bocages de figuiers, de grenadiers et de lauriers-roses, et que couvroient, de distance en distance, de petites maisons isolées, mais entourées des plus belles, des plus riantes cultures. C'est un tableau qui appartenoit, il est vrai, à l'état de société, mais à la société du premier âge. En aucun temps, en aucun lieu, l'habitation du cultivateur n'avoit flatté mes regards d'un aspect plus agréable. Jamais mon imagination n'avoit rêvé tant de prospérité pour la demeure du villageois. Je conçus alors les rapports pleins de charmes de l'homme aimé de l'homme, et utile à son bonheur sans lui être nécessaire, dans une tribu agricole ; je regrettai de n'avoir pas vécu au moment où la civilisation n'en étoit qu'à ce point, ou

de ne pas être admis à en jouir chez le peuple qui en goûtoit la douceur. Bientôt, je frémis en pensant, en me rappelant que les lois d'une telle société devoient être terribles, et que l'étranger qui en souilloit le territoire ne pouvoit attendre que la mort. Mon sang bouillonnoit d'indignation contre moi-même à l'instant où, dans les veines d'un autre, il se seroit glacé de terreur. — Ah! malheur au profane, m'écriai-je, qui apporteroit ici les vices et les fausses sciences de l'Europe, si j'y avois une mère, une sœur ou une maîtresse! Il payeroit cher l'injure qu'il a faite à l'air que je respire en l'empoisonnant de son souffle.

Un Monténégrin m'avoit entendu, car je m'étois exprimé dans sa langue.

— Telles sont aussi nos lois, me dit-il en me prenant la main, et ceux mêmes qui comme toi descendent vers nos vallons des hauteurs du Monténègre, dont les barrières extérieures sont presque insurmontables aux étrangers, ne sont pas toujours admis à vivre parmi les bergers mérédites. La différence de nos mœurs nous sépare d'ailleurs assez, puisque vous êtes chasseurs et guerriers, et que vous consentiriez difficilement à partager les douces habitudes et la vie tranquille de nos pasteurs; seulement, pour ne point gêner la liberté naturelle des hommes, en abusant du pouvoir que nous exerçons sur nos enfants, nous permettons quelquefois l'échange de ceux que leur inclination appelle à défendre nos montagnes contre ceux d'entre vous à qui des goûts plus simples font ambitionner les paisibles travaux de nos champs; et ce commerce libre d'hommes et de sentiments entretient nos rapports avec nos voisins, malgré la différence de nos mœurs. Ainsi, depuis des siècles, les Monténégrins guerriers enveloppent nos montagnes d'une ceinture d'hommes formidables, et protégent ces champs, qui les nourrissent à leur tour, quand la nature refuse de pourvoir à leurs besoins, ce qui arrive rarement. Vous

êtes probablement un des enfants de nos frères, et tout ce grand espace, poursuivit-il en m'indiquant un recoin isolé de la vallée, délicieux par son aspect, et déjà couvert des espérances d'une riche moisson, tout cela vous appartient, qui que vous soyez. Si vous choisissez une épouse parmi nos filles; si elle vous donne des enfants, et que votre domaine ne vous suffise plus, nous l'agrandirons en raison de vos besoins, sauf à rendre proportionnellement à la nature ce dont vous pourrez vous priver quand votre famille se sera étendue dans nos montagnes; car chez les autres peuples on juge de la prospérité des familles et des villages à l'étendue des cultures, et chez nous on la mesure sur l'étendue des terres qui restent en friche, et dont les besoins précoces, indices d'une population trop nombreuse, n'ont pas rendu l'exploitation nécessaire. A compter de ce moment, vous êtes pasteur mérédite; vous êtes libre, et il n'existe entre vous et nous d'autre lien obligé que celui des secours mutuels et de l'hospitalité, dans les rares occasions où quelque événement inopiné peut les rendre nécessaires. Si vous n'avez pas de besoins actuels, allez prendre possession de votre domaine; autrement, recourez à nous, et rien ne vous manquera de ce que la nature accorde aux désirs d'un homme simple.

En achevant ces paroles, il se disposoit à me quitter, mais une idée insupportable corrompoit mon bonheur et me rendoit incapable d'en jouir. Il y alloit de ma vie de me faire connoître, mais quelque chose de plus impérieux que l'intérêt de ma vie me défendoit de recevoir de la bonté hospitalière de ces montagnards un bienfait qui ne m'étoit pas destiné.

— Mon frère, lui dis-je, vous êtes abusé par les apparences. Je suis né hors des montagnes Clémentines; j'y ai cherché la liberté. Tout me prouve que j'y aurois trouvé les seuls biens que je désire sur la terre, la libre jouissance de l'air, du ciel et de mon cœur; mais ce pa-

tandis que vous m'offrez appartient à un homme plus heureux que moi. Je ne suis dans ce bocage qu'un étranger que vous avez le droit de punir.

Le Morlaque me regardoit.

— Jeune homme, dit-il après un moment de silence, on ne sait pas tromper à ton âge, mais à ton âge est-on bien sûr de ne pas se tromper soi-même? Puisses-tu être désabusé du monde que tu quittes et l'être pour toujours ! Rassure-toi, d'ailleurs. Jeune comme toi, et alors étranger comme toi au Monténègre, j'y vins chercher un asile, et la même bienveillance m'accueillit parmi ces pasteurs dont je craignois aussi d'être repoussé. Va, continua-t-il avec une sorte d'autorité, prends possession des terres que je t'ai montrées. Elles n'appartenoient à aucun homme en particulier, mais au premier venu, et nous n'en sommes pas au point d'être obligés de réprimer l'excès d'une population embarrassante. Cent familles occupent ici un territoire qui suffiroit à un peuple. Les enfants de tes enfants y croîtront sans être à charge à leurs voisins et sans souffrir de l'aspect de la misère. Adieu, me dit-il. Travaille, prie, et jouis de la paix de ton cœur.

Je restai seul, heureux du sentiment de ma liberté, et maître d'un sol fertile qui demandoit à peine quelques travaux que leur facilité et leur succès changeoient toujours en plaisir. Mon domaine sauvage étoit arrosé par les eaux d'un ruisseau abondant qui, de temps en temps grossi par les orages, tomboit en cascade du sommet de mes rochers et alloit baigner au loin des vergers trop riches pour mes besoins, mais dont les fruits attiroient des familles innombrables d'oiseaux voyageurs. Je jouissois avec délices du plaisir de prémunir ces hôtes passagers de mes jardins contre les vicissitudes imprévues des saisons ; heureux quand je ravissois l'abeille même, l'abeille saisie tout à coup par une brise du soir, à l'action mortelle du froid, et quand je la rapportois, réchauffée

par mon souffle, au creux de la roche solitaire où elle avoit coutume de trouver son abri. Je vécus ainsi deux ans sans communiquer avec personne. J'en avois dix-huit alors, et l'habitude d'une vie agreste avoit développé mes forces de manière à m'étonner moi-même.

J'étois heureux, je le répète, heureux parce que j'étois libre, parce que j'étois sûr de l'être, et je ne connois rien de plus propre à remplir le cœur de l'homme d'émotions délicieuses que cette pensée dont il jouit si rarement. Comme tout m'enchantoit, comme tout me mettoit hors de moi dans la contemplation de la nature ! souvent cependant j'étois tourmenté par un besoin inconcevable d'être aimé, et par la persuasion désolante que jamais une femme de mon choix ne viendroit dans ces déserts s'associer à mon sort. J'éprouvois alors que le sentiment le plus tendre peut se changer en fureur dans un cœur passionné. J'accablois le monde qui possédoit ce trésor inconnu de toute la haine que j'aurois portée à un rival heureux. Je rêvois avec dépit, avec une jalouse colère, à ces jeunes filles éblouies des atours de la mode et des flatteries de quelques adorateurs efféminés, qui avoient laissé tombé sur moi un regard dédaigneux à cause de mon obscurité ou de ma trop grande jeunesse. Je sentois avec une sorte de rage qu'il seroit doux de les détromper un jour des préventions de leur vanité, en versant du sang sous leurs yeux ou en les effrayant de la clarté d'un incendie... Pardonnez, Antonia, au délire d'une folle jeunesse abandonnée à ses passions.

Je cherchois à dessein les ours de la montagne pour les attaquer avec un pieu qui étoit la seule arme dont je fusse pourvu, et je regrettois que ces femmes ne fussent pas obligées de venir se réfugier, frémissantes de terreur, sous la protection de mon bras, car je les voyois partout. Je ne fréquentois point d'ailleurs les autres bergers mérésites, qui ne se fréquentoient presque pas

entre eux; mais j'en étois connu par quelque courage et par une grande force physique que le hasard m'avoit fait quelquefois essayer sous leurs yeux.

La bizarrerie de mon apparition, l'isolement absolu dans lequel je vivois, et dont aucune circonstance ne m'avoit fait sortir, ce qu'on rapportoit surtout de ma vigueur et de mon audace, m'avoient acquis ce crédit populaire que les sauvages accordent à l'extraordinaire comme les hommes civilisés.

Un jour les montagnes Clémentines furent investies par des troupes étrangères. Quelques détachements aventureux vinrent y mourir. Ils étoient soutenus par une armée qui ne tenta pas de les suivre, mais qui menaça quelque temps nos solitudes. Le bocage du plateau intérieur où j'habitois est à peu près inaccessible. Qu'y viendroit chercher d'ailleurs la cupidité des peuples voisins? Mais beaucoup de nos frères de l'extérieur étoient morts; nous nous levâmes pour les remplacer. Le hasard de la bataille me livra prisonnier à nos ennemis, en dépit de ma résolution. J'avois tout fait pour mourir, car la vie me lassoit; mais je perdis la connoissance avec le sang, et on m'entraina au loin. Ce seroit fort long et fort inutile à raconter.

Ce que ma vie est devenue depuis, c'est un autre mystère qu'il faudra peut-être expliquer. Mais combien de fois le souvenir de cet asile inviolable et délicieux, que je me suis acquis dans une société nouvelle, hors des pouvoirs et des lois de la terre, a fait palpiter mon sein? Combien de fois j'aurois tout quitté pour en reprendre possession, si l'ascendant d'un sentiment invincible ne m'avoit pas retenu!

— Depuis longtemps? dit Antonia.

— Depuis que je vous ai vue, reprit froidement Lothario: — et si mon cœur, moins téméraire dans ses sentiments, s'étoit attaché à quelque femme isolée comme moi au milieu du monde, qui eût pu comprendre et en-

vier le bonheur de mes bocages? — C'étoit le rêve de la jeunesse!

— Il me semble, Lothario, reprit madame Alberti, que vous créez des chimères pour les combattre. Je n'ai point examiné, je n'ai pas même entrepris d'approfondir le secret étrange qui vous fait renoncer de si bonne heure à tous les avantages que vos heureuses qualités vous donnoient lieu d'espérer dans le monde : mais mon existence est liée sans condition à l'existence de ma sœur, et je sais déjà qu'elle est prête à se soumettre aux caprices sauvages de votre philosophie, jusqu'à ce qu'il vous plaise de revenir à un genre de vie plus digne d'elle et de vous. Elle seule a le droit de me désavouer.

— Allons aux montagnes Clémentines, dit Antonia, en se jetant dans les bras de sa sœur.

— Aux montagnes Clémentines! s'écria Lothario, Antonia y seroit venue! elle m'y auroit suivi, et la privation d'un tel bonheur ne suffiroit pas à mon châtiment éternel?

La porte s'ouvrit aux visites ordinaires.

Un poids de glace tomba sur le cœur d'Antonia. Lothario s'approcha d'elle doucement; et couvrant ses transports d'une apparence froide et polie :

— Aux montagnes Clémentines! répéta-t-il à voix basse. Antonia y seroit venue?

Antonia chercha les yeux de sa sœur.

— Partout, dit-elle en la montrant, partout avec elle — et avec Lothario.

— Laissez-moi rêver, reprit-il, au bonheur qui m'est réservé ou à celui que j'ai perdu. Je ne suis pas assez calme pour voir distinctement mon avenir. — Demain ou jamais!

Lothario étoit sorti dans le plus grand trouble; le cœur d'Antonia n'étoit pas plus tranquille. Son inquiétude étoit devenue une affreuse perplexité. Deux heures après, Matteo entra, et présenta une lettre à Antonia, qui

la remit à madame Alberti. Elles étoient seules. Ce billet étoit conçu en ces termes :

« Jamais, Antonia, jamais ! Ne m'accusez pas ; oubliez-moi... après m'avoir pleuré un moment. Je renonce à tout, au seul bonheur que mon misérable cœur ait jamais compris. Je vais chercher la mort qui m'a trop longtemps épargné. O mon Antonia ! si ce monde auquel tu crois peut s'ouvrir un jour à la voix du repentir ; si, parmi les enfants de Dieu, il n'y en a point qui soit déshérité d'avance, je te reverrai. — Te revoir ! hélas ! jamais, Antonia, jamais ! « LOTHARIO. »

Madame Alberti avoit lu ces lignes d'une voix tremblante, et sans oser lever les yeux sur sa sœur. Quand elle regarda Antonia, elle fut effrayée de sa pâleur et de son immobilité. Un coup terrible venoit d'être porté à ce foible cœur, et madame Alberti conçut que ce coup étoit irréparable.

Le départ de Lothario fut le jour même connu dans Venise ; et, suivant l'usage, il y fit naître une foule de conjectures diverses, plus étranges les unes que les autres. Lorsque Antonia fut en état d'y réfléchir, elle n'y vit qu'une énigne affreuse, dont elle ne pouvoit chercher le mot sans sentir son cœur défaillir et sa raison s'égarer. Une seule fois, elle crut un moment pouvoir en saisir le mystère. Depuis le jour où Lothario avoit dit à Antonia son dernier adieu, *demain ou jamais*, on avoit évité de la laisser entrer dans cet appartement, qui ne lui rappeloit que des pensées cruelles et de mortels regrets. Comme elle étoit parvenue à s'y introduire sans témoins, et qu'elle regardoit, pensive, la place où il l'avoit quittée, elle aperçut, au pied du siége sur lequel elle étoit assise, de petites tablettes de cuir de Russie, garnies d'une agrafe d'acier dont le ressort étoit brisé. Elle s'en saisit : et pensant qu'elles pouvoient contenir l'explication dont elle avoit besoin, que peut-être

même Lothario ne les avoit pas abandonnées sans dessein dans cet endroit, elle les ouvrit avec empressement, et y promena rapidement ses regards. Elles ne renfermoient qu'une douzaine de pages éparses, tracées tantôt avec un crayon, tantôt avec une plume, suivant les circonstances où les idées s'étoient présentées à l'imagination de Lothario.

Deux ou trois de ces lignes étoient écrites avec du sang.

Elles offroient peu de liaison entres elles ; mais presque toutes étoient inspirées par ce fatal esprit de paradoxe, par cette misanthropie sauvage et exaltée qui dominoit dans ses discours.

Trop préoccupée par les sentiments qui remplissoient son cœur pour s'attacher à leur sens, et pour y voir autre chose que ce qu'elles offroient en effet de plus remarquable, des images singulières, des pensées rêveuses, des traits d'une énergie sombre, mais rien qui pût dissiper ses doutes ou les fixer, Antonia referma les tablettes de Lothario et les cacha dans son sein, sans les communiquer à madame Alberti.

XIII

> Ne cherchons pas à débrouiller pourquoi l'innocent gémit, tandis que le crime est revêtu de la robe d'honneur. Le jour des vengeances, le jour de la rétribution éternelle peut seul nous dévoiler le secret du juge et de la victime.
>
> HERVEY.

TABLETTES DE LOTHARIO

— Le mont Taurus élevoit son front par-dessus toutes les collines ; une d'elles lui dit : Je ne suis qu'une colline, mais je renferme un volcan.

— La société, c'est-à-dire une poignée de patri-

ciens, de publicains et d'augures, et de l'autre côté, le genre humain tout entier dans ses langes et dans ses lisières....

— Les législateurs du dix-huitième siècle ressemblent aux architectes de Lycérus, qui emportoient dans les airs les matériaux d'un palais, et qui ne s'occupoient pas des fondements.

— Les peuples usés demandent à être gouvernés. Les peuples dépravés ont besoin d'être soumis. La liberté est un aliment généreux qui ne convient qu'à une saine et robuste adolescence.

— Quand la politique est devenue une science de mots, tout est perdu. Il y a quelque chose de plus vil au monde que l'esclave d'un tyran : c'est la dupe d'un sophisme

— Il est inconcevable que les hommes s'égorgent pour leurs droits, et que ces prétendus droits de l'homme ne soient que des mots mystiques interprétés par des avocats. Pourquoi ne parle-t-on jamais à l'homme du premier des droits de l'homme, de son droit à une part de terre déterminée dans la proportion de l'individu au territoire?

— Quelle est cette loi qui porte les emblèmes et le nom de l'égalité à son frontispice? Est-ce la loi agraire ? — Non, c'est le contrat de vente d'une nation livrée aux riches par des intrigants et des factieux qui veulent devenir riches.

— Un homme flatte le peuple. Il lui promet de le servir. Il est arrivé au pouvoir. On croit qu'il va demander le partage des biens. Ce n'est pas cela. Il acquiert

des biens et il s'associe avec les tyrans pour le partage du peuple.

— Le mot sacré des Hébreux, c'est l'or. Il y a une manière de le prononcer à l'oreille des juges de la terre qui fait tomber votre ennemi roide mort.

— Lycurgue pensa une chose étrange : c'est que le vol étoit la seule institution qui pût maintenir l'équilibre social.

— N'es-tu pas las, jeune homme, de moissonner les jardins de Tantale ? Ouvre les yeux sur les maux de l'humanité ; regarde. Le gouffre de Curtius est encore ouvert, et il faut que beaucoup s'y précipitent pour le salut du monde.

— L'aumône est une restitution partielle, faite à l'amiable. Le mendiant transige ; plaidons.

— Tirez un homme du fond des bois, et montrez-lui la société ; il sera bientôt corrompu et méprisable comme vous, mais il ne comprendra jamais l'aréopage impassible qui envoie froidement un mendiant à la potence pour avoir décimé le banquet d'un millionnaire.

— C'est une question difficile à décider que de savoir ce qu'il a de plus hideux dans la vie sociale du délit ou de la loi, ce qu'il y a de plus cruel du coupable ou du juge, du crime ou du châtiment. Les opinions sont fort partagées.

— Tuer un homme dans le paroxysme d'une passion, cela se comprend.

Le faire tuer par un autre en place publique, dans le

calme d'une méditation sérieuse et sous le prétexte d'un ministère honorable, cela ne se comprend pas.

— Une chose effrayante à penser, c'est que l'égalité, qui est l'objet de tous nos vœux et de toutes nos révolutions, ne se trouve réellement que dans deux états de l'homme, l'esclavage et la mort.

— De voir les peuples se débattre autour d'une idée comme des fourmis pour un brin de paille, il y a de quoi mourir de confusion. Un brin de paille, au moins, c'est quelque chose, et une idée, ce n'est rien.

— Le vol du pauvre sur le riche, si on remontoit à l'origine des choses, ne seroit, en dernière analyse, qu'une réparation, c'est-à-dire le déplacement juste et réciproque d'une pièce de monnaie ou d'un morceau de pain qui retourne des mains du voleur dans les mains du volé.

— La plus haute portée de liberté à laquelle puisse parvenir une nation qui s'avise de sa souveraineté, c'est le droit de choisir un esclavage à son goût.

— Il y a un grand obstacle à l'affranchissement des villes, ce sont les villes.

— Montrez-moi une ville, une ruche ou une fourmilière, et je vous montrerai l'esclavage ; le lion et l'aigle seuls sont rois, parce qu'ils sont solitaires.

— La méchanceté est une maladie sociale. L'homme naturel n'est pas plus malfaisant qu'une autre brute. L'homme civilisé fait horreur ou pitié. Comptez les étages d'une maison, et rappelez-vous la parabole de Babel.

— Si j'avois le pacte social à ma disposition, je n'y changerois rien ; je le déchirerois.

— Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, c'est la société. La première fois que l'homme s'est enveloppé d'une ceinture de feuillages, il a revêtu l'esclavage et la mort.

— Il y a deux instincts très-opposés dans l'homme simple : l'instinct de conservation pour lui et pour ce qui procède de lui ; l'instinct de destruction pour tout ce qui lui est appris et commandé. La société est donc fausse.

— Toutes les œuvres de Dieu sont accomplies dans leur destination et dans leur fin. Si la société étoit entrée dans le but de la création, l'alouette ne conduiroit jamais ses petits dans un champ de blé mûr et prêt pour la moisson.

— Il y a peu d'hommes dont le cœur ne tressaille d'indignation et de douleur à l'aspect d'un fier lion garrotté dans une cage de fer, et lèchant avec humilité la main sanglante du boucher qui le nourrit. Que doit penser l'homme qui regarde l'homme?

— Pour rendre l'inégalité politique moins outrageante, presque tous les peuples qui ne l'ont pas fait reposer sur des avantages moraux en ont du moins rattaché l'origine à des souvenirs généreux ou à des traditions sacrées. Il ne s'est pas trouvé encore de législation assez dépravée pour avouer dans ses institutions l'aristocratie de l'argent. Quand nous en serons là, il fera beau vivre, car tout finira.

— Il est bien humiliant pour l'espèce que les es-

claves ne soient en minorité nulle part dans une société humaine. Que faut-il donc pour changer une mauvaise place contre une bonne, quand on a la force et le nombre ?

— Rien de plus facile que de persuader à l'homme qu'il dépend de l'homme en vertu d'un droit mystérieux fondé sur un titre inconnu. Mais comment lui faire comprendre ce qui est vrai, que sa dépendance résulte purement et simplement de l'inégalité d'un ancien partage du sol, qui n'a changé ni de forme ni d'étendue, et qui peut tous les jours être remis en litige ?

— La ruche de l'abeille n'appartient pas au frelon, mais les fleurs des champs appartiennent à tous les insectes de l'air. La seule propriété inviolable de l'individu, c'est son industrie.

— Est-il vrai que la plupart des souverains de l'Europe s'occupent de faire cadastrer la terre ? Soit.

— Instituer des monarchies aujourd'hui, c'est une grande pitié.

Je n'ai pas été surpris de trouver la cellule d'un ermite à demi cachée dans la cendre du cratère ; mais qu'un roi pense à bâtir son trône au fond, je ne le lui conseille pas !

— Tendre pour la dernière fois l'arc de Nemrod, ce n'est pas une rare merveille, Napoléon : dix autres l'ont fait avant vous. — Passe encore pour le briser.

— Nos feux d'artifice de Venise finissent par une gerbe de feu qui éclipseroit le soleil dans son midi.

La nuit n'en est que plus profonde après cela, la nuit qui appartient aux voleurs.

Le lendemain d'une GRANDE NATION, c'est la nuit d'un feu d'artifice.

— « Si vous réussissiez dans vos projets, disent-ils; ce seroit à recommencer demain. »

Le grand mal que de recommencer demain! Nous sommes si bien aujourd'hui!

— Quand on a cessé de vivre en premier dans le cœur d'un autre, on est très-réellement mort. Il n'y manque plus que la façon.

— Une société qui tue un homme est bien convaincue qu'elle fait justice. — Immense et sublime justice rétributive que celle d'un homme qui tueroit la société.

— Deux crimes pour lesquels je suis sans pitié : faire du mal à qui ne peut se défendre, et voler qui a besoin.

Supplices et malédictions sur l'infâme qui a dérobé le chien d'un aveugle!

— Le sauvage de la mer du Sud qui donne une femme pour une hache ne fait pas un mauvais marché. Quel est le pays où l'on n'auroit pas une femme avec une hache?

— Il y a au fond du cœur de l'homme trois erreurs ou trois mystères qui le décident à vivre : Dieu, l'amour et la liberté. — Et il y a bientôt deux mille ans que la société n'existeroit plus, si quelques mendiants de Galilée ne s'étoient avisés de faire une religion avec cela.

Combien connoissez-vous de spéculateurs qui placeroient sur la durée probable de cette dernière institution du monde politique un sequin en viager?

— Je voudrois bien qu'on me montrât dans l'histoire

une monarchie qui n'ait pas été fondée par un voleur.

— Quand les nations arrivent à leur dernier période, il n'y a plus entre elles qu'un cri de ralliement : TOUT EST A TOUS.

Et le jour où l'étendard qui portera cette devise sera mouillé des pleurs d'un enfant, je l'arracherai pour m'en faire un linceul.

— L'histoire des peuples anciens n'est pas difficile à raconter ; l'histoire des peuples à venir n'est pas difficile à prévoir. — Les pères, les vieillards, les sages, les prêtres, les soldats, les rois. — Et puis après... les peuples peut-être?...

— Il n'y a que trois manières de lier sa mémoire à celle du temple de Delphes. Il faut le bâtir, le consacrer ou y mettre le feu.

— Donnez-moi une force qui ose prendre le nom de loi, et je vous montrerai un vol qui prendra le nom de propriété.

— La liberté n'est pas un trésor si rare : elle est dans la main de tous les forts et dans la bourse de tous les riches.

— Tu es maître de mon argent, et je le suis de ta vie. Cela ne nous appartient, ni à toi, ni à moi. Rends, et je laisse.

— Mille fortunes pour une pensée ! mille pensées pour un sentiment ! mille sentiments pour une action ! mille actions sublimes pour un cheveu ! — et le monde, et l'avenir, et l'éternité avec tout cela !

— Le fondateur d'une secte nouvelle, pauvre homme! l'enlumineur d'une vieille morale, pauvre homme! un législateur pauvre homme! — Un conquérant, quelle misère!

— S'il y a une bonne société au monde, c'est celle où l'on partage tout, en donnant une prime au plus fort. — Quand la ruse et la trahison s'en mêlent, il arrive une législation.

— Je ne sais plus qu'un métier à décréditer, celui de Dieu.

— On m'a demandé quelquefois si j'aimois les enfants. Je le crois bien. Ils ne sont pas encore hommes.

— Toutes les voix de la terre annoncèrent une fois, que le grand Pan étoit mort. Ce fut l'émancipation des esclaves. Quand vous les entendrez une seconde fois, ce sera l'émancipation des pauvres, et alors l'usurpation du monde recommencera.

— De tous les gouvernements, celui qui révolte le moins mon cœur, celui qui dégrade le moins l'humanité, c'est le despotisme de l'Orient, où l'abaissement des peuples est au moins expliqué par des superstitions. Je conçois un tyran qui descend des prophètes et qui est allié des astres. Au Thibet, il est invisible, immortel, sacré. Cela est bien, cela ne devroit jamais être différemment. La tyrannie et l'esclavage sont deux états qui impliquent deux espèces. Les plus avilis des hommes, ce sont les esclaves qui reconnoissent des tyrans faits à leur image.

— On a bien des grâces à rendre à son étoile quand on peut quitter les hommes sans être obligé de leur faire du mal et de se déclarer leur ennemi.

— Quelle différence y a-t-il entre un crime et une action héroïque, entre un supplice et une apothéose? Le lieu, le temps, la méprisable opinion d'une foule stupide qui ne connoît pas le véritable nom des choses, et qui applique au hasard ceux que l'usage lui a appris.

— Les fléaux sont dans l'ordre de la nature, et les lois n'y sont pas.

— C'étoit une idée moins appropriée à la Divinité, telle que je la conçois, mais qui avoit quelque chose de consolant pour l'homme, que de donner des infirmités aux dieux. J'aime qu'Apollon soit banni, que Cérès souffre de la faim chez la mère de Stellion, que Vénus sois blessée par Diomède, que le berceau d'Hercule soit entouré de serpents comme celui du génie, et qu'il meure lui-même dévoré par cette robe de Nessus qu'il a léguée à ses successeurs.

— Si mon cœur pouvoit se donner la foi,... si j'avois un dieu à *inventer*, je voudrois qu'il fût né sur la paille d'une étable; qu'il n'eût échappé aux assassins que dans les bras d'un pauvre artisan qui auroit passé pour son père; que son enfance se fût écoulée dans la misère et dans l'exil; qu'il eût été proscrit toute sa vie, méprisé des grands, inconnu des rois, persécuté par les prêtres, renié par ses amis, vendu par un de ses disciples, abandonné par le plus intègre de ses juges, dévoué au supplice de préférence au dernier des scélérats, fouetté de verges, couronné d'épines, outragé par les bourreaux, et qu'il eût péri entre deux voleurs, dont l'un le suivit dans le ciel.

— Dieu tout-puissant, ayez pitié de moi!

XIV

> C'est moi qui conduis au séjour des gémissements, c'est moi qui conduis dans l'éternelle douleur, c'est moi qui conduis au milieu du peuple réprouvé des rebelles. Laissez toute espérance, vous qui entrez.
>
> DANTE.

Depuis le départ de Lothario, la mélancolie d'Antonia avoit fait de rapides progrès. Elle étoit tombée dans un abattement d'autant plus effrayant qu'elle sembloit en ignorer elle-même ou en avoir oublié la cause. Sa tristesse n'avoit rien de déterminé; c'étoit un malaise vague duquel on la tiroit avec une distraction vive, mais où elle rentroit plus vite qu'elle n'en étoit sortie. Il lui arrivoit souvent de sourire, et quelquefois même sans motif; alors sa gaieté faisoit peine à voir, parce que l'expression de sa physionomie paroissoit ne pas bien s'accorder avec l'état de son cœur. Jamais elle n'avoit cherché avec plus de soin les promenades solitaires. Presque tous les lieux qu'elle fréquentoit lui rappeloient Lothario, mais elle ne le nommoit jamais. Elle évitoit les conversations où son souvenir pouvoit se mêler; on auroit cru qu'elle cherchoit à se persuader qu'il n'avoit pas existé pour elle, et qu'il n'étoit dans sa vie que l'illusion d'un rêve ou d'un accès de délire. Elle s'occupoit souvent au contraire de son père et de sa mère, qu'elle n'avoit pas nommés depuis longtemps, et elle en parloit, contre son usage, sans répandre des larmes, comme si elle n'en avoit été séparée que par un court espace de chemin, et qu'elle dût bientôt les rejoindre.

Madame Alberti regarda cette circonstance comme quelque chose d'heureux dans la situation d'Antonia. Elle pensa que ses souvenirs se détruiroit plus facile-

ment les uns par les autres, et qu'il lui seroit plus aisé d'oublier les contrariétés d'un sentiment dont elle étoit encore loin de connoître toute la puissance, auprès du tombeau de ses parents. Elle résolut donc de reconduire Antonia à Trieste, et Antonia reçut cettte proposition avec un témoignage de satisfaction froide, le seul que ses traits mornes et ses yeux fixes pussent imparfaitement manifester. Au reste, madame Alberti n'avoit pas renoncé pour elle à toute espérance. Elle étoit bien persuadée, au contraire, et il n'y avoit à la vérite rien de plus probable, que l'étrange procédé de Lothario n'étoit qu'un nouvel effet de la bizarrerie de son caractère ou de l'embarras de sa position, et qu'il ne tarderoit pas à revenir aux pieds d'Antonia réclamer les droits qu'elle lui avoit donnés à un bonheur qui sembloit passer toutes ses espérances.

Il étoit possible que les raisons qui rendoient nécessaire ce mystère singulier dont il enveloppoit ses actions l'empêchassent alors de former un nœud qui, en fixant tout à fait son existence, le soumettroit de trop près et par trop de points à la curiosité des hommes, et le soutrairoit à ce vague de conjectures dont l'incertitude ne lui étoit sans doute pas utile.

Dans l'état de l'Europe, combien d'hommes éminents étoient forcés, comme Lothario, à cacher leur nom à travers vingt pays différents, et à se dérober comme lui aux affections les plus profondes, aux devoirs les plus doux de la nature, pour conserver leur sécurité, et surtout pour ne pas compromettre celle des personnes qui leur étoient chères !

Telle étoit évidemment la situation de Lothario, et il falloit bien qu'elle changeât un jour. Il auroit été absurde de chercher à sa conduite une autre explication. On pouvoit même penser que s'il avoit redouté, avec de justes motifs, de trop prolonger son séjour dans une grande capitale où il est déjà très-connu, il ne manqueroit pas

de se diriger du côté de Trieste, quand il auroit appris qu'Antonia y étoit de retour.

Ces suppositions avoient beaucoup de vraisemblance, et Antonia ne les repoussoit point; seulement elle ne répondoit rien, et regardoit sa sœur d'un œil défiant quand il en étoit question; puis elle se jetoit dans ses bras.

Les affaires qui les avoient appelées à Venise, ne les retenant plus, elles partirent sur un bateau qui se rendoit à Trieste par les lagunes. Cette manière de voyager leur avoit paru préférable à toute autre, parce qu'elle leur faisoit éviter les routes infestées par la troupe de Jean Sbogar, et surtout le passage dangereux où elles avoient failli devenir ses prisonnières.

Les canaux des lagunes offrent peu d'intérêt au voyageur. Tracés par la nature entre des portions de terre désertes et arides que la mer envahit et abandonne tour à tour, et qui ne peuvent offrir d'asile qu'aux troupes errantes des oiseaux de rivage, rien ne varie, rien n'anime leur triste monotonie. Ils ne présentent partout aux regards que des grèves stériles ou des forêts de roseaux, d'où s'élève quelquefois avec un long cri le héron surpris dans son sommeil par le bruit des mariniers et des passagers.

Antonia, pensive, n'avoit encore été distraite par aucune circonstance digne de l'occuper, quand la nuit tomba et vint prêter à tous les objets un caractère plus simple et plus doux. Le ciel étoit parsemé d'étoiles brillantes, mais la lune lui refusoit sa lumière. On ne distingoit plus rien hors de la barque, et le balancement alternatif des rameurs s'y faisoit à peine apercevoir. On n'entendoit que la chute cadencée de leurs rames et le mouvement de l'eau divisée par la proue. Tout à coup l homme placé au gouvernail rompit le silence de la nature en chantant, d'une voix qui n'étoit pas sans agrément, quelques strophes du Tasse où sont peintes en vers

harmonieux les délices de la solitude entre deux amants également épris. Ses accents, que rien ne réfléchissoit dans l'immensité de l'air et du ciel, et qui s'étendoient sans obstacle sur la surface unie de la mer, faisoient participer l'âme à la jouissance de cet infini dans lequel ils alloient mourir. Antonia les écoutoit avec un sentiment dont la douceur l'étonna, et qu'un moment auparavant elle n'auroit pas cru pouvoir goûter encore. Elle ne savoit à quoi attribuer la confiance qui remplissoit son cœur, et qui en calmoit tous les orages. Ce n'étoit pas l'illusion vive et tumultueuse des premières espérances, c'étoit la jouissance reposée d'un avenir pur. Il lui sembloit que ces intelligences tutélaires qui veillent sur les derniers moments de l'innocence, et qui viennent lui ouvrir le séjour de l'éternel repos, devoient manifester ainsi leur présence.

Madame Alberti éprouvoit la même émotion. Sa main s'étoit unie à celle d'Antonia, elles s'étoient penchées l'une contre l'autre, et leurs cœurs battoient d'un mouvement régulier et doux. Plongées dans une langueur que l'extrême tranquillité de l'air et l'ondulation presque insensible des eaux contribuoient à entretenir, elles s'endormirent en s'embrassant.

Il y avoit peu de temps que leur repos duroit quand un coup de fusil, tiré à peu de distance, troubla le sommeil d'Antonia. Madame Alberti étoit encore appuyée contre elle, mais elle ne parla point. Antonia crut d'abord qu'elle avoit rêvé; mais l'immobilité du bateau, le silence des rames, et quelques mots étrangers qu'elle entendit dans l'entretien confus des mariniers épouvantés, la détrompèrent. Elle essaya de réveiller sa sœur sans pouvoir y parvenir. Elle voulut se lever, et se sentit saisir le bras par une main froide et nerveuse.

— C'est encore une femme, dit une voix : Jean ne sera pas content.

A ces paroles, ses cheveux se dressèrent sur son front,

une sueur froide inonda ses membres, et elle perdit connoissance. Elle ne revint à elle qu'au bruit des roues d'une voiture qui la conduisoit, et sous laquelle trembloient, en grondant sourdement, les ais retentissants d'un pont-levis.

Elle étoit seule.

Antonia, revenue de ce premier accès d'étonnement qui donne aux malheurs inattendus l'apparence d'un songe, ne tarda pas à comprendre celui-ci. Il étoit hors de doute que c'étoient des bandits apostés sur le bord de la mer qui avoient arrêté le bateau, et ces bandits ne pouvoient appartenir qu'à la troupe de Jean Sbogar. Descendue de la voiture, et soutenue par deux hommes dont le vêtement bizarre et la physionomie féroce la remplissoient d'effroi toutes les fois que les lumières éparses sous les voûtes venoient à les éclairer, elle parcouroit les vastes galeries, les escaliers immenses, les salles gothiques du château, en se confirmant de plus en plus dans l'horrible idée qu'elle était prisonnière à Duino.

Arrivée à une chambre qui paraissoit lui être destinée, et où son affreuse escorte la laissa libre un moment, elle s'élança vers une croisée ouverte, et ne vit devant elle que la mer. Une lueur lointaine, qui lui parut être celle du phare d'Aquilée, brilloit seule au milieu des astres nocturnes. Elle ne douta plus de son sort, et tomba navrée de douleur sur un fauteuil.

— A Duino! s'écria-t-elle : — Jean Sbogar! — Mais qu'a-t-on fait de ma sœur?

Les voûtes sonores répondirent seules à ses cris.

Le dernier mot qu'elle avoit prononcé expira dans leurs profondeurs, comme une voix foible qui s'éteint. Antonia se leva épouvantée en répétant : Ma sœur!... du ton d'une personne affligée d'un songe pénible, et qui cherche à se réveiller.

L'illusion de l'écho se renouvela plus sinistre encore. Elle ressembloit au dernier gémissement d'une mort vio-

lente. La malheureuse Antonia, presque incapable de se soutenir, s'appuya contre un des grands pilastres de la porte d'entrée, sous un réverbère qui répandoit sur elle toute sa clarté. Elle embrassa en tremblant la colonne froide, y colla son visage à demi recouvert de ses cheveux flottants, et se sentit fléchir sous le poids de sa terreur. Quelques hommes groupés dans le corridor paroissoient la regarder de loin ; mais la foiblesse de sa vue ne lui laissoit rien distinguer, dans l'ombre où ils étoient cachés, que le mouvement de leurs panaches, et elle n'étoit pas bien sûre de ne pas s'abuser quand un cri terrible frappa son oreille.

Un de ces hommes s'étoit enfui en la nommant

La nuit étoit fort avancée, lorsque Antonia céda pour la seconde fois à ces cruelles émotions. Ce ne fut que bien des heures après qu'on put la rendre entièrement à elle-même. Elle s'étonna, en regardant autour d'elle, de la délicatesse des soins dont elle étoit l'objet. On l'avoit transportée dans une chambre plus commode et plus ornée. Il n'y avoit pas de femmes dans le château, mais elle étoit servie par des enfants d'une figure agréable.

Un seul des brigands sollicita, vers la fin du jour, la permission d'être introduit près d'elle pour s'acquitter des ordres dont son capitaine l'avoit chargé. C'étoit un très-jeune homme, dont la physionomie triste, mais douce et modeste, auroit inspiré dans tout autre lieu la confiance et l'intérêt. Il venoit apprendre à Antonia que son bateau n'avoit été attaqué que par la méprise la plus funeste ; que rien de ce qu'elle possédoit ne lui seroit enlevé ; qu'elle-même étoit libre à Duino, qu'elle n'avoit pas cessé de l'être ; que tout étoit disposé pour son voyage, et qu'il dépendoit d'elle seule de le hâter ou de le retarder, suivant que sa santé l'exigeroit ; qu'en attendant, enfin, elle pouvoit commander en souveraine à tout ce qui habitoit dans le château.

— Mais ma sœur ! s'écria Antonia.

— Votre sœur, madame, répondit le jeune homme en baissant les yeux, ne peut vous être rendue. C'est la seule réserve que nous soyons obligés de mettre à notre obéissance, et cette condition même n'est pas imposée par une force qui dépende de nous.

— Et qui a pu l'imposer ? reprit vivement Antonia. Qui empêcheroit que je me réunisse à ma sœur, qui a été arrêtée, enlevée, conduite ici avec moi ? Ah ! je ne veux aucun des avantages, aucune des réparations que vous m'offrez, si je ne les partage avec elle.

— Madame, dit le jeune homme en s'inclinant, je n'ai pas reçu d'autres instructions.

Et il se retira sans attendre de nouvelles instances.

Le nom de madame Alberti erroit encore sur les lèvres d'Antonia interdite ; il ne fut pas entendu.

La perplexité dans laquelle elle resta plongée est plus facile à comprendre qu'à décrire. Elle commençoit à espérer que cet événement n'auroit pas les suites affreuses qu'il lui avoit fait craindre ; mais elle ne devinoit pas les motifs qu'on pouvoit avoir de la tenir éloignée de sa sœur, et ce nouveau mystère étoit un abîme où son esprit s'égaroit. Tout lui persuadoit d'ailleurs qu'on ne l'avoit pas trompé par de fausses promesses. Le soleil étoit couché depuis plusieurs heures, et ses portes restoient ouvertes. Les gens employés à la servir s'étoient retirés d'eux-mêmes pour lui laisser une liberté entière, en lui indiquant la partie de son appartement qu'ils alloient occuper et où ils attendoient ses ordres. Enfin il ne paroissoit pas un soldat dans la vaste étendue des corridors qu'on avoit éclairés comme pour lui offrir un passage, à quelque moment qu'elle prît la résolution de sortir.

Rassurée par tout ce qu'elle remarquoit, elle n'hésita pas à s'engager dans la galerie qui aboutissoit à sa chambre et à suivre ses détours jusqu'au grand escalier du château. Elle descendit sans obstacle, parcourut avec

la même facilité le vestibule et les cours, et parvint au pont-levis sans rencontrer personne. Il se baissa à son approche, comme si une puissance magique avoit interprété le vœu d'Antonia, et s'étoit empressé d'y obéir. A peine l'eût-elle laissé derrière elle, qu'elle aperçut une voiture de voyage prête à partir, et gardée par des domestiques. Elle crut même reconnoître qu'elle étoit chargée des bagages qui avoient été pris avec elle sur le bateau, et l'empressement du postillon à son approche, lui donna lieu de croire qu'elle étoit attendue. Elle s'informa cependant de la destination de cette voiture.

— Apparemment pour Trieste, répondit un des domestiques : mais pour tel lieu qu'il plaira à la signora Antonia de Monteleone.

— C'est moi, reprit Antonia.

— Nous n'en doutions pas, dit le postillon ; il n'y a pas d'autre femme dans ce château, et nous sommes prêts à vous obéir.

— Il y a une autre femme dans ce château, s'écria Antonia... Ma sœur est dans ce château... Ne vous a-t-on pas prévenus que je serois accompagnée de ma sœur?

— On n'a parlé que de la signora, dit-il en secouant tristement la tête, et il n'y a pas d'apparence que sa sœur puisse sortir du château, si ce n'est pas l'intention du propriétaire. Mais madame ne connoît peut-être pas le propriétaire du château de Duino. Captive depuis si peu de temps...

— Pardonnez-moi, répondit Antonia, je sais où je suis. Il est cependant incompréhensible que ma sœur ne soit pas ici.

Le pont-levis étoit encore baissé. Le château n'étoit gardé que par les vigies de ses tours. Antonia jeta les yeux dans l'intérieur et pensa que sa sœur y étoit prisonnière.

— Je resterai, dit-elle d'une voix forte, je ne partirai pas sans elle, et sa destinée sera la mienne.

En prononçant ces paroles, elle avoit rapidement parcouru une partie de l'espace qui la séparoit du grand escalier. Elle se retourna pour voir si elle n'étoit pas suivie. Le pont-levis se relevoit. A cet aspect son courage foiblit; il lui sembla que tout finissoit, et qu'elle venoit d'élever entre elle et le monde une barrière qu'elle ne franchiroit plus. Elle auroit voulu se voir transportée tout à coup au milieu d'une forêt sauvage, à la merci des animaux les plus féroces, pendant une des nuits les plus âpres de l'hiver, mais encore libre et maîtresse d'elle-même; les murs du château pesoient sur elle, sur l'air qu'elle respiroit, et son cœur comprimé étoit près d'éclater dans son sein. Elle s'approcha de la balustrade pour s'appuyer et pour reprendre haleine. Ses yeux étoient tournés vers un soupirail d'où sortoit une faible lumière qui venoit trembler à ses pieds. Au bout de quelques instants d'attention vague et involontaire, elle crut saisir des bruits singuliers qui sortaient aussi des souterrains du château et rappeloient à son esprit la solennité de certains chants religieux. Elle jugea d'abord que ce devoit être le mugissement de la mer qui se brise au pied de la montagne; mais ces bruits n'arrivoient à elle que par intervalles, quelquefois même ils paroissoient tout à fait arrêtés, et Antonia se rapprochoit à pas mesurés du soupirail avec une curiosité inquiète. Ils la frappèrent enfin plus directement, au point qu'elle s'imaginoit y discerner des sons articulés et le nom même de sa sœur. Persuadée que la préoccupation de son esprit pourvoit avoir produit cette illusion, elle s'agenouilla sur le bord du soupirail; et, retenant sa respiration pour ne pas perdre le moindre bruit qui agitoit l'air, elle l'entendit encore.

— Ma sœur est-là, dit-elle à haute voix, incapable de modérer le sentiment qui absorboit toutes ses idées, qui pénétroit tous ses sens d'un mélange inconcevable de joie et de terreur,

Elle se leva précipitamment, et s'élança dans une rampe mal éclairée qui devoit la conduire aux souterrains du château. Après d'innombrables détours qu'indiquoient d'espace en espace des lampes pâles cachées dans les creux de la muraille, elle ralentit sa marche, parce que le bruit qui l'avoit attirée s'étoit rapproché de manière à ne pas lui laisser perdre un mot, mais elle n'entendit plus le nom de madame Alberti. C'étoit seulement, comme elle l'avoit présumé, un chant semblable aux chants de l'Église, qui étoit entonné par une seule voix et répété en chœur. Bientôt elle arriva au lieu même de la cérémonie; et, transie de frayeur, elle se glissa comme un spectre entre les hautes colonnes qui soutenoient la voûte à une hauteur prodigieuse, cachée dans les ombres que projetoient au loin leurs bases énormes. Toutes ces colonnes chargées de faisceaux de lances, de cimeterres et d'armes à feu, formoient une espèce de forêt à travers laquelle on ne pouvoit distinguer que confusément ce qui se passoit au centre de cette salle souterraine.

Antonia, exaltée par son attachement pour sa sœur, s'armoit de plus en plus d'une résolution jusqu'alors étrangère à son caractère. Chaque fois que les voix réunies remplissoient les échos d'un bruit prolongé qui pouvoit couvrir le bruit de ses pas, elle voloit d'une colonne à l'autre, et attendoit, pour oser tourner ses yeux sur l'enceinte, et que le silence universel qui y succédoit de temps à autre, et que son aspect auroit sans doute troublé, lui prouvât qu'elle n'avoit pas été aperçue.

Cependant la délicatesse de sa vue ne lui permettoit de distinguer les objets que comme s'ils avoient été interceptés par un nuage, et le vague que son imagination prêtoit à leurs formes incertaines augmentoit la terreur de cette scène nocturne.

Du côté opposé à l'entrée du terrain, s'élevoit une longue suite d'arcades anguleuses dont les pointes se per-

doient dans l'obscurité de la voûte, et qui n'étoient séparées entre elles que par d'autres groupes de colonnes minces, noircies et usées par le temps. Des tentures de deuil coupoient ces arcades à une certaine élévation, et les brigands disséminés sur le fond de cette décoration funèbre ajoutoient à sa mystérieuse horreur ; les uns, immobiles et recueillis, assis au fond des stalles creusées dans le massif des colonnes, et qu'on auroit pris pour des figures sinistres disposées par un sculpteur atrabilaire ; ceux-ci, debout autour des candélabres de fer, et attisant de leurs poignards la flamme des torches et des brasiers; ceux-là qui se perdoient dans la nuit des portiques éloignés, et qui, à travers les ténèbres mobiles dont s'obscurcissoient et se dégageoient tour à tour leurs têtes sourcilleuses et leurs barbes touffues, ressembloient à autant de fantômes. Parmi eux, il en étoit un surtout dont la singulière attitude excitoit d'autant plus vivement l'attention d'Antonia, qu'elle jugea bientôt qu'il étoit malheureux et sensible. Son visage étoit enveloppé d'un crêpe qui le cachoit entièrement. Agenouillé sur les premières marches d'une estrade dont le reste se déroboit à la vue d'Antonia, il étoit appuyé sur la poignée de son sabre et pleuroit amèrement. Le bruit de ses sanglots interrompoit seul la voix ferme et soutenue du prêtre qui présidoit au sacrifice. Antonia, hors d'elle-même et pressée d'une curiosité invincible, fit un mouvement pour voir l'autel. C'étoit un lit funèbre, et sur ce lit une femme couchée, la tête soulevée sur un coussin de velours noir, et à peine défigurée par les traces récentes de la mort.

— Ma sœur ! s'écria Antonia, et elle tomba.

C'étoit elle, en effet, car le coup de fusil tiré sur le bateau l'avait tuée, et la troupe de Jean Sbogar lui rendoit les derniers honneurs.

XV

Pourquoi hérisses-tu ainsi, en me regardant, ta chevelure sanglante? Pourquoi tournes-tu sur moi ces yeux dont la prunelle desséchée a disparu de son orbite? Ce n'est pas moi qui t'ai tué.

SHAKSPEARE.

Vous retrouverai-je partout, ombres des assassinés, avec vos larges plaies livides? et vous, mères éplorées, qui me montrez ces flammes allumées par mes mains, ces flammes dont les langues horribles dévorent le berceau de vos premiers nés?

SCHILLER.

Antonia resta longtemps ensevelie dans un état qui ressembloit au sommeil. Elle ne paroissoit éprouver aucune agitation, et ce calme étoit si profond, il devoit faire place selon toute apparence, à de si mortelles angoisses, qu'on trembloit de le voir cesser. Cependant elle revint à elle sans manifester de douleur. Tout au plus, elle sembloit occupée d'une idée fâcheuse, d'un souvenir importun qu'elle essayoit de chasser. Elle promenoit ses regards autour d'elle avec incertitude, et passoit sa main sur son front pour chercher à se rendre compte d'un doute inquiétant.

— Je sais bien, dit-elle enfin, je sais où elle est, Je la retrouverai ce soir.

Fitzer, le plus jeune des brigands, s'approcha d'elle pour s'informer de son état. Elle lui sourit comme à une personne connue, parce que c'étoit lui qui lui avoit parlé la veille de la part de Jean Sbogar.

— Je vous attendois depuis longtemps, reprit-elle. Je voudrois savoir de quel supplice vous punissez les indiscrets qui pénètrent dans vos fêtes sans y avoir été priés. Je connois une jeune fille... Mais je vous recommande ce secret sur le salut de ce que vous aimez le mieux au monde... Promettez-moi de n'en parler jamais à personne.

Le jeune homme la regardoit, les yeux mouillés de larmes, parce qu'il s'apercevoit que sa raison étoit égarée.

— Attends, lui dit-elle du ton de la plus grande surprise, ce sont des larmes! je croyois qu'on ne pleuroit plus. Ne me cache pas tes larmes. Quant à moi, je ne puis plus en montrer. Je me souviens d'avoir vu un autre homme, c'étoit dans un endroit où je n'étois pas attendue, un homme qui pleuroit aussi. Je pense que ce pouvoit être toi, car son visage étoit couvert d'un voile qui m'empêchoit de le connoître

— Ses traits me sont inconnus comme à vous, répondit Fitzer. Peu d'entre nous l'ont aperçu autrement qu'à travers ce voile ou la visière de son casque. Nos vieux guerriers seuls l'ont vu à découvert dans les combats ; mais il vient très-rarement à Duino, et n'y paroît que masqué depuis que nous parcourons sans danger les provinces vénitiennes. C'est notre capitaine.

— Où est-il? reprit froidement Antonia. Il ne sait donc pas que je suis ici ?

— Il le sait, mais il n'ose se présenter devant vous, de crainte que sa présence ne vous alarme, et que vous ne lui imputiez l'erreur qui vous a rendue captive.

— Captive ! dis-tu ! Antonia est plus libre que l'air! Cette nuit encore, je me suis promenée bien loin d'ici dans des bosquets délicieux, où je respirois un air si pur! Je n'ai jamais vu tant de fleurs! Ma sœur y étoit avec moi ; elle a voulu y rester. J'y allois plus souvent quand j'étois plus jeune ; mais je n'y suis jamais allée avec ma mère. Ma vie a bien changé depuis ce temps-là.

Antonia reposa sa tête sur sa main, et ses paupières s'abaissèrent. Son teint étoit animé de couleurs foncées, ses lèvres paroissoient desséchées par une fièvre brûlante. Elle rioit et sanglotoit.

Le destin d'Antonia étoit accompli. Il ne lui restoit plus sur la terre d'autre protection que celle de ce redoutable amant qui lui avoit si mystérieusement apparu

au *Farnedo*, et qui étoit Jean Sbogar lui-même. L'amour de Jean Sbogar veilla sur elle avec une sollicitude et avec une pureté qui l'auroit étonnée sans doute, si le trouble de sa raison lui avoit permis de réfléchir sur son état. On fit venir des chaumières de Sestiana de jeunes femmes pour la servir et pour la garder ; des médecins célèbres furent appelés ou enlevés des villes voisines pour lui donner les soins que sa maladie exigeoit. Un ecclésiastique, depuis longtemps prisonnier des brigands, celui qui venoit de célébrer le service funèbre de madame Alberti, dans un souterrain qu'ils avoient converti en chapelle pour cette cérémonie, épioit auprès de son lit de douleur les instants lucides que son mal lui laissoit, pour lui porter les consolations du ciel. Ces hommes féroces, enfin, dont l'âme n'avoit conçu jusque-là que des pensées de sang, purifiés par l'aspect de tant d'innocence et touchés de tant d'infortune, lui prodiguoient les marques de soumission les plus délicates et les plus tendres. Antonia s'accoutumoit à les voir et à les entretenir des illusions bizarres qui se succédoient dans son imagination malade. Jean Sbogar, lui seul, n'osoit se présenter auprès d'elle sous le voile ou le casque à visière qui déroboit ses traits, que lorsqu'elle étoit livrée au sommeil, ou que le délire lui ôtoit la connoissance de tous les objets, et qu'il pouvoit nourrir ses regards de la douloureuse contemplation de l'objet aimé, sans s'exposer à lui inspirer de la crainte et de l'horreur. Un jour cependant prosterné à ses pieds et incapable de contenir les sentiments qui l'oppressoient :

— Antonia ! s'écria-t-il d'une voie étouffée par les sanglots, Antonia ! chère Antonia !

Elle se retourna de son côté, et le regarda avec douceur. Il s'empressoit de s'éloigner, Elle le rappela d'un signe. Il demeura, la tête penchée sur sa poitrine, dans l'attitude de l'obéissance et de l'attention.

— Antonia ! dit-elle après un moment de silence, je

crois que c'est en effet mon nom, je le portois dans la maison où je suis née, et l'on me promettoit alors d'être heureuse. Écoute, continua-t-elle en prenant la main du voleur, je veux te faire une confidence. Du temps de ma première jeunesse, quand je croyois qu'il étoit si aisé et si doux de vivre, quand mon sang ne brûloit pas mes veines, quand les pleurs ne brûloient pas mes joues, quand je ne voyois pas des esprits qui courent dans les halliers, qui ouvrent la terre en la frappant de leur pied, qui y creusent des abîmes plus profonds que la mer, et qui en font jaillir des sources de feu; quand les âmes des assassins qui n'ont point d'asile dans le tombeau ne venoient pas encore autour de moi bondir et s'élancer avec des rires cruels, et qu'à mon réveil je n'étois pas obligée de détacher la vipère enlacée à mes cheveux, la vipère dont la tête écumante d'un poison bleuâtre a reposé sur mon cou... dans ce temps-là, il y avoit un ange qui voyageoit sur la terre avec des traits qui auroient ému le cœur d'un parricide; mais je n'ai fait que le voir, parce que Dieu le retira quand sa félicité fut jalouse de la mienne, et je l'appelois Lothario, mon Lothario... Je me rappelle que nous avions un palais dans des montagnes bien éloignées. Jamais je n'ai pu en trouver le chemin.

Quoique le brigand n'eût pas quitté son voile, Antonia s'aperçut que ses pleurs avoient redoublé à ses derniers mots. Elle lui sourit alors avec une pitié tendre; et reprenant sa main qu'elle avoit laissé échapper et qui n'avoit osé retenir la sienne :

— Je sais, lui dit-elle, que je te fais de la peine, et je t'en demande pardon. Je n'ignore pas que tu m'aimes et que je suis ta fiancée, la fiancée de Jean Sbogar. Tu vois que je te connois et que je parle raison aujourd'hui. Il y a longtemps que notre mariage est arrangé, mais je n'ai pas voulu avoir de secret pour toi. D'ailleurs ce Lothario pourroit bien ne pas exister. J'ai vu, depuis quelques

jours, tant de personnes qui n'existent que dans mon imagination et qui m'échappent quand je reviens à moi !... Je suis sûre, par exemple, que tu ne m'as pas connu de sœur? Non, reprit-elle après avoir réfléchi un instant. Si j'avois une sœur, elle me tiendroit lieu de mère, et nous ne pourrions nous passer d'elle à la célébration de nos noces. Dis-moi si tu fais, pour ce jour-là, de brillants préparatifs ? Il le faut, car la mariée est une riche héritière. J'ai des agrafes d'or et des anneaux de diamants pour me parer ; mais je ne veux dans mes cheveux qu'une simple guirlande d'églantier.

Elle s'interrompit de nouveau. Son égarement redoubloit. Un sourire affreux à voir s'arrêta sur sa bouche.

— Ce sera une belle fête ! continua-t-elle ; tout l'enfer y sera. Le flambeau des noces de Jean Sbogar doit faire pâlir le soleil dans son midi. Vois-tu d'ici les conviés ? Tu les connois tous. Je n'ai invité personne. En voilà qui ont les membres à demi calcinés par le feu ; des vieillards, des enfants dont les lambeaux se réveillent vivants des incendies que tu as allumés, pour prendre part à tes plaisirs... En voilà d'autres qui se lèvent dans leur linceul, et qui se glissent à la table du festin en cachant des plaies sanglantes. O mon Dieu! quels monstres ont tué cette jeune femme? Pauvre Lucile! Et de quel nom ils me saluent... Les as-tu bien entendus ?... Salut, salut... Je n'oserai jamais le répéter! Salut, disent-ils ; et ils murmurent tous ensemble le mot de ralliement des maudits, le cri de joie que Satan auroit poussé s'il avoit vaincu son créateur, la parole secrète que prononce une exécrable mère qui va égorger son enfant, pour se rendre sourde à ses gémissemeets. — Salut a la fiancée de Jean Sbogar...

En achevant ces mots, Antonia perdit connoissance. Cette crise fut longue et terrible : longtemps même on désespéra de sa vie. Pendant huit jours, le chef des voleurs, immobile au pied du lit sur lequel elle étoit cou-

chée, attentif à tous ses mouvements, ne s'étoit occupé d'aucun autre soin que de la servir. Il veilloit et pleuroit.

Quand l'état d'Antonia fut amélioré, certain qu'elle s'étoit familiarisée avec son aspect et qu'elle le voyoit sans effroit, il veilloit encore.

Cette assiduité la frappa.

Les réminiscences qu'elle avoit du passé étoient trop confuses pour que le nom de cette homme et les souvenirs qui y étoient attachés lui inspirassent un sentiment continu d'horreur. De temps en temps seulement, son âme se révoltoit contre l'idée de dépendre de lui, et sa seule approche la glaçoit d'épouvante; mais, plus ordinairement, abandonnée comme un enfant, par l'absence de sa raison, au seul instinct de ses besoins, elle ne voyoit plus, dans le capitaine des bandits de Duino, qu'une créature sensible et compatissante qui s'efforçoit d'adoucir l'amertume de ses souffrances, et qui prévenoit avec empressement ses moindres besoins. Alors elle lui adressoit des paroles douces et flatteuses, qui paroissoient redoubler la douleur secrète dont il étoit dévoré.

Un jour, entre autres, il étoit assis auprès d'elle, voilé suivant son usage, et attentif à protéger son sommeil contre tous les accidents qui pourroient le troubler. Elle se réveilla cependant tout à coup avec un mouvement brusque, en prononçant le nom de Lothario.

— Je le voyois, dit-elle en soupirant profondément; il étoit assis à ta place. Je l'y vois souvent dans mon sommeil, et je me trouve bien heureuse; mais comment se fait-il que je croie l'y voir aussi quelquefois quand je suis éveillée, et quand il me semble que je ne rêve point? C'est là, sous ce rideau, qu'il a coutume de venir. — Dans ces jours de douleur... et d'espérance, où je me sentois appelée à l'éternelle liberté, un ruisseau de flammes parcouroit tous mes membres, ma bouche étoit ardente, mes ongles bleus et meurtris. — Tout, ici, étoit plein de fantômes. — On y voyoit des aspics d'un vert éclatant,

comme ceux qui se cachent dans le tronc des saules; d'autres reptiles bien plus hideux, qui ont un visage humain; des géants démesurés et sans formes; des têtes nouvellement tombées, dont les yeux pleins de vie me pénétroient d'un affreux regard; et toi, tu étoit aussi debout au milieu d'eux, comme le magicien qui présidoit à tous ces enchantements de la mort.... Je criois de terreur, et j'appelois Lothario pour me protéger... Tout à coup, — ne ris point de ma chimère! — je vis ce voile tomber, et, à l'endroit où tu étois placé, j'aperçus Lothario tout en larmes, qui étendoit vers moi ses bras tremblants, et qui me nommoit d'une voix gémissante... Il est vrai que ce n'étoit pas lui tel que je l'ai connu, triste, soucieux et sévère, mais beau d'une céleste bonté! Défait, livide, effaré, il tournoit des yeux sanglants; sa barbe étoit épaisse et hideuse; un rire désespéré, comme celui des démons, erroit sur ses lèvres pâles... Oh! tu ne concevrois jamais ce qu'est devenu Lothario!...

Le voleur paroissoit ne pas avoir entendu Antonia. Il étoit plongé dans un silence profond. Il se leva et marcha dans la chambre à pas précipités, puis il revint vers Antonia et la contempla longtemps, Ses dents se heurtoient violemment. Une méditation horrible sembloit l'occuper tout entier au point même de ne pas lui laisser discerner l'effroi toujours croissant qu'il inspiroit à son infortunée prisonnière.

Enfin elle se souleva sur son lit, parvint à se soutenir sur ses genoux, et lui cria, les mains croisées en signe de prière :

— Grâce, grâce, pardonne-moi! ne crains rien de Lothario; il ne veut point d'Antonia. Je me donnois à lui, et il m'a refusée. — Grâce encore pour cette fois, et je ne t'en parlerai jamais.

Ensuite, elle retomba, car ses forces étoient épuisées. Jean Sbogar vola à ses pieds, saisit l'extrémité de la cou-

verture qui l'enveloppoit et qui flottoit jusqu'à terre, y imprima sa bouche avec fureur, et s'enfuit...

XVI

> Force du guerrier, qu'es-tu donc? Tu roules aujourd'hui la bataille devant toi en nuages de poussière. Tes pas sont jonchés de morts comme les feuilles desséchées marquent pendant la nuit la route d'un spectre. Demain, le rêve momentané de la bravoure est fini; ce qui épouvantoit des milliers d'homme a disparu. Le moucheron, porté sur ses ailes couleur de fumée, chante sur les buissons son hymne de triomphe, et insulte à la gloire, qui n'est plus qu'un vain mot.
>
> OSSIAN.

Il y avoit deux mois qu'Antonia vivoit de cette manière parmi les brigands de Duino, sans que son état eût changé, sans qu'il eût donné d'espérance. Elle avoit seulement repris quelque force, et elle aimoit à venir respirer l'air du soir à sa fenêtre sur la mer.

Un jour, aucune des personnes qui la servoient n'avoit paru auprès d'elle. C'étoit la première fois que cela arrivoit; mais elle s'en aperçut à peine. Le bruit du canon qui grondoit aux environs de Duino l'occupa davantage, parce que l'émotion qu'il lui causoit se répétoit souvent. Désirant de voir ses compagnes, elle descendit le grand escalier, parcourut les salles et les vestibules, et trouva le château désert. Le canon se rapprochoit, et chaque coup étoit suivi d'une rumeur semblable à celle de la tempête. Antonia remonta, ouvrit sa fenêtre et regarda la mer. Elle y remarqua un grand nombre de petits bâtiments ou de nacelles pareilles à celles des pêcheurs, qui sembloient cerner le pied de la forteresse.

Toutes ces impressions furent assez vives d'abord.

mais elles s'effacèrent promptement. La nuit étoit tombée, l'air étoit serein, les flots tranquilles, le ciel peuplé de myriades d'étoiles resplendissantes, comme dans la nuit où le bateau d'Antonia avoit été arrêté sur les côtes d'Istrie en sortant des lagunes. Elle prit quelque temps plaisir à le contempler.

Cependant le bruit qu'elle avoît entendu s'augmentoit derrière elle d'une manière menaçante. Elle crut distinguer un cliquetis d'épées, des imprécations, des gémissements, qui faisoient place, de moment en moment, à un silence de mort. Elle étoit trop malheureuse pour craindre, si elle avoit eu l'usage de sa raison, car son sort ne paroissoit pas susceptible de changer en mal ; mais elle ne vit dans la catastrophe qui s'annonçoit que le danger de souffrir, et les plaintes qui frappoient son oreille lui donnoient une idée affreuse des douleurs auxquelles elle alloit être exposée.

Les galeries du château n'avoient pas été éclairées, et l'obscurité étoit devenue profonde. Elle s'y engagea cependant, et se glissa le long des murailles ténébreuses, en les suivant de la main. Quand elle fut en haut de l'escalier, elle écouta. Les cours étoient remplies d'hommes d'armes qui parloient confusément.

On ne se battoit plus.

La crosse des fusils résonnoit seule en tombant sur les dalles du pavé.

Tout à coup elle entendit un tumulte horrible, au milieu duquel s'élevoit le nom de Sbogar. Un homme poursuivi s'élança dans l'escalier et passa auprès d'elle comme l'éclair. Quelques flambeaux commençoient à luire sur les premiers degrés. Les baïonnettes se choquoient. Les marches de pierres retentissoient sous le pas des soldats. Antonia courut vers sa chambre ; et, en y entrant, il lui sembla qu'on la nommoit d'une voix sourde.

— Qui m'appelle ? dit-elle en tremblant.

— C'est moi, répondit Jean Sbogar, ne t'effraye point. Adieu pour toujours!

Il s'étoit approché de la fenêtre, et déjà la troupe qui étoit à sa recherche remplissoit l'extrémité opposée de la galerie.

Le voleur revint vers Antonia et la saisit.

— C'est moi, c'est moi, dit-il; adieu pour toujours!

Antonia éprouvoit un sentiment vague d'horreur et de tendresse qu'elle ne comprenoit point.

Sbogar frémissoit.

Il pressa l'un de ses bras contre son cœur.

— Antonia, chère Antonia! s'écria-t-il; adieu pour toujours! Oh! pour la dernière fois, plus que cette minute dans tous les siècles! Antonia, chère Antonia!

Son voile étoit tombé, mais Antonia ne voyoit point son visage. Elle le touchoit, elle avoit senti le feu de son haleine. Au même instant, les lèvres du brigand s'attachèrent aux siennes et leur imprimèrent un baiser qui répandit dans les sens d'Antonia une ivresse inconnue, une volupté dévorante qui participoit du ciel et de l'enfer.

— Profanation ou sacrilége! dit Sbogar. Tu es ma maîtresse et ma femme, et que le monde périsse maintenant!

En prononçant ces mots, il la déposa sur le degré élevé qui montoit à la fenêtre, et s'élança dans la mer.

Les soldats étoient arrivés avec leurs torches. Ils s'étonnèrent de ne pas voir le voleur, et demandèrent à Antonia si elle l'avoit aperçu.

— Paix, leur dit-elle, en appliquant son doigt sur sa bouche, il est allé le premier au lit nuptial; — et voilà, continua-t-elle en montrant le crêpe qu'il avoit laissé à ses pieds, voilà son présent de noces.

XVII

> Celui que l'ange me fit voir alors étoit monté sur un cheval pâle, et traînoit tous les vivants à sa suite. Il s'appeloit LA MORT.
>
> APOCALYPSE.

Les troupes françoises venoient d'entrer dans les provinces vénitiennes. Le premier soin des généraux fut de purger ce pays des brigands qui l'infestoient, et qui pouvoient devenir pour une armée opposée le plus redoutable auxiliaire. C'est ce motif qui avoit déterminé l'attaque du château de Duino. Presque tous les bandis périrent les armes à la main. On ne put avoir de vivants qu'un petit nombre d'entre eux, que des blessures graves venoient de mettre hors de combat ou qui s'étoient précipités dans la mer, et qui devoient avoir été recueillis par ces nacelles qu'Antonia avoit observées. On présumoit que Jean Sbogar se trouveroit parmi eux ; mais, comme ses traits n'étoient pas connus des brigands eux-mêmes, rien ne pouvoit fixer sur ce point les doutes de leurs vainqueurs. Fitzer, Ziska et la plupart des principaux affidés du capitaine étoient morts à ses côtés avant qu'il rentrât dans le château.

Les prisonniers furent envoyés à Mantoue pour y être jugés. On préféra cette ville assez éloignée à toute autre, parce qu'elle les mettoit hors de la portée et des tentatives de leurs complices, et que son heureuse position militaire la défendoit d'un coup de main. Antonia y fut conduite dans une voiture séparée. Son état de démence étant bien manifeste, on la confia dans une hôpital aux soins d'un médecin célèbre par les progrès qu'il avoit fait faire à la connoissance et au traitement de cette triste maladie.

Ses efforts furent couronnés d'un funeste succès. Antonia guérit, et comprit toute l'étendue de son malheur.

Pendant le temps qu'elle avoit passé dans cette maison, elle ne cessa d'être l'objet de ces pieuses sollicitudes dont la religon seule peut enseigner le secret à la charité. A mesure qu'elle s'y étoit fait connoître, et que son esprit dégagé des ténèbres qui l'obscurcissoient avoit repris ce charme liant qui enchaîne le cœur, elle avoit excité autour d'elle, et surtout parmi les saintes filles qui desservoient cet hospice, un sentiment plus doux que la pitié.

Elle étoit aimée.

Comme aucune affection ne la rappeloit dans le monde, et que cet asile paisible étoit désormais tout pour elle, il lui fut aisé de s'accoutumer à l'idée d'y finir sa vie. Un peu plus tard, elle auroit été forcée de s'y résoudre.

Quelques démarches pour rentrer dans ses grands biens restèrent inutiles. Des collatéraux avides, arrivés à la suite de l'armée, avoient fait constater la mort de madame Alberti, avoient supposé la sienne, et s'étoient emparés de son héritage. Ils étoient puissants. Cette spoliation les rendoit riches. Les réclamations d'Antonia ne pouvoient être entendues. Elle n'étoit plus aux yeux des hommes qu'une orpheline sans nom et sans aveu. Ce fut la moindre de ses infortunes, et son cœur ne la ressentit qu'en pensant au bien qu'elle auroit pu faire dans son nouveau genre de vie si elle y avoit apporté les ressources de l'opulence. Ses bijoux suffirent du moins à sa dot et à la distribution des aumônes qui devoient faire connoître aux pauvres qu'il leur étoit venu à l'hôpital de Sainte-Marie une bienfaitrice de plus.

Le jour de sa profession, longtemps retardé à cause de son extrême foiblesse, étoit enfin arrrivé quand deux sbires vinrent la mander au nom de la justice.

L'instruction du procès des brigands étoit achevée. Ils

avoient été condamnés à la peine capitale au nombre de quarante; mais rien ne prouvoit que Jean Sbogar fût parmi eux, et la terreur de ce nom formidable planoit encore sur les provinces vénitiennes, où il pouvoit seul rallier de nouvelles bandes aussi dangereuses que la première.

Dans cette incertitude, on se rappela la jeune fille folle qui avoit été trouvée au château de Duino, et que tous les témoignages s'accordoient à présenter comme le seul objet qui eût jamais attendri l'implacable férocité de Jean Sbogar. On pensa qu'elle le reconnoîtroit sans doute parmi ses complices s'il se trouvoit avec eux, et que son premier mouvement l'indiqueroit d'une manière certaine; c'est pour cela qu'on avoit jugé à propos de la faire placer dans la grande cour des prisons au moment où les condamnés y passeroient pour la dernière fois.

Antonia étoit revêtue de son habit de noviciat; ses cheveux étoient déjà attachés sous le bandeau des vierges, dont son teint pâle effaçoit la blancheur : deux sœurs hospitalières l'accompagnoient. Presque incapable de se soutenir, elle s'appuyoit sur le bras de l'une d'elles; sa main étoit fixée sur l'épaule de l'autre, et sa tête retomboit sur sa poitrine.

Bientôt un bruit étrange se fit entendre; c'étoit l'exclamation d'une horrible impatience qui se voyoit enfin satisfaite. Elle leva les yeux et crut distinguer quelque chose d'extraordinaire; mais sa vue la servoit mal. Un officier de justice qui s'en aperçut la fit avancer de quelques pas : elle vit plus distinctement, sans comprendre ce qu'elle voyoit; c'étoient des hommes dont le costume hideux la navroit de terreur, et qui s'avançoient sur une seule ligne devant une haie de soldats. Leurs pas étoient mesurés, leurs stations fréquentes. A chacun d'eux elle sentoit s'accroître son affreuse inquiétude; enfin elle fut frappée d'une illusion effroyable, et crut retomber en proie au délire dont elle venoit d'être sauvée.

C'étoit lui.

C'étoit ce tableau qui lui avoit inspiré une terreur si profonde à Venise, quand la tête de Lothario apparut dans une glace au-dessus de son châle rouge.

Elle s'avança d'elle-même pour convaincre ou pour détromper ses yeux; sa physionomie avoit le même caractère. Il étoit enveloppé d'une robe ou d'un manteau de la même couleur.

C'étoit lui.

— Lothario! s'écria-t-elle d'une voix déchirante en se précipitant vers lui.

Lothario se détourna et la reconnut.

— Lothario! dit-elle en s'ouvrant un passage au travers des sabres et des baïonnettes, car elle concevoit qu'il alloit mourir.

— Non, non, répondit-il, je suis Jean Sbogar!

— Lothario! Lothario!...

— Jean Sbogar! répéta-t-il avec force.

— Jean Sbogar! cria Antonia. O mon Dieu !... et son cœur se brisa.

Elle étoit par terre, immobile; elle avoit cessé de respirer.

Un des sbires souleva sa tête avec la pointe de son sabre, et lui laissa frapper le pavé en l'abandonnant à son poids.

— Cette jeune fille est morte, dit-il...

— Morte! reprit Jean Sbogar en la considérant fixement. — Marchons!

THÉRÈSE AUBERT

1819

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Le manuscrit de cette nouvelle a été trouvé dans une de ces maisons qui ont servi de prison à une certaine époque, et qui ont été rendues depuis à leur première destination. Il avoit été caché, sans autre précaution, sous une pierre du pavé ; de sorte que le temps et l'humidité en ayant altéré plusieurs pages, il y restoit des lacunes que l'éditeur a été obligé de remplir. C'est la seule part qu'il ait à l'ouvrage, car il n'a rien corrigé au style dans les endroits même où il ne falloit qu'effacer pour le rendre meilleur. Il a cru que les inspirations d'un jeune homme sensible et malheureux avoient un caractère qu'il n'est pas permis d'altérer, sous prétexte qu'elles ne sont pas toujours également bien servies par l'expression. Il a respecté jusqu'à des incorrections légères, par égard pour des sentiments, quoique les sentiments que l'auteur a essayé de décrire ne soient pas d'un intérêt fort général. Cet infortuné n'avoit pu connoître qu'un genre d'émotions que peu de personnes ont éprouvées profondément, dont le souvenir, repoussé par l'homme sage, importune l'homme froid, révolte l'homme cor-

rompu, et ne se conserve tout au plus que dans certaines âmes passionnées qui ont eu le tort ou le malheur de ne rien trouver de mieux. Si on étoit sûr d'avoir rencontré toutes celles qui nous entendent, on n'écriroit pas sans doute ; mais pourquoi écriroit-on, si ce n'est pour les chercher ?

Il est un reproche sur lequel l'éditeur d'un ouvrage de ce genre doit passer condamnation d'avance, celui de présenter au lecteur des tableaux trop sombres, d'éveiller dans son cœur des sentiments trop pénibles. Il faut avouer que cette triste distraction ne convient heureusement qu'à un petit nombre d'esprits chagrins, pour qui c'est un besoin de s'attendrir sur les peines des autres, dans les moments de relâche où ils peuvent goûter l'oubli de leurs propres douleurs, et c'est à eux que cette nouvelle s'adresse. Quant aux écrivains qui ambitionnent cette espèce de succès, je suppose qu'ils n'ont pas toujours été maîtres du choix.

PRÉFACE NOUVELLE

J'ai bien peu de chose à dire de *Thérèse Aubert*, quoique ce soit le seul de mes livres que j'aime, et peut-être à cause de cela. C'est le seul qui ait été écrit sous la puissance d'une impression, et, pour ainsi dire, d'une nécessité morale ; le seul que j'aie mouillé de quelques larmes, et que je ne puisse relire encore aujourd'hui sans pleurer un peu. Cette émotion, que je ne me flatte pas de faire partager à beaucoup de monde, s'explique par l'intimité, par la personnalité des souvenirs. S'il me reste le temps de publier quelques fragments de mon journal de jeune homme, et l'espoir de distraire et d'intéresser un lecteur sans sortir du vrai absolu, je serai obligé de revenir sur les mêmes faits, et on verra que ma fable et mon histoire

ne diffèrent que par de légères circonstances de date et de localité. Dans l'épisode de Mondyon, dans celui de Jeannette, dans la rencontre à la ronde des jeunes filles, il n'y a pas un fait, pas un nom, pas un mot d'invention. Certains détails de ce récit ont été critiqués avec une grâce toute spirituelle et toute bienveillante, sous le rapport du goût. Mon respect pour les bienséances de la pensée et du style ne m'a pas décidé à les sacrifier, parce que leur absence auroit enlevé quelque chose à l'ensemble du sentiment qui me les inspiroit, parce que j'éprouvois un triste besoin de n'en rien perdre pour moi-même, et que si, dans mes trop nombreux ouvrages, il y en a un que j'aie eu l'intention et le temps de faire pour moi, depuis que j'ai le tort ou le malheur d'ecrire, c'est *Thérèse Aubert*.

J'ai déjà dit que ce qu'il y avoit de plus fictif dans mon petit drame, c'étoit l'époque et le théâtre. Il n'y a pas dix ans que j'ai vu le Mans pour la première fois, et cette particularité peut donner quelque intérêt à une anecdote qui montre d'ailleurs combien il est difficile de rien inventer, quand on croit que l'on invente. Quelques mois après la publication de *Thérèse Aubert*, je reçus la visite d'un vieillard des environs du Mans, homme de vénérable physionomie et de noble langage, qui venoit me prier de rectifier le nom de son patron dans la lettre que je lui avois attribuée aux premières éditions, ou, pour mieux dire, je pense, aux premiers tirages d'une édition à trois frontispices. Il s'appeloit Pierre et non pas Jules; mais sur tout le reste, et il me le prouva au point de me déchirer le cœur, la conformité des événements étoit complète. Il avoit exercé un emploi public au moment où j'ai placé mon récit; il avoit été arrêté comme suspect de connivence avec les aristocrates pour avoir sauvé une jeune fille vendéenne; sa propre fille étoit morte, aveugle, de la petite vérole, et elle s'appeloit *Thérèse Aubert*. Les sites même n'étoient pas sans rapport, et je m'en suis convaincu depuis. Nous nous attendrîmes tous les deux sur une sympathie de malheurs qui nous avoit mis à de

si longues distances. Cette sympathie, faut-il le dire, je regrettois presque de la repousser dans ce qu'elle avoit de plus immédiat, et j'en ai adopté ce qu'il a voulu. — Mais les jeunes âmes qui s'affectionnent à l'infortune se trompent quand elles ne l'aiment que pour son étrangeté. Elle est encore plus monotone que le reste.

Je comprends à merveille qu'il y a, comme on dit aujourd'hui, beaucoup d'*individualisme*, et, par conséquent, un immense ennui au fond de tout cela ; mais je ne peux guère me justifier d'avoir fait tant de romans inutiles qu'en répétant souvent qu'ils sont, commes mes préfaces, une sorte de roman de ma vie, qui n'est aussi qu'une préface inutile, marquetée d'historiettes.

THÉRÈSE AUBERT

Je m'appelle Adolphe de S..., je suis né à Strasbourg, le 19 janvier 1777, d'une famille noble dont j'étois le dernier rejeton. J'ai perdu mon père dans l'émigration. Ma mère a péri dans une maison de détention pour les suspects ; je n'ai ni frères, ni sœurs, ni parents de mon nom. J'ai dix-sept ans et demi depuis quelques jours, et rien n'annonce que cette courte existence puisse se prolonger. J'en dirai même la raison plus tard, quoique ma position n'intéresse plus personne. Aussi, ce n'est pas pour le monde que j'écris ces lignes inutiles; c'est pour moi, pour moi seul; c'est pour occuper, pour perdre de tristes et désespérants loisirs qui seront heureusement bien courts. C'est pour ouvrir une voie plus facile aux sentiments qui m'oppressent, pour soulager mon cœur si le souvenir est un soulagement, ou pour achever de le briser.

J'avois suivi mon père à quatorze ans; je venois de le perdre à seize. J'étois rentré à Strasbourg, rapportant pour tout bien son dernier adieu, ses derniers conseils, l'exemple de son dévouement, de son courage, de ses vertus privées, et je ne sais quelle émulation de malheur qui relève l'âme. Je cherchois ma mère ; on ignoroit jusqu'à sa fosse. Nos biens n'étoient plus à nous. Nos parents étoient errants ou morts. Nos anciens amis auroient

craint de me reconnoître, et probablement il y en avoit parmi eux qui ne m'auroient plus aimé ; j'étois si à plaindre! J'avois eu pour professeur de grec un moine qui s'appeloit le père Schneider, et pour maître de musique un virtuose qui s'appeloit M. Edelman. L'un et l'autre avoient embrassé avec violence le parti de la révolution ; je m'informait d'eux cependant, parce que je les avois vu s'honorer de l'amitié de mon père, et que leur pitié, à eux, étoit ma dernière ressource. Le premier venoit d'être lié aux poteaux de l'échafaud dans un mouvement populaire ; je passai sur la place d'Armes ; je le reconnus pâle, défiguré, sanglant. La clameur publique l'accusoit des forfaits les plus odieux ; mais il avoit été mon maître, il m'avoit peut-être aimé ; j'aurois volé à lui, si je n'avois craint que ma tendresse ne le chargeât d'un crime de plus. Je pleurai amèrement en cachant mon visage. M. Edelman avoit été arrêté le même jour. Quelques mois après, m'a-t-on dit, ils sont tombés à Paris, sous cette faux terrible de la révolution qui n'épargne pas ses enfants.

Mon dernier assignat avoit été échangé contre un peu de pain. Il faisoit très-froid, la journée s'avançoit, et je ne savois où me retirer. Je me souvins que, dans une petite ville assez voisine, j'avois passé quelques jours de mon enfance chez la jolie hôtesse de..... Ma reconnoissance, hélas! n'ose pas la nommer. Comme elle étoit connue par son attachement à ce qu'on appeloit les *aristocrates*, c'étoit dans sa maison que nous avions couché, mon père et moi, la nuit qui précéda notre émigration. J'employai à ce voyage tout ce qui me restoit de forces. J'arrivai à la nuit obscure ; je gagnai avec précipitation le cabinet de madame T..., et je me jetai, ou plutôt je tombai à ses pieds, car je ne pouvois plus me soutenir. « Au nom de la charité, lui dis-je, un peu de vin pour se remettre, un peu de paille pour se reposer, à votre pauvre petit Adolphe ! Je meurs s'il faut que je passe encore cette nuit dans la

neige! » Elle m'embrassa et pleura ; et comme ses larmes l'embellissoient! Ensuite, elle me recommanda d'être prudent, et me conduisit dans une chambre écartée où il y avoit trois lits. J'étois seulement prévenu que je n'avois rien à redouter de mes voisins. C'étoient des compagnons de malheur, mais je ne les connus pas ce jour-là. J'avois à peine achevé mon léger repas que tous mes sens furent liés par le sommeil. Quand je rouvris les yeux, il faisoit jour.

Mes camarades m'embrassèrent en frères; le nom de mon père ne leur étoit pas étranger. Nos sentiments étoient les mêmes; notre fortune, notre destinée étoient communes; ils m'offroient d'ailleurs quelque chose de plus que des consolations; ils parloient de grands dangers à courir, de quelque gloire à mériter. Ils vouloient changer mon sort, et j'étois jaloux déjà de partager le leur, quel qu'il fût. L'amitié doit être un sentiment délicieux à toutes les époques et dans toutes les conditions de la vie; mais, entre de jeunes âmes froissées par de nobles malheurs, c'est presque une religion.

L'un de ces messieurs avoit dix-huit à vingt ans. C'étoit un jeune homme d'une figure affable mais sérieuse, plein de calme et de résolution, d'énergie et de présence d'esprit. Il s'appeloit Forestier, et je crois qu'il étoit fils d'un cordonnier de Saumur ou de Cholet, je ne sais pas lequel. L'autre, qui avoit pour lui la plus grande déférence, étoit de deux ou trois ans plus jeune et se nommoit le chevalier de Mondyon. Quoiqu'il fût tout au plus de mon âge, il étoit beaucoup plus développé que moi. Ma petite taille, mes yeux bleus, la couleur un peu ardente de mes cheveux bouclés, la fraîcheur d'un teint animé que je tiens de ma mère et qui caractérise nos Alsaciennes, me donnoit, à mon grand regret, quelque chose de féminin et de timide qui m'avoit souvent exposé, sur mon passage, aux soupçons et aux railleries des voyageurs mal élevés. « En vérité, dit Mondyon avec

un ton de gaieté expansive qui ne l'abandonnoit jamais, nous aurons peine à persuader au général que ce nouveau camarade ne soit pas une jeune fille déguisée. — Je le détromperai de cette erreur, lui répondis-je, sur le premier champ de bataille où il y aura du sang à répandre pour le service du roi. » Forestier sourit et me serra vivement la main; Mondyon, qui croignoit de m'avoir mortifié, me sauta au cou.

Ces deux officiers venoient de se montrer avec le plus grand éclat dans les premières affaires de la Vendée. Leur intelligence, leur zèle, leur courage éprouvé, leur jeunesse même, qui repoussoit à leur égard jusqu'au soupçon d'une mission importante, et peut-être décisive, les avoit fait préférer par le brave la Rochejaquelein, pour être envoyés auprès des princes de la maison de Bourbon. Ils étoient arrivés à leur armée au moment où l'on s'occupoit d'établir avec la France des communications qui pouvoient la sauver, et ils avoient eu la généreuse témérité de réclamer ce nouvel emploi, plus fertile que cent batailles en dangereux hasards Déjà la partie la plus importante de leurs instructions étoit remplie, et le succès le plus heureux, un succès même inattendu, et dont tous les résultats ne sont probablement pas perdus pour la génération à venir, avoit couronné leurs entreprises. Il ne leur restoit plus, pour reprendre à travers la France le chemin de la Vendée, qu'à recevoir les passe-ports qui leur étoient promis par un des chefs du parti de l'intérieur. Ces papiers arrivèrent peu de jours après; les liens de notre amitié avoient continué de se serrer dans l'intimité de notre solitude. Nous jurâmes que la mort seule nous sépareroit les uns des autres. La bonne dame T... nous procura des uniformes de volontaires, nous munit de quelques provisions pour notre voyage, et nous fit promettre de revenir la voir un jour, si nous échappions aux périls presque inévitables qui nous menaçoient. Je n'en doutois pas; les pre-

mières chances de la vie n'étonnent point l'âme, elles l'enhardissent. Tout est vaste, illimité comme l'avenir et l'espérance, pour un homme que l'espérance n'a pas encore trompé, qui n'a pas encore vu de près cet avenir si enchanteur, et qui ne l'a pas vu dépouillé de tous ses prestiges, réduit à toutes ses misères, pauvre et vide comme le néant. Tout réussit au gré de nos souhaits; nous arrivâmes sous le drapeau blanc, non sans obstacle, mais sans accident, et nous pûmes alors nous estimer heureux, si c'est un bonheur d'échapper au mal présent qui nous frapperoit le cœur de sentiments doux et d'illusions agréables, pour tomber avec un cœur flétri, desséché par la douleur, sous l'empire du désespoir et de la mort.

Je passe sur ces événements avec rapidité. Quoiqu'ils me rappellent des noms chers à ma reconnoissance, à mon amitié, je sens que le récit m'en fatigue. Je ne peux plus m'expliquer l'intérêt qu'on attache à l'inutile conservation d'une vie pénible, les soins qu'on prend pour la retenir, les vaines dissipations d'esprit dans lesquelles on se plaît à consumer ses jours. Je sens qu'il n'y a réellement dans l'existence que quelques heures, quelques instants fugitifs; que lorsqu'ils sont passées, irréparablement passés, tout fait mal dans les images de ce temps qui ne reviendra plus. Ce n'est pas seulement de l'amertume, c'est du dégoût; c'est quelque chose qui rend la mémoire à charge, et qui fait désirer l'apathie imbécile de la brute, qui sent peu, qui ne sent pas, ou qui oublie vite. La même raison me rendroit impossible la narration détaillée des faits militaires dont j'ai été le témoin. Je comprends que ces réminiscences, si indifférentes dans la foule des riens qui usent nos années, aient un certain charme pour l'âme heureusement servie de son organisation ou de son destin qui n'a rien éprouvé de plus vif; mais je n'écris pas une histoire. Je suis pressé de sortir de ces détails stériles qui contraignent, qui oppressent

mon cœur. Il me faut un autre air, un autre horizon où mes pensées puissent s'épanouir en liberté, et commencer à participer à cette immensité qui s'ouvre devant moi. Qu'il me suffise de dire que cinq ou six actions d'éclat m'avoient mérité, malgré mon extrême jeunesse, l'estime de l'armée royale, la confiance de mes chefs et le commandement d'une compagnie, quelques semaines avant la déroute du Mans.

J'avois reçu plusieurs blessures dans les affaires antérieures; quelques-unes n'étoient pas tout à fait fermées; les fatigues des jours précédents pesoient encore sur moi. Pour comble de maux, je perdis mon cheval d'un coup de feu, et mon épée fut rompue près de la garde, dès le commencement de l'affaire. Il faut avoir vu le désordre de l'armée, le tumulte et la confusion du peuple; il faut avoir été témoin de cette journée de désastres, pour s'en former quelque idée : les plus braves de nos soldats erroient au hasard dans les rues, cherchant inutilement à se rallier, et augmentant de leurs mouvements incertains, de leurs cris de terreurs et de rage, de tous leurs efforts sans objet, l'horreur de notre situation; enfin je parvins à en rassembler quelques-uns autour de moi, au bas d'une rue escarpée dont la hauteur étoit occupée par un poste de républicains qui se hâtoient de l'encombrer de tous les débris qui se présentoient sous leurs mains. Je m'y jetai avec ardeur, en encourageant ma petite troupe du geste et de la voix; l'ennemi s'ébranloit et paroissoit disposé à nous laisser la place; mais, en l'abandonnant, il poussa vers nous avec une violence augmentée par la rapidité de la pente, quelques-uns de nos chars d'artillerie qui obstruoient le passage; un de leurs timons me frappa dans l'estomac, et me renversa mourant sur un monceau de morts, où je passai le nuit sans autre sentiment qu'une perception confuse de douleur. La fraicheur du matin développa cette impression et la rendit plus distincte; mes idées reprirent un peu

d'ordre, un peu de netteté ; je revins à moi, le jour étoit levé. J'entendois une rumeur vague qui s'éloignoit, qui se rapprochoit tour à tour, qui me laissoit de temps en temps reconnoître quelques sons, distinguer quelques paroles. Elles étoient accompagnées du cliquetis des baïonnettes qui se heurtoient dans la marche. C'étoient évidemment les républicains ; je pensai qu'ils parcouroient tous les quartiers pour surprendre ceux d'entre nous qui s'étoient cachés ou pour compter les morts. Il n'y avoit pas une maison qui ne fût fermée avec le plus grand soin ; mais parmi les objets qui avoient servi à barricader la rue, je remarquai une échelle, je la dressai contre une muraille ; j'arrivai au toit au moment où une décharge de fusils brisoit le dernier échelon sous mes pieds ; je n'étois pas atteint, mais je n'étois pas sauvé. Je passai de ce toit sur un autre ; et toujours poursuivi, toujours en évidence, je parvins au détour de la rue avant les soldats qui rechargeoient leurs armes, et que cette opération avoit retardés. Dans l'angle même, je me trouvai auprès d'une fenêtre dont le volet mal attaché céda au premier effort, et je tombai d'un saut au milieu d'une chambre dont l'aspect annonçoit la demeure du pauvre. Une jeune fille poussa un cri ; elle étoit couchée : « Ne craignez rien, lui dis-je, sauvez un pauvre brigand et Dieu vous récompensera. » En prononçant ces mots, je m'étois jeté sur son lit, et j'avois retourné sur moi une partie de sa couverture. Mon chapeau étoit resté sur les morts ; j'avois passé dans ma ceinture le tronçon de mon épée ; mes cheveux, qui étoient très-longs, tomboient épars sur mes épaules. Les soldats entrèrent, s'approchèrent du lit, regardèrent dessous, parcoururent la chambre et revinrent à nous. Je fermois les yeux, et je cachois sous le drap mon front noirci du feu et souillé de la poussière de la bataille. — Voilà qui est bien, dit l'un d'eux, je connois celle-ci ; c'est Jeannette. — La blonde est sa jeune sœur, reprit l'autre, le brigand n'est pas ici. La

porte se referma enfin sur eux ; il en étoit temps pour ma compagne, dont les dents se choquoient de terreur.

Il n'y avoit peut-être pas un moment à perdre pour éviter leur retour ; j'étois déjà debout derrière le rideau qui séparoit le pied du lit de Jeannette de l'intérieur de la chambre. Quelques mots rapidement échangés avec ma protectrice avoient suffi pour la décider à me sacrifier un de ses deux habits complets ; et malgré la nouveauté du travestissement, il ne me coûta que quelques minutes ; mon costume étoit simple mais propre ; mes cheveux étoient relevés avec un peu d'art, sous une cornette que Jeannette auroit mieux posée : mais toutes les toilettes de ce jour-là pouvoient se ressentir du désordre et des terreurs de la veille ; enfin le hâle de mon visage n'étoit plus disparate avec mes atours ; le soleil brûle la peau comme la fumée du canon. Après m'être assuré, d'un seul regard, sur un fragment de miroir suspendu à la muraille, qu'il ne m'étoit pas impossible de faire illusion aux soldats mêmes qui m'avoient vu de près dans la mêlée, je me hâtai d'envelopper ma veste gris de fer avec le cœur et l'épaulette qui la décoroient, mes pistolets, mon poignard et le reste de mon équipage dans le mouchoir rouge qui me servoit d'écharpe un moment auparavant ; je le passai à mon bras. Je me rapprochai du lit de Jeannette, je la forçai à recevoir quelques pièces d'or, qui étoient la juste moitié de ma petite fortune, et que sa main repoussoit ; puis j'imprimai sur ses joues et sur son front un baiser de reconnoissance plus expressif que toutes les paroles. J'arrivai au pied de l'escalier quand les soldats qui me poursuivoient achevoient leur infructueuse recherche. Ils ne me remarquèrent pas.

Je ne connoissois point la ville ; j'y marchois au hasard en cherchant une issue du côté par où il me sembloit que devoient être sortis mes camarades ; enfin j'apercevois la campagne et je me croyois près de la

liberté, quand un soldat abattit devant moi le canon de son fusil, et me força à reculer de deux pas. — Halte-là, me dit-il, la jeune fille. On ne passe pas sans se faire connoître. Entrez au bureau. — J'obéis. Ce bureau étoit un vaste dépôt, où se trouvoient déjà réunis une foule de femmes gémissantes, d'enfants en pleurs, dont quelques-uns avoient été séparés de leurs mères, peut-être pour toujours, dans le trouble de la déroute, et qui attendoient là, dans une anxiété horrible, ce qu'il plairoit aux vainqueurs de décider de leur sort. — Es-tu aussi une brigande? me dit un homme d'une physionomie féroce, dont le cœur s'étoit sans doute épanoui de joie en voyant tomber sous son pouvoir une victime de plus. — Non, lui dis je, — Où est ton passe-port? — Je n'en ai point. Je suis la fille du meunier de P..., qui est mort en défendant la république contre les brigands, et comme nous sommes une famille nombreuse et pauvre, j'étois venue au Mans pour y chercher du service. Je suis arrivée au milieu des événements d'hier; la peur m'a saisie; je me suis cachée jusqu'au matin, et je cherchois à retourner d'où je viens. Voilà tout. — Du meunier de P..., reprit mon interrogateur, cela est possible. Qu'on la mène au président Aubert, dit-il en se retournant; il est de ce village; et si elle ne nous induit pas en erreur, il la reconnoîtra.

Le président étoit au bout de la salle. Il étoit tourné. Des panaches à trois couleurs flottoient sur son chapeau; un ruban à trois couleurs, en sautoir, descendoit sur ses épaules. Il parloit avec action, et, à ce qu'il me parut, avec violence. J'eus le sentiment d'une mort prochaine. Mon cœur se serra pendant une seconde; mon front se mouilla de sueur; je laissai glisser mon paquet; il alloit m'échapper quand je me raffermis. Il ne s'agissoit, au pis aller, que de mourir; et quel intérêt, quelle affection pouvoient me rattacher à la vie? J'entendis avec assez de calme l'homme qui me conduisoit répéter

le mensonge que je venois d'inventer, ou plutôt, si j'éprouvois quelque émotion, elle ne provenoit plus que de la honte d'avoir menti pour racheter des jours dont le souverain juge devoit bientôt me demander compte. Le président Aubert avoit repris les mêmes mots d'une voix émue et inquiète. Il se retourna brusquement de mon côté, et fixa sur moi un regard triste, dont je n'oublierai jamais l'expression. Cet état d'incertitude ne fut pas long. Sa physionomie, qui étoit noble et tendre, mais qui portoit l'empreinte d'un souci habituel, s'éclaircit rapidement. Il sourit avec douceur, et me frappa la joue du revers de la main, en me disant affectueusement : — C'est donc toi, pauvre Antoinette ! Tu dois avoir eu grand'peur. — Cette main, avec quel transport de reconnoissance et de respect j'y aurois imprimé mes lèvres, si j'avois pu le faire sans perdre mon bienfaiteur. Il dut lire dans mes regards une partie de ce que j'éprouvois. Quant à moi, j'acquérois au même instant des idées singulières et nouvelles. Je concevois, pour la première fois, qu'il n'y a point de nuance d'opinion si absolue qu'on puisse la supposer qui exclue entièrement l'humanité et la justice. Je me blâmois intérieurement de la sévérité trop générale de certains jugements que j'avois portés jusqu'alors sur la foi des préventions et des passions des autres. Je me promettois de consulter avant tout, dans ma conduite à venir, les règles générales de la bienveillance et de la pitié, avant de m'abandonner à l'injuste impression des haines de parti. Pendant que je faisois ces réflexions, M. Aubert avoit écrit et scellé un petit billet. — Il me le donna. — J'ai pensé, dit-il, que puisque tu es disposée à prendre du service, il est plus convenable que tu entres auprès de ma fille que partout ailleurs. La mort de sa mère a laissé dans son cœur comme dans le mien un vide qu'une tendre intimité peut seule remplir. Sa grand'mère est infirme et malade. Trop d'isolement m'inquiète pour son bon-

heur, et je me proposois depuis longtemps de lui donner une compagne de ton âge. Tu as de l'éducation, des mœurs, la recommandation d'un nom honnête. Ma Thérèse te recevra et t'aimera en sœur. Tu sais peut-être que nous habitons, depuis la guerre, notre petite ferme de Sancy, près de la Sarthe. Comme tu peux n'en pas connoître le chemin, et que ton âge et ton sexe ont besoin de protection dans un voyage de quatre lieues, ce brave homme te conduira. Il a, pour passer sans obstacle, l'autorité nécessaire. — J'avois les yeux baissés. Je tremblois de laisser lire dans ma physionomie ce qui se passoit en moi. Quand je me hasardai à regarder du côté du président, il avoit repris sa conversation, et ne paroissoit plus s'occuper d'autre chose.

Que la protection de Dieu s'attache à tous les jours qui te sont comptés! dis-je dans la profondeur de mon cœur; qu'elle s'étende sur ta famille et sur tous ceux que tu aimes! et, s'il ne t'est pas donné de jouir sur la terre, dans ce temps de corruption et de cruauté, de tout le bonheur que tu mérites, puisse la bonté céleste le mesurer dans une autre vie, dans une vie éternelle, sur les vœux que je fais pour toi!

Je partis avec mon guide. J'éprouvai quelque embarras de l'entretien que j'aurois à soutenir à lui, dans un pays où je ne connoissois ni les personnes, ni les lieux, et où la moindre maladresse pouvoit trahir mon imposture et remettre mon salut en question; mais je ne tardai point à m'apercevoir que cet homme ne jouissoit pas sans motif de la confiance de M. Aubert. Quelques mots d'une bienveillance vague, qui n'annonçoient pas le dessein d'une explication, mais qui faisoient concevoir qu'elle seroit sans danger, si par hasard ma conversation la faisoit naître, achevèrent de me rendre une parfaite tranquillité. Peu à peu, nous réunissions d'ailleurs autour de nous de pauvres paysans que la crainte des armées avoit chassés de leurs foyers, et qui

se hâtoient de les rejoindre avec leurs enfants dans leurs bras. Les propos sans liaison de ces bonnes gens m'instruisoient cependant d'une partie de ce qu'il étoit nécessaire que j'apprisse. Ils me confirmoient dans l'idée que je m'étois faite de la journée de la veille et de ses suites ; ils me démontroient l'impossibilité de rejoindre les débris des troupes royalistes et l'inutilité de cette tentative qui n'auroit servi d'ailleurs, en cas de succès, qu'à embarrasser leur retraite d'un proscrit de plus ; ils me faisoient apprécier le bonheur de trouver un asile pour quelques jours, en attendant une occasion plus facile de me réunir à mes malheureux camarades ; le bonheur de me trouver surtout dans la maison de M. Aubert, dont quelques circonstances développoient de plus en plus à mes yeux le généreux caractère. Il résultoit de tout ce que j'entendois, comme de tout ce que j'avois présumé d'abord, que M. Aubert, engagé dans les premiers mouvements de la révolution par irréflexion ou par enthousiasme, avoit continué à suivre sa marche par raison et par vertu, pour tirer au moins quelque parti de la juste influence d'une âme droite et sensible sur l'aveugle multitude, et pour faire servir ce qui lui restoit de cette popularité fugitive qui n'est fidèle qu'aux excès, à secourir, à sauver quelques malheureux. Je n'avois pas compté jusque-là ce genre de dévouement et de courage au nombre de ceux qui peuvent honorer l'humanité ; mais je n'en fus que plus disposé à l'apprécier. Je supposai même qu'il étoit peut-être moins rare qu'on ne l'imagineroit au premier abord ; qu'il y avoit dans les rangs des méchants beaucoup d'hommes qui ne restoient confondus avec eux que par l'excès d'une abnégation sublime, et qu'en faisant une grande part à l'erreur et à la foiblesse, il restoit probablement fort peu de méchants dans le sens absolu du mot. Ces idées reposoient mon cœur, elles adoucissoient le sentiment de ma vie, elles jetoient du charme sur

toutes les impressions que je recevois des objets extérieurs ; et l'instinct du bien-être qui faisoit palpiter mon sein s'augmenta encore à la vue de la petite ferme de Sancy. Jamais mes regards ne s'étoient arrêtés sur un tableau plus agréable. Hélas ! aujourd'hui même je trouve une sorte de plaisir à me le rappeler, comme si mon existence rétrogradoit jusqu'au jour où je l'aperçus pour la première fois, et que ce qui s'est passé depuis fût encore de l'avenir.

Sancy ne se compose que de trois ou quatre maisons parmi lesquelles on distingue celle de M. Aubert à ses quatre cheminées blanches et à l'étendue de ses jardins. On y arrive par un sentier tortueux tracé pour une seule personne sur le revers d'une petite côte aride, mais extrêmement pittoresque, dont toute la surface est hérissée de rochers qui affectent les formes les plus bizarres et les plus variées. Quelques buissons de ronces, de houx, de genévrier, et des mousses de différentes couleurs sont la seule végétation qu'on y remarque pendant la plus grande partie de l'année ; mais, au printemps, elle rachète sa pauvreté accoutumée par un luxe tout à fait extraordinaire. Elle se charge de violettes, de primevères jaunes et d'une quantité innombrable de ces jolies anémones, dont la tige penchée se plaît dans les lieux obscurs, sous le frais abri des roches humides. Cette parure éphémère disparoît aux premières ardeurs du soleil de mai. Au sommet de la montagne, sur une petite esplanade de verdure d'où l'œil s'égare au loin dans des plaines délicieuses, s'élevoit une croix de pierre que l'on avoit déjà ébranlée, mais que l'on n'avoit pu abattre. Elle se soutenoit entre les pierres auxquelles sa base étoit liée par de fortes bandes de fer, quoique penchée au point qu'elle paroissoit depuis le bas suspendue sur la pente du précipice, et elle ajoutoit à la singularité de cet aspect sauvage l'aspect d'une ruine miraculeuse. Un joli ruisseau, qui coule entre deux rangs de

saules, et qui va un quart de lieue plus loin se perdre dans la Sarthe, baigne le pied de cette colline, qu'il embrasse tout entière et dont son murmure anime seul la muette solitude. Au delà se déploient des campagnes riantes, coupées d'espace en espace avec une grâce infinie par de petits coteaux boisés, ou par des bouquets d'arbres solitaires qui se dessinent sur le fond du paysage comme des îles de verdure. L'œil égaré entre les contours agrestes et cependant harmonieux se plaît à y retrouver de temps à autre la trace brillante et argentée du ruisseau ou des parties de la rivière qui, interceptée à tout moment par de nouveaux objets, n'offre que l'apparence de quelques lacs épars placés à dessein dans la perspective pour en augmenter la variété. Leurs bords, semés de hameaux, annoncent d'ailleurs cette douce prospérité dont le sentiment s'éveille si agréablement dans le cœur d'un voyageur ami des hommes, à la vue d'un groupe de petites maisons blanches entourées d'arbres fruitiers : spectacle consolateur qui lui fait oublier un moment la hideuse misère et la cruelle opulence des villes.

Quand j'arrivai à Sancy, la saison étoit bien avancée, et quelques traits de ce tableau, altéré par les premières influences de l'hiver, manquoient à la perfection de son ensemble ; mais je les ai rassemblés depuis autour de la première idée que je m'en étois faite, et qui m'avoit causé une sorte d'extase. En effet, je n'avois jamais éprouvé jusqu'alors une profonde impression de plaisir à la vue de la nature : elle m'avoit quelquefois étonné, elle ne m'avoit pas encore ravi. Mon cœur, fortement dilaté, ne s'étoit jamais senti comme emprisonné dans mon sein, comme tourmenté du besoin de s'élancer hors de moi pour embrasser la création, et cependant cette jouissance si nouvelle pour lui ne combloit pas les désirs immenses qu'il venoit de concevoir. Il prenoit possession sans obstacle de tout cet infini qu'il commençoit à dé-

couvrir; mais, en se repliant sur lui-même, il s'étonnoit de se trouver si vide encore et de ne rapporter de ses conquêtes qu'une curiosité insatiable et des inquiétudes inconnues. Il se demandoit si c'étoit là tout ce qui lui étoit donné, et il palpitoit d'une impatience indéfinissable qui étoit pleine de soucis et de charmes. Ma gorge se serroit, mes paupières se mouilloient de larmes, je ne sais quel murmure bruissoit à mes oreilles, quelle clarté mobile et décevante éblouissoit mes yeux. Depuis plus d'un an, j'avois vécu au milieu des distractions de la guerre, occupé de soins continuels, entouré de périls toujours renaissants. J'attribuai l'état singulier où je me trouvois à l'effet de la solitude, mais je comprenois mal qu'elle pût produire ainsi dans mon imagination et dans mes organes des désordres qui approchoient du délire. Cette incertitude me suivit jusqu'à la ferme, où elle devoit cesser. Mon conducteur m'introduisit dans la chambre de Thérèse, à qui je remis la lettre de son père. Au moment où elle me regarda, mon cœur se remplit : l'univers étoit complet.

Thérèse avoit un peu moins de seize ans. Ce n'étoit pas la plus belle des femmes, mais c'étoit la seule femme qui m'eût fait comprendre le bonheur d'aimer et d'être aimé; car je le compris d'abord, non sans m'étonner, qu'un sentiment si puissant, si tyrannique, qui absorboit si complétement toutes les facultés de ma vie, eût eu si peu de chose à faire pour les soumettre. Je me suis souvent demandé depuis s'il en étoit ainsi parmi les autres hommes; mais je n'ai pu l'apprendre d'eux. Cette impression fut subite comme la pensée, subite comme le regard que Thérèse laissa tomber sur moi, et qui étoit animé d'une si touchante bienveillance que la vue du ciel ouvert n'auroit pas réjoui mon âme d'une volupté plus vive et plus pure. Je dis son regard, parce que je ne sais point d'autre expression pour peindre cette émanation d'un feu doux qui s'échappe entre les cils d'une femme aimée,

et dont le contact bouleverse le cœur et fait tourner le sang dans toutes les artères. La paupière de Thérèse n'étoit pas tout à fait rabaissée sur la lettre de son père, que je savois déjà que ma destinée lui appartenoit à jamais. J'osai la regarder alors parce qu'elle ne me regardoit plus, et j'étois si foible pour mon bonheur que je redoutois presque le moment où sa lecture finiroit. Je ne me sentois pas la force de supporter à si peu de distance deux émotions dont la première avoit suffi pour inonder tous mes sens d'une félicité enivrante. Les biens de l'existence me sembloient mal répartis. J'aurois voulu distribuer l'excès de mes sentiments et de mes illusions sur toutes les années qui me restoient à vivre, ou bien j'aurois voulu qu'ils s'accumulassent jusqu'au point de m'accabler, et que mon cœur brisé de délices s'anéantît dans sa joie. Cette dernière idée prévalut, et je commençai à me nourrir de la contemplation de ses traits ; je m'efforçai de les graver ineffaçablement dans ma mémoire, de me les approprier tous, de manière qu'aucun événement ne pût m'en priver à l'avenir, et que, s'il m'étoit réservé de mourir d'une mort si accomplie en douceur, cette image, identifiée à ma dernière pensée, l'occupât seule pendant l'éternité entière. Thérèse étoit d'une petite taille, mais on ne s'en apercevoit que par comparaison, parce que la nature n'avoit jamais donné à des formes plus gracieuses des proportions plus remarquables par leur élégance et leur harmonie. Ses cheveux noirs, qui étoient rattachés avec simplicité sur le sommet de la tête, laissoient à découvert un front plus blanc que l'ivoire : deux boucles seulement s'arrondissoient de l'un et de l'autre côté comme pour en relever l'éclat. Elle n'avoit pas un coloris animé, mais la moindre impression vive le faisoit naître, et ce charme fugitif n'en étoit que plus enchanteur. Il en résultoit un caractère de beauté qui n'étoit pas moins fait pour l'âme que pour les yeux. Cet avantage, qui n'est dans les autre femmes

que le signe accoutumé de la jeunesse et de la santé, paroissoit dans Thérèse un privilége particulier du sentiment. Dès le premier regard, on la trouvoit charmante, mais on ne savoit pas à quel point elle étoit digne d'être aimée, tant qu'on ne l'avoit pas vue rougir d'une douce émotion. La même facilité à sentir et à exprimer embellissoit toutes les parties de sa physionomie de cet attrait indéfinissable qu'on sent mieux qu'on ne peut le décrire, et qui se renouvelle si vite que l'œil attentif de l'amour même ne le saisit pas toujours. C'étoit quelquefois le transport d'une gaieté si franche et si ingénue, l'expression du bonheur facile d'un enfant content de peu de chose; c'étoit plus souvent je ne sais quelle tristesse indéterminée qui ne sembloit pas se nourrir d'un objet réel et qui s'égaroit dans des pensées étrangères aux lieux, aux temps, aux circonstances où elle venoit à se manifester. Il est possible que la mélancolie ne soit pas dans tous les êtres sensibles l'effet du souvenir des peines passées. Pourquoi ne seroit-elle pas quelquefois une disposition involontaire du cœur à essayer les peines qui le menacent et un avis de s'y préparer? Son cou étoit extrêmement délié et cédoit presque à tout moment sous le poids de sa tête, qui retomboit alors penchée sur une de ses épaules avec un abandon plein de grâces. Cette habitude étoit probablement un défaut, mais un défaut dont aucune perfection n'auroit pu remplacer le charme, tant il s'y rattachoit d'idées tendres et délicates ! Au reste, ce ne sont là que des réminiscences, et non un portrait. J'ai voulu parler d'elle, et non pas substituer à cette vive image qu'elle a laissée dans mon cœur, et que nul effort humain ne sauroit faire passer dans l'esprit et dans le cœur des autres, une esquisse imparfaite qui se décolore, qui s'efface sous ma plume. Ah ! ce n'est point ainsi que je l'ai vue, ou plutôt je ne l'ai jamais vue assez distinctement pour entreprendre de la peindre ! Il y avoit sur ses traits un voile lumineux qui m'en déroboit tous

les détails, et, maintenant encore, je ne me rappelle son visage que dans le vague de cette vapeur éblouissante dont il étoit enveloppé.

Mon premier abord avoit inspiré à Thérèse un intérêt affectueux, mais familier. Elle m'avoit souri avec une cordialité franche où se révéloit toute la bonté de son cœur. A mesure qu'elle lisoit, ses dispositions, sans changer tout à fait de nature, prenoient un autre caractère. Quelque embarras, qui augmentoit à chaque ligne, se développoit sur sa figure. La timidité paroissoit gêner l'effusion d'âme que cette lettre lui inspiroit. Son sein palpitoit ; ses joues s'étoient vivement colorées. On voyoit qu'elle cherchoit à retenir des larmes prêtes à jaillir de ses yeux. Quand elle eut fini, elle vint à moi, me prit la main avec expression, jeta au feu l'écrit de son père après y avoir appliqué ses lèvres ; et, relevant le doigt sur sa bouche, elle me regarda d'un air d'intelligence. — Mademoiselle, me dit-elle, comptez sur tous les soins... Elle me regarda de nouveau, et remarquant mon émotion, elle passa un de ses bras autour de mon cou ; — si l'amitié peut vous dédommager de vos peines, reprit-elle, si du moins elle peut les adoucir, vous ne serez pas tout à fait malheureuse. — Mes joues se mouillèrent de pleurs de reconnoissance ; mon cœur donnoit le change à son trouble, en se livrant sans réserve à ce sentiment. Je sentois mes genoux faillir, mes lèvres s'attachèrent à sa main, un feu inconnu s'en échappoit et se répandoit dans mes veines. Toutes ces impressions étaient aussi nouvelles pour moi que si j'avais fait le premier essai de l'air, de la lumière et de la vie. Je voulois parler, je balbutiois des mots confus comme un homme qui rêve. Enfin, elle se laissa tomber dans mes bras, en me disant : — Oh ! si tu savois comme je t'aime déjà... — elle m'aimoit, elle l'avoit dit ! — Apprends-moi ton nom, continua-t-elle, ou celui que tu veux qu'on te donne. Cette question et ce langage me rappelèrent

que je passois pour une femme, et tout le prestige de mon bonheur s'évanouit. Ma vie auprès de Thérèse n'étoit plus qu'un rôle, et ce rôle étoit le seul qui me convînt chez la fille de mon bienfaiteur. Mon cœur profitoit d'ailleurs un peu de sa méprise, et je jouissois de l'idée qu'elle pourroit garder de moi quelque tendre souvenir si je ne la détrompois pas. — Je m'appelle Antoinette, lui répondis-je en rougissant, et je cédai au mouvement qui m'entraînoit vers elle. Nous marchâmes les bras enlacés jusqu'à la chambre de sa grand'mère, qui étoit assise au coin du feu dans une chaise longue à pupitre. Un livre d'heures étoit ouvert devant elle et occupoit toute son attention. Thérèse s'avançoit à petits pas pour la surprendre; et, quand elle fut auprès d'elle, elle lui sauta au cou en posant une de ses mains sur ses yeux : — Voilà une bonne malice, petite espiègle? lui dit la vieille madame Aubert. Crois-tu que je ne te reconnoitrois pas, même quand je serois aveugle, et je le serai bientôt, car mes yeux s'affoiblissent tous les jours, mais je ne confondrai jamais ta jolie petite main avec celle d'une autre. — En disant cela, elle l'embrassa. Thérèse s'étoit retournée de mon côté avec un air soucieux. Je crus deviner qu'elle regrettoit d'avoir fait naître dans l'esprit de sa grand'mère une pensée qui pouvoit l'attrister, celle que l'âge affoiblissoit ses yeux et qu'elle les perdroit bientôt. Dans tous les cas, cette impression avoit été bien passagère. Madame Aubert venoit de m'apercevoir, Thérèse se rapprocha d'elle et lui parla à demi-voix avec beaucoup de chaleur. Pendant ce temps, madame Aubert levoit les yeux au ciel, me regardoit d'un air attendri, prenoit la main de Thérèse, cherchoit la mienne et pleuroit. Je fléchis le genou, je me prosternai, je l'entendis me bénir, et sa bénédiction ne m'alarma point, car je me trouvai la force de m'en rendre digne.

Je ne peindrai pas ma situation pendant les premières

semaines que je passai près de Thérèse. Elle avoit quelque chose de si embarrassant que je concevrois à peine que j'ai eu la force de m'y maintenir si longtemps, si je ne me rappelois combien j'avois à redouter qu'elle cessât. C'étoit une espèce d'ivresse qui troubloit toutes mes facultés, et dont l'effet le plus doux étoit d'en suspendre sou vent l'usage. Accablé sous le poids de ces émotions de toutes les minutes qui se succédoient, qui se multiplioient sur mon cœur, je cédois quelquefois à un accablement qui n'étoit pas sans charmes, et que je me trouvois heureux d'entretenir. Cependant une idée pénible venoit interrompre de moment en moment cette espèce de sommeil où j'aimois à me plonger. Thérèse et son généreux père étoient trompés. Je n'étois point ce que je paroissois être, et je nourrissois une passion qu'ils pouvoient un jour désavouer tous les deux. Cette idée me devint d'autant plus insupportable, il faut le dire, car la misère de nos sentiments se mêle à ce qu'ils ont de plus élevé, que je consentois avec peine à être aimé pour un autre, à dérober sous un habit de femme cette tendresse à laquelle il faudroit renoncer un jour, à tromper un cœur qui me donnoit tout et auquel je n'offrois qu'un objet idéal, qu'un vain fantôme dont l'apparence alloit s'évanouir et lui être ravie par une séparation pire que la mort; car il est moins cruel de perdre par la mort un être qu'on aime que d'en être désabusé. J'étois donc décidé à tout dire à Thérèse, et cependant la foiblesse de mon âme m'arrêtoit; je craignois qu'en cessant d'aimer Antoinette, qui n'existeroit plus pour elle, elle cessât d'aimer Adolphe, qu'elle n'avoit pas connu. Je me persuadois, je ne sais pourquoi, que ces caresses innocentes que je devois à mon travestissement seroient le dernier bonheur de ma vie, et qu'aussitôt que je lui aurois avoué mon secret, je la perdrois pour jamais. Balancé entre le besoin d'être aimé de Thérèse, et le besoin plus impérieux de ne tromper ni l'amitié de Thérèse, ni la confiance

de son père, je n'avois cependant pas à hésiter. Je cherchois une occasion, ou plutôt je l'attendois en tremblant. Elle ne tarda pas à se présenter.

Thérèse avoit une amie qui demeuroit à une demi-lieue de la ferme, dans un petit château agréablement situé, qu'on voyoit depuis la montagne de la Croix, et dont les vergers en amphithéâtre étoient couronnés par une plate-forme plantée de cerisiers. Au bas s'étendoit un joli jardin baigné par le ruisseau qui venoit un peu plus loin, à travers un vallon creux, ombragé de jeunes hêtres, arroser les coteaux de Sancy. Le sentier, profondément encaissé dans une gorge étroite, serpentoit entre deux collines peu élevées, mais qui se développoient sur un long espace. La vue n'y étoit distraite que par un petit nombre de maisons éparses, presque toutes délaissées à cause de la guerre, un moulin abandonné sous une chute d'eau qui avoit tari, les restes d'une chaumière incendiée qui laissoit encore apercevoir, entre ses pans de murailles noircis, les vestiges du foyer domestique autour duquel se passèrent tant d'agréables veillées; enfin quelques huttes pyramidales bâties en lave, où se réfugient, après leurs travaux, les pauvres gens qui viennent tirer de la pierre des carrières voisines. Ce sentier devint notre promenade accoutumée, parce que l'amie de Thérèse se trouvoit ordinairement à moitié chemin. Elle s'appeloit Henriette de F... et elle étoit noble; mais, quoique le malheur des circonstances eût plutôt augmenté qu'affoibli en elle le sentiment de la naissance et la fierté du caractère, il étoit impossible de trouver dans le commerce de la vie une âme plus simple et plus dépouillée de prétention. Son âge étoit un peu plus avancé que le nôtre. Son nom, son éducation, ses manières sembloient lui donner quelque avantage qu'elle s'efforçoit toujours de perdre, et qui lui devenoit à charge dès qu'il étoit remarqué. Elle avoit un genre de coquetterie qui doit être rare. Elle ne faisoit de frais que pour être plus simple. Elle étoit d'ail-

leurs si naturelle dans ses sentiments, si franche dans son abandon, qu'on s'accoutumoit tout de suite à être aimé d'elle; et que l'on comprenoit qu'elle fût aimée de Thérèse. L'amitié de Thérèse étoit bien son plus grand charme à mes yeux; mais je sentois qu'un homme qui n'auroit jamais vu Thérèse pouvoit être heureux de l'amour d'Henriette. Moins jolie que Thérèse, elle étoit cependant fort bien, quoique sa physionomie manquât d'ensemble et d'harmonie. Jamais des traits plus mélancoliques n'ont été animés par une expression de joie si extraordinaire. Il est vrai que cette expression étoit très-fugitive, mais elle étoit si fréquente qu'elle auroit pu passer pour habituelle sans le contraste qu'elle produisoit. Son regard étincelant de gaieté, qui s'obscurcissoit tout à coup et devenoit fixe et sombre, son rire jeté à de courts intervalles, et qui faisoit place au silence, l'immobilité la plus morne, une alternative étrange d'exaltation et d'abattement, rendoient l'idée de cette joie importune et pénible. On devinoit, je ne sais pourquoi, que, derrière l'illusion passagère qu'elle se faisoit, il y avoit un malheur caché.

Un jour... les premières influences du printemps commençoient à se faire sentir dans la campagne, de petites fleurs blanches, façonnées en coupe déliée qui échappent presque à la vue, s'épanouissoient entre les pierres dont le sentier est bordé; la douce odeur de la violette révéloit sa présence sous les buissons, et l'air, échauffé des rayons du soleil renaissant, se peuploit d'une foule d'insectes qui n'apparoissoient un moment que pour mourir, mais qui répandoient dans ce tableau le mouvement de la vie; nous avions le cœur ouvert à toutes les douces impressions de cette saison de renouvellement et de bonheur, quand nous aperçûmes Henriette. Pour la première fois, sa physionomie étoit immobile; elle nous regardoit, elle soupiroit; elle ne rioit pas comme à l'ordinaire du premier objet qui frappoit son imagination

si facile à exciter ; notre conversation même ne l'occupoit point. Elle sembloit vivre ailleurs, et d'une autre pensée. Cette position devint bientôt embarrassante pour nous trois ; le cœur de Thérèse surtout se brisoit sous le poids d'une contrainte si nouvelle. Elle n'y résista pas longtemps : les yeux mouillés de larmes et le bras jeté autour de l'épaule d'Henriette, elle lui dit : « Tu as du chagrin? — Oh ! beaucoup, répondit Henriette en pleurant aussi; mais tu ne le comprendrois pas. — Eh ! quoi, reprit Thérèse, est-il un de tes chagrins que je ne puisse pas comprendre ? » Cette fois, Henriette sourit amèrement. « Je le crois bien, si tu n'as pas aimé. — Peux-tu le demander ? n'aimé-je pas ceux qui m'aiment ? n'aimé-je pas mon père ? ma pauvre mère, ô mon Dieu ! ne l'aimois-je pas ? et mon autre mère, suis-je quelque part plus heureuse qu'auprès d'elle ? mais toi, ingrate, je ne t'aime pas, n'est-il pas vrai ? voilà comme tu me juges !.... Antoinette ne me traiteroit pas si cruellement. Elle sait bien que je l'aime. — Voilà tout, dit froidement Henriette. — Voilà tout, continua Thérèse avec un peu d'étonnement. Oh ! je sais bien, s'écria-t-elle du ton d'une réminiscence singulière qui ne revient que par hasard à l'esprit, tu veux parler d'un autre sentiment, de l'amour, n'est-ce pas ? Saurois-tu ce que c'est que l'amour ? dis-le-moi, je t'en supplie. — Henriette secoua la tête. — Qu'importe, au reste ? reprit Thérèse ; je me suis toujours persuadée que les peintures passionnées qu'on en fait dans les livres et dans les romances ne sont qu'un abus sans conséquence du privilége connu des poëtes. Je sais très-bien, quel que soit le mari que mon père me donnera ou qu'il me permettra de choisir, que je ne l'aimerai pas mieux que toi... ou que toi, ajouta-t-elle en se retournant de mon côté, et en attachant sur moi un regard plus fixe. — Vous me le promettez ? lui dis-je. — Oui, je te le promets. » Je pris sa main, et j'en couvris tour à tour ma bouche et mes yeux pour ne

pas lui laisser apercevoir mon trouble. J'avois déjà sur son cœur un droit qui ne pouvoit plus m'être disputé, et Adolphe commençoit à participer au bonheur d'Antoinette.

— Heureuse de penser ainsi, dit Henriette; il est inutile aujourd'hui que tu en saches davantage; et ce sentiment que tu ignores, puisses-tu ne le reconnoître jamais que par ses douceurs! Voici maintenant ce que tu demandes. J'ai perdu mon père, comme tu sais, mais j'ai un frère dont je dépends, et qui prend un intérêt plus vif à mon bonheur qu'au sien même; car il a succédé pour moi à la tendresse comme aux devoirs d'un père. Depuis longtemps, sur les témoignages avantageux qu'on rendoit d'un de nos parents, il avoit formé le projet de m'unir à lui, en supposant toutefois que cet arrangement pût me convenir. Les événements de la guerre avoient retardé l'accomplissement de son dessein, sans le lui faire oublier, et même sans contrarier entièrement ses vues. Mon cousin étoit tout au plus de mon âge; il commençoit avec honneur une carrière éclatante, et il ne pouvoit qu'être avantageux pour lui de la poursuivre pendant quelques années avant notre mariage; de mon côté, je ne hâtois point de mes désirs le moment de cette union; je n'avois jamais vu mon cousin, mon cœur étoit libre, et, comme le tien, ma chère Thérèse, il ne se croyoit pas capable d'éprouver jamais de sentiment plus vif que l'amitié. Je craignois même, s'il faut te le dire le moment où la volonté d'un époux, seul arbitre de ma vie à venir, pourroit me ravir à mon heureuse solitude, à nos jolis bosquets, à nos rendez-vous, à nos jeux. Cependant, je ne pus me défendre d'une vive curiosité, lorsque après la déroute du Mans, mon frère, arrivé précipitamment au château, nous annonça que nous y verrions le soir même un jeune officier échappé comme par miracle aux désastres de cette journée, et que c'étoit le chevalier de Mondyon.

— Le chevalier de Mondyon! m'écriai-je.

— Eh bien! oui, dit Thérèse, il n'y a rien d'extraordinaire là-dedans.

— C'est le nom de mon cousin, reprit Henriette qui n'avoit pas encore remarqué mon étonnement. Il arriva enfin, et j'essayerois inutilement de te peindre l'impression que me fit sa vue. Je sentis que mon existence entière alloit dépendre de celle que je produirois sur lui. Elle passa mon espérance. Les nœuds que la convenance avoit formés furent resserrés par la sympathie la plus vraie. Une seule inquiétude, mais elle étoit affreuse, troubloit le charme de ces moments de bonheur. Peut-être elle en augmenta le prix, en leur donnant une ivresse qui manque sans doute à l'amour, quand on le goûte avec sécurité sans rien craindre des hommes et de l'avenir. Mondyon étoit poursuivi; chaque témoin de sa présence pouvoit être un délateur; chaque instant de notre félicité trop rapide pouvoit être le dernier; chaque jour, celui de son arrestation et de sa mort. Je le pressai moi-même de hâter son départ, et de rejoindre les corps errants de l'armée.

— Reste-t-il des corps d'armée organisée? lui dis-je.

— On l'assuroit, répondit Henriette en me regardant avec surprise.

— Et où sont-ils? je vous prie de me l'apprendre.

— En vérité, Antoinette, interrompit Thérèse, je ne sais pas où tu vas chercher tes questions? — Que devint ton cousin?

— Tu penses bien que mon frère ne négligeoit rien pour nous procurer des renseignements positifs sur la situation des Vendéens, et sur les moyens de les rejoindre. Avant-hier enfin, il nous apporta la nouvelle qu'en effectuant leur retraite ils avoient dispersé les républicains sur quelques points rapprochés, et qu'il en étoit un où le passage restoit libre.

— Et ce point, vous le connoissez? m'écriai-je.

— Ce fut la question du chevalier. Il n'y avoit pas un moment à perdre. Ils montèrent à cheval et partirent après de courts adieux, que je tremblois, hélas! de prolonger, car une minute de retard pouvoit laisser à l'ennemi le temps de leur dérober cette dernière espérance de salut. Mon pressentiment n'étoit pas mal fondé, puisque le domestique qui les a accompagnés jusque-là ne s'est échappé qu'avec peine, au retour, entre les colonnes républicaines qui reprenoient possession de tout le pays, et fermoient toutes les issues.

— Possession de tout le pays, et il y avoit un passage! murmurai-je entre mes dents ; et Mondyon étoit dans ce château, et Adolphe ne l'a pas su!...

—Voilà qui est singulier! reprit Henriette. Il regrettoit cet Adolphe dont tu parles, il le nommoit souvent, il espéroit quelquefois le retrouver... Te seroit-il connu?

— Très-connu!

— Très-connu! dit Thérèse, et vous rougissez, et vous tremblez comme Henriette quand elle parle de son cousin... Je vous sais mauvais gré de m'avoir fait des secrets....

Je souris de sa méprise et la conversation changea d'objet en ce moment. Quand nous arrivâmes chez Henriette, la nuit commençoit à tomber, et nous ne nous arrêtâmes point. Nous revînmes à la ferme en hâtant le pas afin que notre absence trop prolongée n'inquiétât pas madame Aubert ; et préoccupés toutes les deux de notre conversation avec Henriette, nous marchions sans nous parler. Mon sang bouillonnoit à la pensée que Mondyon avoit été si près de nous, qu'il avoit habité cette maison où j'entrois tous les jours, et que c'étoit de là qu'il avoit trouvé une occasion de rejoindre l'armée, occasion qui ne se présenteroit peut-être jamais pour moi, à qui elle seroit d'autant plus nécessaire que ma position à l'égard de Thérèse alarmoit mon cœur de la honte d'une fraude et de la crainte d'une ingratitude. Dans

le désordre où cette idée me jetoit, j'avois tellement précipité ma marche que Thérèse ne pouvoit plus me suivre. Nous avions déjà passé la grille par laquelle les jardins de M. Aubert s'ouvrent sur la campagne, mais nous étions encore loin de la maison. A l'entrée d'un petit jardin dont Thérèse faisoit ses délices, elle se reposa sur une pierre brute qu'on y avoit placée en forme de siége, et autour de laquelle elle prenoit plaisir à entretenir les herbes sauvages et les mousses parasites qui croissent parmi les rochers de la montagne. Je revins sur mes pas, et je remarquai qu'elle étoit accablée.

— Tu ne penses qu'à cet Adolphe, me dit-elle d'un air de reproche; et, depuis que nous avons quitté Henriette, j'ai vu que tu ne t'occupois plus de moi.

— Chère Thérèse! m'écriai-je, comme tu es injuste, et comme tu me soupçonnerois peu de te préférer cet Adolphe, dont le nom m'est échappé, si je pouvois te le faire connoître! Que dis-je? ne faut-il pas que tu le connoisses enfin, que tu l'aimes pour lui, que tu lui pardonnes du moins d'avoir été aimé si longtemps pour un autre! — Il y a là dedans, reprit Thérèse, quelque chose que je ne comprends point, je ne sais quoi qui m'étonne et qui m'effraye. Ne me laisse point dans cette incertitude, elle est plus pénible qu'un chagrin réel. — Thérèse, tu ne sais pas que tout mon bonheur dépend d'un seul mot! Je puis tout perdre ou tout gagner, car ma vie entière est dans ton amour que tu vas peut-être m'enlever; cependant, ce mot qui décide irrévocablement de mon sort... et du tien, il est de mon devoir de le dire; et si je meurs de ta colère ou de ton indifférence, je mourrai du moins digne de ton estime. — Achève. — Je ne suis pas Antoinette, je suis Adolphe; — et je tombai à ses genoux en saisissant ses mains qui se dérobèrent aux miennes; elle poussa un grand cri et s'enfuit.

Je n'ai pas besoin de dire que cet aveu changea sur-le-champ tous nos rapports; depuis ce moment, Thérèse

ne me regardoit plus qu'avec un œil inquiet, comme si elle avoit craint de trouver en moi un ennemi, et qu'elle se défît des sentiments que je pouvois lui inspirer. L'expression si naïve et si familière de ses traits étoit devenue sérieuse et même sombre. Souvent, quand mes yeux rencontroient les siens, et qu'ils les forçoient pour ainsi dire à rester fixés sur moi par l'ascendant qu'exerce un amour fortement senti sur la personne qui l'inspire, le nuage de douleur qui les obscurcissoit me causoit une sorte de regret et de crainte. Je me trouvois heureux d'occuper sa vie et même de faire naître dans son cœur l'idée des orages qu'éprouvoit le mien; mais la pensée que ce pouvoit être pour elle un malheur de m'aimer brisoit quelquefois mon âme, qui n'avoit point de force contre les chagrins de Thérèse. Mes dangers ne m'avoient jamais causé autant d'inquiétude que mon bonheur. Je désirois bien que Thérèse fût émue, mais je tremblois qu'elle ne souffrît. Aussi j'évitois avec soin, je croyois du moins éviter tout ce qui étoit propre à lui rappeler notre situation réciproque, et ce que je lui avois dit de mon amour. Tout en brûlant de l'impatience d'être seul avec elle, je me félicitois qu'une personne étrangère vînt se mêler à nos promenades et à nos entretiens; et, aussitôt que cet étranger étoit arrivé, je désirois de nouveau qu'il s'en allât, quoique bien décidé à ne rien dire à Thérèse et à ménager son repos. Quand nous restions ensemble, sa réserve s'augmentoit, et elle s'éloignoit doucement, de manière à ne plus me toucher; aussi cela ne lui arrivoit que par méprise, dans un moment de distraction ou en faisant quelque mouvement involontaire. Alors elle se retiroit encore plus loin, et son air devenoit bien plus soucieux. Quant à moi, comme je ne comptois que sur ces hasards qui survenoient rarement, je m'étois fait une étude de les multiplier, parce que c'étoit mon seul bonheur. Avec quelle attention j'épiois dans ses yeux la moindre de ses volontés pour pré-

venir, pour surprendre le moindre de ses gestes, pour faire concourir avec lui une heureuse maladresse qui rapprochoit ma main de sa main, mon pied de son pied, ma bouche de son épaule ou de son cou! Combien de fois, sous le prétexte de lui présenter une fleur de son jardin, ou bien de lui rendre son ouvrage qu'elle avoit laissé tomber, j'ai frémi en touchant ses doigts tremblants, dont l'impression légère alloit éveiller dans toutes mes veines un sentiment inexprimable de plaisir! Il y avoit, de sa chambre à celle de sa grand'mère, un corridor étroit qu'elle parcouroit à tout moment, et où je ne manquois jamais de m'arrêter aussitôt que je pouvois présumer qu'elle alloit venir, parce qu'il y avoit si peu de place pour deux personnes qu'il étoit impossible qu'elle y passât sans m'effleurer; et, à mesure qu'elle s'approchoit, je recueillois les forces de mon cœur pour supporter la volupté de ce froissement si rapide et si délicieux. Ce hasard me paroissoit une faveur, parce que je pensois qu'elle auroit pu l'éviter ou passer autre part, et qu'il n'étoit d'ailleurs pas concevable, selon moi, qu'une émotion semblable ne se communiquât pas un peu à la personne qui la faisoit naître. J'avois une espèce de certitude qu'une femme dont on seroit haï ne produiroit pas le même effet sur l'homme qu'elle toucheroit en passant, quelque amour qu'il eût pour elle, ou qu'elle ne le toucheroit pas ainsi. J'avois remarqué aussi que sa voix n'étoit plus la même quand elle me parloit, et j'étois si persuadé que l'amour qui a tant de mystères avoit jusqu'à un accent, jusqu'à une mélodie qui lui est propre, qu'elle ne m'adressoit jamais la parole pour me dire les choses les plus indifférentes, que je ne tremblasse de joie comme si ces riens avoient eu un autre sens que celui qu'elle y attachoit; comme si j'étois convenu avec elle d'une clef qui m'expliqueroit son langage. Cet état étoit si peu naturel, ce secret si facile à pénétrer, que mon déguisement lui-même ne me rassuroit

pas, et que les témoignages de son amitié obligée pour Antoinette me donnoient autant d'inquiétude que si c'étoit à Adolphe qu'elle les eût adressés. Au reste, ils me donnoient de la jalousie aussi, et je n'étois pas moins tourmenté de ses prévenances devant le monde, qu'affligé de ses froideurs quand nous étions seuls. J'avois besoin d'être moins aimé, ou de l'être davantage. Ma position étoit fausse partout; j'étois Adolphe pour Thérèse quand on nous voyoit, parce qu'alors elle ne trouvoit pas de danger à me laisser voir ce qu'elle éprouvoit; quand nous nous retrouvions ensemble, je ne l'étois plus. Cette idée étoit si pénible, qu'au moment où elle m'oppressoit j'aurois quelquefois préféré une complète indifférence, mais plus souvent je préférois de souffrir.

De tous les endroits où j'aimois à cacher mon chagrin, il n'y en avoit point que je préférasse au jardin de Thérèse, et dans le jardin de Thérèse, au rocher sur lequel elle étoit assise quand je lui avois fait l'aveu qui l'éloignoit de moi. Comme elle s'en étoit aperçue, elle y venoit beaucoup moins souvent, de peur de m'y rencontrer, ou bien elle affectoit de s'en détourner par un long circuit, et d'aller se promener plus loin dans une allée solitaire, où je ne l'apercevois que d'espace en espace entre les massifs des bouquets et des vergers. Il y avoit déjà plusieurs semaines que cela duroit, et j'étois à mon ordinaire demi-couché sur le banc, le visage couvert de mes mains, quand je sentis les doigts d'une femme s'imposer sur mon cou avec douceur, mais avec une sorte d'autorité, comme si elle avoit voulu me prescrire de ne pas la regarder, car elle avoit à me dire des choses dont l'aveu l'embarrassoit. Je reconnus facilement Thérèse, et je restai immobile en sanglotant; parce que je pleurois quand elle étoit venue. Elle commença et suspendit plusieurs fois la phrase qu'elle venoit d'arranger, et puis elle m'apprit d'une voix émue et tremblante que nous allions nous quitter. Son père, qui n'avoit pas cessé de me

prendre pour une jeune fille, pensoit avoir trouvé un moyen de me faire rejoindre mes parents, ou l'armée à laquelle ils étoient attachés, et que j'avois dû suivre avec eux. Il se flattoit de me mettre en tout cas à l'abri des poursuites et des persécutions; il m'attendoit au Mans, et une lettre transmise par un homme affidé (c'étoit celui qui m'avoit conduit à Sancy) en avoit apporté la nouvelle. Après cela Thérèse croyoit me devoir des consolations; elle s'attendoit à mon désespoir, et quand, hors d'état de me soutenir, je laissai retomber ma tête sur le rocher, elle m'enveloppa de ses bras et m'appela de mon nom d'Adolphe. — Adolphe! lui dis-je. O mon Dieu! suis-je du moins Adolphe pour toi? — Adolphe, mon Adolphe? répondit-elle. — Adolphe! m'écriai-je en me levant et en arrachant le bandeau qui attachoit mes cheveux. L'Adolphe de Thérèse? Prends garde, car ce mot est un lien irrévocable, un engagement pour toute la vie. — Toute la vie! — Tu m'aimes donc! — Elle me regardoit d'un air interdit; ses lèvres étoient pâles, elles trembloient; sa physionomie entière avoit changé. — Si je t'aime! dit Thérèse. — Je crus mourir, et qu'il m'eût été doux de mourir, alors! Cependant l'intention de son père étoit une loi. Le lendemain tout fut prêt pour mon départ, et nos adieux doivent être le plus beau moment de ma vie, car elle avoit promis de m'accompagner jusqu'au-dessus de la montagne.

Nous montâmes donc le sentier de la Croix, au-dessus duquel nous étions convenus de nous quitter, parce qu'elle se plaignoit d'être un peu malade depuis deux jours, et que je craignois qu'elle ne se fatiguât; mais le temps étoit si doux, l'air si serein, la nature si brillante de verdure et de fleurs, que je ne pus m'opposer à lui laisser continuer sa promenade, jusqu'à une côte pittoresque et ombragée d'arbustes de toute espèce que nous visitions souvent ensemble. Au sommet d'un chemin montant et assez difficile qui conduisoit à de vieilles

murailles ruinées depuis des siècles, qui de là se divisoit en mille sentiers à travers des halliers coupés par le hasard, dont les compartiments confus formoient une sorte de labyrinthe, et qui aboutissoit de bocage en bocage à une route de traverse, il y avoit, sous quelques buissons d'églantiers, un petit lieu de halte et de délassement, où nous nous étions souvent arrêtés avant qu'elle me connût pour Adolphe, et où nous avions passé plusieurs fois des moments si doux à causer de tout ce qui l'intéressoit, de son père, de sa mère, du passé, de l'avenir! Cet endroit était couvert, comme je l'ai dit, par des rosiers sauvages, dont nous nous étions promis de cueillir les premières fleurs et dont nous venions de temps en temps épier les développements, moi pour elle, elle pour moi, parce que nous rivalisions d'impatience pour nous apporter l'un à l'autre les premiers tributs de la nouvelle saison. Depuis l'éclaircissement que j'avois été obligé de donner à Thérèse, nous ne faisions plus de ces promenades, et il y avoit déjà longtemps que nous n'avois vu la butte des rosiers. Quand Thérèse y arriva, elle témoigna je ne sais quel trouble, et recula d'un pas. Je compris son étonnement, ou pour mieux dire son effroi, et je fus près d'abord d'y céder comme elle. Cependant je pris sa main, je la conduisis jusqu'au lieu où elle avoit coutume de s'asseoir, et sur lequel les jeunes pousses de la haie retomboient déjà en longues guirlandes. Je m'y arrêtai; et comme je remarquai qu'elle hésitoit. — Vois-tu, lui dis-je, les églantines sont écloses; c'est moi qui les ai aperçues le premier. — Le premier! dit-elle... — Je savois bien que notre position étoit changée, mais ce mot me le rappela d'une manière presque douloureuse; nous allions nous quitter bientôt, peut-être pour toujours, et il étoit cruel de sa part de me reprocher le bonheur que j'avois dérobé à sa confiance. Ma physionomie dut même exprimer ce sentiment, car elle me dit en souriant; — Puisque c'est

toi qui les as vues, donne-moi une de ces églantines; je la garderai toute ma vie.

Je cueillis quelques églantines, et je vins m'asseoir à côté d'elle. Je les répandis sur ses genoux, sur son mouchoir, sur ses cheveux. Elle en prit une, la regarda longtemps, me regarda ensuite d'un air sombre, et l'effeuilla par mégarde. Je lui en présentai une autre, mais je recueillis les feuilles qui tomboient sous ses doigts, et, à mesure que je les saisissois, je les appuyois sur ses lèvres, je les reprenois après elle, et je les portois sur les miennes, tout humides encore du côté que ses lèvres avoient touché. Pendant quelques minutes, je jouis de cet artifice sans qu'elle s'en aperçût; mais aussitôt qu'elle le surprit, elle parut s'en alarmer. Elle me disputa la feuille que je lui avois ravie, elle refusa celle que je lui présentois. — Eh quoi! lui dis-je, quand nous allons nous séparer, Dieu sait combien de jours, de mois ou d'années, tu ne permettras pas à ton Adolphe, que tu ne reverras peut-être plus, de chercher l'impression de ta bouche sur les débris d'une églantine! Oh! je crois en vérité que mon cœur est innocent comme le tien; mais je ne comprends rien aux idées des hommes, s'il y a un crime entre nous quand un baiser de la bouche de Thérèse est transporté sur celle de son Adolphe par une feuille de rose. D'ailleurs, penses-y bien, je vais le dire à ton père, et je suis sûr de le dire sans rougir. Un jour enfin... si je ne meurs pas à la guerre, tu m'accorderas des baisers plus doux...

— J'aime à te croire, me dit-elle; mais il est possible que cela soit mal aujourd'hui, cela est même vraisemblable, puisque je suis mal à mon aise, que je tremble et que j'ai peur. Je serois plus tranquille si je n'avois pas déjà quelque chose à me reprocher.

— Et crois-tu, repris-je, que mon cœur soit plus paisible lui-même? C'est l'effet, n'en doute pas, de ce sentiment inconnu dont Henriette nous parloit il y a deux

mois, et que nous éprouvons comme elle. Au reste, Henriette sait aimer ! Elle ne refuseroit pas à Mondyon le bonheur d'attacher sa bouche à une petite fleur qu'elle auroit pressée contre la sienne.

— Et moi, dit Thérèse, je ne t'aime donc pas?...

Elle prit une feuille de rose sur mes lèvres, et la m't entre ses dents. Je la rapprochai de moi, je la regardai, et je me détournai d'elle, parce que mon cœur se brisoit, et que je conçus je ne sais quelle idée, un de ces pressentiments bizarres qui offusquent l'esprit dans la fièvre et dans le sommeil, la persuasion que tout mon bonheur seroit court et que je n'embrasserois Thérèse qu'une fois. Son teint étoit animé d'une manière extraordinaire; sa main brûloit et trembloit en même temps; j'aurois voulu me rendre compte de mon état. Je ne savois rien, mais la pensée de la mort ne m'effrayoit pas comme elle doit effrayer les hommes. Il me sembloit que cela seroit très-bien.

Pendant ce temps-là, les domestiques qui nous suivoient parvinrent au bas de l'avenue; c'étoit le moment de partir. Il ne restoit plus qu'une feuille à la dernière églantine que je lui avois donnée. Je la détachai, je l'imprimai fortement sur sa bouche, et j'y collai la mienne en ramenant Thérèse sur mon sein. Je ne sais comment je parvins à l'y retenir. Cette feuille, rien que cette feuille... Ma vue s'obscurcit, ma poitrine se gonfla, je perdis la respiration, la connoissance, le sentiment de la vie, et quand je revins à moi, j'étois seul.

Je me hâtai de gagner le chemin de traverse, parce que je me rappelois qu'il y avoit un endroit d'où le sentier de la Croix se laissoit apercevoir, et que j'espérois y voir Thérèse, à son passage. Soit que le hasard eût servi mes désirs, soit que Thérèse, animée de la même pensée, se fût arrêtée dans ce court intervalle du coteau, qui paroissoit de loin comme encadré entre un groupe d'arbres et une masse de rochers, je la vis immobile et

détournée contre moi; je le pensai du moins, et je me persuadai follement que mon dernier adieu pouvoit parvenir jusqu'à elle; ma bouche balbutia un mot, je dis *adieu !...* comme si elle m'avoit entendu ; et lorsqu'elle eut passé, je l'accusai dans mon cœur de m'avoir quitté trop vite, quand il me restoit tant de choses à lui expliquer, à travers la distance qui nous séparoit, Si elle s'étoit au moins assise pour que je pusse la regarder encore!... Pour moi, je n'avois pas détourné ma vue un seul instant du petit espace que je l'avois vue franchir comme une ombre. Il me sembloit qu'il étoit impossible qu'elle n'éprouvât pas le besoin de revenir à moi, comme moi celui de retourner à elle, et je croyois toujours qu'elle reviendroit là un moment, dans la seule intention de reconnoître le lieu où nous venions d'être ensemble : le jour n'étoit pas avancé ; cet endroit n'étoit pas loin de Sancy; elle pouvoit, elle devoit revenir; il y avoit d'ailleurs jusque dans ce point de vue des enchantements pour mon cœur ; toute cette place elle l'avoit parcourue, elle l'avoit occupée en différents moments; tous ces contours de la montagne, ses pas les avoient suivis. Ces arbres l'avoient couverte de leur ombre, ces rochers avoient été effleurés de ses vêtements; le ciel même, qui faisoit le fond de ce tableau où elle m'avoit apparu, étoit d'une pureté sans mélange. Il n'y avoit pas un nuage, pas une vapeur qui se fût dissipée avec elle; c'étoit le ciel, la lumière, l'air qu'elle avoit touché...

Ma vie est marquée de si peu d'époques heureuses, que celle-ci, dans son indicible tristesse, remplit encore mon cœur du sentiment d'une pure félicité; j'espérois. Ma main venoit de quitter sa main, je sentois à une douce tiédeur l'empreinte de ses doigts qui avoient été liés aux miens; l'arc si régulier et si délié qui couronne ses yeux, le regard si doux qui s'en échappe, je voyois cela, et j'enflammois ce regard des feux d'un amour semblable à celui que j'éprouvois. J'avois dérobé un jour quelques-

uns de ses cheveux; mais, avare du plaisir de les presser contre mes lèvres, je les avois attachés dans les plis d'un ruban qui me venoit d'elle, et que je portois près de mon cœur. Dans le mouvement que je fis pour chercher ce ruban, je vis tomber sur le sable où j'étois assis une feuille de rose déchirée; je la regardai, je la reconnus, je ne m'y serois pas mépris mille ans après, mais je crus sentir qu'elle brûloit encore.

A mesure que je m'éloignois de Sancy, je croyois éprouver que les liens de ma vie se relâchoient, se rompoient les uns après les autres, et qu'il n'y avoit plus rien qui pût m'y rattacher ; le monde que j'avois trouvé si étroit pour mon cœur, quelque temps auparavant, étoit devenu un désert sans bornes, dans lequel, à l'exception d'un seul point, je n'apercevois de toutes parts que la solitude et le néant; et je m'étonnois que ce point vers lequel se réfugioient tous mes vœux, toutes mes espérances, toutes les forces de mon âme, je fusse forcé de le quitter pour obéir à quelques malheureuses convenances établies à mon insu entre les hommes. J'y tournois mes regards, j'y fixois toutes mes pensées. je maudissois les devoirs qui m'asujettissoient à la fatale obligation de m'en éloigner peut-être pour toujours ; et qui sait dans quel motif, inutile à mon bonheur, inutile à celui des autres, que la société me présentoit comme un appât pour me priver des avantages de ma destinée! La société !... comme je concevois amèrement qu'il étoit possible de la hair, et que les excès de ces âmes violentes qui en préparoient la dissolution sans le savoir, pouvoient bien n'être que l'explosion tardive des sentiments de l'homme naturel, réprimés pendant tant de siècles ! Comme j'ambitionnois quelquefois d'assister à l'accomplissement de leur funeste mission ! La société pouvoit-elle être un bien, quand c'étoit elle qui me séparoit de Thérèse, qui m'empêchoit de me saisir d'elle, du droit de la force et de l'amour, et de l'emporter dans

mes bras, palpitante d'un mélange de terreur et de joie, jusqu'au fond de quelque vallée hospitalière, favorisée d'un ciel tempéré, rafraîchie par des sources pures et ombragée d'arbres fruitiers de toutes saisons ! Mon père m'avoit parlé de ces belles campagnes du nouveau monde où il avoit essayé ses armes, et mon sang bouillonnoit quand je pensois que j'aurois pu y naître à coté d'elle, y vivre son frère, son ami, son amant, son époux, au milieu des biens que prodigue à leurs habitants une nature sauvage et libre, et que j'y aurois accompli sans trouble les années qui m'étoient réservées, exempt de tous les tributs imposés à l'homme civilisé par le caprice des bienséances, la routine des coutunes ou la tyrannie des lois. Que m'importait à moi, orphelin, désormais sans famille et sans nom, le sort futur des États, et les succès heureux ou malheureux de cette lutte convulsive qui épuisoit en efforts sans doute impuissants les dernières facultés d'une génération vouée à tous les malheurs ? Elle m'étoit étrangère. Quelle nécessité si impérieuse me faisoit courir de nouveau les hasards d'une guerre inutile et sanglante, et me forçoit à rentrer dans une carrière où je ne pouvois imprimer un seul de mes pas sans m'éloigner plus irrévocablement du seul être vivant qui eût vraiment besoin de ma vie et qui m'eût consacré la sienne? Savois-je seulement si le sacrifice incroyable de tous les intérêts, de tous les sentiments, de l'existence tout entière, si le sacrifice mille fois plus pénible de l'existence d'un ange dont le bonheur dépendoit de moi, me défendroit un jour du magnifique dédain des nobles de cour, de l'ingratitude et des rebuts de leurs maîtres: s'il ne deviendroit pas un titre de reproche contre les infortunés qui partageoient mon sort, et si l'histoire, vendue à un parti triomphant, n'oseroit pas nous poursuivre jusque dans le tombeau de ce nom de brigands, ironie barbare du vainqueur? Je frémis à cette perspective, et puis je souris, car les motifs que j'opposois à ma résolution

étoient précisément ceux qui devoient la fonder et l'affermir. Jamais un noble cœur ne s'engage aussi avant dans une entreprise où il n'y a rien à gagner que lorsqu'il y a tout à perdre. On ne se détacheroit pas de ses habitudes, de ses prétentions au bonheur ou à la renommée, s'il ne s'agissoit de mourir.

En général, et je révèle ici tous les secrets de mon âme, lorsque j'ai éprouvé quelques foibles hésitations, pareilles à celles que je viens de raconter, elles n'ont duré qu'un moment, et je me flatte qu'il ne faudra qu'un moment pour les expier.

Quand j'arrivai près du Mans, le jour n'étoit pas tout à fait tombé. Cependant, comme j'allois chez mon protecteur, et que je devois éviter de le compromettre, je n'étois pas maître de tous mes démarches. Ma vie seule dépendoit de moi; j'avois tout à ménager pour celle des autres. Je résolus d'attendre la nuit pour m'introduire dans la ville. A peu de distance, j'avois remarqué une petite pièce de verdure, ombragée d'espace en espace de quelques arbres plantés sans ordre, et où le gazon court et foulé recouvre à peine la terre, parce que les jeunes filles des environs viennent souvent y danser dans les belles soirées de l'année. Je m'y arrêtai sur un banc circulaire adapté à la tige d'un vieil orme, en me tournant vers la partie de l'horizon où est située la ferme de Sancy. Les vapeurs du soir qui s'accumuloient vers le couchant commençoient à s'étendre de mon côté, et je me plaisois à voir ces nuages colorés des derniers feux du jour se dérouler, s'aplanir, se diviser en flocons, en nappes, en réseaux, d'abord suspendus à la voûte dorée de l'occident comme des draperies roses, puis se développant lentement en ombres cuivrées, violettes ou noirâtres, avant de disparoître dans l'obscurité de la nuit. Leur passage rapide et leurs formes variées sembloient multiplier par autant de messages les derniers adieux de Thérèse. Chacun de ces nuages avoit passé sur sa tête,

elle les avoit vus, elle les regardoit encore; la même idée l'occupoit peut-être, et mes yeux pouvoient se trouver attachés au même endroit que les siens sur cette figure confuse qui s'évanouissoit entre nous et qui emportoit avec elle nos derniers regards. Étois-je sûr de revoir jamais un nuage qu'elle auroit vu?

Comme il faisoit très-beau, les jeunes filles ne manquèrent pas d'arriver à leur rendez-vous du soir, et de former autour du vieil orme, où j'étois assis par hasard, leurs danses accoutumées, en chantant en chœur des airs de ronde qui m'étonnoient par leur simplicité et leur grâce, parce que l'exil et la guerre m'avoient privé de trop bonne heure de ces innocentes joies de l'enfance. J'en comprenois cependant la douceur, et je regrettois, les yeux mouillés de larmes, de n'avoir pas vécu dans un État où il fût permis d'être si facilement heureux. L'amour lui-même se mêloit à ses plaisirs, car il y avoit à chaque groupe quelques jeunes hommes de mon âge qui se disputoient à tous les refrains l'inappréciable faveur d'un baiser de préférence. Je ne me rappelle pas bien l'air et les paroles de ces chansons-là, mais il me sembloit qu'elles ne vibreroient jamais à mon oreille sans que mon cœur en tressaillît, tant elles me révéloient de choses charmantes. Cependant, ce n'étoit rien en soi, ou plutôt cela seroit impossible à exprimer à ceux qui n'ont pas senti la même chose. C'étoit, si je m'en souviens, une belle qui s'étoit endormie au bord d'une fontaine, et que son père et son fiancé cherchoient sans la trouver. C'étoient des filles de roi chassées de leurs palais qui se réveilloient dans la forêt un jour de bataille, et qui faisoient plus de vœux pour leurs prétendus que pour la couronne. C'étoient les regrets des bergères qui s'affligent de ne plus aller au bois parce que les lauriers sont coupés, et qui aspirent après la saison qui doit ramener leurs danses et leurs amours.

Je me trouvois enfermé dans le cercle des jeux ; j'y

avois été retenu d'abord par la curiosité d'une sensation nouvelle, et puis par cette satisfaction d'une âme fatiguée qui trouve à se délasser dans des émotions douces, et puis enfin par un intérêt d'une espèce singulière qui auroit absorbé tous mes autres sentiments, si je n'avois pas connu Sancy. Plusieurs fois le nom de Jeannette, ce nom attaché à une jeune personne dont la candeur, la franche gaieté, l'air de bien-être et de contentement, reposoient agréablement la pensée; plusieurs fois, dis-je, il avoit frappé mon oreille et retenti jusqu'à mon cœur. Je m'étois d'abord placé à côté d'elle, je la regardois, je comparois notre taille et nos habits, je me demandois si c'étoit Jeannette, et au moment où je me croyois près de me confirmer dans mes conjectures, elle se perdoit comme à dessein au milieu de la foule. Enfin, les combinaisons d'un jeu nouveau me rapprochèrent d'elle, et une loi de ce jeu me prescrivait de lui dire un secret. Je m'emparai de sa main et je la portai sur mon sein, j'attachai mes yeux sur ses yeux, de manière à la forcer de soutenir un moment mes regards, je laissai retomber une tresse de mes cheveux, comme ils étoient dans le désordre de ma fuite, et je me penchai sur son épaule pour n'être entendu que par elle : Jeannette, lui dis-je, Dieu te récompensera, parce que tu as pris pitié d'un pauvre brigand !... — Elle poussa un cri, et tremblant de mon imprudence et de la sienne, elle déguisa son effroi sous je ne sais quel prétexte, après quoi elle rejoignit ses compagnes.

Il étoit fort tard quand j'entrai dans la ville, et l'obscurité favorisoit mes desseins. J'arrivai assez facilement à la maison de M. Aubert, parce que Thérèse me l'avoit indiquée avec beaucoup de soin, et le vieux domestique qui vint m'ouvrir me reconnut d'abord pour m'avoir vu quelquefois à la ferme, quand il y étoit envoyé par son maître. Je fus frappé de sa tristesse et de son abattement, et je n'eus pas de peine à m'apercevoir, à la lueur

de la lampe qui éclairoit son visage, que des pleurs tout récents avoient mouillé ses paupières. Cependant, il ne proféra pas une parole tant que la porte fut ouverte ; mais à peine l'eut-il laissée retomber sur ses gonds, qu'il se hâta de déposer la lampe qui vacilloit dans sa main tremblante, tomba sur une chaise, et m'apprit, en fondant en larmes, que M. Aubert étoit arrêté. — Arrêté ! m'écriai-je.—Il y a deux jours.—Et pourquoi ? — Sait-on pourquoi on est mené dans les prisons, et des prisons à l'échafaud ? me dit-il en secouant la tête ; mais cela ne pouvoit pas manquer tôt ou tard, continua-t-il. C'étoit un trop honnête homme pour ces gens-ci, et depuis longtemps je pensois bien à part moi qu'ils finiroient par le tuer pour le punir de n'être pas méchant comme eux. — Ils ne le tueront pas ; ou je mourrai près de lui !... — Antoinette ! reprit le vieillard étonné. Qu'étois-je en effet, et comment pouvois-je essayer de délivrer à mon tour mon généreux libérateur, sans achever de le perdre?

Il falloit cependant tout entreprendre, et pour parvenir à quelque chose, il falloit communiquer avec lui. Cela n'étoit pas aisé. Huit jours entiers se passèrent avant de rien obtenir, parce M. Aubert étoit au secret, et la permission enfin accordée à nos prières ne me concernoit point. En même temps, la correspondance de M. Aubert lui fut remise tout ouverte par le gardien de la prison. C'étoient deux lettres de Sancy, postérieures à mon départ.

Je passai le jour à attendre dans une anxiété inconcevable, non que j'eusse entrevu la moindre probabilité de sauver M. Aubert par un coup de main hasardeux, ou que l'état des choses fût tellement désespéré pour lui qu'il ne me restât de toutes mes hypothèses que la certitude de sa perte ; mais parce qu'un sentiment indéfinissable me rendoit le retour de Dominique de plus en plus nécessaire, comme si ma vie avoit dépendu de ce

qu'il auroit à me dire. Quand il rentra, je cherchai impatiemment à lire dans ses yeux s'il y avoit quelque circonstance nouvelle qui pût justifier mes craintes. Il me parut tranquille, et sa tranquillité ne me rassuroit point. Enfin il s'assit, il tira d'un pli de ses habits une lettre à l'adresse d'Antoinette, dont je m'emparai avec empressement. Elle étoit conçue en ces termes :

« Chère enfant, lorsque j'écrivois à Thérèse de vous envoyer au Mans, je me croyois sûr de pouvoir vous rendre avant peu à votre famille. Vous savez combien mon sort est changé, et l'intérêt que vous y avez pris m'est connu. Mon seul malheur est maintenant de ne pouvoir mettre un terme au vôtre. Je n'ai d'ailleurs aucun danger personnel à courir, ou plutôt j'ai une certitude si positive d'échapper incessamment à tous les dangers qui me menacent, que si je vous recommande de détruire ma lettre, c'est dans la vue de ne pas compromettre vos secrets et votre existence. La mienne est devenue inutile aux malheureux, et si elle devoit se terminer à la suite d'un jugement, la confiscation priveroit ma famille de ses dernières ressources. C'est pour cela que j'ai résolu d'être libre et que je m'en suis ménagé les moyens. Je vous jure que tout a réussi pour cela à ma satisfaction. Dans l'état où ce dernier événement va vous laisser, je ne vois rien de mieux à faire pour vous que de retourner à Sancy. Je vous y engage d'abord dans votre intérêt, parce que cette maison restera votre asile tant que vous aurez besoin d'un asile. Plus tard, d'ailleurs, ma fille peut devoir son bonheur à la liaison qu'elle a contractée avec vous, et trouver dans votre amitié, dans votre protection, le prix des faibles services de son père. Elle a besoin de vous dès aujourd'hui. On m'écrit à deux reprises qu'elle est malade, qu'elle est fort malade, et j'ai peur encore qu'on ne me dissimule à quel point la vie de ma Thérèse est compromise. Allez donc à Sancy, chère Antoinette ! c'est son père qui vous en

prie! et surtout ne parlez pas de ma captivité, ni devant ma vieille mère, ni devant ma pauvre Thérèse. Je vous répète que cela n'en vaut pas la peine. Ma captivité va finir. PIERRE AUBERT. »

Cette lettre me causoit de vives alarmes sur le sort de Thérèse. Elle ne me rassuroit que faiblement sur celui de M. Aubert, dont je ne comprenois point les ressources et les espérances. La permission de Dominique lui donnoit le droit d'entrer dans la prison tous les jours. Je résolus d'attendre au lendemain. Ce jour-là, Dominique, revint de très-bonne heure, après une absence si courte, qu'elle m'avoit à peine donné le temps de l'impatience et de l'inquiétude. Il étoit rayonnant de joie. — Notre maître n'est plus en prison, me dit-il, quand il eut pris le temps de rassembler ses idées et la force de se faire entendre.

— Il n'est plus en prison! m'écriai-je. Mais où est-il ? le savez-vous ?

Dominique me regarda d'un air embarrassé.—Je n'en sais rien à la vérité, mais ce qu'il y a de certain, c'est que M. Aubert n'est plus dans la prison où je l'ai vu, et qu'il n'a été transféré dans aucune autre. Je m'en suis assuré moi-même et partout. Le concierge m'a répondu d'ailleurs d'un ton de voix sombre et avec un regard affreux, comme l'assassin qui a perdu la trace de sa victime avant de l'avoir achevée. Il m'a dit brusquement : Il n'y est plus. — Je lui ai reparti : Est-il dans une autre maison?—Il m'a répondu : Non, et il a repoussé la porte sur moi. Vrai, comme Dieu est Dieu, continua Dominique, je vous proteste que notre maître est sauvé.

Je relus la lettre de M. Aubert. Elle avoit quelque chose de vague qui m'effrayoit au premier abord ; mais je trouvai qu'elle pouvoit se prêter à cette explication. Au moment où j'y réfléchissois, le bruit de l'évasion de plusieurs prisonniers parvint jusqu'à nous et me confirma dans cette idée. Je n'avois donc plus qu'à remplir les intentions

de mon bienfaiteur, et qu'à satisfaire au besoin de mon âme qui étoit tourmentée des plus cruelles angoisses, depuis que je me représentois Thérèse malade, peut-être mourante, et appelant en vain son père et moi. J'embrassai Dominique et je partis.

Quoique je retournasse vers Thérèse, et que peu de jours auparavant je n'eusse pas conçu de plus grand bonheur; quoique je l'aimasse plus que jamais, je marchois pénétré de tristesse, et aussi lentement que si je n'avois jamais eu à la revoir. Je ne m'étois pas encore trouvé si foible et si mal au monde. Il y avoit devant mes yeux comme un nuage de douleur qui obscurcissoit jusqu'aux plus doux souvenirs de ma vie. L'incertitude où j'étois du sort à venir de M. Aubert, le doute où il m'avoit laissé sur le véritable état de Thérèse, la crainte de la trouver dans une position dangereuse, l'ennui même de cet habit qui cachoit mon sexe, qui commençoit à le mal déguiser et qui devenoit à charge à mon impatience et à mon courage; je ne sais enfin quel besoin de mourir, qui est peut-être dans les hommes très-malheureux le pressentiment des malheurs prêts à finir, tout cela agissoit à la fois sur mon imagination et sur mon cœur. Il me sembloit que j'arriverois toujours trop tôt où j'allois, et qu'il vaudroit mieux ne pas arriver.

Je m'assis au-dessus de la montagne de la Croix pour regarder la maison. Rien n'étoit changé. Il n'y avoit là aucun mouvement inquiétant. Les cultivateurs étoient là leurs travaux ordinaires. L'air étoit calme et doux, et l'on s'imagine que si on avoit des motifs réels de souffrance, la nature entière devroit y prendre part. Je contemplois cependant avec un effroi involontaire ce hameau qui m'avoit vu si heureux, et je tremblois d'y rentrer.

Dans ce moment, j'entendis quelque bruit derrière moi, dans le hallier; je me détournai pour savoir d'où il provenoit: c'étoit une femme qui étoit encore éloignée, mais que je reconnus à travers un étrange désordre de

physionomie pour Henriette de F... Au premier abord, je crus rêver ; ses cheveux étoient épars, sa robe déchirée, ses pieds nus ; elle montoit avec l'agilité d'un fantôme sur les pointes aiguës des rochers, en chantant des refrains de romances, et en riant par excès; un homme la suivoit de loin, l'œil attentif à tous ses mouvements, l'air affligé et pensif; je le reconnus aussi pour un de ses domestiques. Il m'avoit aperçu en même temps, ou plutôt il avoit aperçu Antoinette, car je n'étois que cela pour lui. Il porta sa main à son front avec un mouvement de tête qui exprimoit la plus vive douleur, pour me faire comprendre qu'Henriette étoit folle. Je me levai et je courus à elle, ses grands yeux s'arrêtèrent fixement sur moi ; elle resta debout sur le roc à la pointe duquel elle venoit de s'élancer, en manifestant par son attitude immobile et réfléchie le désir de se rappeler quelque chose. Le rire qui venoit d'instant en instant sur sa bouche ne s'effaça pas tout à fait, mais ses paupières se mouillèrent bientôt de pleurs abondants, et ce contraste avoit quelque chose d'horrible ; à mesure que je l'avois vue de plus près j'avois mieux remarqué l'égarement de ses traits, la bizarrerie de ses ajustements. Elle portoit en écharpe un mouchoir rouge comme nos officiers ; ses longs cheveux bruns, qui retomboient de côté et d'autre devant elle, étoient semés de soucis et de ces fleurs d'un violet foncé qu'on appelle, je crois, des ancolies; ses bras, fortement hâlés par le soleil, sortoient à nu des manches courtes de sa robe noire; ils étoient déjà maigres et flétris comme si la mort les avoit touchés.

— Tu ne sais pas, Antoinette? me dit-elle, ces gens-là ont tué Mondyon, tué, tué... — Mondyon est mort! m'écriai-je ; seroit-il vrai?

Elle prit la position d'un homme qui en met un autre en joue : — Pas comme cela, reprit-elle ; puis elle leva la main et la laissa retomber le long de son cou avec un éclat de rire affreux ; je ne comprenois pas bien ce geste, elle

éclaircit mon doute en le recommençant ; le domestique qui la suivoit inclina la tête d'un air affirmatif.

Mondyon ! mon pauvre Mondyon !... Je cherchois une épée, j'avois une robe, l'habit d'une femme !... Henriette elle-même n'étoit plus présente à ma pensée, mais elle s'occupoit encore bien moins d'Antoinette et de tout ce qui restoit au monde. Quand je relevai les yeux vers l'endroit où je l'avois vue, elle étoit déjà très-loin. Elle avoit repris le refrain monotone de sa chanson et sautilloit de roc en roc au sommet de la montagne. Je tombai d'accablement sur celui qu'elle venoit de quitter et où ses pieds déchirés avoient laissé une trace de sang.

Mondyon est mort ! dis-je en mordant la terre ; mon père est mort ! ma malheureuse mère, que j'ai à peine embrassée, est morte avant le temps, morte dans un cachot... Tout ce que j'ai aimé dévoué à l'échafaud... sacrifié aux absurdes rêveries de quelques forcenés... et j'ai des habits de femme ! O Adolphe ! vous avez des habits de femme, et vous ne manquez pas cependant des vêtements et des armes d'un homme ; tout cela est à votre disposition, et vous portez des habits de femme, et vous croyez jouir de votre force et de votre raison ! ah ! cette pauvre créature, cette femme privée de sens, qui vient de vous parler, qui vous mépriseroit si elle savoit qu'un soldat est caché sous les habits de la servante de ferme, Henriette est mille fois plus homme que vous : s'il lui restoit, comme à vous, un morceau de fer qui pût donner la mort, elle vengeroit Mondyon et ne pleureroit pas inutilement sur des malheurs qu'à votre place elle auroit dû partager. Voilà qui est bien, repris-je en me levant ; Thérèse est malade ; son père lui-même qui a sur moi l'autorité la plus sacrée, a voulu que je vinsse auprès d'elle. Je la verrai, je la servirai, je m'assurerai qu'elle n'a plus besoin de ma présence, et je la quitterai demain, et j'irai mourir aussi ! Thérèse est tout mon bonheur, mais l'honneur est tout avant

elle! De quel droit vivrai-je quand ils sont morts? et comment vivrois-je, grand Dieu! daigneroit-elle supporter les regards d'une foible et indigne créature qui survit à ses amis, qui ose attester leur mémoire et qui n'a pas racheté leur sang? Je m'arrêtai, je m'étreignis de mes propres bras, comme si mon père m'avoit enveloppé des siens. Je me dis, avec une autorité qui ne venoit pas de moi, qui appartenoit à une puissance supérieure à ma volonté : Adolphe, allez mourir!... Le poids qui m'accabloit diminua, mon cœur s'épanouit comme il doit le faire à la première volupté de la vie ; je sentis que j'agissois sur les foiblesses de mon âme d'une force irrésistible, et cette idée me pénétra d'une joie encore inconnue : je répétai à voix haute : Adolphe, allez mourir!... et je répondis : J'y vais.

J'arrivai à Sancy sans trouver personne, ou plutôt j'évitai quelques enfants qui gardoient leurs troupeaux sur les revers de la côte, et qui auroient pu me dire ce qui se passoit La porte étoit ouverte, les domestiques n'y étoient point. Thérèse couchoit dans la seconde chambre, il y avoit beaucoup de monde, les domestiques, les amis, les médecins auprès de son lit. J'entrai le plus doucement possible; mais je remarquai qu'on parloit; je m'avançai, sans précaution, jusqu'à l'endroit où elle devoit me voir. Elle ne me vit cependant point : je ne compris pas précisément pourquoi; une fille se pencha vers elle, et lui dit avec une expression singulière : Antoinette est arrivée!... — j'observai un mouvement, et j'entendis un cri sourd, un cri voilé qui ne me rappeloit pas distinctement la voix de Thérèse; elle se souleva sur son lit, et demanda : Où est-elle? Ce n'étoit pas Thérèse comme je l'avois vue; son teint étoit animé d'un éclat extraordinaire, qui contrastoit avec la pâleur livide de son front; ses yeux étoient tournés sur moi, et je ne trouvois pas ses regards. Je songeai à la petite vérole que je devois avoir eue peu de temps après ma nais-

sance, à ce que m'avoit dit ma mère, et dont je ne connoissois point les effets. Confirmé dans cette idée par un mot échappé à l'une des personnes qui étoient là, je fus frappé de la pensée que la petite vérole faisoit quelquefois mourir, et que Thérèse avoit une maladie mortelle: ce fut l'affaire d'un moment, mais ce moment usa tellement ma vie, que j'éprouvai que le bonheur même ne la prolongeroit pas. — Oh! n'approche pas, dit Thérèse, n'approche pas, si tu n'as pas eu la petite vérole!... — J'ai eu la petite vérole, lui dis-je en m'appuyant sur son lit, car j'avois peine à me soutenir, et en couvrant de baisers et de larmes sa main qu'elle venoit de m'abandonner : — J'ai eu la petite vérole. Je n'en étois pas bien sûr, et combien j'aurois voulu être sûr du contraire pour espérer de souffrir du même mal, et de courir les mêmes dangers!...

Thérèse avoit pressé ma main; elle l'avoit portée sur sa bouche. Je l'avois embrassée aussi. Elle m'avoit repoussé un peu. Ses lèvres étoient sèches et ardentes. Quand j'eus reposé, calmé le trouble de mon âme, je remarquai qu'il n'y avoit plus personne autour de nous, et que Thérèse avoit recouvert son visage de son drap. Je compris, je crus comprendre son intention. Je me révoltois contre l'idée qu'elle ne me croyoit pas digne de la regarder et de l'aimer dans la laideur de sa maladie. — Tu n'aimes plus ton Adolphe, lui dis-je à voix basse, puisque tu ne veux plus le voir? — Adolphe, dit-elle beaucoup plus bas, songe donc que tu te nommes... — Ils sont sortis, continuai-je. Il n'y a plus que toi et ton Adolphe que tu ne veux pas voir. Elle serra ma main, souleva sa tête et la laissa retomber sous ce drap qui la couvroit comme un linceul. Cette pensée me déplaisoit. Je voulus l'arracher, elle le retint. — Que je ne veux pas voir! murmura-t-elle avec un sanglot qui me brisa le cœur. Dis que je ne peux plus le voir et que je ne le verrai plus. Thérèse n'est plus rien pour Adolphe qu'un

spectre, que la tête du squelette qui roule dans les cimetières. Elle n'a pas d'yeux! — Tais-toi, lui dis-je en la rapprochant de moi; ton pauvre esprit s'égare; il est affoibli et troublé par ton mal. S'il ne t'abusoit toi-même, tu ne me tromperois pas si cruellement. Elle rejeta le drap et se tourna vers moi comme si elle m'avoit regardé. Je ne lui vis pas d'yeux, mais je n'avois jamais remarqué les effets de la petite vérole, et je ne m'en formois qu'une idée vague. — C'est un accident commun, lui dis-je, qui ne dure qu'autant que la maladie et qui ne doit pas t'effrayer Elle sourit, saisit mes doigts, les porta vers l'orbite de ses yeux et les appuya dans sa profondeur. Il étoit vide. Je tressaillis malgré moi, car j'aurois voulu lui dérober ce que j'éprouvois, mais j'avois les mains engagées dans les siennes; elle les pressa vivement, et puis les abandonna, comme si elle avoit voulu me rendre la liberté. Je la devinai, je repris ses mains, je les retins avec force. Je pleurois amèrement. — Thérèse, m'écriai-je, que ceux qui aiment comme vous sont heureux! Qu'ils ont des liens souples et faciles! Vous auriez abandonné Adolphe aveugle! Elle voulut m'interrompre. Je continuai. — Adolphe que vous avez recueilli, que vous avez nourri, que vous avez sauvé, je n'ose plus dire, hélas! que vous avez aimé! vous l'auriez abandonné pour un malheur de plus! votre pitié alloit jusque-là et pas plus loin! Un coup de feu pouvoit aussi m'enlever les yeux, et Adolphe alors n'avoit personne qui l'aimât, qui le conduisît, qui reçût pour lui l'aumône de la charité! C'est ainsi que tu m'aimois, c'est ainsi que vous aimez! Oh! j'espère bien que vous n'êtes pas aveugle; mais, si vous l'étiez, cesserai-je moi, de te voir et de vivre pour toi! Dis-moi, pourrois-je te quitter sans mourir! L'aveugle a un chien qui le précède, qui le sert, qui sollicite pour lui de l'attitude et du regard la charité des passants, un chien dont il est aimé; et ce qu'il attend d'une brute, vous ne le demanderiez

pas au cœur que vous avez choisi! Non, Thérèse, tu n'as pas besoin d'yeux tant qu'Adolphe en aura pour veiller sur toi; et quand à lui, s'il avoit besoin d'être vu de toi, de toi seul à jamais, tu le pardonneras aux vanités de l'amour, mais là, dans ton cœur, ne le vois-tu pas encore? — Oh! toujours, toujours, dit Thérèse. Oh! je te vois mieux. Je ne t'ai jamais si bien vu : je vois jusqu'au pli de ton front, jusqu'au mouvement de ton sourcil, jusqu'à la petite cicatrice de ta lèvre supérieure, et je verrois cela plus longtemps que les autres femmes : mais pourquoi te lier à un cadavre? Je te fais de la peine! reprit-elle. Oh! je connois bien mon Adolphe, et je ne renoncerois pas à lui sur la terre si je ne savois où le retrouver! Mais je le retrouverai un jour pour ne m'en séparer jamais. Tu aurois beau faire, continua-t-elle en passant ses doigts dans mes cheveux, tu pourras vivre et aimer, c'est dans l'ordre; mais ton éternité m'appartient tout entière. J'aurai alors, et pour toujours, ma beauté, ma jeunesse, mes yeux. En disant cela, elle couvrit de sa main la place où ils n'étoient plus. J'avois perdu la force de lui répondre. Je succombois sous le poids de ma douleur. Il me sembloit que les larmes dont je mouillois sa main auroient dû parler pour moi; mais ne pouvoit-elle pas les prendre pour celles de la pitié, d'une pitié ordinaire et commode, comme celle qu'ont les autres hommes pour leurs semblables, et qui n'engage point la vie de celui qui l'éprouve? Sa main d'ailleurs étoit si pâle et si froide! Elle pouvoit être insensible à mes larmes. Je sentois qu'il me manquoit un langage, que les signes perdus pour ses yeux, l'action de ma main peut-être perdue pour sa main qui lui répondoit à peine, celle de mes paroles soutenue des exclamations vulgaires, des froids serments dont les amants se servent pour tromper, ne parviendroient pas sûrement à son cœur. J'aurois voulu ouvrir le mien, et que ses yeux un moment, un seul moment dessillés, eussent pu

s'assurer que je ne la trompois pas. Oh! je concevois dans cette idée une inexprimable volupté à mourir! Dans cette impuissance de me faire entendre, je déchirois son drap de mes dents, j'y étouffois mes sanglots, j'y desséchois mes yeux en les comprimant avec force pour tarir les pleurs dont ils étoient inondés. Je désirois de les perdre! — Veux-tu, lui dis-je, veux-tu que je les arrache, ces yeux qui te déplaisent, et que nous allions promener ensemble notre infirmité de ville en ville, à la merci du ciel et des hommes compatissants? Dis, veux-tu que je sois aveugle, et que je détruise de deux coups de poignard ce foible et malheureux avantage que la nature trop injuste me donne aujourd'hui sur toi? Alors on dira : Voilà les deux amants, la maîtresse qui a perdu les yeux par la petite vérole, l'amoureux qui s'est aveuglé pour ressembler à sa maîtresse; ils s'en vont par le monde fidèles et heureux, car leur bonheur consiste à s'aimer; on le dira, n'en doute pas, et l'on prendra soin de notre misère!

— Je te comprends bien, me répondit-elle. Ce que tu dis là, je l'ai éprouvé tant de fois dans mon cœur, avant de penser que je deviendrois si malheureuse, et quand je m'imaginois que ce seroit à moi à protéger, à soutenir, à embellir ta vie! Mais ce sont peut-être les illusions de la jeunesse insensée pour qui tout l'avenir est dans une minute d'ivresse et d'égarement. Tu seras toujours tout pour moi, quoi qu'il arrive, car mon cœur n'aura jamais le funeste privilége de pouvoir changer. Je t'aimerai toute ma vie comme je t'ai aimé, parce que je te verrai toute ma vie comme je t'ai vu, et qu'aucune impression nouvelle ne pourra plus me parvenir par ces yeux éteints, parce que ma vie se composera toute des souvenirs du passé, et qu'elle n'aura plus de présent. Mais toi, si jeune et si longtemps condamné à être l'unique pensée d'une pauvre fille imparfaite, infirme, défigurée, es-tu bien sûr de ne jamais éprouver de lassi-

tude et de dégoûts? Tu te fâches, continua-t-elle en souriant. Oh! tu es un homme habile, plein d'expérience et de raison, et qui sait déjà toute l'existence, comme s'il y avoit passé plusieurs fois! Ne tourmentez pas cet amant de dix-sept ans de l'idée qu'il n'y a point de sentiments éternels, et que la contrainte d'une obligation rebutante peut fatiguer à la longue une âme que le bonheur même auroit ennuyée! Écoute! ne me promets pas tant. Je suis très-exigeante cependant; j'aime beaucoup, et il est naturel de beaucoup exiger de ce qu'on aime. Promets-moi, cet engagement peut se tenir, de me conserver ton amitié toute la vie; promets-moi, quand tu en aimeras une autre, de ne pas me le dire, car je veux aimer tout ce que tu aimeras; et celle-là, je sens que je ne pourrois pas l'aimer. Consens encore à me laisser vivre où tu vivras; et, si je te deviens jamais un peu à charge, promets-moi de faire en sorte que je ne le devine pas. Voilà bien des sacrifices, mais je les comprends, et je les attends de toi. Je te dégage d'avance de tout autre serment. — J'allois parler, elle chercha ma bouche avec sa main et la couvrit fortement. Je me levai désespéré. Je marchai dans la chambre avec une sorte de fureur. Je vis qu'elle étoit inquiète. Je revins. Je la touchai. — Thérèse, lui dis-je, mettons un terme à ces débats affreux. Vous dites des paroles de femme, et vous tuez votre ami. Savez-vous qu'il n'en coûte pas plus d'en finir? C'est à l'éternité que tu en appelles? Eh bien! allons dans l'éternité! et, si ton âme se révolte contre la mort, va, je me charge de tout. Ne frissonne pas ainsi. Dieu ne nous repoussera point. Il y a des actions fortes qui sont au-dessus de la capacité et des jugements de l'homme, mais que Dieu apprécie, et qui trouveront devant lui la grâce que la méprisable sagesse du vulgaire leur a refusée. Puisque notre existence sur cette terre est perdue, anéantie à jamais, et que tu ne comprends d'autres moyens de l'amé-

liorer que des transactions qui nous humilieroient tous les deux, c'est un signe que Dieu est content, et qu'il nous rappelle à lui. Ne te persuade pas, Thérèse, que sa souveraine bonté accableroit de tant de maux deux âmes innocentes qu'il a formées avec prédilection, s'il ne vouloit nous indiquer que le temps de nous en retourner est venu. Ne crains rien, Thérèse! Si je trouve en moi assez de force pour ce que je conçois, c'est que cette force m'est donnée; c'est qu'il étoit marqué dans les décrets du ciel que nous mourrions ensemble, et que je te porterois dans les bras de notre divin père, avant de prendre possession de toi pour l'éternité. — Adolphe! cria-t-elle d'un son de voix qui annonçoit la terreur; et elle se releva avec effort, le bras étendu de mon côté. Je m'approchai pour la soutenir. Elle trembloit. Sa poitrine étoit gonflée, haletante. Elle s'aperçut que j'étois près d'elle, et retomba en frissonnant. — Fais ce que tu voudras de ma vie, me dit-elle. Dispose de ces derniers jours que Dieu m'accorde, si tu le veux; mais ne me parle plus comme cela. Songe que je suis malade, et que tu me fais peur. Je pensai qu'en effet mon emportement avoit fait aggraver son mal. — Je te fais peur, Thérèse! Adolphe te fait peur! Ah! plutôt mourir mille fois que d'inquiéter ton cœur de la peine la plus légère! Que dis-je? plutôt mourir seul, et te perdre pour jamais! Je ne ferai moi-même que ce que tu voudras! et si tu te défies trop de ma constance pour être heureuse sur la foi de mes promesses, s'il faut l'épreuve de ma vie pour te rassurer, je me contenterai de te suivre, de t'épier de loin, de tenir mes yeux arrêtés sur toutes tes démarches, mes pensées attentives à toutes tes pensées; je ne te fatiguerai pas de l'obstination d'un sentiment auquel tu n'as pas la force de croire; je ne t'en parlerai que lorsque tu ne pourras plus rien craindre de ces illusions de la jeunesse et des passions qui t'inspirent tant de défiance. J'attendrai pour te dire: Voilà, que le

temps et le désespoir aient usé mes jours et blanchi mes cheveux. Je reviendrai alors près de toi, dévoué à ton bonheur comme aujourd'hui, et je te prouverai, en mourant à tes pieds du plaisir de t'entendre dire encore une fois que tu m'aimes, que vous vous étiez cruellement trompée sur mon cœur! — Pendant ce temps-là, je baignois ses mains de mes larmes. Elle ne me repoussoit plus. — Je le veux bien, dit-elle. Je croirai à tout ce que tu m'as promis. J'y croirai tant que tu le voudras. Si c'est une illusion, elle vaut la vie tout entière. Je serois bien folle de la repousser. Oui, je crois que tu m'aimes, Adolphe, que tu m'aimes telle que je suis et que tu m'aimeras toujours. Ne s'est-il pas trouvé des amants qui n'ont pas survécu à leur maîtresse? un sentiment qui triomphe de la mort peut bien résister au malheur. Elle engagea ses bras dans les miens. Elle étoit tout à fait contre mon sein. Je craignois de l'incommoder, parce qu'elle souffroit partout. Je m'éloignai foiblement en laissant ma bouche assez près de la sienne pour aspirer son souffle; et, comme cette position étoit difficile à conserver longtemps sans une fatigue excessive, j'appuyai le haut de mon corps sur le lit, et peu à peu je m'y reposai tout entier sans qu'elle s'en aperçût. Cette idée me causa un horrible serrement de cœur. J'éprouvai un mélange inexprimable de douleur et d'ivresse à penser que j'étois couché avec Thérèse, avec Thérèse aveugle et mourante; je comparois cela aux félicités que je m'étois promises, et je concevois profondément que la vie de l'homme ne peut pas embrasser toute sa destinée. J'étois sûr qu'il manquoit beaucoup à la mienne, mais qu'elle ne finissoit pas ici, et que Dieu ne m'avoit pas donné seulement pour mon supplice une âme qui désiroit le bonheur et qui comprenoit l'éternité.

Depuis que je pouvois me rendre compte de mes actions, je n'avois jamais négligé de prier; la nuit étoit déjà tombée. On savoit que je veillerois Thérèse; on

avoit apporté la lampe et les remèdes de la nuit. Je voulus me recueillir pour ma prière, et j'eus un instant d'inquiétude, parce que j'étois couché auprès d'une femme : mon cœur battit avec violence, et repousssa cette idée comme une profanation. — O Dieu! dis-je en moi-même, vous lisez dans mon âme, et vous savez si elle est indigne de vous! Cela me rendit un calme singulier, et qui changea en confiance tout l'effroi que le premier sentiment de cette apparence de faute m'avoit inspiré. Je me plaçai plus près de Thérèse. Ses pieds étoient glacés; je les réchauffai dans ma main. Elle dormoit d'un sommeil inquiet, et le moindre frémissement de ses membres ne m'échappoit point. J'étois du moins plus à portée de la secourir. Elle tournoit souvent sa tête avec vivacité, en poussant de petits cris en articulant deux ou trois syllabes confuses. Mon bras droit étoit engagé sous son cou depuis plusieurs heures. J'y avois senti d'abord un peu de malaise, ensuite de l'engourdissement, et j'avois fini par ne rien sentir. C'étoit un apprentissage de la mort; et la mort est si peu de chose! si elle avoit pu me gagner ainsi tout entier, si j'avois pu cesser d'être, sans cesser d'être liépour toujours au corps de Thérèse, le néant lui-même ne m'auroit pas épouvanté à ce prix. Quand je m'aperçus qu'elle se réveilloit par degrés, je m'éloignai doucement pour qu'elle ne sût pas que j'avois été si près d'elle, et que son âme innocente ne s'en alarmât point. — Est-ce toi? me dit-elle. — Oui, lui répondis-je en l'embrassant. — Est-il jour? reprit-elle. Je ne m'attendois pas à cette question, elle me déchira. — Pas tout à fait, lui répliquai-je avec un trouble dont elle devina le motif. — Je veux, dit-elle, que tu t'exerces à soutenir cette idée, et que tu corriges mes erreurs avec autant de sang-froid que si elles ne te rappeloient pas une époque qui est passée pour ne plus revenir. Moi-même, en me réveillant, j'ai failli céder à cette impression. Je ne te voyois

pas; mais tu me touchois, c'étoit toi, bien toi, et j'ai oublié l'autre pensée comme une chose étrangère à ma vie. Il y a parmi les créatures de Dieu beaucoup d'êtres qui sentent et qui ne voient pas. Nous ne plaignons cependant pas leur malheur, parce que nous regardons cela comme naturel à leur espèce; mais un être privé de l'avantage de voir, qui verroit cependant par les yeux d'un être semblable à lui, d'un être qui l'aime et qui en a soin, nous jugerions qu'il est infiniment favorisé sur la terre. Qu'importe, en effet, que je ne voie pas, si toi, qui est la forte et la grande moitié de mon existence, tu vois pour nous conduire et pour nous faire vivre tous deux? Je m'apercevois à cette exaltation de sentiment et de langage, qu'elle étoit animée par la fièvre. J'imprimai mes lèvres sur ses doigts pour lui témoigner que je prenois plaisir à l'entendre, et que ce qu'elle disoit étoit dans un parfait accord avec mes pensées. — C'est un étrange commerce que l'amour, continua-t-elle, un commerce où celui qui donne le plus est toujours le plus favorisé, et admire les grâces que la fortune t'a faites! Tu seras tout entre nous deux, et moi, je ne serai rien! rien absolument! — Tu te trompes, lui dis-je, en affectant d'entrer pour lui plaire dans les rêves de son imagination, car tu seras toujours la pensée qui nous animera tous deux, et moi je ne serai que le corps qui lui obéit. — Cette idée lui sourit beaucoup. — Voilà, dit-elle, qui est digne de ton cœur. Il y aura une âme et un corps; mais l'âme, ce sera encore toi, car je sens que toute la mienne est passée en toi, et que hors de toi je n'en ai plus..... Dieu me le pardonne, mon ami! mais il n'y a que lui qui puisse nous redonner l'un à l'autre comme nous étions. Il paroît qu'ici c'étoit fini, et qu'il nous gardoit, comme tu disois hier, pour la vie de l'avenir. J'ai fait là dessus un rêve étrange cette nuit. Elle remarqua que j'écoutois: elle rit. — Tu n'as pas beaucoup de confiance aux rêves, n'est-ce pas? Je pressai en-

core ses doigts qui étoient croisés dans les miens. — Imagine-toi, reprit-elle, que je me suis retrouvée telle que j'étois quand tu m'as vue pour la première fois. J'étois conviée à un beau festin avec Henriette (je ne lui avois point parlé d'Henriette), et avec nous il y avoit deux officiers. Je me figure que c'étoit un repas de noces. L'un des officiers, c'étoit toi. Je regardois avec étonnement comme ta physionomie s'étoit animée d'une expression martiale terrible, sans perdre cette expression de douceur pour laquelle je t'ai aimé, car tu avois toujours la tendresse de ton regard, la timidité de ton sourire, et je me réjouissois d'avoir touché un cœur si modeste et si fier. L'autre officier, ce devoit être Mondyon. Je le voyois à peu près comme tu me l'as dépeint. gai, mutin, boudeur, emporté, mais digne un peu d'être aimé de mon Adolphe. Nous étions d'une joie folle comme de pauvres jeunes gens qui se croient heureux, et qui croient que le bonheur est une chose durable. Tout à coup je relevai les yeux vers Henriette, parce qu'elle chantoit. Je fus surprise et épouvantée : elle étoit si pâle, si malade, si tristement vêtue. Oh ! si tu l'avois vue comme cela ! Saisie de douleur, je me retournai vers vous; Mondyon et toi, vous aviez les yeux fixes, immobiles, éteints. Vous ressembliez à ces images moulées de plâtre ou de cire, auxquelles il ne manque pour faire illusion que le mouvement de la vie. Vous ne viviez pas, car tu ne me regardois point, ou tu n'eus pas l'air de me voir; et c'étoit une chose hideuse à considérer, parce que vos têtes ne paroissoient plus appartenir à votre corps, et qu'elles ne s'y rattachoient que par je ne sais quelle ligne sanglante.

Après m'avoir dit cela, Thérèse resta extrêmement abattue. Je cherchois inutilement à dissiper les idées qui la tourmentoient, parce que j'en étois poursuivi moi-même, mais j'essayois de lui faire croire que j'étois tranquille, quoique ma voix fût altérée et tremblante. Enfin

le jour étoit venu ; Thérèse avoit demandé un confesseur, et je désirois qu'elle s'entretînt avec un homme qui auroit de l'autorité sur son âme, dans l'espérance qu'il en résulteroit pour elle un peu de consolation. Quelque bruit que j'entendis au dehors m'apprit qu'il étoit arrivé. J'en avertis Thérèse, j'ouvris, et je me plaçai auprès de la porte ; le prêtre passa devant moi sans me regarder. C'étoit un homme d'une petite taille et d'une physionomie commune, qui avoit tout au plus trente-six ans : cependant ses cheveux étoient déjà rares et blanchis. Il y avoit dans ses traits une expression singulière et pénible à voir, celle du courage qui commence à être usé par la douleur, de la patience qui cède sous le poids des souffrances de tous les jours, des forces du corps qui vont manquer au dévouement de l'âme, et qui ne se soutiennent encore un moment qu'à la faveur de cet enthousiasme de la vertu, ou de ce sentiment de la foi qu'on appelle aujourd'hui le fanatisme. Il marchoit avec peu d'assurance et en s'appuyant contre les ais de la boiserie, car il étoit très-fatigué, très-malade, et il ne paroissoit depuis longtemps dans les lieux habités que pour y porter les secours de son ministère. Ses habits n'annonçoient point le sacerdoce de la religion proscrite. C'étoit ce mélange de vêtements divers qui indique un costume étranger à celui qui le porte, et dont il n'est redevable qu'à la charité. Je passai le seuil de la chambre, et je m'arrêtai au dehors; il ne me parvenoit de l'intérieur qu'un murmure sourd et confus, mais que j'aimois à entendre, parce qu'il me prouvoit du moins l'existence de deux personnes. Les autres domestiques s'étoient mis à genoux avont moi; la grand' mère avoit fait rouler sa chaise longue au milieu d'eux, comme elle ne pouvoit s'agenouiller parce que ses jambes étoient immobiles, elle se penchoit sur ses mains croisées, en implorant l'assistance de Dieu avec des larmes et des sanglots. Je défaillois; je suivis de la main le montant

de la porte contre lequel j'étois appuyé, et quand je fus à genoux, je m'y retins fortement en y collant mon visage et en enfonçant mes doigts dans les inégalités des moulures. J'avois le sentiment que la pensée de Dieu s'arrêtoit un moment sur la petite ferme de Sancy, et que mon âme étoit en sa présence. J'aurois voulu faire un vœu ; je ne sais quelle inspiration secrète me disoit qu'il ne seroit point agréé, et que ce jour n'étoit pas un jour de promesses, mais un jour de sacrifices.

Je ne pus me lever que lorsque le prêtre sortit ; il essuyoit une larme.

Après avoir fait quelques pas, il s'arrêta tout à coup et nomma Antoinette ; je me présentai. — Mademoiselle vous demande, dit-il en me regardant fixement d'un air d'abord triste et austère, mais qui s'éclaircit peu à peu. Ensuite il se rapprocha vivement de moi, pressa ma main entre ses mains, et me donna sa bénédiction. Tout le monde le regardoit avec étonnement, car j'étois seul à le comprendre. Je crus deviner que la bénédiction et le serrement de main de ce saint prêtre n'étoient qu'un ajournement à quelque prochain rendez-vous, dans un monde où nous étions attendus. Cette pensée me donna un peu de force, parce que les apparences de la mort s'embellissoient pour moi de tout ce que j'avois perdu, de tout ce qui me restoit à perdre dans la vie. J'entrai à pas posés dans la chambre de Thérèse ; je croyois cependant la trouver éveillée, et je fus étonné de son immobilité. Un petit mouvement de sa tête qui étoit relevée sur son oreiller, et qui étoit animée d'un coloris très-vif, quoique les traces de sa maladie n'y parussent presque plus, me décida à m'approcher davantage. Elle m'appela d'une voix basse ; je me précipitai à genoux auprès d'elle, et je pris sa main qui tomboit de son lit pour y appliquer mes lèvres. Elle étoit extraordinairement froide ; inutilement j'essayois de la réchauffer de mon souffle ; l'ardeur même de ma bouche ne pouvoit y rap-

peler la vie. Thérèse m'appela encore en essayant d'élever la voix. — Je suis là! m'écriai-je, ne m'entends-tu pas? Elle parut étonnée. — Je t'entends bien, me répondit-elle, mais je ne te sens point. Je me levai, je plaçai mon visage très-près du sien, au point de l'effleurer de mon haleine. — Comme cela, dit-elle, je suis plus sûre que tu es auprès de moi. Tu peux même m'embrasser une fois comme ta sœur et ton épouse. On me l'a permis tout à l'heure, et on m'a dit que Dieu n'étoit point irrité contre nos amours depuis que tu es revenu. Je l'embrassai. — A la bonne heure! reprit-elle, ceci n'est pas un péché; cela ne fait pas le mal du baiser de l'églantine.— O ma Thérèse, lui dis-je, cette fois-là, c'est moi qui étois coupable! — Garde-toi bien de le croire, interrompit-elle vivement, car il n'y a encore que moi qui ai racheté quelque chose.

Je m'aperçus que sa voix s'embarrassoit, que sa poitrine se soulevoit et s'abaissoit plus fréquemment, que sa respiration devenoit courte et douloureuse. — Ne parle pas comme cela, repris-je, tu te fatigues et tu souffres. Je n'ai pas besoin d'entendre tes pensées. A mesure qu'elles se succèdent dans ton cœur, elles parviennent au mien. Elle se tourna vers moi en souriant; j'appuyai bien doucement ma tête sur son épaule, et je collai mes lèvres à son cou. Elle frémissoit contre moi. — As-tu bien mal? lui demandai-je. — Au contraire, me répondit-elle, je me sens mieux. Elle frémit encore, et sa tête tomba tout à fait sur la mienne; je ne sais pas ce que j'éprouvai; je ne me rendis compte de rien. Seulements je sentis qu'elle saisissoit mes cheveux avec ses dents, et au même moment mon cœur se glaça et mon sang se figea dans mes veines. Quand je revins à moi, j'étois sur mon lit; je n'avois de mon existence qu'une idée purement physique, l'impression d'une douleur vive à la place où un instant auparavant j'avois senti se serrer les dents de Thérèse; j'y portai la main; mes cheveux

avoient été coupés en cet endroit. Thérèse étoit morte.

Je n'avois jamais essayé mon courage sur cette supposition. Elle ne s'étoit pas présentée à mon esprit; je fus étonné de vivre, et plus étonné d'être calme. Je me levai, je pris le mouchoir qui contenoit mes habits vendéens; je le mis à mon bras comme quand j'étois arrivé à Sancy, et je marchai d'un pas ferme vers la porte de la maison. Il falloit passer devant celle de Thérèse qui la touchoit, mais elle n'étoit qu'entr'ouverte. Il y avoit tout à l'entour des gens qui pleuroient et qui prioient. En dedans on voyoit un peu de lumière. Ma première pensée fut d'entrer et de mourir là; mais cet égarement ne dura qu'une minute. La présence d'un jeune homme caché pendant six mois sous des habits de femme dans la maison de Thérèse pouvoit nuire à sa mémoire, et le nom de cet homme auroit perdu la famille de Thérèse, s'il étoit reconnu pour un proscrit. D'ailleurs le suicide, auquel je n'avois pas encore pensé, devoit être un grand crime devant Dieu, et ce crime pouvoit m'interdire jusqu'au seul bien dont l'espérance reste au chrétien dans ses malheurs, celui de revoir dans un autre monde les êtres chéris qu'il a perdus. Cette idée me fit tressaillir parce qu'elle se présentoit à mon esprit pour la première fois, et que j'avois été près, en cédant à mon premier mouvement, de sacrifier tout mon avenir, et de perdre Thérèse dans l'éternité pour n'avoir pas eu la force de lui survivre quelques jours dans le temps. Pendant que je faisois ces réflexions, je franchissois la dernière porte de la ferme, poursuivi des cris et des gémissements qui s'élevoient au dedans : — Ah! ma fille, ma belle Thérèse, ma bien-aimée, crioit la grand'mère, je ne te verrai donc plus jamais, jamais!... — Et sa voix s'étouffoit dans les sanglots. — Pourquoi jamais? disois-je dans mon cœur. Ah! moi, je te verrai bientôt, bientôt, je te verrai toujours, toujours!... et cette conviction me rendoit je ne sais quelle force, parce que toutes mes facultés

étoient absorbées en elle. Mes sens m'y confirmoient eux-mêmes tout enveloppés qu'ils étoient encore des ténèbres de la vie. Je suivois des yeux un fantôme brillant qui m'appeloit à sa suite J'entendois retentir une voix forte qui me répétoit : Bientôt, bientôt, toujours, toujours. Et quand je lui demandois si elle ne me trompoit pas, elle me répondoit à cris multipliés comme une voix en colère. Cela ressembloit à un commencement de délire, et j'invoquois comme le suprême bonheur un délire non interrompu qui me délivroit sans retour des souvenirs du passé.

Le soleil se couchoit ; je gravis le sentier de la Croix, et quand je fus au haut de la montagne, il n'y avoit plus assez de jour pour que je distinguasse encore la maison, mais ses quatre cheminées blanches se dessinoient dans l'obscurité croissante de la nuit, et présentoient quelque image d'un monument funèbre. Je me tournai de ce côté et je cherchai une longue suite de bancs de rochers que j'avois remarqués quelquefois et qui se projetoient en corniche saillante sur le précipice. Je me couchai en cet endroit les yeux fixés sur le lieu où devoit être le corps de Thérèse, et je priai Dieu avec une vive abondance de cœur que je pusse tomber de là dans mon sommeil. Cependant je ne pleurai point. Je n'avois pas dormi la nuit précédente ; mes sens cédoient à un accablement invincible ; je m'y abandonnai ; mais le sommeil que je goûtai n'étoit pas un sommeil de repos. C'étoit une succession de pensées tumultueuses et fantastiques, de rêves pénibles et hideux. Je m'imagine que si la Providence accorde quelque relâche au supplice des damnés, c'est ainsi qu'ils doivent dormir. Quelquefois je me persuadois qu'on s'étoit trompé sur les apparences de la mort de Thérèse, et qu'elle n'étoit pas effectivement morte, mais qu'elle étoit malade et mourante, et pourtant cela me consoloit. Je faisois un effort pour me réveiller afin de courir la rajoindre, et à peine j'étois parvenu que l'hor-

rible vérité se ressaisissoit de mon cœur. Je criois : Elle est morte, et je retombois dans mon assoupissement à défaut de forces suffisantes pour entretenir ma douleur dans toute sa puissance. Un instant après, des éclairs effleuroient mes paupières, j'entendois un bruit comme celui du tonnerre, et je voyois Thérèse qui s'envoloit sur des ailes enflammées ; mais elle se détournoit de moi, et je me réveillois en l'appelant : c'est ainsi que je passai cette nuit. Quand le soleil fut levé, je m'assis sur le roc, et je regardai Sancy. Un peu plus d'une heure après j'aperçus quelque mouvement, et je crus distinguer trois ou quatre hommes qui sortoient de la ferme et qui emportoient quelque chose. Alors je me levai, parce que je compris que tout étoit fini ; je me dirigeai vers un endroit écarté de la forêt voisine ; je m'y dépouillai des habits de Jeannette ; je repris mon uniforme, et je suivis au hasard la première route qui s'offrit à moi. Je marchai plusieurs heures sans rencontrer personne, ou sans exciter d'autre sentiment que la surprise. Enfin, arrivé aux portes d'une ville dont j'ignore le nom, je fus arrêté par des soldats et amené en prison. Huit jours se sont passés depuis. On me juge demain.

ADÈLE

1820

PRÉFACE [1]

Nous sommes loin de l'époque où le lecteur désiroit dans les romans ces développements habilement ménagés qui augmentent l'intérêt d'une action de toutes les circonstances qui la préparent; ces détails de mœurs et de caractères qui rendent présentes à l'esprit les choses et les personnes ; l'attrait extraordinaire et piquant des combinaisons libres de l'imagination, concilié à force d'art avec la vraisemblance de l'histoire La génération actuelle, impatiente de sensations fortes et variées, se soucieroit peu de trouver dans les productions de l'esprit cette heureuse mesure, cette exquise bienséance de composition, ce fini si pur et si délicat de style, qui distinguent les inimitables romanciers de la France et de l'Angleterre, les Lesage et les Fielding, les Rousseau et les Richardson. L'âme ne se déplace guère de sa situation habituelle que pour changer l'ordre de ses émotions, pour en renouveler l'espèce, pour s'en distraire par des émotions plus puissantes ; et il est certain que les émotions purement sociales de notre siècle ont dû nous

[1] Cette préface a été composée pour la première édition d'*Adèle*.

rendre extrêmement difficiles sur les émotions romanesques. Maintenant, si notre curiosité blasée par une incroyable variété de tableaux qu'elle n'a point cherchés se décide à chercher quelque chose hors de la sphère des idées positives, il est naturel qu'elle s'attache moins aux faits qu'aux passions, aux circonstances matérielles d'un récit qu'au sentiment indéfini qu'il fera naître, aux aventures vraies ou fausses d'un personnage indifférent qu'à je ne sais quelles *idéalités* qui, sans constituer un caractère particulier, correspondent plus ou mois avec les besoins, les affections, les illusions du grand nombre, dans les âges malheureux de la société. Cet ordre d'idées est ce qu'on appelle depuis quelque temps le *vague* en littérature, et il résulte d'un grand vague dans la morale, dont la littérature est l'expression écrite. Voilà ce que j'avois à dire pour justifier le genre de cet ouvrage, où l'on ne trouvera que des caractères indiqués, que des faits entrevus, que le cadre défectueux d'un ouvrage plus que médiocre, que je n'avois ni le temps, ni le talent, ni la force de faire meilleur.

Comme c'est mon héros qui parle avec toutes ses erreurs et toutes ses passions, je demande seulement au lecteur la permission de parler de lui. Ga ton n'appartient plus à l'âge des illusions. Son cœur n'est pas fatigué, mais il est exercé par l'expérience. L'habitude des chagrins l'a rendu sombre et timide. L'habitude des méprises l'a rendu défiant. Il est comme tous les hommes qui ont beaucoup soufert. Il craint des émotions nouvelles, parce qu'il n'a jamais gagné au changement ; mais il en éprouvera nécessairement, parce qu'il y a des âmes qui en ont besoin et qui en cherchent en dépit d'elles-mêmes. Sa sensibilité s'est refroidie à défaut d'aliments. Il la croit éteinte. Son style même sera plus simple, plus négligé qu'à l'ordinaire. La poésie des expressions se décolore avec la poésie des sentiments. Cependant la première étincelle qui viendra ranimer ce volcan fera jaillir de son sein des éclairs plus menaçants qu'autrefois. Ce ne sera plus une suite non interrompue d'idées et d'actions

véhémentes, une manière continuellement violente d'être et de sentir : ce seront des mouvements rares, mais impétueux et terribles, qui toutefois n'aboutiront jamais au mal absolu, exception distinctive et certaine en faveur des passions qui prennent leur source dans une organisation élevée. Je ne me défendrai pas d'avoir affectionné ce caractère, et je ne dirai pas les raisons particulières qui m'ont décidé à le peindre sous plusieurs aspects différents. L'intérêt que j'y prenois malgré moi n'excuseroit pas la multiplicité de mes essais. Pour avoir vécu dans un ordre de sensations heureusement peu commun, on n'a pas acquis le privilége de faire de mauvais romans.

Celui-ci exige une justification plus spéciale. Avec un cœur droit, mais très-exaltè, Gaston n'a pu se défendre de l'influence de l'esprit de paradoxe qui a présidé à l'éducation tout entière des dernières générations. Cet esprit se développe en raison de la situation de Gaston, quand le bonheur de sa vie vient à dépendre d'une règle de convenance sociale, et qu'il sent la possibilité de justifier à ses propres yeux une faute par un sophisme. Il n'y a rien à conclure d'un roman, et surtout des opinions d'un personnage de roman, qui n'est pas donné pour éminemment raisonnable, contre des bienséances publiques dont la raison des siècles a reconnu l'importance. Ce n'est pas moi, d'ailleurs, qu'on accusera d'être uni d'intention aux hommes qui déclament contre certaines conséquences par aversion pour tous les principes, et qui ne combattent, dans le fantôme de la noblesse actuelle, que l'existence encore positive de la monarchie. Il faut avouer que ce genre d'agression n'auroit jamais été plus déplacé.

Je n'ai plus qu'un mot à dire. Il importe fort peu au public que j'aie fait tel ou tel roman, mais il m'importe infiniment de n'avoir fait que les miens. Puisque mon nom, auquel je ne croyois pas tant de crédit, a pu devenir pour quelques libraires un objet de spéculation, je saisis cette occasion de déclarer que ce der-

nier ouvrage est avec *Jean Sbogar*, *Thérèse Aubert*, et les volumes publiés chez M. Gide sous le titre de *Nouvelles*, *Romans et Mélanges*, tout ce que j'ai fait en ce genre. Ces foibles écrits ne méritent certainement pas mieux d'être avoués que ceux qu'on a trouvé bon de m'attribuer ou qu'on m'attribuera dans la suite, mais ils sont de moi.

ADÈLE

GASTON DE GERMANCÉ A ÉDOUARD DE MILLANGES

Germancé, le 12 avril 1801.

Je te sais bon gré, mon cher Édouard, de m'avoir suggéré cette idée. Accoutumé à partager avec toi toutes mes peines et tous mes plaisirs, à puiser dans ton cœur toutes mes consolations et toutes mes espérances, à ne me croire sûr de la possession d'une pensée ou d'un sentiment qu'autant que tu t'y trouves associé en quelque chose; et maintenant, séparé de toi par la force des évènements, jeté sur un nouveau théâtre et au milieu d'une existence nouvelle, il m'en coûteroit trop de ne plus savoir où déposer chacune des émotions que cet ordre de choses me destine. Nous avons heureusement pourvu à la tristesse de cette vie solitaire, en nous prescrivant de tenir un compte fidèle de nos journées, de nos aventures, de nos projets, de nos secrètes et douces rêveries, de manière que chacun de nous, en recevant à la fin de chaque mois le journal sincère de son ami, puisse encore s'identifier avec lui comme autrefois, revivre toutes ses heures et se rendre toutes ses actions présentes. Il n'y a point de temps, point de distance dans cet échange continuel de secrets, dont cette confiance de tous les moments ne doive abréger l'espace.

point d'absence dont elle ne doive diminuer la rigueur.

Nous avons prévu que le calme de ton caractère, la douceur de tes mœurs et la gravité de ton esprit t'assureroient des jours simples et tranquilles, dont les orages du monde troubleroient peu du moins la paisible uniformité. L'exaltation de ma tête, l'ardeur de mes passions, mon penchant à l'enthousiasme, et peut-être à la folie, comme tu dis quelquefois, t'ont donné lieu de conjecturer que mes récits seroient bientôt plus variés et plus animés que les tiens. D'après ce calcul, tu serois chargé de la partie philosophique, de la partie raisonnable de notre correspondance, et je te fournirois un journal romanesque assez extravagant. Ne compte pas là-dessus. L'hypothèse étoit fondée en vraisemblance dans le passé; elle est fausse, elle est certainement fausse pour l'avenir.

J'ai vingt-huit ans, mon Édouard, et, ce qui est rare à cet âge, l'expérience d'une douzaine d'années de malheurs. J'ai vécu vite, parce que ma sensibilité, qui étoit ma vie, s'est usée en essais infructueux et en affections stériles. Les calamités de la révolution, les dangers de la proscription et de la guerre, les agitations toujours renaissantes d'une vie incertaine et mobile, des pertes bien multipliées, bien vives, bien douloureuses, tout cela, sans doute, a pu imprimer à mon organisation, à mon caractère, au mouvement de mes pensées, au tour de mes expressions, je ne sais quoi de singulier, d'inusité, de bizarre, cette espèce d'exagération dont tu blâmes avec tant de raison les écarts; mais, en vérité, je n'avois besoin que d'être rendu à la nature et à moi-même, que de me trouver libre de toutes les impressions étrangères qui fatiguoient mon cœur, que de rentrer dans le repos délicieux de la solitude, et dans le cercle des devoirs faciles, pour me renouveler. Tu ne saurois croire de quelle tranquillité je conçois l'espérance, depuis que j'ai repassé le seuil du vieux château

paternel, et que je parcours de l'œil, à travers la croisée de ma petite chambre natale, ces bois, ces champs magnifiques, ces belles pièces de verdure, lieux si familiers et si chers à mon enfance.

Ma mère m'a reçu avec tendresse, mais avec une tendresse mêlée de ces airs de faste et de cérémonie que tu lui connois, et qui refoulent, pour ainsi dire, jusques au fond de l'âme, un sentiment prêt à éclater. Qu'il est cruel, Édouard, de ne pas pouvoir exprimer ce qu'on éprouve à une personne que l'on aime et qu'on a le droit d'aimer, de ne pouvoir lui dire qu'on l'aime, sans violer une bienséance! Je me suis contenu.

Il m'a fallu recueillir toutes mes forces d'homme pour visiter l'appartement de mon père, l'endroit où je l'ai quitté, où j'ai reçu ses dernières instructions et ses derniers embrassements, celui d'où il me suivit d'un regard si triste et si doux! et où cependant j'espérois le revoir et l'embrasser encore, quand j'aurois payé ma dette au prince et à la patrie. Quel père j'ai perdu en lui! tu le sais, toi qui as pu apprécier la grandeur de ses qualités, l'élévation de son esprit, la pureté, la simplicité de ses mœurs, et cette philosophie calme et religieuse qui le rendoit si supérieur à l'adversité, que toutes les vicissitudes fâcheuses paroissoient pour lui des sujets de triomphe. Dieu n'a pas permis qu'il m'assistât plus longtemps de ses conseils, et qu'il me guidât plus avant parmi les écueils de la vie. Il m'a laissé seul sur cette terre, et je sens que cette idée, la conviction de l'abandon total où me voilà, est près de briser mon cœur. Je te quitte un moment pour pleurer.

Le 17 avril.

Je me suis tracé un plan de vie auquel tu ne t'attends guère. D'abord, mon intention est de voir très peu de monde, le moins de monde possible. Je veux me re-

tremper, me refaire tout entier, et j'ai besoin pour cela de recueillement et de solitude.

Tout mon domestique se borne à Latour, que tu connois, à ce brave Latour, qui a fait avec moi les campagnes de la Vendée, et qui est moins un domestique qu'un camarade sûr, qu'un ami fidèle, dont mon cœur ne pourroit plus se passer. Sa présence d'esprit m'a sauvé la vie dans deux occasions, où il se distingua d'ailleurs par des prodiges de valeur qui lui attirèrent l'amitié des officiers, l'estime de l'armée, et qui l'assimilèrent à mes yeux à ce que je connois parmi les hommes de plus noble, de plus généreux, de plus éminent. S'il avoit désiré un autre état, un autre genre d'établissement, j'étois heureusement assez riche pour le lui donner. Il est ici par choix.

Comme il est difficile de vivre longtemps sans occupations, ou plutôt comme je ne peux me passer de contracter, de temps en temps, quelques goûts plus ou moins vifs pour me distraire de vivre, je suis revenu à la botanique, autrefois ma plus douce étude. Je vais recommencer mes herbiers détruits, et renouer connoissance avec ces riches familles de végétaux, parmi lesquelles une longue inhabitude m'a rendu presque étranger. Est-il besoin de te dire quelles jouissances inexprimables me procurent ces heureux souvenirs auxquels se lient tant de souvenirs délicieux et tant d'harmonies charmantes? Privilége enchanteur des plaisirs simples et purs de l'adolescence, qu'on ne puisse en réveiller un seul sans qu'ils viennent tous se rattacher à lui pour l'embellir encore!

Puis-je retrouver, par exemple, cette jolie pervenche si aimée de Rousseau, sans me rappeler qu'à ton premier voyage dans nos campagnes nous aimions à la cueillir sur le revers frais et ombragé de ce petit bois, en mémoire d'un écrivain dont nous adorions les ouvrages? L'ancolie n'est pas rare dans les terres légères et sablon-

neuses à la lisière des forêts, mais Lucie, que je pleure toujours, l'aimoit par-dessus toutes les fleurs. Une églantine frappée des rayons brûlants du midi, ou pendante à un rameau brisé par l'orage, me représentera celle que Fanny m'avoit donnée, et qui se dessécha, qui pâlit ainsi sur mon cœur. Un bosquet de sorbiers me fera souvenir de ceux que j'arrondis en berceaux sur le passage de Victoire; et jamais je ne verrai, ô le plus joli des arbres! tes petites feuilles ailées, si fines et si légères, et tes larges corymbes de fleurs blanches ou de fruits pouprés, sans le sentir encore brûler mes lèvres et mon sang, le premier baiser de l'amour que je reçus sous ton ombrage!

Le 18 avril.

J'occupe la dernière chambre de l'aile droite du château, celle qui donne sur cette pièce d'eau circulaire où nous avons tant navigué dans notre enfance.

Il n'y a de luxe dans mon ameublement que deux tableaux, le portrait de mon père et le tien, un forté-piano quelques livres. J'ai fait de grandes économies en ce dernier genre surtout, car je suis convaincu qu'à part un très-petit nombre, les livres ne sont bons qu'aux oisifs et à certains esprits paresseux, qui ne pensent point sans véhicule. Je vais plus loin: la Bible est le seul corps d'ouvrage absolument indispensable que je connoisse, et il me semble qu'en le donnant à l'homme, Dieu a tout fait pour les besoins de son intelligence. Aussi ai-je conservé l'usage d'en lire tous les soirs un chapitre, suivant la situation de mon cœur. Tout à l'heure, par exemple, l'imagination enchantée par mille rêveries pastorales qui m'ont bercé dans le cours de ma promenade, j'égarois mes pensées sous les tentes des patriarches ou parmi les moissonneurs de Bethléem, et j'assistois en idée aux fiançailles de Ruth.

J'ai rabattu quelque peu de mon enthousiasme pour Ossian, et même pour Shakspeare. En général, je m'affranchis autant qu'il est en moi de l'influence des sentiments romanesques, sans chercher cependant un genre d'illusions mille fois plus misérable dans ces superbes vanités de la philosophie qu'on appelle des connoissances positives, comme s'il y avoit quelque chose de positif sur terre, et comme si le peu que Dieu nous permet de voir dans ses ouvrages étoit autre chose qu'une pâture livrée à l'orgueilleuse ignorance de l'homme déchu.

Je ne puis me passer de quelques méthodes de botanique; mais, comme la collection de mes espèces ne deviendra jamais fort considérable, je m'en tiens maintenant aux méthodes les plus anciennes et les plus simples. Je trouve que les hommes des temps passés avoient de la nature des idées bien plus belles et bien plus touchantes que nous, et que cette manière religieuse et intellectuelle de pénétrer dans ces mystères, qui distingue nos vieux écrivains, valoit bien les stériles avantages que nous retirons du perfectionnement de l'analyse. Les hommes des siècles éclairés ressemblent à des enfants qui rompent leurs joujoux pour savoir le secret de leur construction; l'instrument brisé, que reste-t-il? un ressort d'acier, un morceau de verre, un grelot : quant à la merveille, elle n'y est plus.

Le 21 avril.

Me renouveler! disois-je l'autre jour; hélas! si je pouvois seulement me distraire... ou m'oublier! Je ne désire pas, je n'espère pas le bonheur, mais un repos durable et profond, une lib rté sans réserve. Je te l'ai répété souvent, je ne hais pas la vie pour les choses qu'on y trouve, et qui, en général, m'attachent et me retiennent. Je comprends ces illusions; je les chercherois volontiers. Je hais la vie telle que les hommes l'ont faite, comme une

obligation mutuelle, comme un devoir social qui soumet mon indépendance à des intérêts reconnus, à des conventions établies sans moi. Je la hais, comme tout ce qui n'est pas spontané dans la volonté d'une créature sensible, forte et intelligente que Dieu a daigné former à son image. Convions qu'il est affreux de penser que vivre n'est pas une action libre, et que l'âme est condamnée d'avance à l'existence... que dis-je? à l'immortalité, sans y avoir consenti...

Cette disposition d'esprit où je suis tombé depuis quelques jours m'a cependant procuré une émotion douce, une émotion d'autant plus agréable, qu'elle ne m'est pas bien familière. Ma mère, alarmée de ma mélancolie, a fait quelques frais pour en pénétrer le motif, et pour opposer aux peines de mon cœur le charme des consolations et des espérances. J'ai tressailli d'une joie involontaire en pensant qu'elle m'aimoit assez pour me plaindre, et puis j'ai regretté amèrement de lui avoir donné un sujet de chagrin si peu fondé; car je serois bien embarrassé de m'expliquer à moi-même ce qu'elle appelle ma douleur. Croirois-tu qu'elle a supposé que l'amour... l'amour;... de misérables illusions d'enfant, dont j'ai tant de fois reconnu la frivolité!... l'amour!... Ah! sans doute, j'aime les femmes dans leurs brillantes harmonies avec la nature, comme un des ouvrages les plus enchanteurs, comme un des plus séduisants ornements de la création; je les aime comme les fleurs, comme j'aimerois des créatures animées et pensantes qui auroient, dans le développement de leurs idées et de leurs sentiments, la grâce, la délicatesse des fleurs. Il y en a quelques-unes que je distingue davantage, et j'éprouve alors le besoin d'occuper leur esprit ou d'intéresser leur cœur. Si un de leurs regards tombe sur moi, s'il se rencontre avec les miens, je sens, comme autrefois, mon cœur battre plus vite, mes yeux se troubler, mon sang tourner dans mon sein ou monter à mes joues, mes nerfs ébranlés par je ne sais quel mélange vague et

doux de honte et de plaisir, d'inquiétude et de tendresse. Je me souviens en effet du temps... Quel homme n'a pas été en proie à son tour aux erreurs de l'adolescence frivole, crédule, inoccupée?... Le froissement d'une robe ou d'un châle qui m'effleuroit en passant, le mouvement d'une plume qui flottoit sur les cheveux d'une femme, le jeu de la lumière qui étinceloit sur les pierres de son peigne ou de son agrafe, la mélodie d'une voix d'ange que l'air apporte de loin à travers tous les bruits, et dont le son vibre longtemps à votre oreille, la moindre chose suffit alors pour absorber toutes vos pensées, pour suspendre toute votre existence. Il y a des instants, des heures, des jours entiers où vous êtes distrait malgré vous par une image charmante qui vous appelle, qui vous poursuit, que vous évitez vainement, que vous retrouvez partout, et dont la perfection idéale se compose des traits qui appartiennent à mille femmes différentes, ou, tout au plus, à une femme inconnue que vous ne verrez jamais. Combien faut-il avoir vécu d'années, mon cher Édouard, pour sentir le néant de ces chimères?...

O mon ami! sois sûr qu'il y a dès le monde que nous habitons des âmes punies d'une faute ancienne, punies peut-être par anticipation d'une faute à venir indispensable, des âmes d'expiation qui portent pour une génération tout le poids des vengeances de Dieu, et qui sont condamnées à l'amour de l'impossible, comme si la suprême puissance, qui ne peut sans contrevenir à ses décrets leur ôter l'infini dans l'éternité, avoit voulu leur donner le néant dans le présent; qui ont la faculté déplorable de concevoir, d'embrasser en imagination des voluptés devant lesquelles toutes celles de la terre se dégradent et s'anéantissent! Ainsi tout ce que je comprends maintenant de l'amour n'appartient pas au temps, à l'espace où ma vie est enfermée. C'est en moi le goût prématuré d'un bonheur futur qui n'a rien de terrestre, rien de borné, qui remplira un jour le vide immense de

mon cœur, qui comblera toute l'ambition de mes désirs Que voulez-vous que je demande, grands dieux! à la femme qui consentiroit à m'aimer; que pourrois je attendre d'elle? L'engagement de deux êtres si foibles, si passagers, qui ne connoissent, qui n'apprécient du moins de leurs facultés que l'instant dont ils jouissent, qui ne peuvent répondre de la plus prochaine de leurs émotions, qui s'étonneroient tous les jours d'eux-mêmes si tous les jours ils devinoient leur lendemain? Une transaction un bail de quelques années ou de quelques mois, qu'une circonstance imprévue, une jalousie, un dépit, une heure d'absence modifie, qui s'altère par sa durée, qui se dissout par la mort, et qu'une méprise, un caprice, une maladie changeroit en aversion!... Non! non!...

Rien de fini, rien de périssable ne peut suffire au besoin d'aimer qui me tourmente. — Il faut que j'use, vois-tu, il faut que je dépose tous les liens qui m'attachent aux affections d'un jour pour en reprendre possession dans cette vie assurée de l'avenir dont ma vie est la fatigante préparation. Il faut, pour jouir pleinement de ce que j'aime, que je trouve dans le bonheur d'aimer et d'être aimé la sécurité d'une éternité entière, et l'éternité même sera-t-elle jamais trop longue pour aimer?

L'amour d'une femme! d'une femme mortelle!... qu'entendez-vous par là?... Un sourire plein de charme, un son de voix qui trouble et qui bouleverse les sens, le serrement d'une main de feu qui brûle la vôtre... Je sais bien. Mais cette main et ce cœur deviendront poussière, et la poussière de mon cœur éteint ne sera pas confondue avec elle, et ce qui vivra de moi restera pour toujours étranger à cette âme qui a un moment remplacé la mienne! Cela n'est pas possible, et l'amour dont nous parlons, Édouard, n'est qu'une invention de notre vanité. Ce n'est pas une chose de la terre que l'amour! C'est la première conquête de l'homme qui ressuscite. Laissez-moi partir.

Le 23 avril.

J'étois prévenu, depuis quelques jours, que nous irions rendre visite hier au soir à mademoiselle de Valency, seul rejeton de cette illustre famille et propriétaire du château voisin. J'avois perdu de vue cette jeune personne qui n'a pas plus de vingt ans, et qui étoit tout à fait un enfant lors de mon émigration; mais je conservois respectueusement le souvenir de sa tante la prieure, madame Adélaïde, femme d'un esprit sage et d'une haute vertu, dont ma plus tendre jeunesse a goûté les leçons, et à qui je suis peut-être redevable de ce fonds de piété qui m'a sinon préservé de bien des erreurs, du moins consolé de bien des revers. Je n'avois pas appris sans la joie la plus vive que le ciel eût protégé son existence au milieu des funestes événements qui ont enlevé tous les siens.

Eudoxie de Valency est d'une taille élevée et bien prise; son port est plein de majesté, mais d'une majesté qui n'est pas sans affectation. Ses traits ont une expression remarquable, mais fixe, et qui ne paroît pas sans étude. Le sourire, cet aimable indice du contentement de soi-même, s'arrête quelquefois sur ses lèvres : mais il n'y figure presque jamais que le dédain. J'ai inutilement cherché, inutilement attendu dans sa conversation un mouvement, un geste, une inflexion qui révélât quelque pensée du cœur. Son abandon même, car elle a une sorte d'abandon, est si soigneusement négligé; il y a tant de mesure dans sa liberté, tant de circonspection dans sa franchise, que tu éprouverois en la voyant le sentiment pénible qu'inspirent ces imitations trop exactes de la nature qui ne sont pas la nature, et qui choquent à force de lui ressembler. Je te demande si ses termes sont choisis, son élocution ornée, ses moindres discours brillants de citations et de traits! Elle sait trois langues et fait des vers. Quand nous entrâmes, elle sembloit méditer profondément je ne sais quel passage d'un livre

ouvert sur son pupitre, et, en m'approchant, j'ai reconnu ce livre pour un des chefs-d'œuvre de notre métaphysique moderne, chef-d'œuvre, en effet, de toute l'aridité du cœur alliée à toute la présomption de l'esprit. Je donnerois sur-le-champ une bonne partie de ma vie pour être persuadé qu'il n'y a point de femme qui lise Condillac, comme je suis convaincu qu'il n'y a point de femme qui l'entende, et je crois qu'il ne falloit plus que ce travers pour me brouiller irrévocablement avec tout le sexe.

Ma mère a remarqué que mademoiselle de Valency avoit changé d'appartement; mais tu n'en devinerois jamais la raison! Imagine-toi qu'à l'extrémité du jardin anglois sur lequel s'ouvroient son salon et sa chambre de toilette, il y a une chute d'eau, à la vérité peu bruyante, mais dont le murmure sourd a quelque chose d'importun. On a planté sur les bords de la pièce d'eau qu'elle forme, et qui se divise ensuite en petits ruisseaux, de tristes saules pleureurs, et c'est l'arbre d'aversion de mademoiselle de Valency. Enfin, l'exposition de tout ce logement est au soleil levant, dont les premiers rayons venoient, malgré tous les obstacles, offenser chaque matin ses paupières encore chargées de sommeil. Je te laisse à penser de quel genre est l'impression que m'a laissée une femme qui n'aime ni le soleil levant, ni le feuillage des saules pleureurs, ni le bruit des eaux lointaines, et qui, de plus, lit Condillac ou veut passer pour le lire!

Madame Adélaïde est retenue au lit par une maladie de langueur qui mine, qui consume sa vie, et qui ravira bientôt peut-être au monde les exemples de cette sainte. J'ai obtenu d'être introduit dans sa chambre, ou plutôt dans la modeste cellule qu'elle s'est fait donner au château. Elle étoit couchée, mais vêtue, les mains déployées sur sa poitrine. Un crucifix de bois noir s'élevoit au-dessus de sa tête. Près d'elle, il y avoit une petite table

couverte de livres pieux à son usage, et surmontée de quelques rameaux bénits à demi desséchés qui se croisoient contre la muraille. Au bruit que j'ai fait en entrant, elle s'est tournée vers moi et m'a souri tout de suite. — Est-ce vous, m'a-t-elle dit, mon cher Gaston? A mon âge, et après une si longue absence, pouvois-je espérer de vous revoir encore? Dieu soit loué pour cette nouvelle grâce qu'il m'a faite!... Mais croyez que ce n'est pas sans motifs que sa Providence vous a sauvé de tant de dangers. Vous promettiez d'être bon et généreux dans vos penchants, modéré dans vos passions, et l'exemple des gens de bien est un trésor pour le siècle. — J'étois attendri jusqu'aux larmes. Sa pâleur, sa débilité, la foiblesse de sa voix, me tourmentoient de l'idée d'une autre absence, d'une séparation prochaine et éternelle. Je voyois qu'elle s'efforçoit de paroître bien pour me causer moins de peine. Je me suis retiré fort ému.

Je t'avoue que mademoiselle de Valency ne gagne pas à être vue si près d'une telle femme. Cependant le jugement que je porte de cette jeune Eudoxie, après un quart d'heure d'entretien vague, de rapports insignifiants, au milieu des bienséances embarrassantes et de la contrainte d'une première visite, pourroit bien n'être aussi que l'effet d'une prévention mal fondée. Je suis si facile à me laisser surprendre par je ne sais quelles apparences de sympathie ridicule ou d'antipathie injuste! mais je te parle comme à ma pensée. — Et l'on en dira ce que l'on voudra, Eudoxie est certainement fort bien; j'admets qu'elle est parfaitement belle; je doute qu'on puisse avoir autant d'esprit; j'aime à croire, avec tout le monde, qu'il est difficile de pratiquer la vertu d'une manière plus exacte et plus irréprochable; mais elle a une sorte de vertu, une sorte d'esprit et une sorte de beauté que tu me permettras de n'aimer jamais

---

Le 29 avril.

Il y a des gens que la manie de paroître grands fait descendre à des petitesses qu'on auroit de la peine à croire, s'ils ne vous forçoient pas eux-mêmes à en être témoin tous les jours. Quant à moi, cela me cause une indignation si violente, que je ne suis pas maître de la contenir, et qu'il faut absolument que j'éclate quand quelque chose de pareil me tombe sous les yeux.

Mon père s'honoroit tout particulièrement d'un de ses aïeux, simple homme de loi, vers la fin du seizième siècle, mais écrivain d'une science et d'une érudition peu communes, qui s'est distingué par des ouvrages très-précieux sur la jurisprudence et les usages des temps reculés, et qui a débrouillé avec une sagacité exquise des textes importants, mais confus, dont les plus habiles n'avoient osé entreprendre l'interprétation. Il est à remarquer, en passant, que c'est à ce grand homme que notre famille doit son illustration, et que ma noblesse date de lui, ce qui ne prouve pas qu'elle vienne de loin; mais ce qui prouve qu'elle ne vient pas d'une source indigne, et c'est cela qui seroit un véritable malheur.

Le hasard m'a conduit aujourd'hui dans un salon du château, que j'avois vu jadis tapissé de portraits de famille, et où j'ai reconnu toutes les augustes images des ancêtres de ma mère, avec leurs armoiries, leurs décorations et leurs hermines; mais j'y ai cherché inutilement ce qui m'intéressoit le plus dans cette tenture généalogique, l'image du savant respectable dont les vastes et utiles travaux ont fondé ma fortune, et doté mon berceau de l'héritage d'un nom cher à la société. La mémoire de ce tableau m'étoit d'autant plus présente, que mon père l'avoit, comme je t'ai dit, en singulière vénération, et le montroit toujours de préférence aux étrangers dont nous recevions la visite. J'aurois marqué du doigt la place où je l'avois vu, mais elle est décidément vide, et je te

laisse à deviner la cause de sa suppression. Je rougirois de te l'apprendre, tant j'y trouve de ridicule et d'ingratitude.

En rentrant dans l'appartement de ma mère, je me suis informé des motifs d'un changement si étrange; elle m'a répondu, hélas! comme je m'y attendois; mais j'ai insisté avec une fermeté respectueuse, et le portrait est replacé.

Le 2 mai.

Eudoxie nous a rendu ce matin la visite que nous lui avions faite dernièrement. Elle étoit accompagnée d'un gentilhomme des environs, nommé Ferréol de Montbreuse. Je ne t'ai pas encore parlé de Ferréol de Montbreuse quoique tout le monde en parle ici. C'est un homme de trente-six ans au plus, mais dont la politesse calme la gravité inaltérable et la sévérité reconnue de mœurs et de principes feroient honneur à un âge plus avancé. On m'avoit parlé de sa fréquentation comme de l'avantage le plus réel de mon séjour en Touraine, et cependant je l'ai peu recherchée. J'estime singulièrement la perfection, mais elle n'a pas pour moi cet attrait qui s'empare du cœur, et que mon cœur a besoin d'éprouver; car il ne s'attache à rien par des liens ordinaires, et quand il ne sent pas qu'il aime. Tu es le seul des amis que j'ai reçus de la société (la nature m'en avoit donné un autre), tu es le seul, dis-je, qui m'ait réduit à souffrir, à pardonner ce défaut désolant et inimitable de la perfection; mais la tienne a quelque chose de si naturel, de si involontaire, de si inconnu de toi-même; elle est si inséparable de toi, qu'on s'y accoutume sans s'en apercevoir, et qu'on n'arrive à s'en douter que lorsqu'on n'a plus la liberté de l'indifférence ou la force de l'oubli. Quoi qu'il en soit du mérite de M. de Montbreuse, on prétend qu'il avoit eu le bonheur d'occuper un moment les

nobles pensées d'Eudoxie; et deux âmes si solennelles étoient dignes de se rapprocher. Le délabrement de leur fortune a empêché cet établissement. C'est une chose fâcheuse qu'à la fin d'une révolution les familles qui ont couru les mêmes chances, que des voisins, des parents, des amis, frappés du même malheur, n'imitent pas les navigateurs jetés par la tempête dans une île déserte, et ne remettent pas tout ce qu'ils possèdent en commun. Avois-je besoin de rester si riche!

La nouvelle du rétablissement presque total de madame la prieure m'a causé une joie si vive, que je n'ai pu attendre à demain pour aller la lui témoigner. J'ai reconduit mademoiselle de Valency au château avec un empressement qu'elle a probablement attribué à d'autres motifs. Sa tante étoit assise dans un grand fauteuil à bras, à un endroit de la terrasse où les rayons du soleil, foiblement balancés entre quelques touffes de lilas, répandoient une agréable chaleur. Elle vouloit se lever à mon approche, mais je me suis hâté d'aller à elle pour l'en empêcher. Nous avons conversé gaiement et longtemps de mille choses différentes. Elle m'a fait promettre de lui raconter mes voyages, et de lui parler de mes amis. Je t'ai déjà nommé. De son côté elle m'a recommandé, avec quelque autorité, de cultiver la connoissance de M. de Montbreuse, dont elle trouve seulement l'austérité un peu rigoureuse pour son âge. Enfin, il étoit déjà tard que nous causions encore, et je ne me suis aperçu qu'à la fraîcheur de l'air du soir qu'il étoit temps qu'elle rentrât. Elle s'est appuyée d'un côté sur mon bras, et de l'autre sur l'épaule d'une petite fille qu'elle aime beaucoup, et dont elle ne cesse de répéter les louanges. Elle l'appelle son amie, sa bienfaitrice, son ange sauveur, en reconnoissance de quelques soins qu'elle en a reçus pendant sa maladie, et c'est un ange en effet que cette enfant. Je ne me souviens pas d'avoir rien vu d'aussi gracieux, d'aussi doux que ses traits, rien qui

reposât plus agréablement le cœur. C'est un de ces ensembles ravissants d'harmonie et de calme qui font plaisir à regarder. As-tu quelque idée de cela? N'en as-tu jamais rencontré de ces visages célestes où se lisent tant de paix, tant de bonheur, et dont l'expression surnaturelle fascine l'âme? Je donnerois beaucoup pour que tu visses celui-ci.

Une circonstance charmante! mes regards ont rencontré par hasard ceux de l'ange. Alors, si tu avois vu ses beaux yeux se baisser, ses longs cils ombrager timidement sa paupière, son teint se colorer d'un éclat vif et subit! L'ange a rougi, et ce n'étoit plus qu'une mortelle, mais une mortelle adorable, et j'allois dire adorée! quelle folie!

Voici ce qu'on raconte. C'est une pauvre orpheline que ses parents ont délaissée sans qu'on en dise trop la cause. Il y a huit ou dix ans qu'ils ont quitté ce village où ils vivoient de leur travail, pour aller on ne sait où. Certaines personnes veulent même qu'ils aient fini assez misérablement; mais je te parle d'après des gens qui sont probablement mal instruits. Ce qu'il y a de certain, c'est que madame la prieure a recueilli la petite Adèle dont elle étoit marraine, et lui a fait donner une espèce d'éducation. Si mon Adèle t'intéresse, une autre fois je t'en dirai davantage, quoiqu'il ne s'agisse au fond que de la femme de chambre de mademoiselle de Valency, car j'oubliois d'ajouter que c'étoit à ce titre qu'Adèle vivoit au château.

Comme j'étois allé dans la voiture de mademoiselle de Valency, je suis revenu à pied à travers le bois, qui est magnifique et en pleine végétation. La soirée étoit d'une sérénité délicieuse, le coucher du soleil bien pur et bien lumineux. Des prestiges enchanteurs, qui se succédoient dans mon esprit comme les idées d'un beau rêve égaroient tous mes sens dans le vague le plus doux. Je ne sais pas maintenant pourquoi je me trouvois si heu-

reux, car il n'y a rien de changé depuis ce temps-là dans mon état, et cependant!... Que l'homme est difficile à expliquer!

Ce bien-être que je goûte ici prouve du moins que je ne me trompois pas quand je t'écrivois que la paix de la campagne convenoit à merveille à ma situation actuelle, et que je mettois tout mon bonheur à y couler obscurément mes jours. Tu vois bien que le tour romanesque et l'exaltation de mes idées tenoient à des causes fort indépendantes des folles passions de la jeunesse, et voilà ce que vous n'avez jamais voulu comprendre. J'ai une conscience de moi-même qui me trompe rarement.

Le 3 mai.

Hier au soir, comme j'achevois d'écrire, Latour est entré dans ma chambre avec un air inquiet et même un peu effaré. Il s'est assis à l'écart et a gardé quelque temps un silence morne, et puis il s'est mis à murmurer je ne sais quoi entre ses dents. — De quoi s'agit-il, lui ai-je dit, mon pauvre Latour? Te voilà bien occupé! — Qu'on ne m'appelle jamais Latour, dit Cœur-de-Roi, a-t-il repris, si ce n'est pas le Maugis, l'infâme, l'exécrable Maugis! Monsieur se rappelle-t-il cet aventurier qui se présenta au général avec des faux pouvoirs, qui s'en servit le lâche, pour livrer à l'ennemi un détachement considérable des nôtres, et qui se déroba malheureusement par une prompte fuite au châtiment qu'il méritoit? — J'ai entendu parler de ce misérable, et je crois comme toi, Latour, qu'il s'appeloit effectivement Maugis, soit dans la seule intention de déguiser son nom véritable, soit pour se conformer à la méthode assez bizarre de nos officiers; mais quel rapport... — Quel rapport! s'est-il écrié. Cet infernal Maugis, que j'aurois reconnu entre mille, et que je peindrois au besoin, n'est autre chose

que l'honnête Ferréol de Montbreuse, que vous avez vu aujourd'hui, et au péril d'un million de morts, j'affirmerois qu'il n'y a point d'autre Maugis. Rage et malédiction! c'est une honte pour la Providence que de voir des gens tels que celui-ci jouir de l'air et du soleil!

J'ai eu beaucoup de peine à apaiser la colère de Latour, et à lui faire comprendre qu'il étoit impossible que ses soupçons fussent bien fondés. Il est sorti plus étonné de mon incrédulité que satisfait de mes raisons.

J'étois réservé à soutenir aujourd'hui une discussion plus difficile, une discussion à laquelle ce que je t'écris depuis quelques jours t'a cependant plus préparé peut être que je ne l'étois moi-même. Ma mère m'avoit fait demander chez elle pour m'entretenir de choses sérieuses, très-sérieuses en effet. Il s'agissoit de perpétuer mon nom en l'illustrant par de nobles alliances. Tu comprends bien : illustrer le nom de mon père! Je devois savoir, a-t-on ajouté, que la noblesse de ma famille, du côté paternel, ne répondoit pas tout à fait à l'éclat de ma fortune; et si la fortune a quelque avantage, n'est-ce pas surtout celui de favoriser des établissements honorables qui relèvent la splendeur de nos propres titres et qui les transmettent plus glorieux à nos enfants? On m'a fait sentir ensuite modestement que c'étoit à ces sages combinaisons de convenance que je devois ma mère. Je croyois ne la devoir qu'à l'amour et à la nature. Que te dirai-je? les Valency sont moins riches que moi, Eudoxie est moins riche que moi; mais elle est noble comme ma mère, à qui elle a l'honneur d'appartenir. Tu devines le reste.

Tout cela m'a frappé d'une surprise si vive et si douloureuse, que j'ai été longtemps à chercher une idée, et plus longtemps encore à trouver une expression. Ce que je me rappelle bien imparfaitement des propos confus qui ont dû m'échapper dans cet instant de trouble et d'accablement, c'est qu'ils avoient pour but de solliciter,

je crois, quelques mois de délai que je voulois donner à la réflexion, et j'ai sans doute ajouté qu'on n'obtiendroit rien de moi autrement, de manière à lever tout soupçon à cet égard, car ma mère est sortie en me lançant un regard plus sévère encore que de coutume. Il est cependant probable qu'elle n'a pas espéré gagner beaucoup à faire violence à mon cœur, puisqu'elle vient d'accéder à ma demande, avant que je me fusse trouvé la force de la renouveler. Au reste, elle attend ma résolution dans six semaines, et il n'est guère à supposer que j'en doive changer d'ici là.

C'est te dire que ma résolution est prise à l'heure même, et qu'elle est invariable comme les principes qui ont, jusqu'à ce jour, dirigé ma vie. Non, je n'achèterai pas de mon bonheur, et je suis certain qu'Eudoxie ne me rendroit point heureux, je n'achèterai pas de mon repos, de ma liberté, de l'incertitude délicieuse de mes espérances, le ridicule honneur d'associer mon nom à celui d'une femme que je ne puis jamais aimer. Si j'attache quelque prix à ma fortune et à l'état que je tiens dans la société, c'est surtout à cause de l'indépendance qu'il me donne, et de l'immense latitude qu'il laisse à mes choix ; car enfin... pourquoi ne le dirois-je pas? j'aimerois mieux cent fois me mésallier pour quelqu'un, que de souffrir que personne se mésallât pour moi. Je suis trop fier pour consentir à augmenter par un emprunt aussi lâche la somme de ma valeur personnelle, et pour donner cette prise-là sur moi à la vanité d'une femme. Plutôt que de subir cette humiliation, j'épouserois Adèle même. — Adèle! — Vraiment, je le crois bien!

Le 5 mai.

Il y a de certains jours, des jours trop vite écoulés, que le hasard, que la Providence nous ménage, quand notre

cœur, trop fatigué de chagrins, a besoin, pour ne pas céder, de reprendre la trempe du bonheur, et qui compenseroient à eux seuls une éternité d'abandon et de misères. Oui, je dirois : Que ce jour me soit rendu, qu'il recommence avec tous ses charmes, avec toutes ses illusions; qu'il me soit permis de le vivre comme la première fois, sans que rien en détourne ma pensée, d'en goûter les plaisirs avec la même confiance, avec le même abandon, d'en épuiser encore les délices; — et puis que le néant commence!

Près du château de Valency, j'avois remarqué dans le bois un site frais et enchanteur, où aboutissent de jolis sentiers qui partent de l'un et de l'autre village, et qui, de là, se distribuent au loin dans la plaine. Cette espèce de vestibule de verdure, agréablement ombragé d'une large voûte de feuillage, et tapissé d'un gazon fleuri d'où s'exhalent les plus douces odeurs, offre de tous côtés des petits siéges naturels aussi commodes que si l'art les avoit façonnés. A une foible distance, on voit briller à travers les rameaux la surface polie d'un étang de l'eau la plus claire, qui renferme le bois entre ses détours comme dans une vaste enceinte de cristal, et qui attire sur ses bords une foule innombrable d'oiseaux.

C'est là que j'étois assis, comptant scrupuleusement les étamines d'une fleur douteuse, quand le bruit d'un pas léger et le frémissement d'une robe de femme ont tourné mon attention sur un autre objet. Cette femme, c'étoit Adèle, et quoiqu'il n'y eût rien d'étonnant à la voir là ; quoique je me fusse même attendu, je ne sais comment, à l'y rencontrer; quoiqu'Adèle d'ailleurs ne fût pour moi qu'une jeune fille intéressante, mais à peu près inconnue, les palpitations de mon cœur se sont multipliées avec violence ; j'ai frémi, j'ai tremblé, un nuage, varié de différentes sortes de couleurs, a troublé mes yeux, une défaillance vague a parcouru mes membres et ralenti mes pas; car je m'étois levé, j'étois par-

venu près d'Adèle sans la regarder, ou du moins sans la voir, et je lui avois présenté mon bras, sans m'informer de l'endroit où elle alloit. Quand le voile qui obscurcissoit mes paupières a commencé à s'éclaircir, au point de me permettre d'observer distinctement les traits et la physionomie d'Adèle, j'ai remarqué qu'elle s'étonnoit de ma proposition, et, à te dire vrai, je me suis étonnée aussi de l'avoir faite, mais je l'ai répétée d'une voix sans doute plus assurée. Après quelques moments d'une hésitation pleine de grâce, Adèle a paru céder à un ordre plutôt que déférer à ma prière en appuyant légèrement sa main sur mon bras; alors j'ai fixé cette main avec force, en rapprochant étroitement de mon sein le bras sur lequel elle étoit engagée, et je me suis mis à marcher assez précipitamment dans la direction qu'Adèle sembloit suivre.

Lorsque mon agitation, à demi calmée, a laissé quelque liberté à mon esprit, je me suis aperçu que l'agitation d'Adèle n'étoit guère moins forte que la mienne, non pas à ses regards que j'évitois encore, mais au frémissement de ses doigts que ma main droite avoit saisis par je ne sais quel mouvement involontaire et tenoit déployés contre mon cœur. Rien n'étoit plus propre à nous distraire tous deux de cet état d'émotion que la question si froide et si naturelle que j'avois d'abord omise, et je pensois qu'une conversation nécessairement moins passionnée, moins orageuse que notre silence, achèveroit de nous rendre un peu de tranquillité. J'ai donc demandé à Adèle où elle alloit, et Adèle m'a répondu, avec un sourire fin sans malignité, que c'étoit un grand secret. Ce mystère ne m'a pas donné d'inquiétude. Je l'avois oublié déjà que le dernier son des paroles d'Adèle n'avoit pas achevé d'agiter l'air, et n'étoit point parvenu jusqu'à moi. Je cherchois, le croirois-tu? je cherchois dans mon imagination quelque diversion nouvelle qui pût la tromper et me tromper moi-même sur ce que j'éprouvois.

Je sentois à la fois le désir et la crainte d'être deviné. J'étois si heureux d'être auprès d'elle, et si impatient d'être seul pour penser à tout ce qu'il y avoit à lui dire! Après une minute de silence, j'ai renouvelé ma question, faute de mieux. Cette foi, Adèle a bien voulu m'apprendre qu'elle portoit au hameau voisin de petits secours que la bonne prieure y envoyoit tous les jours à une famille malade. Je devois m'en douter, mais j'étois si occupé d'autre chose!

Je passe rapidement ce soir sur les détails de ce voyage d'une heure, heure charmante qui auroit dû être un siècle et qui n'a été qu'une minute. Je les néglige, ces détails, parce que je perdrois tout à les décrire; parce qu'ils seroient sans chaleur sous ma plume et qu'ils brûlent dans mon cœur; parce qu'il y a dans tout ceci une fleur de volupté qui se dérobe aux facultés imparfaites que l'homme a reçues pour exprimer et pour comprendre; parce que je croirois borner mon bonheur en bornant le vague de mes souvenirs; parce que, dans ce récit où tout se rapporte à Adèle, il y a pourtant des circonstances qui ne sont point Adèle, qui me distrairoient d'Adèle, et qu'il est bien décidé qu'Adèle aura toutes mes pensées d'aujourd'hui, — toutes les pensées de ma vie!

Le 6 mai.

La bienséance me prescrivoit du moins de voir Eudoxie. Mon cœur m'entraînoit vers sa tante. Je les ai vues. J'ai vu Adèle aussi. Que dis-je, hélas! je n'ai vu qu'Adèle.

Oui, mon Édouard, il seroit superflu, il seroit indigne de moi de dissimuler à toi ce sentiment qui me domine, qui remplit, qui absorbe mon existence. Enfer et paradis! Qui auroit pensé qu'à vingt-huit ans la vue d'une jeune fille toute simple, toute bonne et presque sans éclat, me subjugueroit comme au temps de la foiblesse et de

l'ignorance de mon cœur? Qui pourroit exprimer ce que j'éprouve d'extase et de délire au seul souvenir de ses traits, au seul bruit de son nom? Ce n'est déjà plus cela. Je nageois dans une si pure atmosphère de bonheur, mon sein étoit soulevé d'une joie si parfaite et si nouvelle... Car tout est devenu nouveau pour cette âme qui se réveille encore une fois des débris de ma vie, pour aimer et pour souffrir...

— Pour souffrir. — Je sais combien une passion semblable peut faire tomber sur moi de honte et de malheur. Je ne m'aveugle pas sur cet étrange égarement de mon imagination, ou plutôt sur cette impitoyable contrariété de ma fortune qui me pousse obstinément vers tout ce que je devrois fuir, et qui me plonge d'autant plus profondément dans l'abîme de mes résolutions, que sa menaçante obscurité me laisse moins d'espoir de retour. Je maudis la folie de mes projets, l'incroyable foiblesse de ma raison, que le moindre prestige éblouit, dont le moindre caprice triomphe; je m'indigne de moi-même et je m'abandonne cependant au penchant qui m'entraîne sans essayer d'y résister. Il y a plus. Si je connoissois une puissance qui fût capable de m'en affranchir sans retour, et d'effacer de mon sein jusqu'à la trace d'un souvenir, je n'aurois pas la force de l'invoquer. Tout ce que les autres hommes y trouveront de vil et de haïssable sera précisément ce qui m'y attachera par des nœuds difficiles à rompre, et j'ai besoin de te dire que ce sentiment a pris une telle autorité dans mon cœur, que les conseils et les instances de l'amitié ne feroient qu'en redoubler l'emportement.

Édouard, mon cher Édouard, toi en qui le ciel m'avoit donné un frère, un guide et un protecteur au milieu des orages de la jeunesse, toi qui as été si longtemps la lumière de mon esprit et le frein de mes passions, ne m'abandonne pas dans l'état de perplexité où je suis. Ce n'est pas pour toi que j'ai dit cela.

O mon ami! que résultera-t-il de la violence de tant de pensées contraires qui m'apportent à chaque minute un nouveau tourment? Qui me fera triompher de l'image qui me suit partout, qui la bannira de là, de ma mémoire qu'elle occupe sans partage, avec ses grands yeux noirs si nobles et si touchants, ses lèvres si voluptueusement belles, cet air d'amour et de bonté qui flotte sur son visage, et son parler un peu lent dont la franche mélodie me pénètre?

Le 8 mai.

Qui m'empêcheroit de chercher ailleurs l'indépendance et de goûter dans un oubli profond, sous quelque abri impénétrable à toutes les recherches des hommes, le bonheur que la société me refuse? Que fais-je ici, et qui s'apercevroit de mon absence dans ce tourbillon de froids étrangers continuellement distraits par les intérêts de leur fortune et de leur orgueil? N'ai-je pas rempli envers mon pays les devoirs que me prescrivoit mon nom? La limite de mes obligations s'étend-elle au delà du sacrifice de ma vie cent fois hasardée dans les batailles? Je m'en irai, car j'y ai pensé souvent. J'opposerai à toutes leurs bienséances et à toutes les puériles vanités de leur étiquette le silence et l'obscurité de ma solitude. Il arrive une époque où l'âme a besoin de prendre enfin possession d'elle-même, et de se recueillir dans des méditations imposantes, loin du chaos des affaires sociales, — bien loin — sur la pointe d'un mont qui déchire les nues et qui commande à des plaines immenses et à des mers sans rivages. Il me semble que le Créateur, en produisant son univers si accompli en beauté, en jetant une magnificence si merveilleuse sur les ouvrages de ses mains, et en faisant contraster leurs richesses d'une manière si humiliante avec la misère de nos sentiments, a voulu nous révéler par un objet de

comparaison sensible le néant de tous les plaisirs que nous plaçons hors de lui, et de tous les jugements que nous fondons sur la vaine opinion de la multitude. Je me transporte quelquefois en idée à ce jour où, bien jeune encore, mais déjà proscrit, j'atteignis pour la première fois les hauts sommets du Jura. Quand vous avez suivi sur le plus élevé de ses plateaux les sinuosités d'une route sévère et sauvage qui se prolonge sur les flancs de la Dôle ; quand à l'extrémité de cette promenade taciturne où vous n'êtes accompagné tout au plus que par le cri qu'une vieille aigle effrayée pour ses petits et qui s'étonne d'entendre au-dessous de ces rochers le bruit depuis longtemps oublié d'une voix humaine; quand il semble que la terre va manquer sous vos pas, et que de votre bras étendu, vous allez toucher l'azur solide du firmament, à cet endroit il se manifeste tout à coup un spectacle si peu vulgaire qu'il vous fait comprendre au même instant la nécessité d'une volonté divine dans le mystère de la création. Vous croiriez que le génie de la terre soulève la toile qui sépare d'un monde magique ce monde de fange et de pierre, et qu'il vous introduit dans une région de miracles. Je voudrois te décrire cela, mais avec quelles couleurs ?

Imagine-toi qu'à l'extrémité des bois de Lavatay il y à là, sur la dernière crête de la montagne, une pauvre maison qui paroît de loin perdue dans le fond des nuages, et qu'on appelle le *Châlet des Faucilles*, parce que les sentiers qui en descendoient autrefois sur le chemin escarpé de l'abîme se recourboient sur eux-mêmes comme la faucille du moissonneur. Aujourd'hui que l'esclavage et le travail en ont fait des routes somptueuses pour les échanges corrupteurs du commerce et pour les invasions de la guerre, les *Faucilles* se développent d'une manière moins menaçante dans les profondeurs du précipice, et la chevrette de montagne, surprise qu'une main servile ait osé embellir sa demeure ne se

hasarde plus dans ces voies de l'homme. Elle reste immobile à l'angle le plus saillant d'une roche taillée à pic et contemple tristement le ciel, seul désert que la civilisation nous ait laissé. Toutes les parties du tableau qui se présentent ensemble à vos regards préoccupent d'abord si puissamment la pensée, que vous êtes longtemps à mettre de l'ordre dans vos sensations et à distinguer des détails ; à vos pieds, où finissent le Jura et la France, un lac qui, dans son immensité, présente l'aspect d'une mer ; — sur ses bords, les campagnes romantiques du pays de Vaud, les paysages agrestes du Valais, les âpres solitudes de la Savoie ; — à votre horizon, une chaîne vaste comme lui, celle des Alpes, dont les coupoles innombrables se groupent sur toute la demi-circonférence du ciel, diverses de formes, de caractère, de physionomie, de couleurs, mais toutes affectant aux feux du soleil l'éclat de divers métaux ; les unes resplendissantes comme de l'argent poli ; les autres, selon l'effet des ombres qui se projettent sur leurs contours, mates comme un plomb grossier, ou brillantes comme l'acier bruni, de reflets bleus et violets ; certaines si éblouissantes, quand la lumière du couchant les inonde tout entières, qu'on les prendroit pour des masses de fer qui blanchissent dans la fournaise. Ce jour-là, par exemple, le soleil se couchoit avec tant de magnificence et dans un ciel si pur ! Les vapeurs du lac, aspirées par le crépuscule, suspendues à ses rayons, se balançoient sur les eaux comme un crêpe léger teint du rose le plus doux, se relevoient peu à peu des pieds du voyageur jusqu'au sommet des montagnes et déployoient devant lui, sur l'horizon, un rideau enflammé qui répandoit sur tous les objets le prestige de sa lumière ; puis, devenues plus denses et plus obscures, couronnoient enfin tout ce magnifique spectacle d'un dais de pourpre et d'or dont la splendeur ne pâlit qu'au lever des astres de la nuit.

Et ces montagnes immenses, inhabitées, pour la plu-

part inconnues, elles ne cachent pas un lieu d'asile où je puisse emporter avec moi, dérober à la curiosité insolente, à la censure hypocrite, le secret de mon bonheur et de ma vie! Je ne serai pas maître d'y reléguer, d'y exiler mon avenir! Je mourrai lié à la chaîne odieuse qu'ils m'ont imposée, sans faire un effort pour la rompre! Édouard! qu'on ne s'en flatte pas! Je romprois plutôt toutes les chaînes à la fois.

Prends pitié de mon infortune.

Le 9 mai.

Je ne t'ai pas dit que la conversation de l'autre jour avoit roulé sur le sujet des mésalliances, à propos de ce fou de Subligny, qui vient de finir sa carrière romanesque en épousant une danseuse. Je me suis saisi de ce texte avec une chaleur et une abondance d'idées dont j'étois plutôt redevable à certaines circonstances de ma situation particulière qu'à la propre richesse du sujet. J'ai soutenu qu'il n'y avoit d'impardonnable, d'antisocial, dans toute la force du mot, que les mésalliances morales, et qu'elles étaient extrêmement difficiles, parce qu'il est rare que les belles âmes ne s'accostent pas de leurs semblables, comme dit Shakspeare, ou qu'elles soient abusées assez longtemps par des dehors imposteurs pour arriver au moment de former un nœud si solennel sans avoir eu le triste bonheur de se détromper; que ce qu'on appeloit d'ailleurs mésalliance, dans cette acception générale qui se rapporte seulement à la différence des états, ne pouvoit choquer que le plus absurde, le plus révoltant des préjugés, celui qui attribueroit à une classe déterminée des facultés spéciales, ou, pour mieux dire, exclusives; que comme je ne savois personne qui eût poussé la témérité au point d'avancer que la vertu se prouvoit par des titres ou s'acquéroit par des priviléges,

je ne voyois pas pourquoi on interdiroit à un homme sensible et délicat le droit de chercher, partout où se trouve la vertu, un bonheur que la vertu seule peut donner ; que c'étoit une chose atroce, à force d'être ridicule, que de condamner une femme intéressante, douée de toutes les qualités et de toutes les grâces, au désespoir de ne jamais appartenir à l'objet aimé, parce que cette infortunée, comblée des plus précieux avantages de la nature et de l'éducation, seroit privée par hasard d'un avantage qui ne dépend que du hasard, et qui ne tient lieu d'aucun des autres, même dans la société; que si les grands talents imprimoient à ceux qui en étoient ornés un caractère incontestable de noblesse aux yeux du siècle et de la postérité, l'exercice privé des devoirs bien plus difficiles à pratiquer de la religion et de la morale, titre moins éclatant à la faveur du monde, n'étoit pas un titre moins recommandable à l'estime et au respect des bons esprits ; qu'en conséquence, je ne me permettrois jamais de blâmer une alliance du genre de celle dont on parloit, si je pouvois y reconnoître cette heureuse harmonie de mœurs et de caractère, qui est le seul gage assuré du bonheur des ménages et de la prospérité des familles.

Il est probable que ces raisonnements avoient paru totalement indignes de réponse à M. de Montbreuse, car il se contentoit de me regarder sévèrement sans me parler, et je remarquai qu'il se tournoit ensuite du côté d'Eudoxie avec un air d'intelligence dans lequel perçoit je ne sais quel mélange d'amertume et de mépris. Eudoxie même, dont je choquais trop ouvertement les idées, ne me sembla pas faire assez de cas de mes raisonnements pour daigner les réfuter avec ordre : à peine laissa-t-elle échapper quelques lieux communs rebattus auxquels les grâces de son élocution et la finesse de son ironie prêtoient plus d'agrément que de solidité. Adèle m'écoutoit avec émotion, car ses joues étoient fort ani-

mées, et j'essayai inutilement de rencontrer ses yeux. Madame Adélaïde avoit souri d'abord; puis sa physionomie avoit pris un caractère plus grave, et, je tremble de le penser, une expression plus triste qu'à l'ordinaire Elle releva doucement mes paroles en me reprochant, d'une manière affectueuse, l'ardeur que je portois dans la discussion, et l'enthousiasme avec lequel j'embrassois les idées les plus extraordinaires et souvent les plus funestes. Elle se plaignit de la facilité qu'ont les hommes de cette génération à saisir et propager les sophismes dont il n'apprécient pas les conséquences, et qui tendent à dénaturer successivement tous les véritables rapports des choses. En m'accordant qu'il y avoit des vérités noblement senties dans ce que je venois de dire, elle me recommanda de réfléchir sur l'origine et les effets de ces convenances morales, si respectables d'ailleurs par l'autorité qu'elles ont exercée sur nos ancêtres, et par la consécration presque religieuse qu'elles ont reçue des siècles, dont le jugement définitif est, en dernière analyse, toute la raison sociale, ajoutant du ton d'une résignation modeste, et non d'une conviction impérieuse, que le devoir d'un bon citoyen est de se soumettre aux institutions établies sans les discuter, et que, puisque l'imperfection des hommes les rend tributaires essentiels de certaines erreurs sanctionnées par la nécessité ou par le temps, l'intérêt du genre humain prescrit aux cœurs sages et droits le devoir de plier leur raison à la déférence commune.

Il est possible que cela soit vrai. — Et combien ne donnerois-je point pour qu'il n'en restât pas de souvenirs, de cette foible démarcation que le hasard de la naissance a tracée entre quelques familles et la grande famille des hommes; de cette circonstance si étrangère à ma volonté, qui m'a soumis à un ordre particulier d'habitudes et d'obligations; qui a restreint, comprimé, brisé l'indépendance de mon cœur; qui m'a interdit les affections les

plus simples et les plus heureuses ; qui me sépare d'Adèle et du bonheur.

Séparé ! — Préjugé barbare ! je te voue à l'indignation des âmes fortes et sensibles !

Séparé ! moi qui traverserois le globe pour un baiser de ses lèvres !

Séparé ! — Viens, viens sur le cœur de Gaston, pauvre orpheline que les hommes rebutent ! viens avec confiance; et j'en atteste l'innocence et la candeur de ton âme d'ange, toutes les puissances de l'enfer ne parviendront pas à nous séparer.

Le 16 mai.

Jamais je n'ai été plus assidu au petit bois que depuis quelques jours, et jamais mon herbier ne s'est plus lentement accru. Cela étonne beaucoup Latour, qui prend à mon herbier le même intérêt qu'à tous mes plaisirs, mais à que je ne le confie pas sans exception. Cela ne t'étonnera pas, toi qui te rappelles bien distinctement qu'Adèle passe tous les jours dans le petit bois à une certaine heure, et qui ne me crois pas capable de me plaire ailleurs qu'à l'endroit où j'espère la trouver. Tu as déjà remarqué aussi que ma lettre est à une grande distance de la précédente, et tu en as conclu sans doute que l'abondance des sensations et des événements avoit pu seule me distraire pendant plusieurs jours de mes occupations les plus douces. Tout cela est conforme à la vérité, mon cher Édouard, et cependant il n'y a rien de nouveau dans ma vie à t apprendre, car mon amour n'est plus nouveau pour toi, et toute ma vie est là.

Je ne t'avois donné sur l'origine d'Adèle que des renseignements imparfaits, recueillis dans le vague des bruits populaires. Madame Adélaïde m'en avoit appris un peu davantage, mais pas assez pour contenter ma

curiosité, que je craignois d'ailleurs de déceler trop ouvertement. Enfin, l'autre jour, je m'en suis informé d'Adèle, pendant que je la conduisois du bois au hameau, je m'en suis informé, dis-je, avec tous les ménagements qu'exigeoit l'abord d'une question si délicate ; et, comme ce récit ne seroit pas sans intérêt pour les personnes même les plus étrangères à tout ce qui m'intéresse, je veux te le faire entendre de la propre bouche d'Adèle, ainsi que je l'ai entendu. Pardonne-moi si, avec la simplicité de ses paroles, je n'ai pas eu le bonheur de conserver leur grâce naturelle, et cette effusion si facile et si touchante de sentiments qui leur prête le charme le plus entraînant. Il y a des choses qu'il faut désespérer d'exprimer.

« Mon père, me dit Adèle, étoit né à Valency, d'une famille de très-riches laboureurs. Il s'appeloit Jacques Évrard, et, comme il annonçoit un esprit et des manières au-dessus du commun, ses parents résolurent de lui donner une éducation honorable qui pût le rendre propre à parcourir dans le monde une carrière plus brillante que celle qu'ils avoient suivie. Ses progrès répondirent à toutes les espérances, mais inutilement. Des malheurs multipliés qui survinrent dans ce temps-là à mon aïeul ; plusieurs mauvaises années de suite qui épuisèrent ses récoltes sans les remplacer ; deux incendies qui consumèrent successivement sa grange et sa maison, la perte enfin d'un procès considérable, duquel dépendoit tout le reste, changèrent sa fortune en misère. Il étoit impossible de donner des suites aux projets qu'on avoit formés pour mon père ; on y renonça, et, plus malheureux que s'il n'avoit jamais pensé à sortir de sa condition, il s'engagea de désespoir.

« Le régiment où il entra étoit alors en garnison à Saumur. A cette époque, mon père étoit très-jeune encore, d'une figure aimable et qu'on trouvoit distinguée, d'une bravoure à toute épreuve, et il joignoit à cela une

foule de ces talents agréables qui ouvrent à ceux qui les possèdent l'accès de toutes les sociétés. Estimé de son colonel et de ses officiers, il avoit déjà monté deux fois en grade avec une rapidité inouïe dans le service, mais sans qu'il en résultât la moindre plainte de la part de ses camarades, qui rendoient sincèrement justice à ses avantages. Enfin, il avoit peu de supérieurs qui ne se fussent accoutumés à le regarder d'avance comme leur égal. Le hasard fit qu'une demoiselle de cette ville, qui appartenoit à une famille très-noble, le remarqua dans quelques occasions, et que, sans prendre garde à son penchant, elle se fit de le voir une habitude si douce, que son cœur ne pouvoit plus s'en passer. Elle sentit bientôt que ce besoin étoit de l'amour, mais il étoit tard pour y remédier ; elle le crut du moins, et mon père le crut comme elle. Que vous dirai-je, monsieur Gaston? voilà de quelle erreur je fus le fruit.

« Ma mère ne put dissimuler sa faute à ses parents ; mais, quoique tendres et bons, ils étoient trop fiers pour souffrir que Jacques Évrard la réparât. On se contenta de prendre les précautions nécessaires pour cacher ma naissance à tout le monde, et on envoya ma nourrice dans ce village éloigné, où je fus baptisée sous les auspices de madame la prieure. Vous devinez bien que cet asile ne m'avoit pas été donné sans motif, et que ma mère se plaisoit à penser que je grandirois sous les yeux d'un père attentif à tous mes besoins. Le temps de son service étant accompli depuis quelque temps, il sacrifia en effet sans peine ses espérances d'avancement au plaisir de ne plus me quitter, et de voir se développer peu à peu dans mes traits la ressemblance d'une personne qui lui étoit si chère. Sa tendresse alla plus loin. Se seroit-il trouvé heureux s'il n'avoit pas osé me nommer sa fille? La nourrice qu'on m'avoit donnée, jeune et malheureuse victime d'une inclination trompée, passa pour ma mère et pour son épouse. Madame Adélaïde seule étoit dans

le secret, et portoit une vive compassion à ses chagrins.

« C'est ainsi que je fus élevée, et mon enfance ne fut pas sans plaisirs. L'amitié de ma bonne marraine, les soins attentifs et vraiment maternels de cette nourrice, à qui je croyois des titres encore plus sacrés à ma reconnoissance, et surtout l'affection de mon excellent père, embellirent tout. Seulement, quand il revenoit des champs, je le sentois quelquefois me baigner de larmes, mais je ne m'inquiétois point, pensant que c'étoit de joie qu'il pleuroit.

« Cependant ma véritable mère ne nous avoit point retiré son cœur. Elle écrivoit souvent à mon père, et lui faisoit part de ses regrets et même de ses espérances. Il arriva que vers la troisième ou quatrième année de la Révolution, son père la laissa seule à Saumur, pour aller servir le roi dans son armée de la Vendée, et qu'elle désira de profiter de la liberté dont elle jouissoit pour me voir; car il y avoit déjà quelque temps qu'elle avoit perdu sa mère. Ce fut un beau jour pour notre petite famille que celui où nous parvint la nouvelle inattendue de ce voyage. Quoique je fusse bien jeune pour entendre clairement ces choses, mon père me les fit comprendre de son mieux, et nous partîmes après de courts préparatifs, qu'il ne croyoit pas pouvoir jamais abréger assez. Enfin, je fus rendue à celle de qui j'avois reçu le jour, et je lui rapportai la tendresse qu'une autre lui avoit dérobée si longtemps sans l'enlever tout entière à celle-ci. Ma mère ne s'en affligeoit point, et me voyoit avec plaisir allier les devoirs de la reconnoissance aux devoirs de la nature. J'étois bien heureuse et bien aimée; pourquoi falloit-il que cela durât si peu!...

« Mon père avoit conçu un projet digne d'une âme si noble, et ma mère l'avoit approuvé. Les troubles civils, qui étoient parvenus au plus haut point, ouvroient une carrière facile aux hommes de résolution, et il ne désespéroit pas d'acquérir, sous les yeux de mon grand-père,

de tels titres à la gloire, qu'on ne crût pas déroger en approuvant son mariage. C'est pourquoi il nous avoit quittées, emportant l'espoir de nous revoir bientôt et de ne plus nous quitter jamais.

« Pendant son absence, ma mère m'avoit placée dans une pension où elle venoit me voir souvent. On me prenoit pour une orpheline de ses parents, et on me traitoit avec les mêmes soins que si mes véritables rapports avec elle avoient été connus. Quand nous étions seules, nous parlions de mon père, et nous pleurions longtemps ensemble. Je m'aperçus, au bout de quelques mois, qu'elle avoit encore d'autres chagrins qu'elle ne me disoit pas, mais je me bornois à m'en affliger en secret sans les connoître, et je ne l'interrogeois point. Enfin, un jour, elle cessa de venir : la semaine, le mois s'écoulèrent, je la demandois à tout le monde, et personne ne répondoit. Je sentois bien qu'il n'y avoit plus pour moi de bonheur, et que j'attendois en vain ma mère. Voici ce qui s'étoit passé :

« Les espérances de mon père s'étoient réalisées. Des actions du plus grand éclat l'avoient fait distinguer de ses généraux, et il venoit d'être promu lui-même au grade de chef de division. »

— Cela est vrai, m'écriai-je en interrompant Adèle à cet endroit de son récit, c'est Marius Évrard qu'on l'appelle.

— On m'a dit, reprit Adèle, que c'étoit là son nom de guerre.

— Oui, continuai-je, ce moment m'est présent comme s'il venoit de s'écouler. Le général, entouré d'un gros d'ennemis, est près de succomber; son cheval est tué sous lui. Il est entraîné dans sa chute, et déjà grièvement blessé, il n'oppose plus de résistance inutile aux forces qui l'accablent. Tout à coup le capitaine Évrard perce la foule étonnée de sa témérité, arrache des mains qui se disputent l'honneur de frapper le général évanoui et sanglant, et revient à nos rangs sous une

grêle de balles qui ne l'atteignent pas. Le grade de chef de division fut en effet le prix de son courage, mais il disparut peu de jours après, et toute l'armée fut persuadée qu'il avoit péri dans une embuscade.

« Je vais, dit Adèle, en reprenant l'histoire de ses parents où elle l'avoit laissée, vous expliquer cet événement. Dès l'instant où il eut reçu devant l'armée le nouveau titre sous lequel il devoit en être reconnu, moins fier de cette distinction que ravi de pouvoir le faire servir au succès de son amour, il courut se jeter aux pieds de mon grand-père et lui confier sa faute, son repentir et ses vœux. Jugez du contentement qui succéda dans son âme à tant d'inquiétudes et de douleurs, dont elle avoit été navrée pendant plusieurs années, quand il vit que ma mère lui étoit accordée pour épouse. Mais ce n'étoit pas assez pour lui d'éprouver une pareille joie, il avoit encore besoin de la faire partager. Saumur n'etoit pas loin du quartier général de l'armée. Deux jours de trêve lui donnent le temps de s'échapper sous le premier déguisement venu, et de voler dans les bras de ma mère. Le premier instant est tout entier au plaisir de se revoir, le second est à l'inquiétude et à la terreur. Saumur appartient aux républicains, et mon père est proscrit.

« Je ne vous ai pas donné le secret de cette sombre tristesse que j'avois remarquée en ma mère la dernière fois qu'elle visita la pension. Un jeune gentilhomme, qui venoit de quitter le drapeau royal sous l'apparence de je ne sais quel service intérieur, et qui avoit obtenu de mon grand-père une recommandation assez vague pour ma famille, n'avoit pas craint de témoigner à ma mère des sentiments qu'elle ne devoit partager qu'une fois. La passion de cet étranger lui étoit d'autant plus importune que tout la prévenoit à la fois contre lui, et que des renseignements particuliers l'armoient à son égard d'une défiance qui, même dans un cœur parfaitement libre, n'auroit jamais pu se concilier avec l'amour.

Cependant son respect pour cette recommandation sacrée, et surtout sa timidité naturelle, encore augmentée par l'ascendant d'un caractère farouche et impétueux, l'avoient en quelque sorte contrainte à supporter patiemment ses poursuites et à dissimuler en partie l'éloignement qu'il lui inspiroit. Quant à lui, convaincu qu'il avoit un rival aimé, il ne négligeoit rien pour trouver quelque circonstance qui pût confirmer ses soupçons, et le hasard servit sa jalousie de la manière la plus funeste, en le conduisant chez ma mère à l'instant même où elle recevoit les derniers adieux et les derniers embrassements de son époux.

« Rien ne peut donner une idée de la colère et de l'emportement de ce furieux, à l'aspect de l'homme qui lui déroboit un cœur où il s'étoit promis de régner; il remplit la maison de ses menaces et de ses cris, et il ne craignit pas de provoquer mon père, dont la patience déjà fatiguée ne tint pas à cette dernière marque d'audace. Ils sortirent aussi animés l'un que l'autre, et se rendirent, après un court intervalle, dans un endroit propre à terminer leurs débats, tandis que ma mère éplorée attendoit sa vie ou sa mort du résultat de cette affreuse contestation.

« A peine sont-ils en présence, que mon père jette son habit sur la terre et découvre inconsidérément sa poitrine. Le noble *cœur* des Vendéens, seule décoration, vous le savez, de cette pieuse armée, frappe les yeux de son adversaire; et celui-ci, saisissant avec une joie féroce l'occasion de perdre un ennemi sans payer de son courage, pousse une clameur au bruit de laquelle se réunissent une douzaine de brigands qu'il avoit sans doute apostés en ce lieu pour le seconder dans quelque autre lâcheté. « Arrêtez, s'écrie-t-il, c'est un officier royaliste, un ennemi de la république! » Mon père lutte vainement contre ces misérables; on l'entoure, on le désarme, on le traîne dans un cachot.

« Cependant, ma mère avoit compté impatiemment les heures sans recevoir aucune nouvelle consolante, et elle se livroit à toute l'amertume de ses craintes, moins terribles que la vérité, quand un tumulte confus qui s'élevoit dans la rue, le roulement d'un tambour interrompu d'espace en espace, et la rumeur sourde des pas d'une troupe armée... Souffrez, monsieur Gaston, que je pleure librement devant vous. Il m'en coûteroit trop de contenir ma douleur... Elle écoute, elle court, elle franchit les degrés, elle traverse la place, elle écarte le peuple, elle arrive au détachement, regarde, jette un cri et tombe.

« Angélique! mon Angélique, reviens à toi! Sois digne de ton père et de ton ami! Vis pour Adèle et pour ma mémoire!... » Il parle sans être entendu. Les baisers qu'il dépose sur ses paupières ne la réveillent pas. Elle ne sent pas ses larmes. Déjà on les a séparés; le tambour se tait, l'escorte s'arrête. Ma mère est revenue à elle; ses yeux s'ouvrent, s'égarent, se promènent sur tout ce qui l'entoure. Elle est encore heureuse... Elle ne se rappelle pas bien... mais l'explosion frappe son oreille, et le sentiment l'abandonne de nouveau. Mon père est mort!

« Il y avoit trois mois de passés depuis ce jour-là, quand on vint me chercher dans ma pension pour me conduire à ma mère. Elle étoit détenue dans une maison de réclusion, et je lui fus menée au milieu des baïonnettes. Mon cœur n'oubliera jamais la tristesse et l'effroi dont il fut tout à coup pénétré quand, au travers de cet affreux appareil, derrière ces hommes hideux dont le seul regard me faisoit frissonner, sur un peu de paille noire, je reconnus ma mère, hélas! pâle, défigurée, mourante. Je me jetai dans ses bras en pleurant de toutes mes forces, en lui demandant pourquoi on l'avoit mise en prison, et pourquoi on la traitoit ainsi. Elle me dit sans pleurer, mais ses yeux étoient rouges et creusés, elle me

dit ce que je viens de vous raconter, et puis que je n'avois plus de ressource au monde que la pitié de ma marraine, à qui elle avoit envoyé tout ce dont elle pouvoit disposer pour moi, et vers qui elle e le venoit d'obtenir qu'on me reconduisît pour toujours. Enfin, d'une voix éteinte qu'elle arrachoit de son sein avec plus d'efforts : « Ma fille, ma pauvre Adèle, mon unique amour, Dieu te fasse prospérer... et qu'un jour l'époux qu'il te donnera dans sa bonté... entends-tu, ma fille, s'écria-t-elle en relevant sa tête et en prenant un accent grave et lugubre qui retentit encore à mon oreille, que cet époux destiné à venger tes parents vienne satisfaire au sang de ton père assassiné, avec le sang de Maugis! »

A ce nom, je sentis tous mes membres frémir, et Adèle, qui attribuoit mon agitation à une autre cause, continua son récit en ces termes :

« Je ne voulois point quitter ma mère dans l'état où je la voyois, et je restai assise sur sa paille jusqu'à l'heure où l'on vint fermer les cachots. Mais alors un des guichetiers me tira brusquement de cette place, et me dit que je n'y pouvois coucher. Ma mère sommeilloit; son teint étoit très-coloré, sa respiration rapide. Je craignis de troubler son repos en l'embrassant, et j me contentai d'imprimer mes lèvres sur un coin de sa robe. Après cela, on me fit entrer chez le concierge qui avoit permis que je couchasse avec ses enfants; mais je ne pus m'endormir de toute la nuit, à cause de mon chagrin et de quelque bruit qui se faisoit dans l'intérieur de la prison. A peine eus-je entendu tourner les verrous et les portes se rouvrir sur leurs gonds, que je courus à la chambre de ma mère. J'entre, je cherche, j'appelle, je m'informe; elle n'y étoit plus. Son corps, me dit-on, avoit été enlevé de bonne heure. Je ne devois plus embrasser ma mère! »

Ainsi se termina, mon cher Édouard, l'histoire des parents d'Adèle; et souvent, pendant son récit, mes

pleurs s'étoient mêlés aux siens. Sur les suites de cet entretien, sur les idées nouvelles qu'il a fait naître en moi, je t'ouvrirai sincèrement mon cœur, je te parlerai bientôt avec l'abandon sans réserve de notre amitié de frère. Aujourd'hui je te livre à tes propres sensations. O mon cher Édouard, tu le comprends... c'est un holocauste que je dois à la vertu, à l'honneur et à l'amour. Quel bienfaisant délateur me montrera ce Maugis !

Le 19 mai,

Il étoit temps de soulager mon cœur du poids dont il étoit chargé. Ces jours devenoient longs au gré de mon impatience. « Quelle considération m'arrête, me suis-je dit, et, puisque tout mon bonheur est en elle, qui peut m'empêcher de l'assurer, si elle m'aime? » Cependant, je te l'avouerai, il me semble que j'oublie mes résolutions toutes les fois que je trouve l'occasion de les accomplir et j'avois tardé jusqu'ici de lui parler de ce que j'éprouve. Voici l'événement qui m'a servi.

Il y a un nouveau roman dont le héros m'a touché; soit que sa position ait avec la mienne quelques-uns de ces rapports qui nous identifient comme malgré nous avec un personnage inconnu, soit qu'il ressemble un peu à l'homme que j'aurois voulu être si j'avois composé ma vie. Ce n'est pas que j'approuve beaucoup les caractères romanesques, surtout dans les sociétés bien organisées, où ils sont presque toujours déplacés par leur folle exagération ou leur sotte ingénuité; mais il y a des temps où le caprice de l'imagination la plus bizarre vaut mieux que tout ce qu'on est appelé à voir autour de soi, et dédommage de toutes les tristes réalités du monde Pour en venir au fait, comme le jugement que je portois de ce héros imaginaire avoit fourni à la brillante Eudoxie un sujet inépuisable de persiflages, le titre du roman exci-

toit de plus en plus chaque jour la curiosité d'Adèle; et, quoique bien convaincu qu'il n'y a rien de plus pernicieux pour une jeune personne dont la sensibilité commence à se développer que la lecture d'un ouvrage de cette espèce, quoique bien éloigné, tu le sais, de calculer l'effet qu'elle pouvoit produire sur une âme neuve et tendre — combinaison lâche et odieuse, dont la seule idée me révolte! — je n'avois pu me refuser à lui laisser ce livre, tant le moindre de ses désirs a de pouvoir sur ma volonté! Aujourd'hui, je m'étonnois qu'Adèle eût légèrement outre-passé l'heure de son petit voyage à travers le bois, et je marchois à grands pas en différents sens dans le sentier de Valency, quand je l'ai vue s'avancer d'un air préoccupé, la tête penchée et le volume à la main. Aussitôt qu'elle m'a aperçu, elle me l'a rendu avec un sourire triste, et elle a marché près de moi sans parler. — Eh bien, lui ai-je dit, que pensez-vous de cet insensé, de ce furieux, dont le nom seul révolte mademoiselle Eudoxie? Vous a-t-il paru si haïssable? — Elle ne répondit point, mais quelques larmes rouloient encore dans ses yeux, et sa main tremblait dans la mienne. — Oh! ma bonne Adèle, me suis-je écrié, heureux le cœur qui sera entendu de ton cœur! mille fois heureux l'homme que tu aimeras! — Et cette main dont je m'étois emparé, mes lèvres l'ont pressée avec emportement. — Que faites-vous, Gaston! monsieur Gaston, que faites-vous, au nom du ciel! Laissez-moi, a-t-elle continué d'une voix altérée, vous savez bien que je suis Adèle Évrard! — Mon sein étoit gonflé, ma tête embarrassée, j'étouffois. — Adèle, ma sœur, mon épouse, ma bien-aimée, l'unique objet de toutes mes pensées, l'unique charme de mon existence, l'affection, l'espoir qui me reste, voilà ce que tu es pour Gaston. — Et mes pleurs, des pleurs délicieux, ruisseloient sur mes joues! Comme je me sentois chanceler, je me suis assis sur un de ces bancs naturels qui entourent, ainsi que je te l'ai

dit, ce petit salon de feuillage où aboutissent les principaux sentiers du bois, et j'ai appuyé ma tête sur mes mains. Après quelque temps j'ai levé les yeux, et j'ai vu Adèle debout, mais tournée du côté opposé, qui assortissoit un petit bouquet de fleurs. Je suis allé auprès d'elle, et j'ai passé doucement mon bras autour de son cou, sans rien oser lui dire. — Voyez, m'a-t-elle dit, voyez les belles fleurs que j'ai cueillies; je voudrois savoir le nom de celle-ci. — C'étoit cette fleur charmante qu'on appelle la *Silvie,* parce qu'elle ne se plaît que dans les lieux sauvages et à l'ombre des forêts. Je me suis soudain rappelé, et j'ai répété tout haut la jolie strophe du poëte allemand.

« C'est Silvie, la fraîche Silvie, la douce anémone des bois. Il n'y a point de fleurette, ô Silvie, qui puisse rivaliser avec toi de grâce et de beauté, quand tu balances au souffle de l'air ta couronne blanche et rose découpée en cinq parties. Toute la pompe des autres fleurs, et l'Amour lui-même n'en excepteroit pas la rose, ne vaudra jamais ta modeste beauté. Ta tige courbée sur elle-même est l'emblème de la mélancolie, et la mobilité de ton calice flottant exprime les agitations d'un jeune cœur. Que le ciel, ô la plus aimable des fleurs, multiplie à jamais autour de toi la mollesse des gazons humides, la fraîcheur des nouveaux ombrages et le souffle des nouveaux zéphyrs! C'est Silvie, la fraîche Silvie, la fleur de la solitude et du printemps, la douce anémone des bois. »

Adèle oublioit déjà son bouquet. Il alloit tomber de sa main, et je m'en suis emparé pour l'attacher sur mon cœur. Elle m'a dit doucement : — Gaston, je ne reviendrai plus!

Notre promenade a été tranquille cependant. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la conversation étoit aussi vague entre nous que celle de deux personnes étrangères l'une à l'autre, et qu'il n'y avoit pas une de ces paroles

indifférentes qui ne parvînt toute brûlante à mon cœur. Des choses qui ne me paroîtroient pas dignes d'attention dans une autre circonstance faisoient sur moi une impression si flatteuse! Quel charme que celui-là qui anime, qui embellit tout, qui jette sur la vie une lueur de divinité! Les sens eux-mêmes, abusés par l'ivresse de l'âme, ne rêvent que des parfums, des lumières, des mélodies célestes. C'est l'idéal d'un paradis.

J'entends bien ce long cri du préjugé qui répète à mon oreille : C'est la fille illégitime de Jacques Évrard. Voilà, Gaston, ton amante! — Oui, c'est la fille illégitime de Jacques Évrard, et c'est, ô mon Adèle, le plus précieux de tes titres. Plus tu as été malheureuse, plus je trouverai des délices à combler ton avenir d'un bonheur sans vicissitudes. — Illégitime! L'amour, la constance, la gloire, l'aveu même de ton aïeul, ne t'ont-ils pas légitimée? Cette cérémonie froide et sérieuse qu'on appelle le mariage auroit-elle mieux constaté ta naissance que le dernier baiser que se donnèrent tes parents en face de Dieu, du peuple et des bourreaux, — que le sacrement de sang qui les unit dans l'éternité?... La fille de Jacques Évrard! Laboureur ou soldat, nul homme n'a surpassé celui-ci en noblesse, et si la noblesse est le prix de rares actions, celui qui la transmet aux siens n'est-il pas plus noble que ceux qui la reçoivent de lui? Naître noble, c'est l'ouvrage du hasard! le devenir par son courage, c'est la plus haute fortune de l'héroïsme. Un roturier! disent-ils. Vous ne savez pas, enfants épris de ridicules hochets, que la noblesse date des grandes révolutions politiques, qu'elle naît, vieillit, se renouvelle avec les empires. La véritable noblesse, comme on l'entend dans les monarchies, est à faire un roi ou à s'immoler avec lui. Elle ne brille qu'autour d'un trône qui s'élève ou d'un trône qui tombe. Les guerriers qui portent un souverain sur le pavois, les guerriers qui meurent avec sa race, voilà les nobles. Je ne reconnois de titres que ceux qui ont été

scellés avec l'épée ou sanctionnés par l'échafaud. Le reste n'est qu'une roture illustrée par lettres patentes.

Qu'importe d'ailleurs dans l'état actuel de la société? A la suite d'un ordre de choses fini, ce ne sont pas les nobles qui restent, ce sont les héros. On ne s'informe pas plus maintenant du père de Coriolan que de celui de Spartacus.

Ai-je besoin, après tout, d'amasser tant de raisonnements pour justifier ce que j'ai invariablement résolu? Ne suffit-il pas pour moi et pour tous ceux qui m'aiment que cette action soit la seule qui puisse me faire jouir d'une pure félicité? Céderai-je à la crainte des rumeurs imbéciles de la populace titrée? Manquerai-je de force pour braver le blâme de ces cœurs stériles que dessèchent l'égoïsme et l'orgueil, les dérisions de quelque femme hautaine, le mépris de quelque misérable parvenu?

Cela est arrêté dans mon cœur, Édouard! je serai libre.

Il faudra l'éviter, la fuir, cette société dont on recherche si fort l'estime, et qui la prodigue ou la ravit d'après des règles si étranges et si incertaines. Tant mieux. J'ai toujours aspiré à circonscrire ma vie, à l'enfermer dans le cercle de quelques affections, à ne donner aux conventions et aux habitudes communes que ce qu'il est impossible de leur enlever. Je tâcherai d'être à moi. Viennent maintenant se briser autour de ma retraite, comme au pied d'un roc inébranlable, tous les orages du monde, et s'évanouir, sans arriver jusqu'à mon cœur, les murmures insensés de la haine et de la prévention! Qu'ils m'inspirent de pitié, ces malheureux tourmentés du besoin de vivre dans tout ce qui les entoure, qui marchent empressés au milieu de la foule, écartant péniblement ce qui s'oppose à leur passage, froissant les foibles ou les foulant au pied, froissés par les forts ou rampant devant eux, et toujours prêts à sacri-

fier des victimes humaines à leurs préjugés, comme les barbares à leurs dieux!

Le 25 mai.

Ces derniers jours ont la fraîcheur d'un de ces rêves consolants que l'on craint de voir finir; et quand je pense qu'il y a déjà plusieurs semaines que dure cette féerie, et que je redescends dans mon cœur pour m'assurer que ce n'est pas une de ces illusions accoutumées, une foule de pressentiments terribles s'accumulent tout à coup autour de ma pensée, et je découvre en moi une conscience vague, mais infaillible, de quelque grand malheur à venir. J'entends des gens qui disent, en déplorant la mort d'un ami, que la mort n'en veut qu'aux heureux, et que c'est une chose bien cruelle que d'être frappé au milieu de sa jeunesse et de ses plaisirs, à l'instant même où tout commence à nous sourire et à nous flatter. C'est cependant alors qu'il faudroit mourir, avant que le rideau fût tombé sur nos chimères; quand l'enchantement dure encore, et que ce bien passager dont nous jouissons n'est pas changé en irréparables regrets. Souvent je me suis senti saisir d'une joie si puissante, que tous mes sens accablés cherchoient à se recueillir pour goûter la possession de ce présent fugitif et pour le fixer un moment. Il me semble que j'aimerois à mourir dans cet état.

Conçois-tu ce qu'a d'amer et d'épouvantable la mort d'un infortuné que tout abandonne, détrompé de l'existence, épouvanté du néant, repoussant, pour mourir plus calme, quelque doux souvenir dont le contraste ajouteroit à l'horreur de son agonie, et rendant le dernier soupir entre des bras froids, sur un sein qui ne palpite pas?

Je voudrois mourir, je voudrois être mort aujourd'hui.

Elle étoit là, — contre moi, penchée sur ma poitrine, et pleurant d'émotion. — Oui, lui ai-je dit, devant Dieu et les hommes, je promets de n'avoir point d'autre épouse ! — Arrêtez ! s'est-elle écriée, Gaston n'est pas un parjure, et il promet devant Dieu une chose que rien ne peut rendre possible ! — Quel obstacle? — Non, Gaston ne peut pas être l'époux d'Adèle. Gaston n'est pas un homme du peuple, obscur et pauvre, l'époux, le seul époux qui convienne à mon état et à mon indigence. — Il sera l'époux d'Adèle, ai-je repris. Cette réparation est dans l'ordre de la Providence. J'acquitterai la dette de la société ! — Je l'ai dit, Édouard, et j'en jure sur l'honneur, il faut que ce dessein s'accomplisse!

Nous étions si préoccupés, que le crépuscule a failli nous surprendre dans le bois. En quittant mon Adèle, j'ai voulu, j'ai osé la presser encore dans mes bras. L'un des siens me repoussoit foiblement, l'autre me pressoit, peut-être !... Un éblouissement pareil à celui que produiroit la clarté d'un météore a tout à coup troublé ma vue, ma tête s'est penchée, et ma bouche, te le dirai-je, a rencontré sa bouche ! Un trait de feu s'est élancé jusqu'à mon cœur. — Incomparable volupté ! C'est un baiser d'Adèle, l'empreinte, la douce empreinte de ses lèvres qui repose sur mes lèvres ! Oh ! je la conserverai entière, inaltérable ! On ne l'effacera jamais ! Périsse le jour où je le profanerois, ce précieux sceau de l'amour, dans les baisers d'une autre femme ; où une bouche inanimée, insensible, me raviroit la fleur humide de ton baiser ! s'anéantisse mon âme avant que je commette ce sacrilége !

Que le poids de mes sensations est difficile à supporter ! Que j'ai quelquefois de regret à mes douleurs passées ! Qui auroit cru qu'il fallût tant de forces pour le bonheur !

Le 27 mai.

Jamais je n'ai vécu plus rapidement, jamais je n'ai été obsédé de plus de soucis. Un seul jour de ma vie rassemble autant de sentiments tumultueux, de craintes, d'espérances, de jouissances et de tourments, de projets et d'irrésolutions, que tout le reste de ma jeunesse. On ne peut mieux comparer cet état qu'à celui d'un fiévreux dont l'imagination malade, égarée dans un monde inconnu et poursuivie de réminiscences confuses, passe au hasard d'objets en objets, rassemble sous le même point de vue les contrastes les plus bizarres, les images les plus disparates, et se perd dans ces transitions sans motif et sans fin, aussi incapable de juger ses sensations que de les choisir. Si de temps en temps j'ose compter sur quelque repos, la minute qui survient me désabuse, et je suis comme une âme en peine balancée par de malins esprits entre un ciel et un enfer.

J'avois accompagné ma mère au château de Valency, où nous devions trouver la société ordinaire, et par conséquent M. de Montbreuse, dont les assiduités ont peut-être quelque chose de remarquable. Il étoit naturel que l'entretien tombât sur le sujet le plus propre à intéresser, dans ce cercle orgueilleux, la vanité de tout le monde; et je ne m'étonnois pas de voir renouveler l'éternelle thèse des supériorités morales de la noblesse. Mais voilà qu'après avoir posé en principe que ce n'étoit que chez nous qu'on trouvoit ces délicates idées de l'honneur et cette élévation de caractère et de sentiments qui sont le fruit d'une éducation appropriée à la dignité de notre destination politique, on a battu en brèche l'édifice *romanesque* des fausses vertus de la roture, et on les a réduites impitoyablement à un simple esprit d'émulation dont nous avons encore l'honneur d'être le véhicule : dissertation qui, je crois, ne m'auroit pas tiré d'une mé-

ditation fort étrangère à tout ce qui se passoit là, si à propos de l'inaliénable bassesse des *parias* d'Europe, et du peu de confiance qu'il falloit avoir aux mœurs du peuple, on n'avoit pas cité... Grand Dieu! mon sang révolté bouillonne encore à cette idée!... Il s'agissoit de cette jeune personne élevée avec autant de soins sous les yeux de mademoiselle Eudoxie, qui auroit aveuglément répondu de son innocence... il s'agissoit d'Adèle!... A ce nom, je ne me connois plus, et, d'un ton de voix qui marquoit peut-être plus d'emportement que de curiosité, je demande le crime de cet enfant. — Presque rien, dit Eudoxie, une de ces choses pour lesquelles votre philanthropie sentimentale réserve assurément toute son indulgence; une de ces passions décentes et contemplatives qui font un si bel effet dans les drames et dans les romans; une noble et tendre affection pour je ne sais quel rustaud du hameau voisin, auquel elle rend tous les jours d'innocentes visites, qui finiront Dieu sait comment! Vous voyez que cela ne vaut pas la peine d'en parler; mais vous n'en trouverez pas moins bon que je la chasse, en attendant que vos éloquentes déclamations m'aient tout à fait désabusée de certains misérables préjugés auxquels j'ai la faiblesse de tenir un peu. — C'est trop de sarcasmes, ai-je répondu, dans une affaire telle que celle-ci, où il ne s'agit de rien moins que de perdre à jamais une jeune fille irréprochable; mais ce n'est point à moi de la justifier, et je ne doute pas que madame la prieure ne fasse le sacrifice de sa modestie à un intérêt aussi précieux; elle connoît le motif qui conduit tous les jours Adèle au hameau, et l'ironie a trouvé sans le savoir l'expression juste quand elle a qualifié d'innocentes visites le voyage officieux de la charité. — Madame la prieure étoit présente, et je m'étonnois qu'elle ne m'eût pas encore interrompu. Quelle a été ma douloureuse surprise quand je me suis aperçu, en fixant mes yeux sur elle, que les siens étoient humides de

pleurs, et qu'elle me regardoit avec un air inquiet, comme pour pénétrer mon intention et deviner ce que je voulois dire! — Quoi! madame, ai-je repris, ce n'étoit point par votre ordre, ce n'étoit point de votre part?... — Un signe négatif... il lui en auroit trop coûté de la condamner plus positivement! un geste accompagné d'un soupir est tout ce que j'ai obtenu d'elle. J'avoue que je n'ai pas tenu à ce coup, et qu'il m'a fallu sortir pour cacher mon désespoir et ma confusion.

Je me suis enfoncé dans le bois sans savoir où je devois aller, mais impatient d'être éloigné du lieu que je quittois et de demeurer seul avec moi-même : heureux en ce moment, si j'avois pu m'isoler aussi de mes souvenirs, et s'il avoit suffi d'un acte de volonté pour effacer tout le passé! Enfin, soit que le hasard en eût décidé, soit que je me fusse dirigé vers ce but sans me rendre compte de mon dessein, je me suis trouvé près du hameau où j'avois coutume d'accompagner Adèle, et j'ai reconnu la misérable chaumière où je l'avois vue entrer tant de fois. Il m'étoit si facile de prendre en cet endroit des informations précises, et j'avois si grand besoin d'être détrompé — ou convaincu, car mon âme a plus d'énergie pour le malheur que pour l'incertitude. — Ma vie et mon honneur étoient engagés si avant dans ce mystère, que je n'ai pas hésité à entrer chez ces pauvres gens, et que je n'ai pas même pensé à l'effroi que devoit leur causer mon apparition dans le désordre où j'étois.

La famille étoit réunie dans une chambre assez vaste, où tout annonçoit l'indigence. Un vieillard d'une lignée respectable étoit couché dans un coin, sur un vieux châlit rempli de paille, et recevoit un breuvage d'une femme très-âgée, qui détournoit la tête en essuyant une larme. Une jeune fille de dix ou douze ans avoit quitté son rouet pour rajuster sur les jambes du malade un pan de tapisserie usée qui lui servoit de couverture. Deux ou trois petits enfants, étrangers à cette scène, jouoient sur le seuil

de la porte aux rayons du soleil couchant, avec une gaieté si pleine de franchise et d'insouciance qu'elle me serroit le cœur. Je me suis assis sur un bout de banc rompu et j'ai cherché à recueillir mes idées, pour savoir ce que j'avois à dire ; mais autant j'étois impatient d'être instruit pendant le cours des minutes qui avoient précédé, autant je redoutois alors un éclaircissement qui pouvoit détruire toutes mes illusions à la fois. J'aurois voulu n'être point venu.

Tu devinerois au besoin ma première question. J'ai demandé à cette bonne femme si elle n'avoit point de fils. Il me sembloit que je sentirois moins le coup qu'elle alloit me porter en le laissant pénétrer peu à peu, et en ménageant ma douleur. — Hélas ! m'a-t-elle répondu, nous n'en avons qu'un seul qui est pour nous un grand sujet de chagrin. Dieu lui a donné une terrible affliction. Il tombe du haut mal depuis l'âge de dix-huit ans, et il ne peut plus travailler. Les médecins ont renoncé tout à fait à sa guérison, a-t-elle ajouté en pleurant, car voilà quelque temps que sa tristesse s'augmente, et on dit que c'est un signe que la maladie empire. J'avois aussi une fille qui étoit mariée, mais notre gendre a été tué à l'armée au moment où il alloit passer sous-officier, et quant à elle, voilà bientôt six mois qu'elle est morte. Les enfants que vous voyez sont les siens. — Ces enfants s'étoient rassemblés derrière moi. — Cela est bien malheureux, lui ai-je dit, d'être ainsi frappé dans sa famille; mais du moins vous ne restez pas sans secours. Je crois que ce village appartenoit à M. de Montbreuse, et que ce château est encore à lui. C'est un homme sensible et bienfaisant qui ne laisse pas les pauvres au besoin. — La vieille femme n'a rien dit à ce propos, mais elle m'a regardé avec étonnement, et sans me parler de Montbreuse, elle s'est vivement louée des âmes généreuses qui l'assistoient. Le nom de madame la prieure et celui d'Adèle, étroitement unis dans sa reconnoissance, sont venus plu-

sieurs fois se confondre sur ses lèvres, de manière à me convaincre de sa sincérité. Après avoir laissé le peu que renfermoit ma bourse dans cette triste demeure de l'indigence, je suis sorti un peu rassuré, mais encore fort incertain et fort malheureux.

A quelque distance de la maison, j'ai vu sur le bord du bois un homme d'une grande taille, dont le visage annonçoit une trentaine d'années, pâle, défait, la tête penchée, les bras pendants, les épaules couvertes de longs cheveux noirs. En le regardant de plus près, j'ai remarqué dans ses yeux hagards un air de mélancolie farouche qui me l'a fait connoître pour le fils des infortunés que je venois de visiter. — Eh bien! mon ami, lui ai-je dit, te trouves-tu mieux, maintenant? — Oh! je croyois, a-t-il reparti, que je me porterois mieux quand les arbres repousseroient leurs feuilles et que les prés viendroient à reverdir comme par le passé; mais je crois que pour cette fois il n'y aura plus de printemps. Le soleil est blanc et froid, les fleurs éclosent toutes pâles, et on n'entend aux champs que des petits oiseaux d'hiver qui sifflent dans les buissons. Autrefois, il y avoit un vent si doux, si agréable quand il se levoit le soir, et j'aimois tant à le sentir souffler dans mes cheveux. Maintenant, ce sont des brises qui dessèchent tout, et dont le bruit m'épouvante quand elles font crier les branches mortes. Si je pouvois seulement revoir un printemps comme ceux qui étoient dans ma jeunesse, il me semble que je guérirois, mais je crois qu'il n'y en aura plus. — J'ai voulu lui parler d'Adèle; il m'a interrompu en imprimant son doigt sur sa bouche, comme pour m'engager au silence. — Il ne faut pas la nommer si haut, m'a-t-il dit, de peur qu'on ne s'en souvienne. Les anges ne font que passer un moment sur la terre. Jamais on n'en a vu vieillir. Dieu les envoie quelquefois pour consoler les pauvres et les malades, mais il les rappelle sitôt! Quand ils meurent, c'est avec un sourire de joie, parce qu'ils

aiment à s'en retourner. Si vous en rencontrez par hasard, prenez garde de les perdre de vue un moment, car ce seroit fini pour toujours.

En achevant ces paroles, il s'est agenouillé sur un bloc de pierre, et s'est mis à prier à voix basse. Je me suis éloigné sans qu'il me remarquât, réfléchissant à tout ce que j'avois éprouvé dans cette journée, et encore incertain sur ce qui me restoit à faire, mais déjà bien persuadé de l'innocence d'Adèle.

Comme je rentrois au château de Valency, je l'ai aperçue qui marchoit lentement vers le vestibule, du côté de l'escalier par lequel on monte à sa chambre. J'ai couru à elle, et, la saisissant brusquement par le bras, je l'ai entraînée, sans lui dire un seul mot, jusqu'au salon de compagnie où l'on étoit encore réuni. Fort indifférent sur ce qu'on penseroit de cette incartade : — Parlez, mademoiselle, me suis-je écrié en l'introduisant, justifiez-vous des soupçons qu'on élève sur votre conduite. C'est en effet pour y porter des secours que vous allez tous les jours dans le hameau des Bois, et je viens de m'en assurer; mais dites-nous comment il se fait que ces secours, donnés au nom de madame la prieure, soient déniés par elle, et quelle espèce de secret est cachée sous ces apparences. — Puis je me suis laissé tomber sur un siége; et j'ai couvert mes yeux d'une de mes mains, impatient de savoir ce qu'elle alloit répondre en tremblant de l'entendre.

Pendant ce temps-là, elle se précipitoit aux genoux de madame la prieure, et les mouillant de ses larmes : — Pardonnez-moi, lui a-t-elle dit, d'avoir osé me servir de votre nom. C'étoient vos bienfaits que je distribuois, puisque tout ce que je possède me vient de vous; mais, touchée des malheurs d'une pauvre famille, et voyant déjà vos épargnes épuisées par les libéralités que vous répandez dans ce village, j'ai recouru aux miennes pour jouir aussi du plaisir de faire du bien. N'aurois-je pas

été injuste d'en recueillir tout le fruit, et de vous dérober une reconnoissance qui n'est due qu'à vous seule? Que ferois-je pour les malheureux, si vous n'aviez pas tout fait pour moi?

De quel fardeau cette scène a allégé mon sein! Tout le monde étoit ému, interdit; ma mère, M. de Montbreuse, Eudoxie même, gardoient un silence respectueux. Tel est l'empire de l'innocence et de la bonté. Il n'y avoit pas une de ces âmes superbes qui ne s'humiliât involontairement devant cette jeune fille tout à l'heure si méprisée. Quant à madame Adélaïde, elle avoit relevé Adèle; et, hors d'état d'exprimer son ravissement autrement que par des larmes, elle sanglotoit en la pressant contre son cœur, tandis qu'Adèle, toute confuse, cachoit entre ses bras sa rougeur modeste et sa touchante émotion.

Avec quelle amertume j'aurois pu restituer les sanglantes ironies dont on venoit de m'accabler, si j'avois voulu me saisir de cet avantage! mais j'ai su contenir ma juste indignation, ou plutôt je me suis borné à l'exprimer par un rigoureux silence. Montbreuse, en qui j'aime à voir un homme de bien, mais qu'une austérité exagérée de principes, fortifiée peut-être par quelque orgueil naturel, rend trop souvent sceptique sur la vertu, m'a cependant témoigné par un serrement de main qu'il étoit content de moi. Enfin ma mère, après quelques discours de bienséance, a demandé sa voiture, et je l'ai accompagnée. Le trouble de son maintien, l'embarras, la contrainte de sa position, un mot échappé par hasard, m'ont donné lieu de croire que c'étoit là le moment de lui apprendre ce qu'il falloit qu'elle sût nécessairement tôt ou tard. J'ai parlé d'Eudoxie, et j'ai dit avec fermeté qu'elle ne seroit point ma femme. Soit que j'eusse bien jugé des dispositions de ma mère, soit que le ton avec lequel je lui faisois part de ma résolution lui imposât, elle a moins insisté que je ne m'y serois attendu, et tout me promet qu'on ne forcera plus mon choix.

Une affaire indispensable m'appelle à la ville. La fortune propre de ma mère dépend d'un procès qui se juge dans peu de jours et qu'elle m'a chargé de poursuivre. Des intérêts qui me seroient personnels ne m'auroient jamais arraché d'ici dans ces circonstances, et je ne sais quelle terreur dont je ne suis pas maître... Les idées superstitieuses auxquelles je m'abandonne quelquefois te feroient réellement pitié!

Le 8 juin.

La ville m'inspire un tel dégoût, que je l'ai quittée dès qu'il m'a été possible de venir reprendre ma vie solitaire. D'autres sentiments contribuoient à précipiter mon retour. J'étois empressé de revoir Adèle et de pourvoir aux moyens de ne plus m'en séparer. Les jours de l'homme s'écoulent si rapidement, qu'il n'y a qu'une insouciance bien inexplicable qui puisse nous distraire du soin de les embellir.

Le procès de ma mère étoit très-mauvais, ce qui n'a pas empêché qu'elle le perdît de toutes voix, de sorte qu'elle est ruinée dans ses propriétés. Il lui reste du moins les miennes, et je lui en ai fait un hommage bien facile. Elle en disposera désormais sans responsabilité, sans obstacle; et si c'est là un sacrifice, il y a certainement des sacrifices qui sont des plaisirs. Qu'ai-je besoin de tout le superflu de l'opulence? Je suis riche de goûts simples et de désirs modérés. Un domaine commode, qui rapporte un peu plus que le nécessaire; des jardins peu vastes, mais bien ordonnés; un petit bois où je puisse promener mes rêveries; une petite maison bien modeste, ce qui ne l'empêchera pas d'être élégante; et autour de moi une belle nature, une variété pittoresque de sites et de solitudes, une campagne féconde qui nourrit ses habitants, et, s'il se peut, point de misère qu'autant que j'en

pris soulager : que faut-il de plus pour le bonheur? Mon imagination n'est pour rien dans ce dessein. J'étois assez riche pour choisir, et voilà le choix que j'ai fait. Ajoute à cette perspective une épouse comme Adèle, un ami comme Édouard, ou plutôt mon Adèle et mon Édouard eux-mêmes, car il n'y a qu'eux pour mon cœur, et tu vois de ma retraite un lieu enchanté, l'Éden que j'espère encore!

J'oubliois de te dire que la partie adverse de ma mère est un de ses parents éloignés, le vieux comte de Séligni, qui a servi avec une si grande distinction sous nos drapeaux. Cet homme vraiment vénérable m'a montré un intérêt presque paternel dont je me sens enorgueilli. Il m'a dit que, si ma mère n'avoit pas été trompée par les gens de loi qui la dirigent, il lui auroit épargné la plus grande partie du dommage qu'elle éprouve, mais que l'événement ne changeoit rien à ses vues, et qu'il étoit décidé à la voir soit pour lui offrir des accommodements satisfaisants, soit pour resserrer des nœuds que les démêlés de la chicane avoient trop longtemps relâchés. Il a même ajouté que je pourrois bien n'être pas étranger au plan qu'il se proposoit, mais que cette dernière clause étoit subordonnée à certains renseignements qu'il avoit à recueillir dans un village des environs.

Nous avons donc fait le voyage ensemble, causant avec chaleur de nos faits d'armes, des batailles où nous nous sommes rencontrés, des vices de notre organisation militaire, et des motifs qui ont rendu cette guerre dont nous avons été acteurs si désastreusement inutile. M. de Séligni raisonne de ces choses avec un sens juste et droit, et ses opinions ont singulièrement rectifié les miennes sur nombre de faits dont j'aurai un jour l'occasion de t'entretenir.

En passant devant le château d'Eudoxie, je me suis élancé à la portière pour chercher des yeux la petite fenêtre d'Adèle à l'angle du bâtiment. J'ai été fâché

qu'elle n'y fût pas, comme si j'avois pensé qu'elle eût pu être prévenue de mon passage. Elle n'y étoit pas, et je ne la verrai pas ce soir, car nous ne sommes arrivés qu'à la chute du jour. Les soins qui m'ont retenu étoient d'ailleurs trop pressants pour me permettre une heure d'absence, et il ne falloit cependant qu'un de ses regards pour dissiper les terreurs qui me poursuivent malgré moi sitôt que je m'éloigne d'elle. — Mon Dieu, abrégez cette nuit!

Le 9 juin.

Édouard, c'en est fait de moi! toutes mes illusions sont détruites... On a cruellement flétri mon cœur...

Il ne me faut plus, Édouard, qu'une fosse où m'endormir éternellement; car c'est le sommeil du néant que j'implore. Une immortalité qui éterniseroit ma douleur et mon humiliation, veuille le ciel m'épargner ce cruel bienfait!...

Voici ce que j'ai appris au château de Valency; pourquoi ne l'écrirois-je pas froidement?... Je sais des remèdes à tout.

Cette Adèle m'a trompé : on me l'a dit du moins. Malheureux que je suis! Il est impossible d'en douter! mais tu chercherois aussi quelques raisons pour ne pas le croire. Elle adoroit secrètement un des domestiques de Montbreuse, un homme vil, ignoble, odieux, que je n'ai jamais remarqué. N'est-il pas surprenant que leur intelligence m'ait échappé, à moi dont le cœur s'alarme si facilement? M'auroit-elle trahi, si je l'avois aimée avec moins de confiance, avec moins d'abandon? Elle m'aimoit cependant... hélas! elle ne me l'a point dit; mais qu'il étoit affreux de ménager ce prix à ma tendresse!

Les âmes les plus froides s'y seroient abusées comme la mienne. Montbreuse dit qu'il ne s'attendoit point à cela.

Candeur céleste de la vertu, vous n'êtes donc qu'une chimère!

Ce domestique a demandé ses gages; le lendemain, ils sont partis pour aller se marier ailleurs; je lui sais gré de cette attention : c'est tout ce qu'elle a fait pour moi.

Il paroît d'abord que rien n'est plus faux que tout ce que je te dis. Je donnerois ma vie pour être persuadé que cela est faux, pour la croire innocente : il seroit si doux de mourir dans cette idée!

Elle est partie sans prévenir personne : elle avoit trop à rougir. Elle n'a pas même vu sa marraine, sa marraine qui la pleure! Je ne la pleure pas, l'indignation ne pleure pas : je la pleurerois si elle étoit morte.

Il y a cinq jours qu'on les vit partir. Il n'y a personne dans le village qui ne les ait vus. Je viens d'y envoyer Latour; on lui a dit qu'on l'avoit reconnue : elle avoit un voile, mais il n'étoit point abaissé; des enfants l'ont suivie de l'œil jusque dans le bois.

Il me semble que la vengeance me soulageroit; mais quelle vengeance peut tirer un homme comme moi?... Un homme comme moi!... Malédiction!... Voilà peut-être ce qu'elle a craint : elle s'est jetée dans les bras de son égal pour échapper à un homme comme moi!

Qu'avois-je fait pour mériter cet outrage? Ah! si elle savoit ce qu'il en coûte d'être abandonné, de chercher autour de soi ce qu'on aimoit et de ne plus le trouver! — De quelle faveur je lui serois redevable, si, d'un coup de poignard donné par derrière, — ce lâche assassinat n'a rien de trop téméraire pour la main d'une femme! — elle avoit daigné prévenir les tourments qui me dévorent!

Si elle me voyoit un moment, si la moindre de mes douleurs lui étoit connue, elle seroit forcée d'avouer que la haine la plus impitoyable...

Une nuit calme, silencieuse, belle et enchantée pour les heureux! Mon repos seul détruit dans cette immense har-

monie! Moi seul, perdu, délaissé, oublié de Dieu qui m'a retiré sa providence!

Le 10 juin.

Tout concourt à aigrir, à envenimer mon désespoir. Il est effroyable de voir des circonstances que nous n'aurions pas osé prévoir ou désirer, des circonstances qui auroient mis le comble à mes vœux, se succéder, se multiplier près de nous, quand tout nous est interdit, quand du bonheur qu'elles nous auroient assuré il ne nous reste qu'un regret.

Figure-toi que M. de Séligni est le père de l'infortunée dont Adèle a reçu le jour. Le mariage d'Évrard et d'Angélique étoit conclu, et, sans l'infâme perfidie de Maugis, cette famille vivroit heureuse. A peine rentré dans ses biens, le comte avoit cru qu'il ne pouvoit rien faire de plus agréable aux mânes de ses enfants que de reporter sur leur fille la tendresse qu'il avoit eue pour eux, et de consacrer les droits de son héritière par une adoption solennelle. Il venoit la reprendre dans les mains auxquelles elle avoit été confiée, lui restituer les avantages de sa naissance et de sa fortune, et réparer à force d'amour les peines de son enfance. Enfin, il avoit pensé que ma mère n'hésiteroit point à approuver à ces conditions mon union avec Adèle. Elle y avoit en effet consenti, et j'étois ce soir appelé auprès d'elle pour être instruit de ce nouveau projet. Le comte s'y trouvoit aussi, et de quel coup inattendu n'ai-je pas frappé ce vieillard, quand, le cœur et les yeux pleins de larmes, suffoqué de honte et de douleur, je me suis écrié en embrassant ses genoux : Renoncez, renoncez à un dessein que l'ingrate désavoue, à un espoir qu'elle a trompé! Adèle n'est plus digne de son père ni de son amant! Elle est l'épouse d'un autre.

Il n'y a point d'expression qui puisse donner l'idée de l'amertume de cœur avec laquelle j'ai répété les détails que je te donnois hier. Il me sembloit ne pas prononcer un mot où ne retentît mon arrêt, et combien j'aurois désiré que mon sein se brisât pour m'épargner l'horreur de cette humiliante révélation !

Son père, — quelle rougeur s'est élevée sur ce front vénérable, — son père confondoit ses pleurs avec les miens et sanglotoit dans mes bras. — Gaston, m'a-t-il dit après un long silence, je n'aurai perdu qu'Adèle. Vous n'en serez pas moins mon fils. Les liens que j'avois sur la terre sont rompus. C'est vous seul, Gaston, qui m'y rattachez. Promettez-moi de ne pas abandonner votre vieux père et de souffrir qu'il meure auprès de vous !

Je suis retombé à ses pieds et je lui ai demandé sa bénédiction.

Ma mère étoit attendrie. Elle m'a embrassé. Je me doutois depuis longtemps que sa sensibilité, altérée par le commerce des esprits étroits qui l'entourent, pouvoit renaître encore aux douces émotions de la nature. J'ai retrouvé dans son baiser toute l'âme d'une mère, et cette découverte m'auroit causé bien de la joie, si j'en pouvois ressentir encore.

Pourquoi Adèle nous a-t-elle quittés, quand nous allions être si bien ?

Je sais, Édouard, pourquoi elle nous a quittés. Ce n'étoit pas moi qu'elle aimoit.

Le 11 juin.

Moi pour qui Adèle étoit tout, moi qui aurois donné tant de fois ma vie pour lui épargner la peine la plus légère, c'est moi qu'elle a si indignement sacrifié. Ce n'étoit pas moi qu'elle aimoit !

Des obstacles que l'on auroit crus invincibles et dont l'imagination même s'effraye, la distance des rangs à franchir, la main d'Eudoxie à refuser, l'opinion à braver, la fierté de ma mère à soumettre ou sa malédiction à subir : quel avenir plus sinistre et plus menaçant !

Tout s'aplanit, et, plus malheureux qu'autrefois, je voudrois racheter de tout mon sang versé goutte à goutte un de ces instants d'angoisses que je n'ai pas su apprécier.

Je voudrois te revoir là comme je t'ai vue, te presser, t'enlacer de mes bras, effleurer de ma bouche une des tresses de tes cheveux. — Je voudrois entendre seulement le bruit de ta robe flottante contre les buissons, le bruit de tes pas imprimés sur les feuilles sèches, comme au détour du sentier où ce bruit m'annonçoit ton approche. — Hélas ! je voudrois que mon erreur me fût rendue, je voudrois croire encore à ton amour et n'être pas détrompé !

Si du moins ma raison s'égaroit ! — Les gens en délire sont sujets à des prestiges si bizarres ! Je la verrois peut-être !

Le même jour.

Latour vient d'entrer dans ma chambre. Il a cru voir l'amant d'Adèle, l'homme qui l'a, dit-on, fait partir d'ici. Ce misérable a évité ses regards et s'est soustrait à ses questions par la fuite. Latour, que j'ai instruit de tout ce qui concerne Adèle, persiste à douter de sa trahison Que ne puis-je en douter aussi !

Il est de certains moments où je crois démêler pourtant... Que dis-je, et quel est mon aveuglement ! Me voilà comme un voyageur de nuit à qui le pied manque sur le bord d'un abîme épouvantable, qui se rattache à tout ce qu'il peut saisir. Un foible arbrisseau, une touffe d'herbe, un brin de liane, le point d'appui le plus mobile et le

plus incertain suffit pour le réconcilier avec l'espérance ; mais bientôt tout lui échappe à la fois, et il disparoît pour toujours.

Le 15 juin.

Viens auprès de moi, Édouard, je ne te fatiguerai plus de mes chagrins ; un jour, une heure, quelques minutes ont tout changé : je suis heureux à jamais ; ta présence manque seule à ma félicité.

Mais comment te raconter tout cela sans anticiper sur les événements ? Ces derniers instants sont si pleins de faits et d'émotions ! Depuis le départ d'Adèle, je m'étois prescrit le devoir facile de lui succéder dans la distribution de ses secours aux malades du hameau, j'aimois cet emploi, Édouard ; ces bonnes gens l'ont vue, et n'en parlent qu'avec attendrissement : je parlois d'elle avec eux.

Hier, c'étoit l'anniversaire d'un jour bien douloureux, j'étois allé renouveler, au tombeau de mon père, cette cérémonie de deuil à laquelle, absent et condamné, je n'avois pu assister la première fois. Latour devoit me remplacer auprès de nos pauvres ; il rentre de bonne heure, dans une grande agitation. Il a rencontré sur son chemin la petite fille de la chaumière, qui venoit en grande hâte demander M. de Séligni et moi, de la part de M. de Montbreuse mourant.

Je ne sais pas si je t'ai dit que, depuis quelques jours, Montbreuse avoit paru se retirer tout à fait de la société et qu'il s'étoit à peu près renfermé dans le château abandonné qu'il possède près d'ici, quoiqu'il ne soit plus guère propre qu'à loger les oiseaux de proie de la contrée, dont ses vieilles tourelles sont le rendez-vous ordinaire. Son absence étoit couverte cependant du prétexte de la chasse. — Hier, en essayant de franchir un fossé

sur le revers duquel il avoit appuyé la crosse de son fusil, le malheureux Montbreuse avoit fait partir la détente, et la charge tout entière venoit de traverser sa poitrine. Un valet et quelques paysans l'avoient transporté dans la maison de cet épileptique et de ses parents.

Comme j'étois encore loin de revenir, M. de Séligni ne perdit pas un moment pour aller voir l'agonisant. Montbreuse expiroit; mais l'exclamation de M. de Séligni effrayé, qui proféra involontairement le nom de Maugis en le reconnoissant, le réveilla pour un moment du sommeil de la mort — Maugis ! dit-il en remuant la tête avec effort, que Dieu me pardonne!... — Hélas!... puisse-t-il lui pardonner!... — Il fut ensuite quelque temps sans mouvement et sans respiration; mais, les soins qu'il recevoit de M. de Séligni et des gens de la maison ayant encore ranimé un instant sa vie, il sembla pressé du besoin d'une révélation importante; des sons inarticulés se succédoient, s'embarrassoient sur ses lèvres : — Adèle..., dit-il. — Je sais bien, reprit M. de Séligni, qui cherchoit à lui épargner la difficulté des explications inutiles. — Adèle, reprit Montbreuse, la fille d'Angélique... — Je le sais... — Adèle, la plus vertueuse, la plus parfaite des créatures! — Eh bien? — Adèle innocente, digne de vous, digne de lui... elle est retenue par mon ordre... — Maugis mourut sans achever.

Je t'épargnerai les angoisses de cette nuit. Ce domestique de Montbreuse que Latour avoit été sur le point de surprendre, instruit de la mort de son maître, s'est rendu ce matin chez moi; a tout dit, tout avoué. Montbreuse avoit ourdi cette infernale trahison, sous l'apparence des intérêts d'Eudoxie, qui étoit probablement étrangère à ses desseins secrets; elle avoit pu croire, elle avoit dû par conséquent tâcher de prouver à Adèle que c'étoit un grand mal de souffrir, d'autoriser mon amour, qu'il y alloit de mon bonheur d'être éloigné

d'elle et de l'oublier, — car ils pensoient que je l'oublierois; — que tout lui prescrivoit enfin d'entrer, jusqu'à nouvel ordre, dans une retraite religieuse, où elle vivroit à l'abri de mes poursuites. Madame la prieure elle-même avoit approuvé ce plan et indiqué la maison où l'on vouloit me la cacher. Mais telles n'étoient pas les vues de Maugis, qui adoroit Adèle depuis longtemps, et qui ne prenoit une part active à cette intrigue que pour se ménager une victime de plus. A quelque distance du village, la voiture changea de direction, et conduisit Adèle au château par des chemins détournés; la nuit étoit profonde et avancée; personne ne l'aperçut. C'est là qu'Adèle est captive, sous une triple clef dont ce domestique est seul dépositaire, car Montbreuse, fidèle à son hypocrisie, affectoit encore de ne communiquer avec Adèle que par des messages passionnés, et c'étoit aujourd'hui seulement qu'il devoit, pour la première fois, se présenter à ses yeux. A la nouvelle de cette visite, Adèle s'est écriée : — Que le monstre ne paroisse point ou qu'il ne s'attende pas à me trouver vivante! — Cet homme le répétoit là tout à l'heure.

Tu vois, Édouard, si je suis heureux, et si Adèle est digne de moi. Elle n'avoit consenti à cela que par déférence pour sa marraine, dont elle ne pouvoit méconnoître la tendresse et les bonnes intentions, que par dévouement pour moi qui l'ai calomniée. Oublie, oublie mes indignes soupçons!

Ne t'étonne pas si je mets tout ce temps à t'écrire avant qu'elle me soit rendue. Que ferois-je pour distraire mon impatience du bonheur qu'elle attend? Il faut bien, avant qu'elle me soit rendue, que je m'occupe d'elle, et c'étoit à son père, — j'ai dû respecter ces touchantes bienséances, — c'étoit à à M. de Séligni à la tirer de sa prison. Juge de la lenteur avec laquelle les moments se sont écoulés ce soir!

Mais je ne fermerai pas ma lettre. — Une voiture entre

dans l'avenue! Inexprimable bonheur! — Adèle, mon père, mon ami! Venez tous!...

Viens, Édouard, viens près de moi!

LATOUR A M. ÉDOUARD DE MILLANGES

Le même jour.

Oui, monsieur, venez, ne perdez pas une minute, mon pauvre maître a besoin de vous. Il vous écrivoit son bonheur. — Il ne savoit pas...

J'ai accompagné M. de Séligni au château. Nous montons l'escalier du corps de logis où mademoiselle Évrard étoit enfermée. Nous arrivons à l'étage le plus élevé. A peine la clef tourne dans la serrure, elle jette un cri de frayeur — Adèle! Adèle! dit M. de Séligni hors de lui-même. — Nous entrons. La chambre est vide. Une idée me frappe. La croisée étoit ouverte, et j'y cours! Quel tableau, monsieur Édouard! L'infortunée avoit cru entendre Maugis. — Elle avoit dit qu'elle mourroit s'il se présentoit devant elle.

Point de ressources, pas un souffle de vie! Pauvre père! Et lui surtout! concevez son désespoir.

Venez, venez, monsieur Édouard! vous seul peut-être...— Mais quel bruit!... seroit-ce encore...? Ah! Dieu tout-puissant! qu'avons-nous fait pour attirer à ce point votre colère? Hélas! monsieur Édouard, ne venez pas!

FIN DES ROMAN

BIBLIOTHECA

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

a39003 002134350b

CE PQ 2376
.N6R6 1900
COO NODIER, CHAR ROMANS.
ACC# 1225888